



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

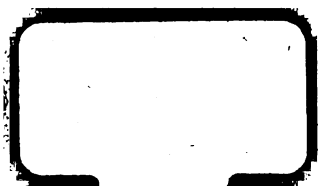
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

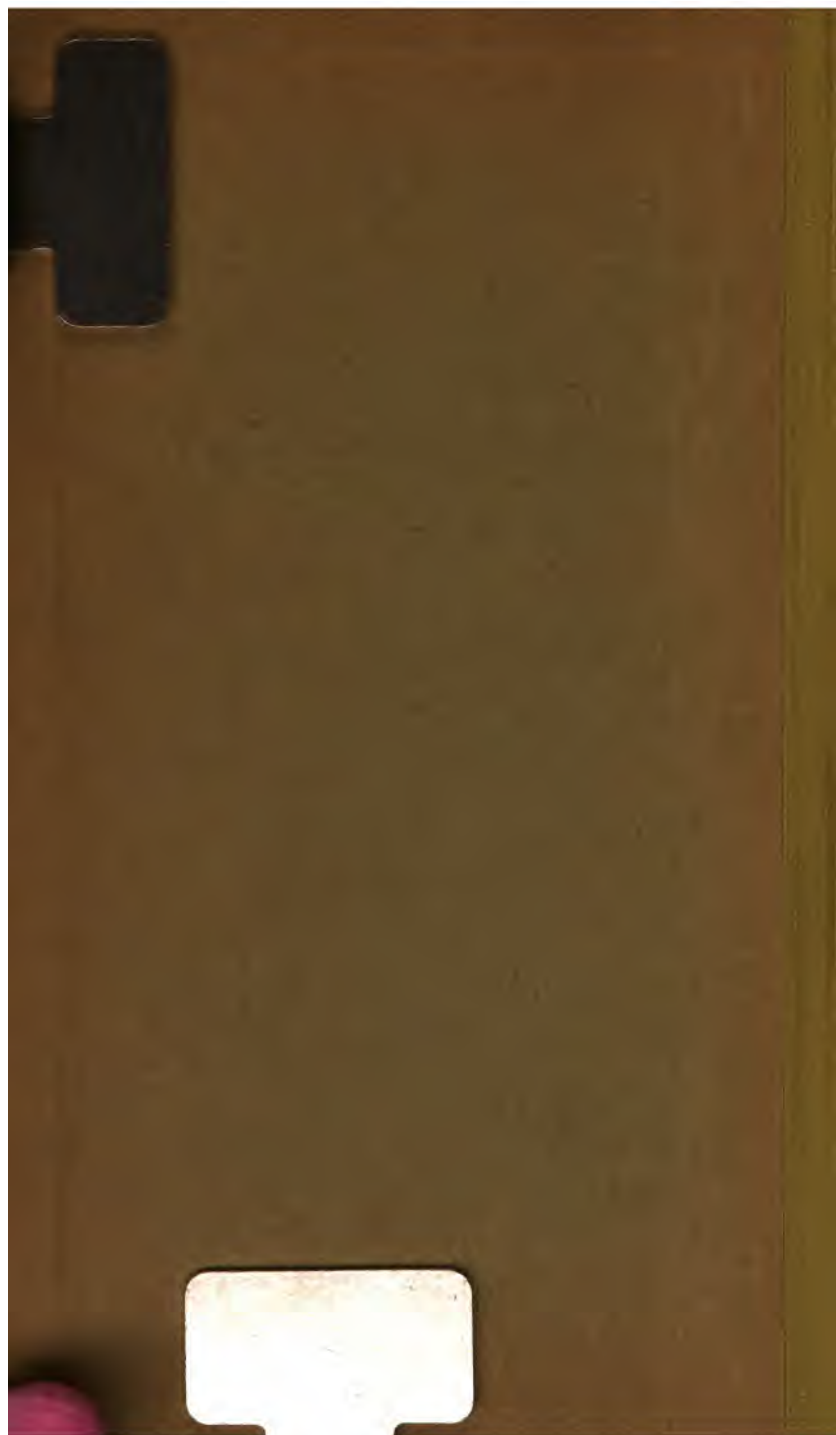
NYPL RESEARCH LIBRARIES



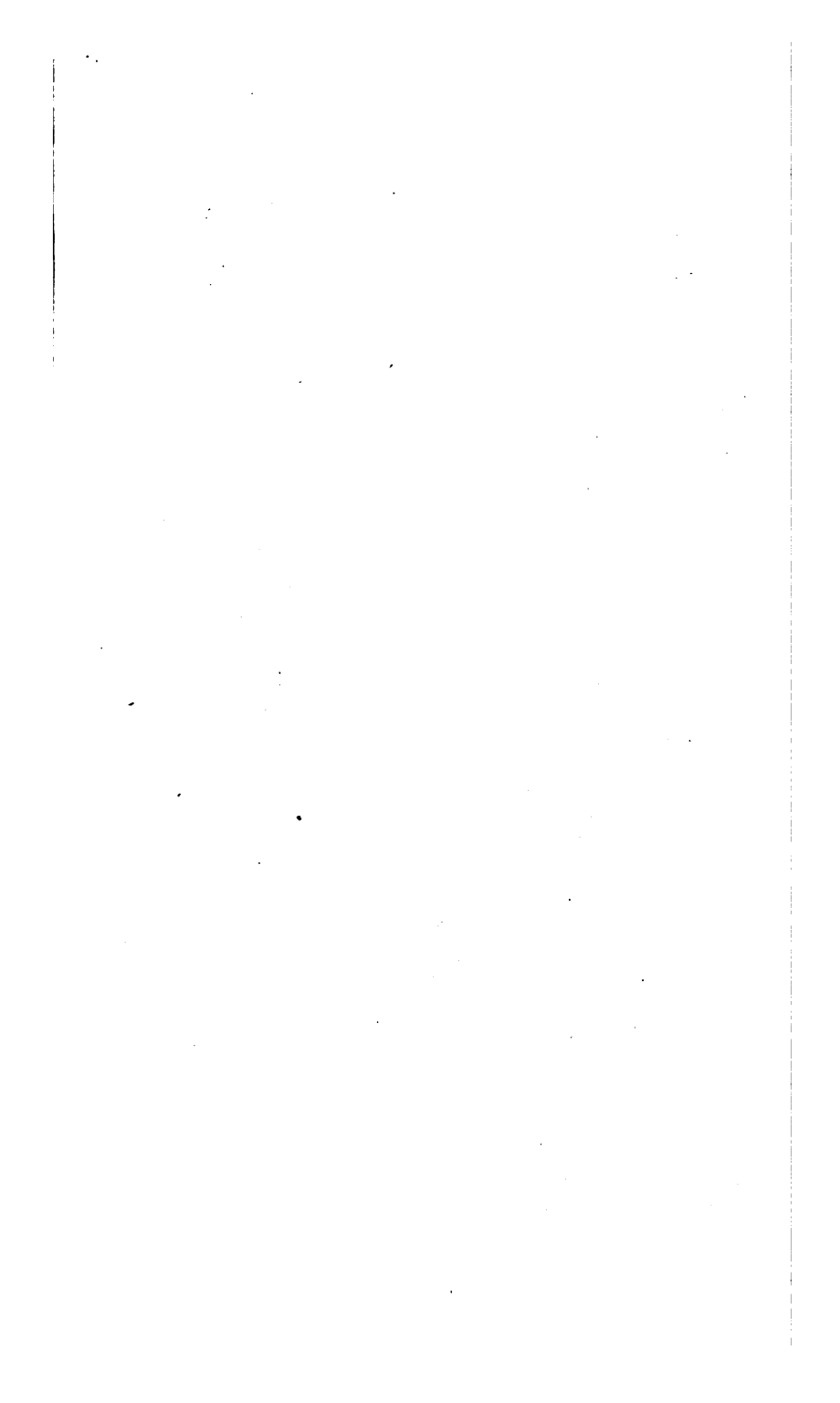
3 3433 07137999 8













MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

TOME SIXIÈME.

PARIS, IMPRIMERIE DE SAUDOUIN,
Rue et hôtel Mignon, 2.

MÉMOIRES
DE MADAME LA DUCHESSE
D'ABRANTÈS,
OU
SOUVENIRS HISTORIQUES
SUR
NAPOLÉON,
LA REVOLUTION,
LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE
ET LA RESTAURATION.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
LIBRAIRIE DE L. MAME,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

MDCCCXXXV.



MEMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Physionomie politique du Portugal. — Don Miguel et don Pedro. — Maison du général Lannes. — L'ermitage d'Araujo. — Projets du grand Pombal. — Costumes. — Invasion des modes françaises. — Présentation à la cour. — Le palais de Quélus. — Le prince régent. — Cortège magnifique de Junot. — Question de l'empereur. — La princesse du Brésil. — *Les yeux doux*. — Manie de Napoléon. — Junot marquis. — Le prince et la princesse du Brésil. — Stupéfaction du prince du Brésil. — Le schako de hussard. — Le prince et l'uniforme. — Mes paniers et ma peur. — Junot se fâche. — Mon *enharnachement*. — Mon entrée en voiture. — Ma présentation. — Entretien avec la princesse du Brésil. Sa curiosité. — L'impératrice Joséphine. — Portraits de la princesse Isabelle et de la princesse veuve.

Le Portugal est aujourd'hui une partie de l'Europe sur laquelle les rayons du soleil politique dardent en plein. Comment ce petit coin de notre monde supportera-t-il leur chaleur? Voilà ce qui est encore en suspens devant les yeux observateurs qui dévorent tous les jours vingt journaux au moins, pour savoir si don Miguel sera pendu, si don Pédro sera vainqueur, si la nation aura la force d'être nation.

« Dites donc *la volonté*, disais-je encore hier à quelqu'un qui me parlait des affaires du Portugal. Les Portugais ont de la valeur; c'est une chose reconnue. Les

Albuquerque, les d'Acunha, les Pacheco, et, de nos jours, les d'Alorna, les Gomez Freire, les Valence, prouvent glorieusement que les Portugais savent et veulent *sacar la espada e el pugnol*, lorsqu'il leur plaît de le faire. C'est aussi pour cela que je vous dis qu'il faut que la nation ait *la volonté de faire*; et je ne crois pas qu'elle l'ait du tout. Don Pédro arrive avec des idées *libérales* (à ce qu'on dit : moi, je n'en crois rien); et tout de suite, voilà contre lui tout le clergé : ce qui compose plus du grand tiers de la nation. Ensuite, vous trouvez dans la route *libérale* tous les *senhorios* (possesseurs) qui ne veulent pas plus aujourd'hui que du temps du grand Pombal qu'on leur ôte leurs droits iniques et révoltans de pouvoir louer à leur gré *et ce qu'ils veulent* leurs biens et leurs terres, tandis que les pauvres *quinheros* n'ont pour eux que le silence. Don Miguel est entouré de toute cette milice enragée, qui sonnera toujours le tocsin pour empêcher le peuple d'accueillir *ses libérateurs*, ou du moins ceux qui prennent ce titre. Nous savons tous qu'en Portugal comme ailleurs, les *pauvres moutons sont et seront, comme ils furent, toujours tondus*, tandis que les bonnes pièces de bergers, se retranchant derrière de belles utopies, crient anathème sur tous ceux qui veulent être tranquilles. Eh! mon Dieu, nous avons ici des exemples de cela, à en fournir à l'Europe entière. Quoi qu'il en soit, parlons de Lisbonne lorsque j'y fus pour la première fois. Déjà elle annonçait qu'elle serait un jour un terrible volcan, si de nouveau la terre venait à trembler.

Le général Lannes avait occupé à Lisbonne une belle et grande maison située près de l'Opéra et du Tage, au ¹, *chafariz de Loretto*.

Cette maison était une des mieux arrangées de Lisbonne, excepté celle de M. d'Araujo et de la duchesse de Cadaval, surtout pour l'occupation habituelle, chose que les Portugais n'entendent pas du tout : et pourtant ils ne sortent jamais ; arrangez ces deux points si peu d'accord. Du reste les maisons de Lisbonne sont toutes comme celles que je viens de décrire. Il n'y a pas de palais à Lisbonne : ils n'aiment pas cela. Lorsque le tremblement de terre eut détruit la ville, le marquis de Pombal, *O gran marqués*, voulut profiter de cet affreux malheur, et comme Néron rebâtit Rome après son incendie, le grand marquis voulut reconstruire Lisbonne sur un nouveau plan. Il donna toutes les facilités aux propriétaires riches, de l'argent aux plus pauvres, sous la condition de construire des palais et des façades et de beaux portiques. Que résulta-t-il de cette sollicitude pour la gloire du pays et pour son bien-être ? Que les riches ne l'écoutèrent pas et les pauvres mangèrent son argent. Comme le marquis de Pombal était un homme de génie, il ne se rebuta pas. Le génie est essentiellement créateur et actif, mais patient pour produire. Quand le marquis vit qu'il ne pouvait venir à bout de faire exécuter ses volontés, il fit bâtir des façades, de beaux portiques, des colonnades ; il fit construire pour le gouvernement des édifices d'une grande utilité et en même temps d'un goût tout-à-fait bon. Que résulta-t-il encore ? Que ces édifices furent les seuls achevés, et que *j'ai vu, de mes yeux vu*, en 1805, c'est-à-dire cinquante ans après le tremblement de terre, les rues encore encombrées de ce désastre, et, le plus curieux, ces mêmes façades, commencées par le marquis de Pombal, tombant en ruine, et derrière de riches arcades, contre une colonne corinthienne, une pauvre chaumière, un toit de joncs couvert de tresses de sapin. Que voulez-vous ? c'est un pen-

ple qui possède éminemment la haine du beau.

Ce quartier du *chafariz de Loretto* était celui de toute la banque, et conséquemment le plus vivant. Des fenêtres d'un petit salon, dans lequel je me tenais habituellement, je dominais une petite place sur laquelle passaient des milliers de personnes dans une journée. Le costume du peuple, à Lisbonne, n'a rien de particulier comme à Madrid ; mais il est beaucoup plus gai. Cette conformité d'habits, et surtout de cette couleur noire, donnait à Madrid une tristesse qui ne me déplaisait pas, mais que beaucoup de voyageurs lui reprochaient, surtout à l'époque dont je parle. Depuis lors, nos coutumes ont un peu influé sur les coutumes espagnoles. Aujourd'hui, une femme, quelle qu'elle soit, peut au moins sortir en plein jour avec un schall et un chapeau, tandis qu'en 1805, elle eût été grossièrement insultée. A Lisbonne, les femmes du peuple allaient seules dans les rues. Pour peu qu'une femme appartînt à une classe aisée, elle allait en *chaise*. C'est une sorte de cabriolet attelé de deux mules, dont l'une est montée *à la d'Aumont* par un homme assez mal vêtu, sans livrée lorsque c'est une personne commune, et avec un mauvais galon à son habit pour peu qu'il y ait une prétention à la noblesse. Les personnes riches et nobles parcourent Lisbonne dans ces petites chaises ; mais alors, elles sont soignées, et les deux mules sont belles. Il y a un écuyer à côté de la voiture pour indiquer que la femme qu'elle renferme est d'un rang élevé. Néanmoins elles vont rarement dans ces petites chaises. Pour peu qu'une femme soit de haute qualité, elle ne se montre dans la ville que dans une voiture attelée de quatre mules, ayant son écuyer à la portière. J'ai moi-même été assujettie à cette cérémonieuse coutume, qui, du reste est obligée. Il est impossible de faire plusieurs visites dans une voiture à deux mules, en raison de

l'immensité des distances. La ville, qui contenait alors près de trois cent quarante mille âmes, sans compter les troupes, avait deux lieues et demie de nos lieues de France de longueur, et souvent dans la largeur elle n'a pas plus de deux ou trois rues de profondeur. Et puis, la ville étant bâtie sur sept collines, *comme Rome*, il suit de tout cela et de la difficulté de circuler au milieu des décombres du tremblement de terre, de monter et descendre des rues à pic, pavées avec des clous de pierre ; il suit, dis-je, de tout cela que les quatre mules sont très-nécessaires à la voiture qui vous conduit. Mais, au reste, personne de ce monde, non seulement du monde noble et riche, mais de ce monde qui mange à table, personne ne va à pied. Les femmes du peuple, qui sont presque toutes jolies, ont un costume assez gracieux : c'est une cape rouge, bordée de velours noir, et sur la tête un mouchoir de linon mis en marmotte. Cet habillement a de la grâce et rend jolie celle qui ne l'est pas, en ne laissant voir que ses yeux ; et presque toutes les femmes ont de beaux yeux, en Portugal et en Espagne. C'est un abus, c'est du bien perdu que de porter de beaux yeux dans ce pays-là.

Nous fîmes quelque temps à nous bien établir, et puis Junot fit demander son audience de présentation. M. d'Araujo, que nous avions retrouvé avec un plaisir que doublait le pays dans lequel nous nous rencontrions, et qui, comme je l'ai dit, était ministre des affaires étrangères, fit prévenir Junot, lorsque toutes les fêtes de Pâques, toutes les cérémonies de procession furent terminées. Cette présentation eut lieu à Quélus. Junot avait eu des ordres donnés par l'empereur lui-même et qui devaient le guider. On savait à Paris que le prince régent était non seulement soumis, mais qu'il était l'esclave de l'Angleterre. Il ne nous recevait qu'en tremblant. Les plus grands honneurs étaient sans cesse

prodigués à l'ambassade ; et en même temps que la noblesse venait pour rendre les visites que l'étiquette exigeait, elle faisait, par ordre de la cour, des démarches blessantes qui devaient irriter, mais dont, cependant, on ne pouvait donner satisfaction. C'était un comte de San-Miguel qui avait besoin, disait-on, d'un ordre du prince régent pour venir à l'ambassade de France, tandis que d'autres y venaient *en deuil*. Et puis, les soupirs, les ceillades, les lamentations étouffées..... C'était une pitié, et d'autant plus pitié, que ces mêmes hommes furent plus tard et bien plats et bien lâches. Mais nous ferons justice, et justice *preuve écrite et preuve en main*. Je possède plus d'une pièce rare à ce sujet, qui servira de réponse à des attaques aussi fausses que de mauvais goût et de mauvais ton.

La cour était à Quelus ; la reine folle comme toujours. Junot voulut que son cortège fut aussi beau qu'il était possible qu'il le fut à Lisbonne. Quant à lui, sa tenue était superbe et lui allait à ravir. Il est singulier que je me serve de cette expression pour un homme ; mais je ne puis en trouver une autre. Il était vraiment beau. Il portait ce jour-là son grand costume de colonel-général des hussards, cet habit tout éclatant d'or, et qu'il avait fait faire pour que tout y rappelât l'habit d'officier général. Le dolman était blanc et les parements rouges ; le pantalon bleu et la pelisse bleue également, rappelant ainsi le gilet, le pantalon et l'habit au collet rouge et à la broderie d'or. Les manches du dolman, de la pelisse, portaient neuf chevrons en galons et en broderies de feuilles de chêne. La pelisse était bordée d'une fourrure de renard bleue magnifique. C'était l'habit qu'il portait au sacre. Il avait coûté quinze mille francs, sans le héron, qui était un présent de l'impératrice Joséphine, et qui était estimé au-delà de cent cinquante louis.

Junot était fort remarquable dans ce costume vraiment militaire. Sa taille noble et élevée, des cheveux blonds couronnant une tête décorée de cinq nobles cicatrices, dont l'une parfaitement visible et reçue à la bataille de Lonato, semblaient demander du respect pour ce jeune homme, déjà vieux de gloire. Et, en parlant de cela, je dois dire que l'empereur ne fixait jamais Junot sans que son œil ne fût éloquent lorsqu'il rencontrait cette longue balafre qui, partant de la tempe, ne s'arrêtait qu'au bas de la joue. Celle-là, sans doute, lui rappelait celle du sommet de la tête, lorsque, voulant tirer les cheveux de Junot à Milan, il retira à lui sa main pleine de sang. Il m'a dit *souvent* que cette image ne s'était jamais effacée dans ses souvenirs; et pourtant que d'événemens, que de jours, que d'années avaient dû étendre leur voile sur cet incident, si marquant pour tout autre, mais, au fait, si simple pour lui! Il m'en parla lors de mon retour de Portugal, dans une conversation assez singulière que nous eûmes ensemble, et dans laquelle il me demanda si la princesse du Brésil *avait fait les yeux doux à Junot?* Ce furent ses propres expressions.

» Ma foi, ajoutait-il, Junot est beau garçon, et sa cicatrice lui donne un air tout martial qui me tourne-
» rait la tête si j'étais femme. Ah! monsieur le mar-
» quis! monsieur le marquis... vous avez bien fait des
» vôtres, à Milan et pendant les campagnes d'Italie...

Lorsque l'empereur était de bonne humeur, il n'y avait pas de raison humaine qui l'arrêtât dans ses mauvaises plaisanteries avec ses officiers favoris. Pour les femmes, la chose était différente; il ne plaisantait jamais; ou il ne disait rien, ou c'était un coup de tonnerre. Mais cette manie qu'il avait de dire aux femmes les infidélités de leurs maris, avait un côté quelquefois douloureux et toujours déplaisant. Je ne comprends

pas comment, lui qui avait l'esprit aussi juste, ne voyait pas le défectueux de cette position qu'il provoquait lui-même.

Junot fut donc à Quélus en grande pompe. Non-seulement le cérémonial de M. le comte de Chalon avait été suivi dans toutes ses parties, mais on l'avait augmenté de tout le luxe et de tout le bon goût qui étaient d'étiquette obligée à la cour impériale. L'écuycer en bas de soie blancs n'avait pas été oublié, la voiture était une des plus belles qui fussent sorties des ateliers de Leduc, la livrée était riche et nombreuse. L'ambassade, composée de l'ambassadeur, de M. de Rayneval, du colonel Laborde, de M. de Cherval, de M. Legoy, de M. Magnien, avait fort bon air et représentait très-convenablement. Junot s'acquitta fort bien de son rôle diplomatique, et fut reçu avec une distinction particulière, inspirée, je crois, bien un peu par nos huit cent mille baïonnettes¹, et surtout par la crainte immédiate que pouvait donner un *ministre de paix* comme Junot, qui était tout disposé à leur dire comme ce Romain :

» Je porte la paix ou la guerre dans le pli de mon manteau. »

Le prince du Brésil ne fit pas sur Junot l'impression qu'il avait reçue de lui.

Mon Dieu, qu'il est laid ! me dit-il... mon Dieu, que la princesse est laide ! mon Dieu, qu'ils sont tous laids ! Il n'y a là qu'un seul joli visage : c'est le prince royal, le prince de Beira, l'Ipfant don Pedro²..... Il est charmant ; il ressemble à une colombe au milieu de chouettes. Mais je ne puis deviner, ajoutait Junot, ce que le

¹ A cette époque, avec l'Italie, la Suisse, les 44 départements de la France et toute la Confédération rhénane, l'empereur disposait bien de cela

² C'est aujourd'hui l'empereur du Brésil.

prince du Brésil avait à me regarder avec cette attention.... Ma figure n'a pourtant rien ce me semble d'extraordinaire..... Il ne me quittait pas un moment des yeux.

Nous sûmes le soir même ce qui avait causé cette curiosité singulière, car c'était vraiment de la curiosité. M. d'Araujo vint dîner le jour même à l'ambassade, et me dit :

— Savez-vous que notre prince est fort tourmenté de savoir pourquoi l'ambassadeur n'a pas ôté *son bonnet*, comme il l'appelle.

— Comment son bonnet?

— Oui, *son bonnet*. Il appelle *son schako* un bonnet. Que voulez-vous? nous n'allons pas à pas de géant, en Portugal, pour nommer les choses par leurs noms. Moi qui, en ma qualité d'habitant de Berlin¹, suis *un peu militaire*, au moins pour distinguer un schako d'une capote, n'est-ce pas comme cela que vous nommez vos chapeaux, madame l'ambassadrice? j'ai dit que le schako ne s'enlevait même pas devant Dieu; et l'ambassadeur vient de me confirmer dans cette pensée, qu'il me semblait bien avoir recueillie au travers de cette vie toute guerrière de Berlin. Au reste, sans moi cela faisait l'objet d'une note. Mais vous allez voir bien d'autres résultats de l'effet qu'a produit M. le général Junot.

Je voulus savoir ce qu'il entendait par ce dernier effet : il sourit et ne dit rien ; mais l'explication ne fut pas longue à se donner. Le surlendemain de la présentation, le premier valet de chambre du prince régent vint demander si l'ambassadeur de France voulait bien prêter son habit de hussard, afin que le tail-

¹ Il avait été fort long-temps ministre de Portugal.

leur de son altesse royale lui en fit un pareil, ainsi qu'au jeune Infant don Pedro.

Je ne connaissais pas le prince du Brésil, je ne pouvais pas rire, comme je l'ai fait depuis, en le voyant ainsi affublé d'un habit de hussard, avec son gros ventre, ses grosses jambes, son énorme tête surmontée d'une chevelure de nègre, qui au reste, était bien en harmonie avec ses lèvres épaisses, son nez africain et la couleur de sa peau. Qu'on se figure cette personne ainsi bâtie, coiffée de plus avec des cheveux coupés en vergette, ayant une queue grosse comme le bras, bien pommadée, bien poudrée, et tout cela surmonté d'un schako couvert de diamants, avec une aigrette de grand prix, et placé comme il plaisait à Dieu de le conserver sur sa grosse tête. Oh ! ce souvenir est de ceux que je garde pour les momens nébuleux où il faut évoquer quelques *gaies pensées*.

— Je parle qu'il ne le porte pas, disait le colonel Laborde à M. Magnien.

— Il est capable de le porter, répondait l'autre..... il est capable de tout, en fait de ridicule... je parie qu'il le porte. — Et le colonel perdit.

Lorsque Janot eut fait toutes ses évolutions diplomatiques, ce fut mon tour. Mais, c'était ici le moment tragique. Les paniers n'avaient été qu'une terreur éloignée lorsque j'étais à Paris et pendant la route. Mais, à mesure que le moment approchait, je perdais non-seulement mon courage comme *ambassadrice*, mais aussi comme *femme*. J'avais essayé les maudits instruments trois fois, et deux fois je m'étais laissé tomber, mais tout à plat. Cela allait encore quand j'étais dans ma chambre, faisant le joli cœur devant ma psyché, quoique cependant, l'une des deux fois, je me fusse donné une telle tape, que la place en était du plus beau noir. Et puis, quelle figure?..... En vérité,

Je crois encore à présent que c'était cette tourmente à la comtesse d'Escarbagnas qui me donnait de telles craintes.

Mon Dieu, disais-je presque en pleurant, et même en pleurant tout-à-fait, combien c'est une chose sotte et ridicule de faire porter d'horribles instrumens de torture comme ceux-là!... Mon ami, disais-je à Junot en lui faisant toutes mes grâces, je t'en supplie..... arrange cela... Mon Dieu; la France est si puissante!

Mais dans les premiers quinze jours de son ambassade, c'est-à-dire lorsqu'il entra *en exercice*, Junot prit la chose au sérieux; il ne parlait que de *notes*, de ce que les nations se doivent l'une à l'autre... Il ne riait plus..... et, lorsque je parlai de déposer les paniers, il se recria comme si j'eusse voulu faire une déclaration de guerre.

— Tes paniers, bon Dieu!.... tes paniers!.... Mais, Laure, songe donc que c'est spécialement parce que tu es *ambassadrice* que tu portes ces paniers.... Parler de ne pas mettre de paniers!... Non vraiment... Mets tes paniers... mets tes paniers....

Et me voilà marchant comme un âne qu'on dresse pour le cacolet, penchant à droite, penchant à gauche, et tombant une troisième fois sur le nez..... Pour le coup, je m'insurgeai, et je déclarai que je ne voulais pas servir ainsi d'époque dans les annales des présentations diplomatiques, et qu'il ne me plairait pas du tout qu'on dit :

» Ah! oui, c'est l'année où cette ambassadrice de France s'est laissé tomber.... Vous vous rappelez quelle drôle de figure elle avait?...

Nous avions dans notre corps diplomatique une famille dont le nom est européen aujourd'hui, et qui alors était la réunion des vertus, de la bonté et de tou-

tes les qualités aimables ; c'était le ministre d'Autriche, M. le comte de Lebzeltern. Je parlerai d'elle tout à l'heure. Maintenant il me faut dire tout ce que je lui dois d'obligation. Je parlais devant madame de Lebzeltern de mes douleurs et de la cruauté de Junot. Elle me dit :

« Mais, ma chère ambassadrice, je ne comprends pas comment vous vous laissez choir comme vous le dites..... Vous êtes légère, bien faite, vous dansez comme une fée au clair de la lune, vous ne me semblez pas maladroite, il y a quelque chose là-dessous. Envoyez-moi vos paniers, le mal vient d'eux, j'en suis sûre. »

Elle avait deviné juste : les paniers n'avaient pas au bas du cerceau un cercle de fer très-léger, ou de fil de laiton, je ne sais comment, qui devait faire contre-poids à tout le haut qui est horriblement lourd. Je l'essayai aussitôt qu'il me revint, et je marchai comme tout le monde, n'ayant plus que la peur, chose dont on ne se défait pas à commandement.

Je mis par-dessus cette monstrueuse montagne dont j'étais flanquée de chaque côté, une belle robe de moire blanche, brodée en lames d'or, et rattachée sur les côtés avec de gros glands d'or, absolument comme aurait pu l'être une draperie de croisée. Je mis sur ma tête une toque avec six grandes plumes blanches retenues par une agrafe de diamans, et le fond de la toque était brodé avec des épis de diamans : j'en avais au cou, aux oreilles ; et ainsi harnachée, mais cette fois avec des gants, car la fille n'était pas comme la mère, je partis pour Quéluz. Mais ce n'était pas le tout de s'habiller, de se résoudre à rassembler à l'âne porteur de reliques ou bien au cheval porteur de choux, il fallait pouvoir entrer dans la voiture. Je le voulais bien, moi, d'autant

que le *chafarize* était couvert de *galegos*¹, qui commençaient à rire en voyant cette extraordinaire figure présenter le front, le pied, le côté, et reculer sans pouvoir entrer dans cette voiture de malheur qui était trop basse pour mon panache, trop étroite pour les maudits paniers... Junot, qui ne venait pas à Queluz, et qui me voulait voir partir, était là en robe de chambre et en pantoufles, et se mêlait aussi sérieusement de *m'enbal-ler* dans la voiture que s'il eût été question d'y faire entrer une statue d'un million ; et moi, qui priais Dieu que les maudits paniers cassassent, je n'y faisais pas tant de façons. Enfin, je trouvai probablement le joint de la difficulté, et j'entrai avec mon entourage dans ma voiture, où je m'établis en travers encore, et le corps penché, pour ne pas casser mes plumes et froisser mes belles draperies de moires. C'est ainsi que je fis les deux lieues qui séparent Lisbonne de Queluz.

Je fus introduite par la *camareira mor* dans les petits appartemens de la princesse du Brésil. L'étiquette défendant au prince ou au roi de recevoir les ambassadrices, cette visite était la seule que j'eusse à faire, car toutes les princesses étaient réunies dans le salon de la princesse du Brésil. Je fis mes trois révérences... Je ne fus pas trop bête en faisant un compliment, qui toujours en lui-même est une bêtise, et j'entendis que la princesse me parlât, parce qu'on m'avait prévenue qu'elle devait me parler de la France, et qu'elle désirait être agréable pour moi, non pas que j'y fusse, *moi*, pour la plus légère raison, mais la France *féminine* était représentée par moi. La princesse me dit, en effet, qu'elle voudrait bien connaître l'impératrice Joséphine ; s'il était vrai qu'elle fût aussi jolie qu'on le dit.

¹ Ce sont les Auvergnats de Lisbonne. Ils sont aussi fidèles et aussi laborieux que les nôtres ; ils sont Espagnols et viennent de Galice.

Je lui répondis que sa majesté l'impératrice était encore charmante; que sa taille surtout, sa taille était ravissante, ainsi que sa tournure; au surplus, ajoutai-je, si Votre Altesse Royale désire voir un portrait de l'impératrice parfaitement ressemblant, je puis avoir l'honneur de lui en montrer un que j'ai le bonheur de posséder ici.

C'était une miniature d'Isabey, faite comme tout ce qu'il fait, c'est-à-dire une œuvre charmante de grâce et de vérité.

La princesse me parla de sa mère, rit beaucoup des gants ôtés par la camareira mayor, et finit par me demander si je trouvais qu'elle ressemblât à sa mère.

Je répondis hardiment que *oui*, et j'étais une indigne, car l'une était ou avait été une belle femme, et l'autre n'avait jamais ressemblé qu'à une créature effrayante de laideur.

Figurez-vous être devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, et encore d'un côté, parce que les deux n'étaient pas égaux. Avec un corps ainsi déjeté, vous pouvez imaginer facilement quel buste, quels bras, quelles jambes et quelle personne enfin c'était qu'une femme ainsi bâtie : encore si la tête avait été regardable; mais, mon Dieu, quelle figure!..... quelle épouvantable figure!..... Des yeux éraillés et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble sans qu'on pût leur reprocher de loucher. Vous connaissez de ces yeux-là.... et moi aussi. Et puis une peau qui n'avait rien d'humain, dans laquelle on pouvait tout voir, une peau *végétante*... Son nez, je ne me le rappelle plus, si ce n'est pour me le représenter descendant sur des lèvres bleuâtres qui, en s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière denture que Dieu ait créée; c'étaient bien des dents, si vous voulez, et elle aussi l'aurait bien voulu; mais Dieu avait été d'un autre avis, et lui avait planté

dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient comme le pourrait faire un flûte de Pan ; et puis, couronnant tout cela, une sorte de crinière formée avec des cheveux secs, crépus, de ces cheveux qui n'ont pas de couleur ; cependant ils étaient noirs, oui, ils étaient noirs ; car, en me regardant, la princesse dit à la princesse veuve :

« Elle est comme nous... elle est brune... elle a les cheveux et les yeux comme Pepita. »

Ah, mon Dieu ! Je jetai les yeux dont on parlait sur une glace pour me rassurer. Cette *Pepita*, c'était la reine d'Etrurie !...

La toilette de la princesse du Brésil était tout-à-fait en harmonie de *dissemblance*, si je puis m'exprimer ainsi, avec sa personne : il le fallait. Elle eût été naturelle avec une robe de couleur obscure ou bien une robe de soie parfaitement simple. Elle portait une mousseline de l'Inde, brodée de lames d'or et en lames d'argent, laquelle robe était faite à la grâce du Seigneur, et ne couvrait que très-imparfaitement une énorme gorge et une poitrine toute de travers, tandis que des agrafes de diamans rattachaient cette robe sur les épaules, et les poignets de deux manches très-courtes qui laissaient voir les bras qui eussent été mieux cachés. Les cheveux bouffans et *sales*, puisqu'il faut le dire, étaient nattés avec des perles et des diamans d'une admirable beauté. Le tour du corsage de sa robe était également bordé avec un rang de perles d'un prix inestimable. Elle avait aux oreilles des boucles et des girandoles que je n'ai vues qu'à elle : c'est une paire de poires en diamans, mais parfaitement rondes et de longueur du pouce : l'eau en était aussi limpide que du cristal. C'était une superbe et admirable chose également que les deux boutons qui surmontaient les poires ; mais, en vérité, la figure qu'elle accompagnait était si

épouvantable que sa beauté n'était plus celle que j'aurais voulu lui voir; il me semblait contempler quelque être étrange qui n'était pas de notre espèce. Il y avait près d'elle deux des jeunes princesses, dont l'une avait dix ans, et qui étaient charmantes toutes deux, mais principalement dona Isabelle, je crois que c'est ainsi qu'elle s'appelait, mais enfin celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII. Quant aux autres princesses, dona Maria-Anna et la *princesse veuve*, qu'on appelait ainsi parce qu'elle était veuve du prince aîné, homme d'un rare mérite, à ce que disaient tous les Portugais, toutes ces princesses étaient laides. Mais cependant c'était une vraie coquetterie pour elles de se trouver à côté de la princesse du Brésil, l'ombre portée par elle devenait un coloris de beauté pour les autres. Mais pour cela, qu'on prenne la peine de se la représenter, ayant la figure que je viens de décrire, avec une veste de chasse, faite à peu près comme une veste d'homme, en drap vert et bordée de galons d'or, avec une jupe également en drap vert, et fendue devant et derrière, comme nous pouvons nous rappeler d'en avoir vu, étant enfant, porter à nos grand'mères lorsqu'elles montaient à cheval dans leur province; et puis ces *beaux cheveux*, dont j'ai parlé tout à l'heure, noués en *cadogan* et surmontés d'un chapeau d'homme mis le plus souvent à la crâne : voilà quel était le costume de campagne de la princesse du Brésil lorsqu'elle allait à la chasse; car il est bon de dire qu'elle chassait comme jadis Nemrod, auquel elle était parfaitement semblable, puisqu'elle chassait aussi la même espèce de gibier. Mon Dieu, quelle personne ! Je me trouvais un jour à Quélus, au moment de son départ pour la chasse, lorsque je vis cette figure, déjà si étrange, dans ce costume vraiment bizarre à son tour : je crus avoir une vision fantastique. Elle enfourcha un cheval noir très-petit, comme tous

les chevaux portugais, mais assez méchant pour faire presque peur à un bon écuyer; la princesse monta, mais *jambe de ci, jambe de là*, et lui donnant plusieurs coups de cravache bien appliqués sur le cou et sur l'épaule pour corriger en lui quelques mouvemens qui lui déplaisaient, elle le fit manœuvrer autour de la cour, c'est-à-dire de l'esplanade qui est devant le château; puis elle partit au grand galop, comme un vrai tapageur de quinze ans échappé du collège. D'abord elle m'avait paru si ridicule, que j'eus grand besoin de me rappeler que mon caractère *diplomatique* exigeait une sorte de tenue de rigueur; mais ensuite ce sentiment de gaîté fit place à un autre tout-à-fait opposé. Je ne pus long-temps regarder cet être frappé de disgrâce par la nature dans la moindre partie de sa personne, sans éprouver un dégoût assez fort pour détruire même la plus légère impression de gaîté, et je détournai la tête. Cette femme n'était plus une femme pour moi; et cependant je connaissais alors des détails qui révélaient grandement sa vocation féminine..... Mon Dieu, avec une pareille figure !...

CHAPITRE II.

Réception et cérémonial. — La camareira-môr. — Les dames du palais par terre. — Ma position à Lisbonne. — Parallèle de lord Fitz-Gerald et de sa femme. — Lord Strankford. — M. d'Araujo et son mannequin. Lord Strankford et les révérences. — Le comte del Campo Alange — M. de Castro. — Sa figure de conspirateur. — M. Camille de los Rios. — L'ambassade d'Autriche à Lisbonne. — Les trois sœurs. — L'oreille tirée. — Le comte de Villaverde. — Le gros ventre. — Le gigot. — Les douze verres d'eau. — Le vicomte d'Anadia. — Le nonce du pape. — L'amoureux de 75 ans. — Les lunettes vertes. — Les bonbons. — Conversation avec l'empereur.

Après mon audience de réception, je fus voir la camareira-môr. J'avais bien eu le temps d'y aller avant; mais ce qui avait été observé au cérémonial de M. et de madame de Châlon, le fut strictement par nous et pour nous. La camareira môr était une petite femme maigre et noire, comme beaucoup de femmes âgées en Portugal, et son costume était, comme celui de toutes les dames du palais de la cour de Lisbonne, la plus étrange mascarade qu'on puisse imaginer de faire revêtir à des femmes chrétiennes. C'était une jupe de taffetas bien fort, bien épais, d'une couleur bleu foncé, avec une large broderie en or au bas, et puis ensuite une queue, une robe, je ne sais quel morceau d'étoffe d'un rouge éclatant qui lui pendait en manière de *traîne* derrière elles. Les plus âgées, comme la camareira-môr, por-

taient un petit *toquet*, une façon de bonnet assez terre à la tête (c'étaient je crois, les veuves), et sur ce bonnet était une fleur gros bleu, comme la jupe. Lorsque j'entrai pour la première fois dans le salon de la princesse du Brésil, toutes les *damas de honor* étaient assises, devinez où?... par terre. — Comment par terre? — Oui par terre, les jambes croisées sous elles comme nos tailleurs, ou plutôt comme les Arabes, dont au reste il est demeuré tant de costumes et tant d'usages dans toute la péninsule. Aussitôt que j'entrai, elles se levèrent toutes, et je crus voir s'envoler une troupe d'oiseaux du Brésil, de ces *cataquibis* rouges et bleus aux vives couleurs; car il faut rendre justice à leurs étoffes, ou plutôt aux nôtres, puisque le Portugal serait bien fâché d'avoir des manufactures, il est trop grand seigneur pour cela. Elles étaient de la plus vive et de la plus franche couleur, ce qui rendait la chose encore plus ridicule. La princesse, quelque aveuglée qu'elle fut sur son horrible figure, sentait probablement l'inconvénient d'être habillée avec ces étincelantes étoffes, et elle ne portait jamais l'habit de cour. Pour le coup, il aurait fallu fuir, et fuir bien loin, car l'effroi s'en serait mêlé.

Lorsque je fus présentée ma position devint fort belle à Lisbonne. J'étais la seule femme considérable du corps diplomatique. Il y avait bien la femme du ministre d'Angleterre, milady Robert Fitz Gerald, tante par son mari de la belle Pamela, l'élève de madame de Genlis; mais je ne sais comment elle avait pris son attitude; elle n'en avait pas même une supportable; et cependant nous n'étions pas aimées, et l'Angleterre avait bien plus de sympathie avec la nation. Cela venait, je crois, de la froideur, et surtout du bon jugement de sir Robert Fitz Gerald, dont la bonne tenue, les excellentes manières étaient opposées en tout

à celles de sa femme, qui était vraiment une sorte de virago, aux grands bras, aux grandes jambes, aux grands traits, et surtout aux grandes dents; ce qui faisait toujours craindre qu'elle ne voulût vous mordre; et cela, sans être trop craintive, car elle avait toujours un air si furibond en regardant même un chapeau ou un bonnet français, qu'on craignait qu'elle ne sautât comme une chatte en colère après le visage de celui qui était dessous. Je disais donc que cette sorte de retraite sur lui-même que lord Fitz Gerald avait sagement opérée avant que nous fussions arrivés à Lisbonne, est une preuve d'habileté; il voyait clairement l'influence *de fait* que la France, appuyée sur l'Espagne, allait exercer sur le Portugal. Cette influence n'était pas accueillie par la nation peut-être avec la même ardeur que l'Angleterre pouvait en attendre, mais elle n'en était pas moins positive; et lord Fitz Gerald, qui connaissait le gouvernement craintif du Portugal, ne voulut pas s'engager dans une lutte qui n'eût pas été à l'avantage de l'Angleterre en ce moment. La princesse du Brésil était Espagnole; il y avait des ménagemens à garder; et tous les raisonnemens amenaient à ce résultat évident, que, dans l'instant où l'on se trouvait, la France était la dominatrice de l'Europe. Lord Fitz Gerald était convenablement, mais faisant peu de fracas, ne donnant pas de fêtes, ne recevant que pour donner quelques-uns de ces dîners diplomatiques obligés, qui vous fournissent de l'ennui pour plusieurs semaines. Je crois aussi que sa fortune ne lui permettait pas une grande représentation. Lord Robert Fitz Gerald avait dû être extrêmement beau dans sa jeunesse; il avait des manières de grand seigneur, et de grand seigneur bien appris, car il y en a de toutes les sortes. Le premier secrétaire d'ambassade était un homme déjà connu à cette époque dans le monde littéraire et politique, mais qui, depuis,

a eu une renommée dont son pays doit être fier : c'est lord Strankford. Il traduisait alors le Camoëns en anglais. Lord Strankford était aimable et poli lorsqu'il arrivait surtout qu'on le rencontrât avant dîner. Il avait la vue basse, et était de plus fort distrait, ce qui lui occasionnait des aventures étranges. Un jour, allant voir Pellegrini, peintre italien, qui était à Lisbonne et faisait d'assez bons tableaux, il aperçut M. d'Araujo assis dans un fauteuil et posant pour son portrait. Pellegrini fit signe à lord Strankford de ne pas avancer, et d'attendre, pour parler, qu'il eût terminé la séance.

« C'est fini dans l'instant, » lui dit-il.

Lord Strankford comprit qu'il ne devait pas déranger l'artiste, et encore moins troubler la physionomie du *ministre des affaires étrangères*. Il n'était pas secrétaire d'ambassade pour ignorer cela. Il attendit donc à peu près un quart d'heure dans une attitude respectueuse, comme il appartenait à un jeune diplomate. Au bout de ce temps, Pellegrini lui fit signe d'approcher ; il commença par une belle révérence à M. d'Araujo, que celui-ci ne lui rendit pas, malgré son extrême politesse ; il en fit une seconde, même immobilité ; une troisième, toujours la même roideur.

Ah ça ! dit en lui-même lord Strankford, est-ce que cette diable de France a fait des siennes ? Est-ce que le bon exemple de la Russie ne leur donne pas goût à l'alliance ?...

Tout en se parlant ainsi diplomatiquement à lui-même, lord Strankford était arrivé près du ministre des affaires étrangères ; il salua pour la quatrième fois, mais son pied demeura en l'air, et il dit :

Oh !... oh !...

C'était le mannequin de M. d'Araujo avec son habit de cérémonie.

pas encore officiel, et le ministre de Russie ¹, étant invité à une grande fête chez moi, où il y avait plus de deux cents personnes, s'y montra avec un visage de circonstance tellement ridicule, que même les plus dévoués à l'Angleterre convinrent qu'il aurait mieux fait de mettre un bonnet de coton et de rester dans son lit. Un diplomate dans le cœur se démet véritablement un bras dans une semblable occasion. Mais le Russe que nous avions là-bas ne faisait que boudier, ce qui le rendait un peu plus laid, et voilà tout.

La Hollande n'avait qu'un consul-général, faisant les fonctions de ministre. C'était un nommé M. Dormann, bon et excellent homme. Sa femme était, comme lui, une personne dont l'amitié et l'estime honorent toujours ceux qui les obtiennent.

J'ai gardé l'ambassade d'Autriche pour la dernière description diplomatique, parce que j'ai beaucoup à dire sur cette si intéressante famille. Je l'aimais bien, je l'aime toujours ; et je serai heureuse si ce livre tombe dans les mains de quelques-unes des charmantes sœurs, qu'il leur dise que leur souvenir m'est toujours présent.

Il y avait, je crois, en 1805, à peu près *cinquante ans* que M. de Lebzelter le père était établi en Portugal ; il s'y était marié avec une Espagnole, et le Portugal était devenu sa seconde patrie. Il avait trois filles et un fils. Ce fils, l'un des hommes aujourd'hui les plus distingués de la diplomatie du cabinet de Vienne, est en ce moment ambassadeur d'Autriche à Naples. Il est ce que doit être le fils de pareils parents, le frère de pareilles sœurs ; et tous ceux qui connaissent *la famille*

¹ 8 avril 1805. L'empereur Alexandre s'engageait à fournir une armée de 180,000 hommes, et de former une coalition continentale à l'effet de soustraire à l'influence de la France, la Hollande, la Suisse et le Hanovre. Ce fut la cause de la campagne d'Austerlitz.

de *l'ajuda*, comme nous l'appellions à Lisbonne, ne me contrediront pas, j'en suis certaine.

La comtesse de Lebzeltern était fort âgée. Mais son esprit gai, ses manières d'un temps éloigné, et qui me rappelait des traditions d'enfance, tout m'attira vers elle et vers ses filles, dont l'aînée surtout, dona Theresa-Maria, était une charmante personne..... Ah ! que de douces heures j'ai passées à Lisbonne et à Cintra, au milieu de cette respectable famille !... Junot comprit à l'heure même combien il y avait et de vertus et de bons sentimens dans toutes ces âmes qui reflétaient l'une à l'autre de pures pensées et des sensations toujours généreuses. Il s'attacha à cette famille, et me dit combien il serait heureux de me voir fréquenter mesdemoiselles de Lebzeltern. Il n'eut pas besoin de me le répéter, car mon désir était semblable au sien. C'était plaisir de voir arriver dans un bal ces sœurs entourant leurs vieux parents, les soutenant, et s'arrangeant toujours pour que l'une demeurât près de M. et madame de Lebzeltern, et cependant elles aimaient-toutes la danse. Une particularité qui ne fait pas honneur au discernement portugais, c'est que les demoiselles de Lebzeltern n'étaient pas mariées...

— En vérité, disais-je un jour à M. d'Araujo, vos compatriotes ont la vue bien basse, et l'oreille bien dure, pour ne pas voir, pour ne pas entendre ces femmes vraiment faites pour le bonheur intérieur de la vie.

M. d'Araujo me regarda un moment avec son petit-œil *gris-noir*, malin et spirituel.

— Permettez-moi de vous dire, madame l'ambassadrice, que vous êtes un peu *rabâcheuse*. J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que, dans cet honorable pays, nous ne voyons et nous n'entendons que ce qui est précisément à côté de notre intérêt. Un noble

portugais, comme par exemple le comte de Pe,..., bien qu'il parle très-bien français, anglais, italien, dirait comme Walpole :

» Que fait-on de *cela* à la maison ?..... Et le comte de Villaverde dirait, lui :

» Que fait-on de *cela* en ce monde ?... »

Puisque j'ai prononcé ce nom de comte de Villaverde, il me faut parler du ministère de Portugal à l'époque où j'étais à Lisbonne.

J'ai déjà fait connaître, je pense, M. d'Araujo ; plus tard je placerai dans cet ouvrage une ou deux lettres de lui, qui donneront une idée précise de son charmant esprit dans le genre de celui du M. le comte Louis de Narbonne. Quant à ses talens comme homme d'état, je ne puis donner mon opinion, cela aurait l'air d'une mauvaise plaisanterie. Les femmes sont, toutefois, aussi habiles que tout homme pour classer, des qualités, et même asseoir un jugement sur ceux qui les gouvernent. Leur regard est plus subtil. Elles plongent dans les profondeurs du cœur, sondent ses replis, et définissent quelquefois un homme lorsque la multitude n'en est encore qu'à la première écorce. Cependant nous pouvons nous tromper quelquefois, car je me rappelle fort bien d'un jugement porté dernièrement sur une tête élevée qui, à cette distance, pouvait être vue comme elle voulait l'être par ceux qui ont la vue basse. La miennne l'est prodigieusement ; et j'avais en outre de la prévention pour cette tête. Mais j'ai pris d'autres lunettes, parce que la tête a cassé les miennes, et, ma foi, avec mes nouveaux verres, j'ai vu ce que je ne voulais pas voir.... J'ai été prophète, et comme Jérémie, prophète de malheur.

Enfin, toujours est-il que M. d'Araujo était un aimable homme. Je regrette infiniment de ne plus avoir un portrait de lui que j'avais écrit dans un album. Par-

lant un jour du Portugal, avec l'empereur, peu de temps après mon retour, il me demanda plusieurs renseignemens sur M. d'Araujo, M. de Villaverde et M. d'Anadia, ministre de la marine. Je lui dis que j'avais le portrait de M. d'Araujo, écrit dans un album, et que si sa majesté ne craignait pas de s'ennuyer en lisant vingt lignes de moi, elles pourraient peut-être lui donner une juste idée de l'homme du monde; car pour l'homme d'état, je ne puis me flatter de l'avoir bien rappelé.

» Oh! oh! madame l'ambassadrice, me dit l'empereur en me tirant l'oreille tellement fort que, cette fois, la boucle d'oreille lui resta dans la main, oh! oh! vous faites l'auteur!... Je n'aime pas cela... mais, c'est égal... Envoyez-moi votre grimoire... Nous verrons comment vous vous en tirez... »

Je le lui fis parvenir le matin, je ne l'ai jamais revu, je l'ai regretté, non pas pour le portrait de M. d'Araujo et celui du comte Villaverde, mais pour plusieurs autres petites choses que je n'avais pas en double comme ces deux portraits.

Le comte de Villaverde était ce qu'on appelle aujourd'hui en France président du conseil. Il avait, à ce qu'on disait une sorte d'habileté, c'est-à-dire de la ruse, de la finesse, ou plutôt de la fausseté; un état perpétuellement craintif, et tous les résultats de la crainte; ce qui, dans un gouvernement, comme dans un homme, le stigmatise de honte et d'humiliations, et bien souvent de déshonneur. M. le comte de Villaverde avait bien assez de talent pour connaître, à la lueur des éclairs qui précédaient l'orage, qu'il s'avancait sur son pays; mais là s'arrêtait toute sa science. Il n'avait pas de force pour combattre le danger; et après l'avoir signalé, il ne pouvait que trembler et craindre. Il était d'une obésité peu commune, son ventre surtout faisait

oublier celui du roi de Wurtemberg. Celui de M. de Villaverde pouvait prétendre à plus d'un pied d'envergure, en surplus, sur le ventre royal, bien que les choses royales passent avant toutes les autres. Il sortait de ce ventre, ou plutôt de cette caverne de chair humaine, un souffle qui grondait comme un tonnerre, surtout après avoir monté quelques marches... Jugez de la représentation qu'il me donnait à moi, dont l'appartement était au second !... Mais le plus curieux, c'était la presque fabuleuse quantité d'aliments qui allaient s'engloutir dans cette caverne... J'avais bien entendu parler de gens ayant un appétit glouton, vorace... mais à ce point, la chose était au de-là du vraisemblable. C'était bien le comte de Villaverde qui pouvait dire :

» Je mangerai ce gigot-là, lorsque je n'aurai plus faim. «

Après avoir dîné comme devait dîner un pareil homme, il s'établissait dans un fauteuil, et autant que cela lui était possible, dans une pièce voisine de celle où tout le monde se tenait. Là, il se faisait apporter de l'eau à la glace, et en avalait ordinairement dix et douze verres, sans sucré, sans rien, l'eau frappée de glace toute pure. C'est alors que la forge commençait son tintamarre !..... Quel être !..... On me disait souvent :

» Mais il est fort aimable... très spirituel. «

Soyez donc aimable..... ayez donc de l'esprit entre deux hoquets et deux soupirs d'allègement, parce que le glouton expire sous le poids d'un foie gras, ou d'un macaroni... Allons, allons, il n'y a pas moyen de croire à des choses comme cela.

Le vicomte d'Anadia, ministre de la marine, était un de ces hommes qu'on est heureux de rencontrer; mais pour cela il faut qu'on puisse les trouver en son chemin, et M. d'Anadia était un ermite reconnu. Il n'ai-

mait pas les hommes , voyait sa patrie ce qu'elle était vraiment : un paradis habité par des démons et des bêtes, la minorité seulement était bonne ; il voyait et jugeait ce malheur avec un cœur ulcéré, et des yeux qui peut-être allaient trop avant dans la plaie. M. d'Araujo, lui aussi, voyait le mal, mais il disait :

— « Remédions-y, » parce qu'il ne le jugeait pas incurable. Mais M. d'Anadia pleurait comme Jérémie sur sa pauvre patrie, et n'admettait aucune consolation comme espérance. Il était excellent musicien, et embellissait sa retraite par tout ce que les arts peuvent accorder de ressources délicieuses ; et lui même était une de ces ressources parfaitement agréables. J'avais, au reste, trouvé un peu grâce devant lui, et il venait chez moi beaucoup plus souvent qu'il n'allait ailleurs. Me voici arrivée au portrait principal, c'est celui du nonce apostolique.

Monseigneur Galeppi, archevêque de *Nisibi*, est un homme fameux dans la diplomatie du Vatican. Son esprit souple et fin, et son instruction vaste et profondément nourrie, non seulement des souvenirs de souffrance de l'Eglise, mais bien aussi de ceux des jours de son pouvoir, en faisant un être d'un haut intérêt à examiner. Il avait senti que son attitude devait être tout humble envers cette France que son souverain venait de déclarer n'être plus orpheline, et la grandeur de cette nation relevée par les hommages, les accens de louange dominant tous les autres, semblait être une excuse vis-à-vis ceux qui pouvaient accuser le saint-père de trop de faiblesse. Je ne sais si le nonce avait des ordres, ou s'il les prévint, mais aussitôt notre arrivée à Lisbonne, il se constitua *l'ami* plutôt que le *collègue* diplomatique de l'ambassadeur de l'empereur des Français. Quant à moi, il se déclara mon *cavalière servente* ; et comme ses soixante-quinze ou soixante-dix ans nous

mettaient tous deux hors de la critique, il se nomma lui-même mon *adorateur*, et me contait tous les jours les plus douces et les plus spirituelles paroles ; tout cela entremêlé de caresses à *mon trésor*, de bonbons exquis faits par un officier italien qu'il avait amené de Rome avec lui, et qui avait le plus admirable talent pour employer le sucre que j'aie jamais rencontré, même en Italie. Tout cela était fait avec bon goût, sans aucune servilité, et d'une façon même à gagner le cœur si l'on pouvait marcher avec lui sans savoir où l'on va. Mais, ce qui venait précisément d'avoir lieu, devait nous tenir sur nos gardes, et le moment n'était pas heureusement choisi.

L'empereur, avant de se faire couronner roi d'Italie, dont il avait déjà accepté la couronne *, avait vu partir de Paris le saint-père et la cour ecclésiastique. Le pape et son conseil avaient bien été déterminés par leur conviction, parce qu'elle devait les convaincre, surtout Gonsalvi et quelques autres qui avaient, ainsi que lui, la portée longue et juste ; mais les intérêts humains entraient pour beaucoup dans cette grande et singulière détermination, qui non seulement étonna l'Europe, mais la frappa de mort dans ses accès de révolte. Le conseil du saint-père avait, ainsi que lui, compté sur le rétablissement de ses anciens domaines. Le traité de Tolentino lui avait enlevé les trois Légations, et le cardinal Gonsalvi, comme les autres, espérait que l'empereur reconnaîtrait la déférence qu'avait eue le pape en se déplaçant pour venir de *Monte Cavallo* au pavillon de Florence, et qu'il rendrait au moins quelques débris de ces trois Légations. Je ne sais si Napoléon fit bien, je ne sais s'il fit mal, mais il ne rendit rien. Le pape de-

* Il fut au sénat le 18 mars pour annoncer qu'il acceptait la couronne d'Italie. Ce fut dans ce discours qu'il parla de la volonté de ne pas agrandir la France.

mettra quatre mois entiers à Paris et repassa les Alpes sans avoir eu satisfaction. Peut-être de la part de l'empereur la chose fut-elle maladroite. Je le crains. Au surplus, je n'aurais aucun bon sens moi-même si je me refusais à voir ses fautes. Sans doute il en a commises..... et malheureusement pour lui, ces fautes eurent une influence directe et terrible sur lui. On ne peut se figurer à quel point cette bulle d'excommunication lui fut préjudiciable en Espagne et en Italie, et dans l'Allemagne catholique.

Il devait donc y avoir déjà à cette époque un levain de haine et de vengeance dans les âmes ecclésiastiques et italiennes. Monseigneur Galleppi n'en témoignait rien, mais il devait, comme les autres, regretter vivement ce fleuron de la triple couronne. Je le voyais tous les jours ainsi que son auditeur, qui est aujourd'hui cardinal, et qui était également un homme fort agréable à avoir dans un salon. Lors du couronnement d'Italie, le nonce, qui avait probablement écrit pour qu'on lui répondît dans ce sens, m'apporta une grande quantité de lettres de Milan, dans lesquelles on lui rendait compte de la cérémonie dans des termes qui révélaient un attachement profond, et qui semblaient dictés par l'enthousiasme. Je veux, précisément à propos de cela, rapporter un mot de l'empereur, qui sert à donner l'idée du degré de rapidité que met, non pas la vanité, car un homme comme lui ne pouvait la connaître, mais cette confiance en lui-même, et surtout cette confiance en l'amour des peuples. C'était également comme pour M. d'Araujo, à mon retour de Portugal. L'empereur se plaisait à me faire causer sur ces deux cours de Lisbonne et de Madrid. Il me parla, comme cela devait être, de monseigneur Galeppi, et me fit beaucoup de questions sur lui. Il l'avait connu, je ne me rapelle plus dans quel lieu, je crois que c'est en Italie; et il

disait que toute la finesse du cheik ture le plus délié n'était que la niaiserie auprès de monseigneur Galeppi. C'était pour lui un point de comparaison très-souvent employé; et il me souvient que lorsqu'il en parlait à la Malmaison, il désignait du doigt particulièrement un petit vieillard enveloppé d'une énorme pelisse verte brodée de martre blonde, coiffé d'un turban fait avec un schall de cachemire rouge à fleurs, et tenant à la main un long tuyau de jasmin, au bout duquel était sa pipe d'ambre¹. Ce petit vieillard me rappelait le Maugraby, dans les ravissans contes arabes, lorsqu'il fait le rôle du médecin africain.

« C'est un madré compère, disait l'empereur, 'que ce Galeppi. »

Et il ajoutait que, faisant un traité une fois avec Murat, autant que je puis me le rappeler, il mit des lunettes vertes pour n'être pas deviné dans le regard.

Voilà une chose qui peint l'homme.

¹ Les cheiks du Caire étaient tous dans la salle de billard de la Malmaison. Il y avait parmi eux des figures bien remarquables, comme beauté et comme expression. Aucune n'était muette.

CHAPITRE III.

Influence des femmes en Portugal. — Noblesse de Lisbonne. — Le duc de Cadaval. — Le grand seigneur et le cuisinier. — Le mémoire de 50,000 fr. — La partie de pharaon. — Le peuple et les grands. — Les complimens. — Le marquis de Loulé et Henri IV. — *Les trois Grâces*. — Société de Lisbonne. — Le comte de Lima. — La comtesse da Ega. — Ratification de traité. — Le maréchal et le prince-régent. — Le prince du Brésil en mascarade. — L'ordre du Christ. — Le valet de chambre chevalier. — Cérémonie de la Sainte-Chapelle. — Les mantelets de crêpe blanc.

J'ai parlé des hommes d'état purement politiques, je vais maintenant essayer de retracer quelques souvenirs concernant des personnages très remarquables qui, bien qu'ils fussent dans le monde, ont été également attelés au char de la pauvre nation portugaise, et l'ont tiré comme ils ont pu tant à droite qu'à gauche, mais par exemple jamais en ligne directe. Ces hommes-là, et même ces *femmes*, car les femmes s'en sont mêlées, existent encore aujourd'hui. Ce sont les mêmes personnes, encore disposées à agir comme par le passé, et, comme par le passé, toutes disposées à mal faire, et toujours avec les meilleures intentions du monde, cela va sans dire. Tous ceux qui gouvernent, et surtout ceux qui gouvernent mal, disent tous les mêmes paroles. Ceux qui gouvernent bien ne disent rien, ils se contentent de *faire*. Je n'aime pas les *hâbleurs*. Il

en est de ces gens-là comme de beaucoup de voleurs *in partibus*, qui ne parlent que de leur honneur et de leur vertu. Oh ! que je me défie de ces gens-là !...

Dans la haute société noble de Lisbonne, il y avait, lorsque j'y étais, en 1805, un mélange très-remarquable ; il n'y avait pas de degré ; c'était détestable ou bien parfait. Dans cette dernière nomenclature, qui malheureusement n'était pas la plus nombreuse, j'ai déjà placé la famille d'Autriche. Je suis glorieuse d'avoir à dire que les deux personnes de Lisbonne que j'estime le plus, sont deux Françaises mariées à deux Portugais. L'une est madame la duchesse de Cadaval, cousine du roi, sœur de M. le duc de Luxembourg ; et l'autre est madame de Braamcamp de Sobral, fille de M. le comte Louis de Narbonne.

La duchesse de Cadaval s'est mariée à Lisbonne lors de l'émigration. C'est une personne parfaite de bonté, de grâces, de politesse, de cœur ; elle est ce qu'on voudrait que fût une sœur qu'on aimerait. Les premières familles de Portugal furent irritées en voyant conclure ce mariage, qui détruisait beaucoup d'espérances formées par l'ambition : car M. le duc de Cadaval est en Portugal ce que M. le duc d'Orléans était en France avant les journées des 27, 28 et 29. Il touche le trône. La naissance de M. le duc de Luxembourg n'était pas inférieure à celle du duc de Cadaval ; aussi n'était-ce pas de ce côté que se tournait l'envie pour lancer son dard et même son venin. J'ai entendu des choses purement méchantes et fausses sur un être qui est un ange ; mais l'opinion générale est pour elle, et madame la duchesse de Cadaval est universellement aimée et estimée en Portugal.

Lorsqu'elle épousa M. le duc de Cadaval, il était jeune et beau même, ce qui est rare en Portugal. Mais, comme je ne suis ni la parente, ni l'amie de M. le duc de

Cadaval, je puis dire ici à quel point cette union était de discordante entre les deux parties. Mademoiselle Luxembourg était alors âgée de dix-huit ans, elle était grande, très-bien faite; elle avait des yeux doux et spirituels, une démarche souple et lente qui lui donnait un grand charme. Son sourire était encore gai, mais on y voyait du malheur, et de ce malheur que le cœur est contraint de renfermer en lui. Comme je n'ai jamais été honorée de sa confiance, je puis parler sans crainte des observations que j'ai pu faire sur elle et sur son mari. Madame la duchesse de Cadaval, dont enfin le fils peut un jour s'asseoir sur le trône de Portugal, est une femme respectable sous tous les rapports exigés dans le monde: elle est bonne mère, bonne amie, épouse exemplaire,... et Dieu sait quel mérite elle avait à l'être. Lorsqu'elle se maria, M. le duc de Cadaval avait une fortune entièrement délabrée par des dettes de tous les genres, et surtout des dettes presque honteuses. Madame la duchesse de Cadaval eut le courage d'ordonner, de supporter elle-même une réforme générale dans sa maison. Il y avait, je crois, un cuisinier auquel il était dû 50,000 francs. Elle le paya. Le duc, furieux de cet acquittement envers un homme qu'il prétendait être un voleur, fit une scène très-violente à sa femme, et ne s'apaisa que le lendemain, parce que l'argent lui entra, savez-vous comment? en jouant la somme entière au pharaon avec le cuisinier. C'EST UN FAIT. De pareilles choses faisaient verser de cruelles larmes à la duchesse de Cadaval. Mais jamais le monde ne connut ses douleurs. Ces détails me sont parvenus par des amis intimes de la duchesse, qui souffraient autant qu'elle de ses maux intérieurs.

J'ai déjà parlé de la noblesse portugaise, mais trop légèrement pour que l'attention ait été fortement attirée sur elle. Le Portugal, ainsi que je l'ai dit plus haut,

est trop important aujourd'hui pour ne pas revenir sur ce sujet avec le soin qu'il comporte.

La noblesse portugaise ne ressemble à aucune autre. Il n'est en elle aucun élément dont on puisse tirer parti dans des temps orageux et lorsque la patrie (si ce mot peut être employé, ce dont je doute fort) est en péril. Le temps des Juan de Castro, des Albuquerque et des Pombal, est bien loin d'eux, et le souvenir en est même éteint. Il ne faut pas même partir de l'époque récente dans la vie d'une nation où les semaines doivent être comme celles de Daniel, d'années et non pas de jours. Il ne faut pas parler de la conspiration de Pinto. Il y avait encore de l'élan dans la nation; et pourtant, dans cette importante affaire, ce fut un homme obscur, *ce Pinto*, qui fit toute la besogne. Le duc de Bragance *avait peur*, pour dire le mot. Il avait *de la prudence*, disent les Portugais... Cela s'appelle autrement dans un chef de parti, surtout en laissant mettre les autres en avant. Nous connaissons des exemples de pareille conduite.

Dans tous les pays, la haute classe diffère du bas peuple; mais je ne crois pas que cette différence soit nulle part aussi frappante qu'en Portugal. Le seul point de jonction qui se trouve entre les deux est un besoin de faire des complimens, porté à un degré ridicule d'exagération; bien éloigné en cela de la politesse peut-être un peu cérémonieuse des Espagnols, mais à laquelle au moins vous pouvez croire et être sensible lorsqu'ils vous la témoignent. Un paysan portugais qui en rencontre un autre, ne manque pas d'ôter son chapeau et de le tenir à la main quelque temps qu'il fasse, tandis qu'il s'informe de la santé des petits, des grands enfans et du chien de la maison; puis il termine son compliment par la phrase obligée :

« *Estoy à seus ordens, seu criado;* »

et ce sont surtout les âniers qui manquent le moins à cette régulière manière d'être. Depuis la guerre, je sais qu'ils sont un peu moins polis, parce que les Français et les Anglais ont dérangé cette symétrique habitude de révérence, signe caractéristique de fausseté, chez les fidalgos surtout. Du reste, chez eux comme dans le peuple, jamais on n'entend une expression indécente ni un jurement. Cette particularité est si remarquable, qu'il n'existe aucune parole, dans la langue portugaise, qui soit l'équivalent même du *caramba* espagnol, sans parler de quelques autres expressions très-ordinaires, ni le *goddam* anglais, ni le jurement ordinaire en Allemagne, ni les nôtres, qui pourtant offrent une grande variété dans ce genre. Et bien ! aucun ne trouve, comme je l'ai dit, son équivalent. Un étranger, bien en colère, doit se priver de la douceur de jurer en portugais. Les gens du peuple, seulement, jurent quelquefois par le diable *. Je fais remarquer cette singularité comme devant donner une idée de la stagnation de pensée de ce peuple qui chemine ainsi dans la vie tout mécaniquement.

Les Portugais sont fort bavard ; ils sont *caqueteurs* même ; s'occuperont de choses futiles dans ce qui concernera l'intérieur de la famille de l'un de leurs amis ; et l'habitude et le goût qu'ils ont de vivre beaucoup plus avec leurs domestiques qu'entre eux, a, je crois bien, amené cet inconvénient tout-à-fait antisocial. Ils ne sont pas francs, et cherchent à cacher ce qu'ils veulent vous dérober sous des dehors prévenants

* Quant au bas peuple portugais, il jure seulement, comme je le dis, par le diable, et encore très-rarement, et puis par un mot fort énergique, ainsi que dans tous les pays méridionaux.

et polis. Nous en eûmes des preuves, et des preuves *terribles*, lorsque plus tard Junot, toujours loyal et chevaleresque dans ses sentimens et sa conduite, voulut réclamer les services d'une foule d'hommes qui étaient venus offrir leurs bras, leurs fortunes et leurs vies, et qui, quelques mois plus tard, ne donnèrent au premier appel qu'une lâche trahison.

Toujours en parlant en général, car il y a, je le répète, d'honorables exceptions. Je crois expliquer la décadence de la société portugaise par plusieurs raisons, dont son gouvernement est le premier auteur. Jamais il n'a su tirer parti d'un mouvement, d'un sentiment généreux. Tout était étouffé sous des lois bizarres, plus bizarrement encore appliquées, et la ruine de la littérature était si complète, que le Camoëns était presque inconnu parmi eux. Venait ensuite la domination de la maladie qui rongait le Portugal lorsque je le vis pour la première fois, en 1805. Les Anglais étaient alors tout-puissans à Lisbonne, et faisaient sentir leur domination avec cette dureté de despotisme qui abrutit et rend esclave¹. Comment cela eût-il été autrement, lorsque le prince du Brésil donnait lui-même l'exemple?

Après ma présentation, j'ouvris ma maison. Tous les jours je recevais, et trois fois par semaine j'avais un grand dîner. Je donnais souvent des bals, mais je ne les donnais pas pour les Portugais qui, en général, n'aiment pas la danse, et dansant fort mal lorsqu'ils s'en mêlent. Il n'y avait à cette époque qu'un homme qui

¹ Sans doute don Miguel mérite de vifs reproches de la part des gens qui veulent aujourd'hui, et avec raison, la liberté des peuples; mais la question se trouve ici étrangement compliquée. Le Portugal est-il non-seulement digne, mais en état de recevoir ce baptême politique? je ne le crois pas. Mais don Miguel veut le soustraire au despotisme de l'Angleterre: c'est une grande et belle idée; tandis que don Pedro parle constitution et revient chez lui par la force étrangère, comme les Bourbons.

dansait à merveille, et qui aurait été remarqué à Paris, non-seulement pour sa danse, mais pour ses bonnes manières, sa politesse de bon ton. C'était l'infortuné marquis de Loulé, le père du beau marquis de Loulé, que nous voyons à Paris. Son fils ne lui ressemble pas du tout, quoique le père fût très-bien. Il avait une grande ressemblance avec notre bon Henri IV, et la même finesse dans le sourire. Il avait épousé l'une des *trois Grâces*. C'était ainsi que nous nommions les trois sœurs du marquis de Marialva, qui a été ambassadeur de Portugal en France, et l'un des hommes, en petit nombre, dont le Portugal doit s'honorer. Ses sœurs étaient toutes trois charmantes. La marquise de Loulé, la marquise de Lourical et la duchesse d'Alafoës étaient à peu d'années près, toutes trois du même âge, c'est-à-dire qu'elles se suivaient : la duchesse d'Alafoës, qu'on avait eu la barbarie de marier à l'âge de vingt-deux ans avec un vieillard de soixante-quinze, était de très-peu d'années, je crois, plus âgée que ses sœurs. Elle avait une beauté étrange dont la vue nous frappe rarement.

La duchesse d'Alafoës¹ est une taille au-dessus de la moyenne, et fort agréable dans toutes ses proportions. Sa tournure est simple; mais on voit qu'elle est grande dame, et pour cela il n'est nullement besoin qu'elle porte le cordon blanc et rose de Sainte-Elisabeth, ni celui de Maria-Louisa. Ses cheveux sont d'un noir de jais, abondants et soyeux, ce qui s'apercevait à la souplesse de leurs anneaux et à leurs reflets lustré. Sa peau est brune, et tellement brune, qu'on ne sait d'abord si elle est Européenne; mais cette peau recouvre des traits si parfaitement réguliers, qu'on ne peut que les admirer sans songer au plus ou moins de blancheur

¹ Après la mort du duc d'Alafoës, elle entra dans un couvent, et depuis elle est morte.

de leur enveloppe. Ses dents sont charmantes, ainsi que cela se voit au reste assez communément en Portugal, où les naturels du pays ne fument presque pas, et l'usage du chocolat étant moins journalier, les dents se conservent davantage, chez les hommes comme chez les femmes. Mais les yeux de la duchesse d'Alafoës sont tellement extraordinaires qu'ils méritent une attention particulière. Ils sont parfaitement beaux et noirs, et d'un noir de feu, qui fait étinceler sa prunelle placée dans un globe d'un blanc pur et d'une forme admirable. Cet œil est bordé d'une longue fourrure épaissée, soyeuse, formant une des plus belles paupières que j'aie vues. Et puis, tout autour de cet œil, en haut, de côté, au-dessous, se voit une trace charbonnée faite par la nature, qui encadre cet œil comme on encadre un tableau précieux en lui mettant une bordure qui forme comme une perspective au fond de laquelle repose cet œil étrange dont le regard est la chose la plus ravissante que la nature puisse donner à un visage de femme. La figure de la duchesse d'Alafoës était tellement pudique et pieuse, que ce regard, dont les étincelles étaient échauffées sous la paupière épaisse qui le voilait en partie, n'avait que la moitié de son charme. La physionomie de la duchesse était calme et digne. Mais ce regard-là, animé par un sentiment violent, doit donner du feu et brûler une autre âme. C'est bien la duchesse d'Alafoës qui peut dire :

Je suis brune, mais je suis belle, 6 filles de Sion !

La duchesse d'Alafoës, qui avait alors, je pense, vingt-huit à vingt-neuf ans, était tante de la princesse et du prince régent ; je crois même, Dieu me pardonne ; qu'elle l'était de la vieille reine folle. Le duc d'Alafoës avait quatre-vingt et quelques années. Il était spirituel,

avait beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu. Il avait long-temps habité la France, et le souvenir qui lui en était resté suffisait pour qu'il reçut avec politesse les Français qui allaient le voir. Il y eut une grande discussion pour savoir qui ferait la première visite. On a pu voir par la copie du cérémonial de M. le comte de Châlon, que déjà, à cette époque, le duc d'Alafoës faisait des difficultés, ainsi que le patriarche. Junot était en position d'être plus sévère que M. de Châlon, et cette fois la France eut le dessus. M. le duc d'Alafoës n'était pas très-bien en cour à cette époque: Il vivait très retiré dans sa maison du *Grillo*. à l'extrémité de Lisbonne, dans la partie *de l'Est*; demeurant, selon l'usage des fidalgos d'un rang élevé, au milieu d'une troupe d'inférieurs qui leurs forment une petite cour.

La marquise de Lourçal et la marquise de Loulé étaient plus élégantes que leur sœur. Elles aimaient assez le plaisir, et venaient au bal chez moi, regardaient ma toilette avec des yeux d'envie, et, tout en s'amusant, disaient du mal de la France et de son ambassadeur, et même de son ambassadrice. Quant au marquis de Lourçal, il y en a bien sûrement un dans ce monde, mais je n'en ai pas même une idée. Il est sûrement de ces hommes dont on connaît la femme depuis dix ans, et chez laquelle, rencontrant son mari pour la première fois, on demande: Quel est celui-là?

Une famille influente à l'époque de 1805 était la famille de Bellas. Ils étaient tous dévoués à l'Angleterre corps et âme. Il y avait dans cette famille un petit père, une grosse mère, des filles qui n'étaient ni grosses ni petites, ce qui veut dire rien du tout, et qui mouraient pourtant d'envie d'être quelque chose. Pour y parvenir, elles faisaient les Anglaises et les singulières, ne dansaient que des colonnes, ce qui était, par exemple, une

preuve de bon sens, car les pauvres personnes, en fait de grâces, n'entendaient pas grand'chose, et s'acquittaient de leur place dans un quadrille à peu près comme ces *crabes*¹ qui pirouettent si gracieusement en faisant un balancé, dans la danse fantastique. Elles n'étaient pas jolies ces demoiselles, elles n'étaient pas agréables; mais cela était égal, elles n'en faisaient pas moins les impertinentes, ignorant que rien n'est moins élégant que l'insolence, et que c'est le fait des femmes de chambre parvenues, ou bien des demoiselles nobles parfaitement mal élevées.

Il y avait toute la famille de M. le comte de Lima, qui était pour Junot et moi une sorte d'exception pour les soins que nous leur rendions. Il y avait parmi ses nombreux parens deux sœurs et un neveu que nous vîmes aussitôt après notre arrivée. L'une des sœurs était comtesse d'Obidos, mère du comte de Sabugal, qui est en ce moment à Paris; l'autre était la marquise d'Abrantès. La comtesse d'Obidos était une femme tout en Dieu, disant son chapelet du matin au soir, et du soir au matin, ayant ses cheveux blancs relevés sur le bout de sa tête avec un ruban, comme on le voit encore dans quelques tableaux²; du reste, polie, calme, ne se mêlant ni du Portugal, ni de l'Espagne, ni du Brésil, et laissant tout cela à la grâce de Dieu. La sœur, la marquise d'Abrantès, était plus sociale, mais roide, compassée, et toujours arrangée de manière à faire croire qu'elle venait d'avaler une broche. Son mari

¹ Journal de la Caricature; dessin mis à l'index, — N° 4, — 1830. Ce charmant et original dessin est d'Henri Monnier. L'esprit, la malice et le bon goût d'une caricature s'y trouvent gracieusement réunis.

² Il y a beaucoup de Portugaises de haut rang qui restent ainsi noiffées chez elles. Dès qu'elles sortent, elles se mettent à la française; mais, par exemple, dans l'intérieur des provinces, j'en ai vu qui ne portent jamais d'autre coiffure.

était plus aimable. Quand au neveu de M. de Lima, *le marquis de Ponte de Lima*, chef de la maison de Lima, il était fort bien dans ses manières, parlait français; ce qui ne laissait pas d'avoir son prix; et s'il ne dansait pas aussi bien que le marquis de Loulé, il allait toujours. Il avait épousé sa cousine, la fille de la comtesse d'Obidos. Elle avait une jolie tête, mais à vingt ans elle pesait, comme la baronne de Tondertinck, près de trois cents. Allez donc chercher une jolie femme au milieu d'un déluge de graisse comme celui-là. C'était le résultat des poules au riz (*caldo de galina*) et d'un appétit satisfait outre mesure. Car les Portugais sont loin d'être aussi sobres que les Espagnols.

Les hommes ne sont pas beaux en Portugal : il existe un *sang mêlé* qui donne une couleur d'*albinos*, excepté les cheveux et le teint blanc, à tous les Portugais, particulièrement de Lisbonne et d'Oporto. Je crois en trouver la raison dans la fréquentation habituelle que les Nègres et les hommes de toutes les nations font dans les deux villes. Les Portugais sont petits, trapus, gros et carrés. Leur visage n'offre aucune régularité, il présente au contraire ce type *négrier*, avec les lèvres épaisses, le nez épaté ou tout au moins retroussé, et les cheveux crépus. Mais ce sont les mains surtout et les ongles qui portent ce caractère distinctif d'un sang mêlé.

Le comte Sabugal, fils aîné du comte d'Obidos, allié de la famille royale, dont sa naissance lui donnait le droit de porter la livrée verte, était un des hommes de la société de Lisbonne le plus de mise dans un salon français; et lorsqu'il est venu à Paris, on a su l'apprécier. Il faisait de jolis vers italiens, il parlait bien français, avait une jolie tournure, une figure spirituelle et agréable, et tout le désir d'être un homme distingué dans sa patrie. Il aimait la littérature

avec passion; goût non seulement très rare en Portugal, mais dont les nobles portugais se moquent. Le comte Sabugal eût fait un homme remarquable dans son pays s'il eût été employé comme il devait l'être; mais jamais je n'ai vu en Portugal une chose faite en son lieu.

Une famille dont il faut parler, parce que plus tard il sera nécessaire de s'en occuper comme ressort politique, mais dont en attendant il faut parler comme agrément et comme ornement de Lisbonne, c'est la comtesse *Da Ega*.

Madame la comtesse Da Ega, Portugaise, mais fille d'un Allemand, le comte d'*Oeynhausen*, et d'une Portugaise, mademoiselle d'*Alorna*, est une aimable femme; elle est jolie, spirituelle, remarquablement instruite sans pédanterie, parlant et écrivant fort bien cinq langues étrangères. Elle a des talents, sinon de premier ordre, tout-à-fait suffisans pour faire plaisir, être utile et s'amuser elle-même. Au moment où j'arrivais à Lisbonne, elle quittait elle-même le Portugal pour aller à Madrid, où son mari était ambassadeur. Comme elle avait déjà pris congé, je ne la vis pas, toujours à cause de ce *monstre que l'on appelle étiquette*, et qui est si désagréablement dans la route de ce monde; mais je la revis ensuite à Madrid lors de mon retour en France, et je la vis avec un vrai plaisir. Elle est bonne, inoffensive; et quoique supérieure à beaucoup d'autres femmes, on l'aimait. Sa maison était toujours agréable : elle comprend la vie intérieure aussi bien que la Française la mieux nourrie des bonnes traditions. Son salon renferme des brochures, des dessins, des instrumens, des livres nouveaux, des journaux, tout ce *fouillis* qui constitue un salon de femme qui sait vivre. Sa physionomie, tout-à-fait anglaise, ne rappelait en rien l'expression portugaise; elle est

blonde, blanche et rose, d'une taille élégante et d'une tournure charmante. Elle avait épousé le comte Da Ega, homme désagréable de figure, mais ayant, dit-on, du talent comme homme d'état. Il aurait pu être son père. Depuis son veuvage, elle a épousé le frère de ma meilleure amie, de ma chère Elisabeth, le frère de madame Demidoff, le baron de Strogonoff. Là où elle est, je désire que ces pages lui portent une marque de mon souvenir.

Le comte Da Ega avait deux filles de son premier mariage. La comtesse, qui aurait été leur sœur, était pour elles comme la plus tendre mère, n'allant jamais dans une fête sans en être entourée, et les regardant comme ses enfans. L'une de ces dames est mariée en France, c'est madame de Choiseuil. Elles étaient aimables, douces, et parfaitement élevées. Quelle différence d'elles aux demoiselles de Bellas !... Elles avaient les mêmes droits pour faire de l'insolence si la besogne leur plaisait, et jamais on ne trouvait en elles que de la bonne manière et des façons des femmes comme il faut.

Il y avait aussi parmi les femmes portugaises grossières et mal apprises, une marquise d'Anjeja, dont heureusement je possède *plusieurs faits historiques* de trop bon aloi pour n'en pas parler en leur lieu. C'est aux suivans volumes, lors de la rentrée des Français à Lisbonne, lorsque la peur a placé tous les caractères dans leur vrai jour, qu'on les verra briller d'une lueur vraiment glorieuse. Nous en parlerons. Assez, et trop longtemps, j'ai gardé le silence à des attaques faites par de vils et honteux personnages ; je parlerai, mais *les preuves à la main* ! Les écrits originaux seront ici *en fac simile* ; chacun reconnaîtra sa signature, peut-être alors, si la rougeur de la honte ne suit pas la lecture obtiendrai-je du moins le silence. Au reste, le caractère portugais est si *hâbleur*, si bavard, que je pourrais encore

me tromper. Quel pays !.... Je crois que don Miguel, au travers de ses torts, n'a pas celui de le méconnaître.

Le traité conclu par le général Lannes avait été signé¹, mais les ratifications n'étaient pas arrivées en leur temps, et l'empereur avait chargé Junot de le remettre au prince régent. Junot le lui porta à Queluz, où le prince se tenait habituellement. Lorsque le régent reçut le rouleau du papier, il se mit à rire, en disant, comme un autre prince de notre temps, qui rit toujours, même quand le canon gronde sur Paris :

« Ah !... oui... oui... Ah !... Ah !... c'est un beau traité... c'est un beau traité !... Ah !... c'est que le Portugal est une nation...., c'est un beau pays... un très-beau pays !... »

Vous remarquerez qu'ils étaient tous deux, en ce moment, sur une petite terrasse au-dessus d'un balvédère qui dominait la campagne, et qu'en disant :

« *C'est une nation, c'est un beau pays !* » il parlait des champs d'oliviers et de maïs qu'il apercevait autour de lui. Puis il reprit :

« Oui,.... oui... c'est ici, à cette même place... que j'ai donné ma parole royale au général Lannes... C'est un homme qui est un peu... »

Junot fit ses gros yeux ; le pauvre prince rentra dans sa coquille, et dit aussitôt, c'est-à-dire aussitôt qu'il put parler :

« C'est un brave homme,.... oh !... un bien brave homme... Il avait un grand sabre... qui faisait un bruit dans l'escalier quand il venait !... »

J'ai su depuis que ce malheureux sabre avait donné plus d'une fois la colique au prince du Brésil. J'ai toujours pensé qu'une fois que le plénipotentiaire s'était aperçu que ce moyen avançait les conclusions, il l'em-

¹ Traité de neutralité entre la France, le Portugal et l'Espagne, passé en 1803—30 novembre.

ployait comme argument très-innocent d'ailleurs. Mais, ce grand sabre !... il était demeuré en souvenir frappant à ce pauvre souverain..... mais d'une telle force qu'il l'entendait encore.

Qui n'a pas eu le bonheur de voir son altesse royale revêtue pour la première fois, de l'uniforme de hussard, qu'elle avait fait faire sur le modèle de Junot, n'a rien vu de burlesque. J'ai eu ce bonheur là, moi, et c'est un de ces souvenirs qui demeurent dans la mémoire pour ces jours où il fait sombre, et où il est besoin de sourire à la vie. Mais il serait nécessaire, pour bien comprendre cette étrange figure, de connaître le prince du Brésil, sa tournure surtout, sa tournure avec sa pelisse sur l'épaule droite, comme les marchands de vieux habits la porteraient ici, en criant : *Vieux habits à vendre !*..... et puis, ce gros ventre, contenu tant bien que mal dans le pantalon collant ; les jambes allant comme elles pouvaient dans les bottes rouges... Mais le schako... oh le schako !..... planté tout droit... en arrière..... avec la visière reposant sur une tête poudrée, dont les cheveux étaient taillés en vergette, et dont la grosse queue, bien en *cadogan*, retenait à elle seule le pauvre schako, qui, sans elle, aurait roulé à l'aventure. Cette toilette était comique, surtout si l'on veut se procurer le portrait du prince du Brésil. Son fils ne lui ressemble nullement. Dès lors même, quoiqu'il ne fût qu'un enfant, il ne lui ressemblait pas plus que s'ils n'eussent pas été parens. Don Pedro était un charmant enfant, et il est devenu bel homme ; sa tournure surtout est très-bien, et présente une totale disparate avec celle de son père. Le prince du Brésil lui avait fait faire un uniforme de hussard que le jeune prince portait fort bien, quoique si jeune. ¹. Cette relation de toilette me

¹ Il n'avait que sept ans. Quant à don Miguel, il n'était, je crois, pas né en 1805, ou il était trop jeune pour que je le visse.

costume des chevaliers à cette occasion; il apprend qu'ils portent un grand *manteau de crêpe blanc sans doublure et traînant jusqu'à terre.*

« Pour le coup, dit-il en faisant entendre une énergique expression, il ne me manque plus que de me mettre *en mardi gras* pour compléter la fête !... »

Le ministre des affaires étrangères avait envoyé une lettre de convocation à Junot pour le prévenir que le prince du Brésil *tenait chapelle* à Convento o Novo, et l'engageait à s'y rendre comme grand'croix du saint ordre du Christ, s'il avait obtenu de son souverain la permission de l'accepter. Junot répondit qu'à son grand regret le courrier qui devait, comme il n'en doutait pas, lui rapporter *la permission gracieuse* de porter la grande décoration de l'ordre, n'était pas encore de retour; mais il ajoutait que madame l'ambassadrice, désirant vivement voir cette importante cérémonie, faisait demander s'il n'y aurait pas moyen de voir *sans* que la chose fût contre l'étiquette d'une pareille *fonction* ¹. M. le comte d'Araujo répondit à l'heure même, que madame l'ambassadrice aurait une place réservée pour elle et pour les personnes qui l'accompagnerait, et qu'elle n'avait qu'à se présenter à la porte du monastère, le lendemain matin à onze heures et demie.

En faisant cette demande, j'avais pensé que l'église du couvent du cœur-de-Jésus était comme tous les nôtres, et qu'il y aurait sans doute des *travées*, d'autant plus que c'était une église appartenant à un couvent de femmes. Je croyais qu'on pouvait me placer

¹ On appelle ainsi toutes les cérémonies de cour. Je ne sais si dans le Nord on leur donne le même nom.

très inaperçue dans l'une de ces *travées*, et que, de là, je verrais la cérémonie tout entière, ou bien au quart, si cela m'ennuyait, et qu'enfin je laisserais là les choses si elles ne me convenaient pas... Mais Dieu et le prince régent en ordonnèrent autrement.

CHAPITRE IV.

Cérémonie des chevaliers du Christ au cœur de Jésus. — On m'accueille avec les honneurs militaires. — Un sermon portugais. — L'omelette royale — *Le Coraçao de Jesu*. — Sommes exorbitantes qu'il a coûté. — Le Portugal placé entre deux craintes, celle de l'Angleterre et celle de la France. — Mes reproches à M. d'Araujo. — Succès de la flotte du vic-amiral Missiessi. — Le maître de chant Naldi. — Montre volée. — Singulière manière de punir un voleur. — Mademoiselle Naldi enfant. — Madame la comtesse de Spaare. — Bienfaisance de Naldi. — Opéra de Lisbonne. — Crescentius. — Les sopranos.

Junot ne pouvait pas décemment m'accompagner à cette cérémonie. Ce fut M. de Rayneval qui me donna le bras. M. de Cherval et M. Magnien voulurent aussi juger de la beauté d'une cérémonie religieuse comme celle qu'on annonçait, et nous partîmes du *chafarize de Loretto* à dix heures et demie, pour nous rendre sur Buénos-Ayres, à *Convento o Novo*. J'étais mise comme une femme élégante se serait mise à Paris pour une semblable occasion. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis tout autour et dont le lé de devant formait une mathilde. Ma robe était montante, à demi-queue comme alors toutes les robes demi-toilette, et mes manches étaient amadis. J'avais un chapeau de paille d'Italie avec un bouquet de fleurs des champs, un très-long voile d'Angleterre, des gants de couleur et des souliers noirs. Quant à ces messieurs, ils

étaient tous en bottes avec des chapeaux ronds, et tout-à-fait en négligé.

En arrivant au *Coraçon*, nous fûmes reçut avec des honneurs militaires qui commencèrent à me donner de l'émoi. La garde prit les armes, on battit aux champs, et un officier, parlant très-bien français, et si bien français que je le reconnus pour un émigré, vint m'offrir la main à la descente de mon carrosse pour me conduire à la place qui m'était réservée. C'était, me dit-il, d'après les ordres du prince. Nous le suivîmes par une foule de petits passages, de portes; enfin, nous arrivâmes dans un corridor assez obscur, et là j'entendis un chant mélodieux, ravissant, comme celui des anges. Je croyais être dans l'église, tant les sons arrivaient à moi purs et sans obstacle. En effet, nous touchions une tapisserie qui seule masquait une arcade.

« Faites attention, Votre Excellence », me dit l'officier, il y a trois marches à monter. »

Je les monte; il lève la tapisserie. Je n'ai pas le temps ou plutôt la possibilité de reculer, et je me trouve à l'extrémité d'une immense estrade sur laquelle est le prince régent, le prince de Beira¹, l'infant don Pedro, que sais-je, moi, enfin toute la famille royale de Portugal, et, le plus tragique de l'aventure, toute la famille mâle, et pas une seule âme de la partie féminine. Heureusement qu'on avait préparé des chaises, car je fus au moment de trépasser, d'émoi d'abord, puis ensuite de colère. Qu'on se figure ce que je dus souffrir en me voyant l'objet de l'attention de sept ou huit cents personnes qui regardaient une ambassadrice de France

¹ Cette locution est fort ordinaire en Espagne et en Portugal. On mêle la troisième et la seconde personne en parlant, mais jamais en écrivant.

² Il s'appelait ainsi pour ne le pas confondre avec l'infant don Pedro, fils d'un Espagnol et d'une Portugaise, qui était demeuré à la cour de Portugal. Le prince de Béira est aujourd'hui l'empereur du Brésil.

comme une bête rare. Nous tenions encore à l'époque où les hommes de la révolution passaient, chez les étrangers, pour des hommes valeureux, à la bonne heure, mais pour de vrais *anthropophages*, ou tout au moins pour des sans-culottes et des mal appris. Que devaient donc être leurs femmes? Voilà ce que disait une grande portion de la ville de Lisbonne; et lorsque M. le comte de Novio, que j'y retrouvai avec un vrai plaisir, et qui, ainsi que sa femme, était ami de ma famille depuis trente ans, eut assuré les Portugais que mes parents étaient tous *vieux chrétiens*, j'eus le bonheur de trouver grâces devant une portion de ce peuple qui, lui-même, est aux trois quarts israélites, et qui faisait le difficile pour admettre près de lui des personnes qui ne faisaient pas leurs preuves. Au surplus, j'étais là comme sur *la sellette*, et faisant probablement la plus sottise figure qu'une femme puisse faire dans une circonstance semblable. M. de Rayneval et M. de Cherval avaient été aussi surpris que moi, et leur premier mouvement fut d'abord de reculer comme je l'avais fait; mais la chose devenait impossible, et plus le moment d'étonnement avait été violent, plus il importait de le dérober à des yeux moqueurs, sans aucune charité.

Pour mieux juger de l'effet de la cérémonie et du coup d'œil, j'avais levé mon voile en entrant. J'aurais vraiment bien voulu le baisser pour cacher mes pauvres joues qui étaient comme deux grenades. Le prince régent, qui n'avait probablement jamais vu une ambassadrice dans la position où je me trouvais, me regardait avec deux gros yeux étonnés, qui d'abord me firent peur, et puis ensuite me firent rire, mais en dedans, comme on doit le croire. Heureusement que, pour me distraire, j'avais à observer les chevaliers du Christ rangés sur deux files, et tous revêtus du char-

mant manteau de crêpe blanc. Il faut avoir connu M. le comte de Villaverde, alors président du conseil, M. le prince du Brésil, tout prince régent qu'il était, et plusieurs autres chevaliers de la même tournure, pour se faire une idée de la joie moqueuse qui me servit de compensation pour mon mécompte. Mais on se lasse de tout, même de voir des chevaliers du Christ, en mantelet de crêpe blanc, se promener dans un espace de vingt-cinq pieds carrés, s'arrêter, se rasseoir, se baiser fraternellement leur vilain visage; et je commençais à bâiller d'une manière étouffée qui me faisait enfler les narines comme un cheval de course, quand M. de Cherval, qui s'ennuyait à la mort ainsi que moi, me dit :

« Rien n'est encore désespéré, s'ils nous sauvent du sermon. »

Dans le même instant nous entendons une voix na-zillarde qui crie :

« *In nomine Patris, et Filii, etc., etc., etc.* »

Nous nous regardâmes avec un tel désespoir que l'envie de rire devait naturellement s'en suivre. Mais ce qui la réprima bientôt, ce fut un sermon en portugais, langue horrible et sauvage pour ceux qui ne la comprennent pas, avec ses terminaisons en *dan*, ses sons venant du nez, et cette harmonie infernale pendant une grande heure et demie, car le bourreau ne nous fit pas grâce d'un *point* dans ses trois *points*, et nous fûmes contraints de tout entendre si nous n'avons pas tout écouté.

J'examinai pendant ma *longue question* toute cette famille royale, pour la partie qui devait un jour régir comme rois cette belle Lusitanie : du moins alors cette pensée était-elle celle que nous devons avoir. Quant au prince du Brésil, j'ai déjà esquissé son portrait, mais je n'ai pas assez parlé de sa figure spécialement. On a

fait une caricature qu'on afficha dans Lisbonne le lendemain de sa fuite, et dans laquelle il avait une tête de taureau avec une légère tendance au *sangliérisme*, si je puis m'exprimer ainsi en parlant d'une tête royale. Le fait réel, c'est qu'il était non-seulement laid, mais d'une de ces laideurs sans ressource pour la bienveillance, de ces laideurs bien entière, dans lesquelles on voit que la nature était de mauvaise humeur le jour où elle tailla l'étoffe de cet homme-là. Il impatientait enfin avec sa grosse tête hébétée, ses gros mollets, ses épaules comme celles d'un Galego. Le prince de Beira était un charmant jeune prince, un joli et gracieux enfant. Quant à l'infant don Pédro, qui était, comme je l'ai dit, fils d'un infant d'Espagne dont j'ai oublié le nom, il avait une drôle de tournure, et, dans ma mémoire, elle est d'autant plus comique, que je ne puis me le rappeler que comme je le vis un jour où je revenais de Cintra, avec une serviette en bandoulière, son cordon bleu très-apparent sur les côtés, et traversant le perron qui conduisait des cuisines chez madame Moscoso, son ancienne gouvernante, tenant à la main une omelette qu'il venait de faire. Heureusement pour ma dignité, que, le jour de la cérémonie, j'ignorais ce goût de faire des omelettes qu'avait le sérénisme infant, car j'ai bien peur que la sainteté du lieu ne m'eût pas garantie d'un de ces bons rires que jamais je n'aurais pu retenir.

Enfin au bout de trois heures et demie, près de quatre heures de véritable question, il nous fut permis de nous retirer, parce que le prince et sa cour *crépée* s'en allèrent aussi après s'être baissés et rebaisés en toute paix et charité, quoiqu'ils se détestassent le plus cordialement du monde ; mais il n'y paraissait pas. Je ne sortis de ma place que lorsque je pus juger que le prince était bien parti ; alors acceptant de nouveau la main de

L'officier qui m'avait amenée, je regagnai ma voiture avec ces messieurs, qui étaient tous dans un état violent, surtout M. de Rayneval, qui, tout habitué qu'il était à l'ennui de la vie de cour, n'avait jamais avalé pareille potion soporifique. Il luttait depuis une heure contre l'envie de dormir, et bâillait à se démettre les mandibules. J'avais beau lui rappeler le gracieux salut qu'avait voulu nous faire son altesse royale, il n'en soutenait pas moins qu'il y avait de l'inhumanité à faire subir une sorte de martyre à de pauvres gens, sans savoir si la chose leur convenait. La troupe nous fit ses adieux comme elle nous avait reçus, en bâtant aux champs et prenant les armes; je saluai de la glace, et nous partîmes bien résolus, du moins pour ma part, à prendre de rigoureuses informations lorsque une autre fois j'aurais le désir d'aller voir quelque cérémonie de cour à Lisbonne.

Ce Convento o Novo, autrement le *Coração de Jesus*, a coûté des sommes fabuleusement exorbitantes, et je ne puis trouver cet édifice ni bien exécuté, ni de bon goût. Les ornemens dont il est surchargé, et qui sont pour beaucoup dans le prix élevé de sa construction, nuisent à la fois à ce qu'il soit une belle église et un monastère convenable; j'y suis retournée, j'ai pénétré dans l'intérieur, et partout le mauvais goût d'un luxe déplacé nuit à l'effet.

Il y eut à cette époque, à Lisbonne, une de ces choses qui se voient rarement en Portugal, ce fut une grande hésitation dans le gouvernement portugais pour obéir aux volontés impérieuses de l'Angleterre. Jusque-là la cour de Lisbonne, immédiatement sous le joug de la Grande-Bretagne, ne pouvait qu'obéir et trembler. Maintenant une voix tonnante donnait aussi ses ordres, et cette voix voulait être entendue, voulait être obéie. Le Portugal, jusque-là tranquille, parce que la France

ne pouvait l'attaquer que par mer, et avec une flotte qu'elle n'avait pas, le Portugal était sans craintes vives du côté de la république. Mais l'Espagne paraissait maintenant soumise à cet homme qui montrait que les montagnes couvertes de neiges, les torrents débordés, les chemins non frayés, les mers couvertes de flottes ennemies, rien ne lui était obstacle, rien ne lui était entrave, et une sorte de terreur instinctive disait au Portugal :

« Cet homme fera ta ruine si tu ne lui obéis pas. »

Et cet homme fit en effet sa ruine, car il ne lui a pas obéi. J'ai, je pense, assez fait connaître le caractère portugais pour que le jeu double du cabinet de Lisbonne soit compris. M. Araujo, dont ce n'était pas le sentiment, et qui aurait voulu qu'on agît avec droiture et qu'on fût ami ou ennemi déclaré, fut contraint de faire comme les autres, et c'est un vif reproche que lui fait mon amitié¹. L'Angleterre elle-même commençait à craindre; l'escadre de Rochefort, sous les ordres du vice-amiral Missiessi, partie du mouillage de l'île d'Aix le 11 janvier 1805, venait de rentrer dans la Charente après une course de six mois², ayant complètement réussi dans ses desseins, et sans avoir été rencontrée par l'ennemi. Elle avait été ravager les îles anglaises de Mont-Serrat, de Saint-Christophe; elle avait fait de riches et nombreuses prises, débloqué la place de Santo-Domingo, cernée par les noirs de la partie

¹ M. d'Araujo devait se retirer du ministère, ou bien faire déclarer bien plus tôt la guerre. On verra dans le volume suivant une lettre de lui, où ses sentimens ne sont pas douteux.

² Partie de l'île d'Aix le 11 janvier 1804. J'ai déjà parlé du brave homme qui commandait les troupes de terre, le général Joseph La-grange.

françaises; et cette expédition était comme une nouvelle preuve de ce pacte que Napoléon semblait avoir fait avec le ciel pour la gloire et le bonheur de la France. Cette nouvelle, que nous reçûmes un soir au milieu d'une fête donnée à l'ambassade, ne parut pas faire le même plaisir à tous ceux qui étaient chez moi. Je le fis remarquer à un homme que j'estimais beaucoup ainsi que Junot, et dont l'esprit, parfaitement juste, connaissait le Portugal et l'Angleterre dans toutes les nuances qu'offraient les deux nations, et qui m'était fort utile pour mes propres observations. Cet homme était un artiste distingué du théâtre de Lisbonne; il vint à Paris terminer une vie qui était employée à faire du bien et à prouver que dans sa profession on trouve des êtres bien estimable. C'était Naldi. Je l'avais pris pour maître de chant aussitôt après que je l'eus entendu dans la *Camilla de Fioraventi*, et bien après nous pûmes l'apprécier tout ce qu'il valait. Avant d'aller plus loin, je vais rapporter un trait de lui qui servira mieux que toutes mes paroles à le faire connaître.

Naldi était sur toutes choses parfaitement bon et surtout charitable. Une assez forte portion de son revenu et de son grain était employée à secourir ses malheureux compatriotes à qui leur médiocrité ne faisait pas trouver à Lisbonne cet *eldorado* que le talent de Naldi, de la Catalani, de Crescentini, de Mombelli, leur assurait positivement même avant de paraître sur la scène. Les talens à moitié savans ne trouvaient que huées et malheur dans cette ville vraiment connoiseuse en bonne musique. Naldi alors devenait une providence pour les infortunés qui avaient quitté quelques bonnes petites villes d'Italie, où du moins ils avaient un abri. Il payait leurs dettes, les renvoyait et jamais sans quelques tentative qui assurât leur sort à venir. Mais il y en avait qui étaient tout-a-fait mal-

heureux et que Naldi ne pouvait toujours alimenter. De ce nombre était un maître coquin, monchant les chandelles, ayant cinq enfans aussi filous que lui, et une femme qui ne valait pas mieux ; toute cette race de vauriens connaissait le cœur de Naldi ; et, quoique M. Araujo lui eût dit souvent que ces gens le trompaient, il leur donnait. Malgré sa bonté, cependant, il fut obligé de voir clair dans leur affaire, si les aumônes cessèrent d'être aussi abondantes. Un jour, pendant la répétition, Naldi se trouve un peu souffrant, et quitte le théâtre avant l'heure. Il rentre chez lui ; sa femme était à la promenade avec sa jolie petite Caroline, que j'ai fait si souvent sauter sur mes genoux, et qui fait aujourd'hui le bonheur d'un honnête homme qui a su l'apprécier. Naldi ne remarque pas que ses portes sont ouvertes, il entre dans son cabinet, et trouve le moucheur des chandelles qui emportait une montre anglaise de la valeur de cent guinées, et à laquelle Naldi tenait particulièrement. Le voleur, pris en flagrant délit, tombe à genoux et ne peut que demander pardon. Naldi, dans le premier mouvement de colère, voulut le jeter par la fenêtre.

— Comment, coquin, tu viens me voler ma montre !

— Pardon, pardon ! M. Naldi..... mais je meurs de faim... Si vous saviez dans quel état nous sommes depuis deux jours !...

Naldi avait pris un bâton pour en donner une volée au moucheur de chandelles ; en l'entendant parler de *sa faim*, le bâton fut jeté de côté.

— Comment, misérable, tu meurs de faim !.... ce n'est pas une raison pour venir me voler.

— Sans doute, sans doute. Je suis un malheureux !... Mais si vous saviez, M. Naldi !... ma pauvre femme !... elle nourrit notre pauvre petit dernier... et quand j'ai vu que nous n'avions plus de pain...

— Tu n'avais plus de pain ! comment, tu n'avais plus de pain !... Est-ce qu'un Italien doit mourir de faim dans une ville étrangère, lorsqu'il y a de ses compatriotes qui sont plus riches que lui ?... Tu n'as donc pas été chez Catalani (elle était aussi fort aumônière, mais bien moins que Naldi) ? chez Matucci ?... chez Mombelli ?... Mourir de faim !...

Et le digne homme étouffait, les larmes le suffoquaient. L'autre, qui d'abord était resté tout pantois, voyant la route que prenait l'affaire, se mit à pérorer en conséquence, et peu s'en fallut que les enfans, la femme et lui n'eussent pas mangé depuis huit jours.

— Enfin, dit Naldi, que voulais-tu faire ?

— Eh mon Dieu, M. Naldi, je voulais me jeter à l'eau... et puis, en passant devant votre maison, je me suis rappelé toutes vos bontés... je suis monté... il n'y avait personne, je suis toujours entré... j'ai vu la montre... et le diable m'a tenté.

— Coquin... se jeter à l'eau !... joindre l'impiété à tous ses malheurs... Mais tu aurais été damné comme un chien... Te jeter à l'eau !...

Remarquez que pendant tout ce colloque, le voleur était à genoux devant Naldi comme devant son juge, tenant toujours la montre à sa main... Naldi s'approcha de lui, prit la pièce de conviction, et la regardant avec complaisance...

— Et me prendre celle-là encore !... *Ladrone*... Qu'en aurais-tu fait, voyons !... l'aurais-tu vendue, par hasard ?...

Le madré compère sentait au ton que mettait Naldi à cette question, qu'il ne devait pas dire la vérité.

— Non, non, M. Naldi !... non... je n'aurais jamais vendu une si belle chose... j'aurais emprunté quelques

cruzades¹ dessus... Car, voyez-vous, nous devons aussi notre loyer, et le propriétaire nous mettra sur le pavé, où nous n'aurons que de la paille, comme les chiens qui courent la nuit dans les rues, et je voulais...

— Mais, pourquoi ne pas venir parler de cela à tes compatriotes? dit Naldi, tout ému à la seule image de cette mère nourrissant son enfant, et couchant avec quatre autres sur la paille à l'injure de l'air... Combien aurais-tu demandé sur la montre?...

— Cent cruzades, M. Naldi, répondit l'autre, en levant sur l'excellent homme un oeil de faucon pour juger s'il avait porté juste.

— Pardieu! on te les aurait bien données... la montre en vaut six cents... Cent cruzades!... Combien dois-tu à ton propriétaire?

— Soixante cruzades, M. Naldi.... Le reste aurait servi à habiller mes deux aînés qui sont tout nus... Ma fille n'ose pas sortir... et moi... tenez... voyez!...

Et le coquin montrait une vieille redingote toute percée, mais dont les trous avaient été faits en escaladant quelque muraille.

Pendant qu'il retournait ses bras pour montrer ses haillons, Naldi se promenait en réfléchissant : le résultat de son colloque avec lui-même fut cette conclusion :

— Ecoute-moi... tu voulais aller mettre ma montre en gage... et l'y mettre pour cent cruzades... *Je vais te les donner...* Comme la somme est forte, je ferai une quête parmi mes camarades, et je n'y serai que pour la première mise. Mais c'est à une condition positivement de rigueur... tu vas me jurer au nom de Dieu que tu ne voleras jamais.

¹ La cruzade vaut trois francs. On parle beaucoup du système monétaire du Portugal; je ne connais rien de plus ennuyeux. Cette monnaie *antique*, telle que la rées, embrouille les comptes au lieu de les simplifier. Il y a deux sortes de cruzades, la cruzade neuve et la cruzade vieille.

— Ah ! M. Naldi, il faudrait que je fusse un grand misérable !...

Ce n'était pas cela qui l'aurait arrêté dans sa course de Bicêtre.

— Non, non, jamais je ne volerais.

— Eh bien, voilà les cent cruzades... rends-moi ma montre, à présent... C'est bien... et puis va-t'en, parce que si ma femme savait que j'ai fait une pareille affaire, elle me gronderait.

Ce n'est pas que madame Naldi ne fût aussi bonne que son mari : elle était la meilleure des femmes ; ce qu'elle est au reste toujours : elle vit à Paris, où elle vit près de sa fille¹.

Voilà quel était Naldi. Maintenant, je dois ajouter que cet homme, si remarquablement bon, était un savant distingué dans tout ce qui avait non-seulement rapport aux arts, mais aux sciences abstraites et mécaniques. C'est son amour pour ces dernières choses qui lui a coûté la vie. On sait que c'est en essayant un *autoclave*, que la machine encore nouvelle, et ne lui étant pas bien connue, éclata et lui brisa le crâne.

Il avait un talent distingué. Quelles charmantes heures il m'a fait passer en écoutant la Camilla de Fioraventi, chantée par lui et par la *Guaforini* ! Il jouait dans la perfection le rôle du duc et le beau duo de *Barba Gelosia* était admirablement chanté par ces deux voix bizarrement rassemblées, puisque la *Guaforini* avait elle-même une basse-taille plutôt qu'un contralto ; et puis ensuite, *Il Fanatico per la musica*, dans lequel il excellait. Cette pièce, qui fut faite pendant mon séjour à Lisbonne pour la *Guaforini* et Naldi, a été tout-à-fait

¹ C'est la fille de ce Naldi dont je viens de tracer le portrait, qui a épousé M. le comte de Spar. Elle doit être glorieuse d'un tel père, et Naldi eût été bien heureux en voyant la charmante enfant qu'il adorait faire le bonheur d'un galant homme, comme il doit faire le sien.

gâtée à Paris, lorsque madame Catalini a voulu l'arranger pour sa voix. Le joli duo de la leçon de chant n'est plus le même.

L'opéra de Lisbonne était à cette époque le plus fameux de l'Europe. La Catalini, alors dans son beau temps, était prima dona. Le soprano était Matucchi, venant après Crescentini, qui ne recommença pas l'année théâtrale, et partit pour Madrid après notre arrivée à Lisbonne. Le père noble était Monbelli, excellent acteur et bon ténor; puis Olivieri, bonne basse-taille. Voilà pour l'opéra seria. La Guaforini, Naldi, un bon ténor dont j'ai oublié le nom, voilà pour l'opéra buffa. Mettez ensuite dans cette liste les noms de Fioraventi, compositeur de l'opéra buffa, et Marco Portogallo, compositeur pour l'opéra seria, en y ajoutant Caravita pour le libretto, et vous aurez l'idée de ce qu'était le théâtre de Lisbonne en 1805 et 1806.

Quant au théâtre portugais qu'on appelle *Teatro do Salitre*, il était affreux. La salle est sombre et sale. Les acteurs détestables. Je fus voir un jour Gabrielle de Vergy, traduite en portugais; je commençais à comprendre un peu la langue, mais j'aurais autant compris du chinois que les AON des acteurs : ils avaient l'air de braire. Quant aux costumes, ils étaient à la grâce de Dieu, qui ordinairement ne s'en mêle pas. Lorsque Fayel arrive blessé dans la prison de Gabrielle, l'acteur voulant avoir un air ensanglanté, à défaut d'un autre, s'était fait une immense tache rouge sur un linge blanc... c'était hideux à voir. Tout à coup je m'aperçois que la blessure s'enlève..... Et mon Dieu, dis-je à Junot, regarde donc, il me semble que la blessure de Fayel est à son menton...

C'était vrai. Il était venu dans l'idée du *Roscius* lusitanien de coudre une grande loque de gaze rouge après une autre loque blanche qui singeait l'appareil.

Tout cela avait été mal attaché, et le crêpe rouge voltigeait au gré du vent de la coulisse, ce qui était fort pathétique. On peut juger du reste par ce que je dis là. Les portugais eux-mêmes n'allaient pas à leur théâtre national. Ils n'ont pas d'auteurs dramatiques. Les acteurs ne se forment pas, parce qu'il n'y a pas de public, et il n'y a pas de public, parce qu'il n'y a pas de bons acteurs. Ce cercle vicieux existe pour beaucoup de choses, surtout en Portugal.

CHAPITRE V.

Situation géographique et statistique de Lisbonne. — Combats de taureaux. — Le fameux Pépé. — La salle de spectacle du marquis de Pombal. — Résidence de Belem. — Les jardins de *Quinta da Raynha*. — Le bouquet du jardinier d'Abrantès. — Je suis asphyxiée. — Départ de Junot pour la campagne d'Austerlitz. — La flottille anglaise. — Le feu éclate dans l'appartement de M. de Reyneval. — Cause bizarre de l'incendie.

Lisbonne est située sous le 38° degré 42 minutes 58 secondes et 5 dixièmes de latitude du nord, et sous le 11° degré 29 minutes 15 secondes de longitude, à l'ouest de Paris. — Je donne ce détail, parce que la chose avait été souvent discutée. Cette observation venait d'être faite par l'académie des sciences de Lisbonne¹. Sa latitude est celle de Messine, et non pas celle de Naples, comme on l'a souvent répété. Je ferai remarquer aussi, ce qui est essentiel, que le point de détermination est pris, pour la longitude et la latitude, de la place du Commerce, au centre de la ville même.

La population de Lisbonne est difficile à déterminer,

¹ *Memorias da Academia da Lisboa*. (Lisboa — 1797.) Tome 1 — page 305. Cet ouvrage, inconnu pour tous ceux qui n'ont pas habité le Portugal, est remarquable par la foule de notions justes qu'il donne à ceux qui veulent connaître. Combien de naturels du pays ignorent jusqu'à son nom !

parce que le nombre des maisons est le seul indice d'après lequel on peut calculer la quantité d'habitans. Le nombre des communians (pessoas de communhao) est lui-même fort incertain, parce qu'il y a plus de fraude dans les listes de confession que dans aucun des pays catholiques de l'Europe. J'ai entre les mains le dénombrement qui fut fait en 1790, et celui qui eut lieu lors de la possession française. Le premier donne, pour les quarante paroisses de Lisbonne, non compris Belem et Campo-Grande, 38,122 feux (fogos); le dernier porte la population de Lisbonne à 360,000 âmes, et je le crois plus juste que le premier, et je suis sûr qu'en y comprenant Campo-Grande, Belem et Junquiéra, qui au fait sont de la juridiction de Lisbonne¹, on peut avancer que Lisbonne a 450,000 âmes de population. Je ne comprends pas ici la garnison ni la rivière.

La ville est ouverte de tous côtés et totalement impossible à défendre. Sa longueur, en 1805, était de plus de deux lieues portugaises², tandis que sa largeur, ainsi que je l'ai fait observer, n'a pas quelquefois cinquante toises. La seule fortification qui existait alors, était un méchant petit château de cartes, au milieu de la ville; mais en revanche, les bords du fleuve, l'entrée de la barre, étaient hérissés de redoutes et de batteries, et c'est avec raison, puisque jusqu'à cette époque, tout le péril ne menaçait que du côté de la mer. Les frontières qui regardent l'Espagne, comme Elvas, Alcantara, Ciudad-Rodrigo, présentaient assez de défense pour l'attaque, il fallait être nous, pour aller à Lisbonne par

¹ *Térmo.*

² La lieue portugaise est plus longue que la lieue espagnole, qui est déjà de 3,000 toises. Je crois que la lieue portugaise est presque le double de notre lieue de poste.

Abrantès. De ce côté le pays est découvert ; aussi lorsque l'armée française entra en Portugal pour la première fois, elle avança sans trouver aucune résistance matérielle jusque sous les murs de Lisbonne.

Lisbonne renferme, dit-on, sept collines. Cette prétention de ressembler à l'ancienne Rome est illusoire. Il n'existe vraiment que trois collines. La première, qui est même à bien dire la seule, commence au pont d'Alcantara, au couchant, et continue jusqu'à la *rua San Bento*. C'est ce qui forme la partie de Lisbonne appelée *Buenos-Ayres*¹. Cette colline est couverte de maisons du côté de l'est. On peut en avoir ici une idée assez juste, en regardant, de la rivière, la partie d'Auteuil la plus élevée. Il y a dans Buenos-Ayres de tels escarpemens que, dans le temps de ces grandes pluies que je n'ai vues qu'à Lisbonne, les petites chaises à deux mules ne peuvent affronter le torrent qui s'écoule par ces rues étroites et presque perpendiculaires ; il y a des exemples d'hommes et de chevaux entraînés par la violence des eaux de la pluie, jusque dans le Tage, qui coule immédiatement au pied de la colline. Ces torrents ont au moins l'avantage d'entraîner les immondices, qui, sans eux et sans la salubrité de l'air, donneraient inévitablement la peste, car jamais rien n'est enlevé ; et lorsque l'âne, la vache, la chèvre du paysan viennent à mourir au milieu des rues de Lisbonne, le paysan laisse sa bête sur le pavé et s'en va ; la bête reste là, étendue, et trente-six heures après, la vivacité de l'air l'a desséchée et neutralisé les miasmes malfaisans. C'est à Estrella et à Buenos-Ayres qu'on voit le plus de ces petites maisons dans le genre anglais et hollandais surtout. Les commerçans des deux nations préfèrent ce séjour, non seulement à cause de la bonté de l'air, mais parce

¹ En portugais *bons ares*. Je ne sais pourquoi le nom est espagnol.

que, à l'époque du tremblement de terre, cette partie de la ville souffrit moins que le reste. Lorsque, pour la première fois, je vis cette colline, elle me fit l'effet d'une ville d'Orient. Ces maisons, irrégulièrement placées, ces rues mal ou point pavées, ces champs de blé, ces jardins, ces siliquastres ¹ surtout, ces cyprès, que les Turcs placent dans leurs jardins comme dans leurs cimetières, et qu'on voit s'élancer en flèches verdâtres autour des maisons, le pin parasol, toute cette réunion remarquable, jusqu'aux palmiers, aux aloës en fleurs, me faisaient une illusion qui avait assez de charme. J'allais souvent me promener dans cette partie presque sauvage d'une ville si peuplée, j'allais y chercher un lieu que j'affectionnais, c'était le cimetière des protestans. Ce cimetière contient plusieurs monumens assez remarquables entre autres celui de *Fielding*, qui mourut à Lisbonne. Ce champ mortuaire est tenu avec un soin extrême.

La seconde colline n'est, à bien dire, que la suite de la première. C'est au pied de cette seconde colline que le tremblement de terre a causé les plus grands ravages, et on y voit encore leurs débris autour de jolies maisons nouvellement bâties. C'est sur cette pente, du côté de l'est, qu'est construite la salle de l'Opéra, le théâtre *San Carlos*, c'était là que je demeurais. Sur la place de *Rocio* ², on voit le bâtiment de l'inquisition, sombre et lugubre demeure qui n'a pas besoin de son nom

¹ *Cercis siliquastrum*. Ça fut dans le cimetière des protestans, parmi plusieurs touffes de belles fleurs cultivées autour de la tombe d'une miss Anna Wilson *, que je trouvai la plus magnifique mangolie que j'aie rencontrée dans aucune serre.

² Et non pas du *Roscio* ou *Recco*, comme je l'ai vu dans les mauvais indicateurs de Lisbonne.

* Jeune Américaine, poète, peintre et musicienne. Elle mourut à 19 ans de la poitrine et pleurant la Virginie où elle était née. Sa mère était une sauvage.

pour donner de l'effroi. La place de *Rocio* servait jadis pour les auto-da-fé; car les traditions de Torquemada avaient pénétré en Portugal, malgré les intentions paternelles et la volonté du roi Jean.—Derrière la place de *Rocio* est le jardin public, lieu triste et solitaire, car jamais les Portugais ne se promènent. Les Espagnols ont au moins une *alameda* dans la plus petite de leurs villes, comme point de réunion, comme besoin social. Les Portugais l'évitent, au contraire. ce point de réunion, et jamais ils ne sortent. Les femmes passent leur journée à leur fenêtre. Derrière le jardin public on traverse une petite rue étroite et fangeuse, et l'on trouve le théâtre du combat des taureaux. On sait qu'à Lisbonne les taureaux étaient *bouletés* lorsqu'ils combattaient; on voulait éviter des malheurs, et cela ne faisait rien. En 1777, le fils du comte dos Arcos fut tué par un taureau, tandis qu'ils parlait au roi qui était dans sa loge, et en 1805, j'ai vu également tuer un homme par le taureau, à un combat qui se donnait à Almada, l'animal lui donna un coup de son museau, si je puis dire ce mot; l'homme eut la poitrine brisée, et rendit l'âme avec des flots de sang. Il est à remarquer que le taureau ne se servit de ses cornes qu'une seule fois. Aussitôt qu'il s'aperçut que son arme naturelle lui était ôtée, parce que la boule d'ivoire qui termine les deux cornes l'empêchait d'enlever un corps un peu lourd, il réunit sa force sur un autre point, il se défendit comme je viens de le dire. L'homme expira sur-le-champ. Je ferai plus loin la description d'un combat de taureaux que Junot me donna pour le jour de ma fête, à Ledesma, en 1810. Ce fut la *segunda Espada* d'Espagne du vivant de *Pépé Hillo*, et la première depuis sa mort qui fut *le matador*. On vient de tous les points de la province pour jouir de ce spectacle vraiment curieux, et dont j'avais été privée lors

de mon premier voyage en Espagne, parce que le prince de la paix avait supprimé les combats de taureau. C'est peut-être une des causes de la haine du peuple contre lui.

Toujours en avançant sur la pente de cette colline on trouva des restes amoncelés du tremblement de terre de 1755. Les effets de ce fléau furent très-étonnans, Dans la plaine tout s'écroula ; sur la montagne, tout demeura intact.

On sait que le marquis de Pombal (o gran marquês) était en guerre ouverte avec le clergé et la noblesse, et cela devait être. Il avait fait construire une très-belle salle de spectacle qui s'écroula. Les prêtres crièrent que la main de Dieu avait frappé juste ; Pombal leur demanda pourquoi le quartier dans lequel demeuraient toutes les femmes publiques avait été respecté. — Cela était vrai.

La place du Commerce est l'ouvrage de Pombal. Les quais qui la bordent, les bâtimens qui l'entourent, tout est magnifique et au-dessus de tout ce que Londres et Paris peuvent offrir en ce genre. Tout est fait par Pombal. Le ministre qui produisit de telles merveilles méritait la reconnaissance nationale. Savez-vous comment il fut récompensé d'avoir voulu apprendre à lire à la noblesse, d'avoir voulu détruire ce chancre, dévorant les plus belles parties de cette florissante Lusitanie, qui est devenue le stérile Portugal, en la personne de cent mille moines mendiants, quoique les plus riches du royaume ? Il ne fut pas brûlé, parce qu'il était mort, et que de son vivant tout cela se contentait de lancer son venin contre lui sans oser l'approcher ; mais lorsqu'il fut couché dans sa bière, ils s'en furent à la statue équestre, coulée en bronze, du roi don José. et sur le piédestal de laquelle le marquis avait souffert que son maître reconnaissant fit mettre son

buste, puis ils l'ôtèrent en lui disant des injures, lui crachant au visage.... Oh! je vous montrerai les suites de ce commencement!.... Jamais rien en face de celui qu'ils n'aiment pas, mais qu'ils craignent en revanche, des saturnales d'injures et de cruautés, si leur ennemi est abattu et surtout sans défense. C'est là une véritable grandeur de caractère, n'est-il pas vrai?

Cette place du commerce¹ est la plus belle chose de Lisbonne avec les rues qui l'avoisinent. Ce sont les trois rues bâties depuis le tremblement de terre. Ces rues ont le défaut d'être trop étroites, Celle du milieu s'appelle la rue Auguste. C'est là que demeurent les joailliers, les ouvriers en or et en argent. Les deux autres s'appellent, l'une des Orfèvres en or, l'autre des Orfèvres en argent; mais il y a des ouvriers pour tous les métaux, et comme leur atelier est au rez-de-chaussée, c'est un sabbat digne de l'enfer. Les étages sont trop bas et les fenêtres trop étroites; mais, en résumé, malgré ces défauts, ce sont trois belles rues. Elles ont des trottoirs, chose qui, en 1805, me parut une merveille dans Lisbonne.

Le roi n'a pas de palais à Lisbonne. Autrefois il faisait sa résidence à Belem; mais depuis que le château a été brûlé, la famille royale demeure à Quelus, d'où elle ne sort que pour aller à Maffra, couvent royal, mauvaise copie de l'Escorial. On rebâtissait un nouveau château à Belem lorsque j'étais à Lisbonne, et je disais un jour que le prince aurait une belle résidence; mais la personne qui me montrait les travaux commencés diminua mon admiration en me disant que les fondations

¹ L'artiste qui fit la statue de don José s'appelle *Joaquim Machado de Castro*; le fondeur est *Bartolomeo de Costa*. La statue et le cheval, tout est mauvais. La place du Commerce (*praça do Commercio*) est longue de 640 pieds, et large de 550. On l'appelait jadis terrasse du château royal (*terreiro do paco*).

que je voyais étaient dans ce même état depuis douze ans, et qu'elles y resteraient encore un siècle sans s'élever d'un pouce. Je crois qu'elle a eu raison. Et les ouvriers mouraient de faim!..... et le prince du Brésil avait dans son trésor des caisses entières de diamans bruts!...

Belem est un faubourg de Lisbonne, mais je le regarde comme faisant partie de la ville, ainsi que Junqueira, Ajuda et Alcantara. Il en est de ces trois faubourgs comme de Chaillot et du faubourg Saint-Antoine. Cela était ainsi en 1805, et depuis il en aura été de Lisbonne comme de toutes les capitales, qui s'agrandissent aux dépens des provinces. Le cordon d'enceinte se resserre chaque jour, et le point central appelle tout à lui. Il y a à Belem un couvent d'hyéronimites fondé par don Manuel, dont l'architecture est tellement bizarre que je ne crois pas avoir vu jamais pareille ordonnance. Tous les piliers de l'église et du cloître sont d'une forme différente. On se croit d'abord dans une église vue en songe : c'est l'effet qu'elle a produit sur moi la première fois que j'y entrai. Près de là est une église gothique fort belle. C'est à Belem que les rois de Portugal avaient leur sépulture; c'est à Belem que l'amirante de Castille fut enterrée¹. Près de

¹ Il mourut à Estremoz du saisissement que lui causa la manière froide dont le reçut l'archiduc, le payant ainsi des sacrifices immenses qu'il avait faits pour sa cause. Le P. Cienfuegos fut son exécuteur testamentaire; et malgré la manière dont il avait agi avec lui, don Juan fit l'archiduc son héritier. Lorsqu'il eut trahi sa patrie et qu'il passa en Portugal, on lui fit son procès à Madrid, et il fut condamné à mort. *Trois* grands événemens marquèrent l'année 1705, écrit Louville aux marquis de Torcy *: la prise des galions, la descente des Anglais, et la fuite de l'Amirante.

« Sire, écrit à Louis XIV la reine Gabrielle de Savoie, je me jette dans

* Mémoires de Louville, tome I, lettre de Louville au marquis de Torcy.

Nossa senhora de Ajuda est le jardin botanique, et un cabinet d'histoire naturelle qui fut bien souvent le but de mes promenades. Tout à côté est un jardin royal appelé *Quinta da Raynha*, où se trouvent les oiseaux les plus beaux et les plus rares, et quelques grosses bêtes, quelques vieux serpens bien vilains, bien gros et gras, qui dorment là du sommeil de la paresse. Derrière Belem est le parc du prince. Ce n'est qu'une immense étendue de terrain planté d'oliviers, de quelques chênes verts et surtout de genêt¹, qui empêchent de s'y promener avec le moindre agrément. C'est là que le prince allait autrefois chasser. Il y a également dans cette partie une autre *quinta* appartenant à l'une des princesses, je crois, l'infante dona Maria, qui est assez agréable. Il y a de beaux lauriers, des orangers et des myrtes. Cela, avec de l'eau, compose les quintas portugaises : ne leur en demandez pas plus.

Il existe aux environs de Lisbonne un seul jardin qui mérite qu'on en parle : encore à Paris on n'y ferait attention que pour le jeter à bas. Mais c'est une vraie beauté au milieu de ces incultes terrains enclos de grandes et grosses *pita* (aloès), qu'on appelle des jardins. C'est une propriété qui appartient au marquis d'Abrantès, à *Bemfica*, bourgade tenant pour ainsi dire à Lisbonne. Tout ce que nous avons grande peine à cultiver dans des orangeries était là en pleine terre et presque sans culture. Je ne parle pas de lauriers de

les bras de votre Majesté, pour lui demander assistance dans le malheur qui nous arrive : l'amirante de Castille a pris la fuite cette nuit. »

(Mémoires de Noailles.)

L'amirante de Castille était alors l'homme le plus important d'Espagne.

« Faites lui couper le cou, là où il est, n'importe, » écrivait Louville.

¹ C'est la même espèce que nous avons trouvée dans les montagnes de la Biscaye, surtout le *sphaeracarpa*.

la hauteur de vingt-cinq pieds, d'orangers, de citronniers, mais de palmiers, de bananiers, auxquels pendaient des régimens de dattes et de belles figues hânanes. Et puis le pisang, la mangolie, les géraniums les plus rares chez nous, croissent là au pied de ces arbres déjà si beaux, et viennent presque seuls, ainsi que les magnolias et les daturas. Un jour je fus me promener à Bemfica, et je me laissai aller au charme de respirer un air embeaumé sous une allée entière de superbes *magnolia glauca*, alors en pleine fleur. Le jardinier du marquis d'Abrantès, qui était très soigneux pour moi, me fit un énorme bouquet de toutes ces admirables fleurs, dans lequel il plaça quatre ou cinq roses de magnolia et une branche de fleur de citronnier, dont les fleurs violettes sont encore plus charmantes à l'œil que celles de l'oranger. Je partis de Bemfica avec mon trésor, et mon retour fut une heure de délices. C'était pendant une de ces soirées admirables du mois de juin; la lune était dans son plein, et sa lumière est encore plus vaporeusement argentée que dans notre grise et froide France. J'éprouvai une enivrante sensation; c'était si parfaitement doux, que je ne sais comment on n'y recourt pas pour le suicide.

J'arrivai à Lisbonne, toujours dans ce même état, je ne quittais pas mon bouquet : il y avait entre lui et moi, comme on va le voir, un rapport magique.

Junot me trouva l'air un peu endormie; je sentais moi-même le besoin du repos; je ne m'en étonnai pas, ayant beaucoup marché. Je fus me coucher, mais en ayant le soin de faire mettre le beau bouquet dans un vase de porcelaine, et placé sur une commode en face de moi, afin que je pusse jouir à la fois de sa vue et de son parfum. J'ai toujours aimé les fleurs avec passion, et j'étais en ce moment servie à souhait dans mes goûts.

Lorsque je fus couchée, ce sommeil qui m'accablait parut un moment s'éloigner, mon sang circula avec une extrême violence; mon poulx battait comme dans la fièvre; j'ouvrais les yeux plus qu'il ne me le fallait faire pour voir mon bouquet. Je l'aimais ce bouquet, j'aurais voulu l'avoir près de moi... je le regardais comme on regarde un objet aimé; son parfum surtout était pour moi une sorte de philtre.... Enfin, je me relevai; je pris le bouquet et le vase, et les posai sur ma table de nuit, auprès de ma lampe, qui me faisait voir les nuances vives et suaves de ces belles fleurs dont la croissance est si vigoureuse dans ces régions brûlantes aimées du soleil..... Je les regardais, et une foule de pensées vagabondes, mais douces et joyeuses, passaient devant mes yeux, entre moi et les fleurs, comme un songe évoqué par la *sœur des planètes* dans le ravissant conte du Maugraby. Souvent, mes paupières pesantes se fermaient; puis, je tressaillais en me réveillant de mon demi-sommeil; j'étendais les bras en souriant à mes fleurs, puis je me rendormais. Cette sorte de lutte, qui n'avait en elle-même que du charme dans sa vague rêverie, dura une ou deux heures. Enfin, je m'endormis tout-à-fait, et je me rappelle que ce fut sur une pensée riante.

J'avais pour habitude, à cette époque, de me lever de fort bonne heure. Ma femme de chambre vint à ma porte à neuf heures; mais, n'entendant aucun bruit, elle n'osa pas entrer. Junot vint également avec Joséphine, qui, de sa douce voix, disait tout bas :

« Maman, c'est le petit trésor!..... maman, c'est papa?..... »

Comme je m'étais couchée très-fatiguée, Junot défendit que l'on entrât chez moi. Cependant, à onze heures, voyant que je n'appelais pas, il entra lui-même dans ma chambre, et alla ouvrir les volets, tandis que

Josephine grimpait sur mon lit pour m'embrasser. Mais à peine le jour eut-il éclairé la chambre, que la pauvre enfant en m'apercevant poussa un cri terrible qui attira aussitôt mes femmes autour de mon lit. Quant à Junot, il avait déjà vu la cause du mal, et avait été à l'instant ouvrir les deux fenêtres. J'étais asphyxiée.

Mais je l'étais si complètement, que d'abord on me crut morte. Du reste, aucune crispation dans les traits; aucune chose qui annonça de la douleur. J'étais seulement très-pâle, et mes dents étaient tellement contractées, qu'en revenant à moi je ne pouvais pas les desserrer. Mes paupières étaient aussi fort gonflées; je n'entendais rien, et je demeurais dans un état d'insensibilité complet.

Junot m'avait prise dans ses bras et transportée près du balcon qui était tout ouvert. L'air me fit faire un mouvement; mais ce ne fut que lorsque M. Magnien m'eut frotté la tête et surtout le front avec du vinaigre, et je crois de l'éther ascétique et de l'alcali, que je pus ouvrir les yeux. Je me réveillai comme si j'eusse dormi d'un long et lourd sommeil. Mes yeux ne pouvait soutenir le jour, et plusieurs fois je voulais de moi-même rentrer dans mon engourdissement; mais alors on me mettait sous le nez un flacon d'alcali, et je me réveillais. Cette position, qui du reste n'avait rien de pénible, dura deux heures. Je ne souffrais pas alors, ce ne fut qu'après être parfaitement réveillée que je sentis entre les deux yeux une douleur excessivement violente, qui ne céda qu'à un exercice très-actif. Junot me prit par le bras, et nous fûmes à pied chez nos amies de l'Ajuda. Je souffris tout le soir de cette étrange migraine, et puis, ayant encore remis des compresses de vinaigre sur mon front, cela se dissipa.

Il est évident que je pouvais mourir si Junot n'était

pas entré dans ma chambre. Ce fut du moins ce que me dit le docteur Piquanzo (ou Piccanzzo, je ne sais comment s'écrit son nom). Il est vrai de dire aussi que tous les Portugais avaient en horreur le peu de bonne odeur qui était après moi.

« Voyez-vous? disaient-ils, voyez-vous de qui vous arrivait, si l'ambassadeur ne fut pas entré chez vous?... La mort!... et cela pour vos fleurs!...

J'ai rapporté cette histoire comme pouvant donner quelques notions sur ce que produisent les parfums aussi violents que le sont en effet dans ce pays le magnolia, le datura surtout, dont il y avait une superbe branche, ainsi que des daphnés de toutes les espèces.

Puisque nous sommes en train de parler des phénomènes, en voici un, tout petit par exemple, mais assez singulier.

Nous étions alors au mois d'octobre, et le 28 du mois. A cette époque, le soleil a partout moins de chaleur, ce qui est à remarquer pour ce que je vais dire.

Junot était parti pour la campagne d'Austerlitz, et M. de Rayneval demeurait chargé d'affaires. J'étais moi-même au moment de revenir en France; en attendant le jour de mon départ, nous déjeunions tous ensemble; car je ne voulais rien perdre des momens qui me restaient à passer avec ce bon jeune homme.

Nous prenions le café, lorsqu'une forte odeur de brûlé se fit sentir. D'où venait-elle?... Il n'y avait pas de cheminée dans la maison, excepté une petite que la duchesse de Montebello avait fait faire dans le petit salon où je me tenais ordinairement; mais il n'y avait pas de feu.

— L'odeur vient d'en-bas, dis-je à M. de Rayneval; c'est de chez vous.

— Oh! par exemple, s'écria-t-il, voilà une bizarre

accusation..... Je n'ai ni lumière, ni brasero, ni cheminée.

— Si ce n'est pas de chez vous, dis-je, c'est toujours de l'étage inférieur, et il faut y aller voir.

Nous sortîmes tous de table assez inquiets, car l'odeur devenait plus forte de moment en moment. Lorsque nous entrâmes dans le corridor où était la chambre de M. de Rayneval, nous sentîmes surtout l'odeur du papier brûlé; nous entrâmes chez M. Magnien, chez M. de Cherval, chez M. Legoy, il n'y avait rien du tout; enfin nous entendîmes M. de Rayneval, qui, tout le premier, criait : Au feu ! Sa table était tout enflammée. La cause de cet incendie est tellement extraordinaire que, si M. de Rayneval et M. de Cherval n'étaient pas tous deux vivans, je ne la citerais pas pour n'être point accusée de vouloir dire des choses extraordinaires.

Il y avait sur la table où travaillait M. de Rayneval une carafe de cristal remplie d'eau. Cette carafe, parfaitement nette, pleine d'une eau très-limpide, avait produit l'effet d'une étincelle, c'est-à-dire d'une lentille. Le fait est positif, parce que je l'ai vu, que deux personnes dignes de foi l'ont vu comme moi. La lentille a trouvé son centre, son foyer lumineux dans la carafe, et le rayon a incendié les papiers sur lesquels il est tombé. Vous dire comment cela est possible, la chose n'est pas en mon pouvoir. Je ne sais pas davantage que vous ce qui a produit l'effet bizarre que je viens de rapporter. Je le dis tel qu'il est, c'est aux sçavans qui liront cet article à trouver son origine.

CHAPITRE VI.

Montagnes de Cintra. — Erreur de lord Byron. — Childe-Harold. — *Torre di Bugio*. — Fort *San-Jai*. — Lisbonne, ville de guerre. — Ressemblance avec Auteuil. — Les garnisons d'émigrés. — Le régiment de Mortemart. — Celui de Castries. — Mes promenades. — La reine folle. — Le soufflet. — Les têtes couronnées. — La roche d'émeraude. — Le cœur d'un preux. — La moustache en gage. — Le couvent de Liège. — Bonne nouvelle. — Madame Mère. — Le brevet. — L'amiral Villeneuve. — Combat du Finistère. — Défaite honteuse. — Compensation. — Le capitaine Baudin. — *La Topaze et la Blanche*. — Victoire et honneur.

Après avoir parlé de Lisbonne, il faut parler de Cintra ; c'est une dette que je dois payer. Lord Byron disait avec raison que Cintra était un paradis habité par des démons, et à propos de cela, il fait une faute historique, que son Childe-Harold consacre et que je dois rectifier. Mais, avant de quitter Lisbonne je veux dire deux mots de son existence militaire.

J'ai déjà représenté Lisbonne, en venant du côté de l'Espagne, comme retranchée derrière le Tage, qui a deux lieues de largeur en cet endroit, et n'est guéable qu'à plus de vingt lieues de là ; il faut descendre le fleuve pendant une demi-lieue pour trouver l'embouchure. Pendant ce trajet, on trouve des collines très-faciles à défendre, et qui ne dominent pas la ville. Sur l'une d'elles est une tour qui correspond à la tour de *Belem* : elle est garnie de pièces d'artillerie, et con-

tient une garnison : on l'appelle *Torre Velha*. Tout près de l'embouchure sont deux villages, *Tafferia* et *A-Costa*, dont les habitans sont aussi sauvages que des naturels de la côte d'Angola ; leurs maisons sont en bois, et il est peu sûr de parcourir ces deux villages sans être accompagné. Au reste, ils sont regardés, à Lisbonne même, comme renfermant le rebut de la nation. De la pointe sur laquelle est *A-Costa*, s'avance un banc de sable jusqu'à une grande tour fortifiée, laquelle, ainsi qu'un fort construit en face d'elle, défend l'entrée du port. Son véritable nom est *Fort de San-Lourenço*, mais on l'appelle vulgairement *Torre di Bugio*. La rive septentrionale s'étend ensuite beaucoup plus loin dans la mer, et va former le fameux promontoire de *Cabo di Rocca*. Au-dessous de Belem, en remontant vers la ville, un peu au-dessous de Belem, on trouve une tour carrée, *Torre di Belem*, toute hérissée de canons, et qui défend véritablement l'entrée du port. Aussi nul vaisseau ne peut passer devant ces *bouches de feu* sans être rigoureusement visité. Outre la défense de la tour de Belem, on avait construit, peu de temps avant que j'arrivasse à Lisbonne, plusieurs batteries à côté de cette tour, quelques unes immédiatement sur le bord de la rivière jusqu'au fort Saint-Julien (fort San-Jao). Il est bâti sur la pointe d'un rocher, et sert également à défendre l'entrée du port ; défense dont la nature s'est chargée. L'accès en est fort difficile ; son chenal est très étroit, et l'entrée en est barrée par un banc de pierre, qu'on appelle dans le pays *os cachopos*. A vingt minutes de chemin, on trouve la petite ville d'*Oeyras*, et deux lieux plus bas, toujours en descendant le fleuve, on rencontre Cascaës, ville assez importante, avec un fort, et sous lequel les vaisseaux peuvent *ancrer*. A côté est le fort *San-Antonio*, Ensuite, de là assez loin, vers le nord ; la côte ne présente

qu'une chaîne de rochers brisés, tandis que la rive méridionale est entourée d'une immense quantité de bancs de sable dont la carte est encore inconnue ¹. Si l'on veut rassembler maintenant tout ce que j'ai dit sur la position de Lisbonne, on verra combien il est difficile pour ne pas dire impossible, de la prendre en y arrivant par l'Espagne ou par la mer. Il faudrait, pour qu'il y eût un résultat dangereux pour la ville, que l'armée attaquante débarquât à une grande distance, et alors Lisbonne peut se couvrir par une armée et par ses positions naturelles. C'est ainsi que Junot se défendit en 1808. Mais une fois cette barrière franchie, nulle défense n'est possible. C'est comme si l'on voulait défendre Auteuil, Chaillot, Passy, et toute cette longue suite de maisons et de jardins. J'ai déjà observé, je crois, que cette partie de Paris offre une grande ressemblance avec Lisbonne. Par exemple, il existe une sorte de manière de se faire respecter, c'est que celui chargé de la défendre, dise à l'attaquant :

Accordez-moi ² les conditions que je *vous impose*, ou je fais *sauter* la ville de Lisbonne ; ce n'est pas pour qu'elles fussent déshonorées par une *capitulation*, que l'empereur m'a confié ses aigles.

Et c'est qu'il l'aurait fait ! entendez-vous bien ? Il l'aurait fait comme il le disait ! Il va sans dire qu'il aurait sauté le premier, mais l'armée anglaise aussi. C'est

¹ Il n'existe aucune carte du Portugal ayant le sens commun. Celle de Lopez, qui est la meilleure, est horriblement fautive ; c'est au point d'omettre les rivières et d'en créer. C'est une chose qui nous fut bien fatale dans la guerre d'Espagne.

² On sait que ce fut la réponse de Junot à sir Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington, lorsqu'après la bataille de Vimeiro il se trouva avec 12,000 hommes devant 35,000 Anglais, autant de Portugais et touto une population infernale et révoltée qui ne respirait que le massacre et le pillage surtout des Français.

encore plus beau que Moscou, car Rostopchin s'en est allé.

Il existait une chose assez particulière en 1798 et 97 en Portugal, et qui jette une certaine lumière sur les événemens politiques de cette époque importante : c'est que les garnisons des forts San-Jao, San-Antonio, Cascaès et Oeyras¹, étaient composées de troupes anglaises et d'émigrés à la solde de l'Angleterre². Le régiment de *Dillon* était à *Cascaès*; un régiment anglais à *Oeyras*; à Belem; *Roy l'Émigré*; et à Lisbonne les régimens de *Castries* et de *Mortemart*. On trouve, dans ce fait, l'explication de l'impossibilité où se vit le Portugal de conclure une paix avantageuse avec la France; malgré le désir qu'il en avait alors. Car Lisbonne et son port étaient aux mains des Anglais, ou de leurs *pensionnaires*, qui, en leur qualités de transfuges, étaient plus à redouter pour nous que les Anglais eux-mêmes.

C'est après avoir quitté Belem et ses fortifications, et avoir franchi deux lieues d'un pays fertile et cultivé, qu'on trouve dans une vallée solitaire la résidence de la famille royale. C'était là que vivait dans sa folie, quelquefois furieuse, la reine *dona Maria*, ayant peur de l'enfer; criant qu'elle voyait le diable toutes les fois que son confesseur, qui était le grand-inquisiteur, entrait dans sa chambre; ou bien encore lorsqu'elle apercevait sa belle-fille : et pour cela il y avait de quoi se tromper. Cette reine folle était la mère des deux princes du

¹ Oeyras et Carcavelo. C'est entre ces deux endroits qu'on récolte le vin qui a tant de renommée dans l'étranger. On l'appelle en Angleterre *Lisbon wine*, en Allemagne vin portugais, et en France, comme dans le pays même, vin de *Carcavelo*. Il appartient au fils du grand Pombal.

² Le Portugal n'avait à cette époque qu'un régiment d'émigrés à sa solde. C'était un régiment d'artillerie dont le colonel s'appelait *Roquelet*. Depuis, il y eut la légion de police, commandée par le comte Novion, émigré français et l'un des meilleurs amis de mon père.

Brésil qui ont été donnés au Portugal pour la dernière fois, L'un qui mourut de la petite vérole, était un homme d'une rare capacité; il mourut avant de porter la couronne. C'est toujours comme cela, les bons meurent, les mauvais restent toute une vie d'homme, et encore par-delà. Celui qui demeura en Portugal régna depuis aussi glorieusement au Brésil qu'à Lisbonne, et Dieu sait comme c'était glorieusement!... Cette brave reine folle était donc l'aïeule et la bisaïeule de l'empereur don Pedro et de la reine *dona Maria*. Elle sortait de sa cage royale pour entrer dans une autre qui était une de ces petites voitures portugaises, mais hermétiquement fermée, et que l'on n'ouvrait que dans la campagne et loin de tous les regards. Un jour, dans l'une de mes courses aventureuses de Cintra, je me trouvai au milieu d'une petite vallée solitaire où j'aimais à herboriser; j'aperçus, avec deux autres femmes, une personne dont la figure paraissait bizarre et le regard incertain; il faisait du vent, et ses cheveux, d'un blanc d'argent, couvraient tantôt son visage, tantôt ses épaules, et paraissaient fort l'importuner. L'une de ses femmes voulut les relever, et reçut un soufflet dont j'entendis le bruit, quoique je fusse à cent pas d'elle. Il y avait trois hommes à quelque distance pour donner de l'aide en cas de besoin. Aussitôt qu'on m'aperçut, l'un de ces hommes vint à moi, et me dit en portugais que l'on me priait de me retirer. Mais il ne prononça pas le nom de la reine; je ne le sus que par M. d'Araujo. Probablement qu'on avait dit à sa Majesté folle qui j'étais, car je la vis, en m'éloignant, qui me montrait ses deux poings fermés, et qui me poursuivait d'un regard non seulement fou, mais démoniaque. Cette rencontre me fit mal : cette vieille reine, cette souveraine maîtresse d'un grand empire, là dans cette vallée solitaire, livrée aux soins de quelques valets dont l'humeur de

soigner une vieille insensée devait ajouter à sa souffrance ; cette tête couverte de cheveux blancs qui semblaient, dans leur *desenvoltura*, venir de rejeter la couronne qu'ils ne pouvaient porter ; cette scène m'avait tellement frappée, que j'ai eu long-temps la pensée d'en faire faire un tableau.

Lorsque je parlai de cela à Junot, nous fîmes la remarque qu'à cette époque, en Europe, les trônes étaient occupés par des insensés, ou par des princes inhabiles ou ineptes. Dans l'ouvrage dont je m'occupe maintenant, cette sorte de *catalogue de rois* se verra avec grands détails et par ordre et classement. Mais demeurons en Portugal.

A une demi-lieue de Quélus est le bourg de *Bellas*, avec une jolie quinta appartenant au comte de Pombeiro. A peu de distance de *Bellas*, il se trouve plusieurs sources minérales¹. Le gouvernement a fait bâtir une maison pour les malades, mais ils n'en profitent pas.

Au nord-ouest de Lisbonne, s'élève une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent son beau paysage. Ce sont les montagnes de Cintra. Dès qu'on est entré dans leurs belles vallées, on retrouve la vega de Grenade. Plus de ces arbres verts, de ces plantes propres au sol de la péninsule ; ce sont des forêts de chênes, de hêtres, de peupliers, de pignons, d'orangers et de citronniers ; puis des bois entiers du *fraisier-arbre*, et des *phylirrées*, des *myrica faya*, arbre transplanté de l'île de Madère, ainsi qu'une foule de végétaux exotiques donnant leurs fleurs et leurs fruits comme dans leur terre natale. Du haut des rochers tombent des sources

¹ On a été forcé de fermer ces sources. Elles contiennent une substance vitriolique et peu de gaz oxygène ; ce qui les rend propres à faciliter un crime que les femmes commettaient. Le docteur Piquanzo qui s'en aperçut, fit fermer les sources. La clef en est confiée à un gardien.

d'eau vive qui serpentent dans la vallée et font toujours verdier ses prairies. Sur la pente de la montagne sont toutes les maisons de plaisance des Portugais. Vers le sommet, les rochers s'amoncellent et présentent une vue plus sauvage. A l'extrémité de l'un d'eux est suspendu presque dans les airs un couvent d'hyéronimites; sur un autre sont les ruines d'un château maure; à l'extrémité est le ravissant vallon de Colarès. La vue du royal monastère de *Maffra* et celle de la mer terminent ce bel ensemble.

Nous louâmes une quinta à Cintra. Elle appartenait à une madame La Roche, veuve d'un négociant français. Le jardin de la quinta n'était pas grand, mais il n'était composé que de citronniers et d'orangers, et rapportait, nous dit-on, plus de deux mille écus. En parlant de rapport, je dois dire une particularité qui me surprit dans la fameuse quinta de *Penaverde*, où se trouve le cœur de don Juan de Castro, cet homme dont la moustache servit de caution pour plusieurs millions, tandis que la signature de son gouvernement n'était pas acceptée. *Penaverde* était à lui. Son cœur est dans un petit mausolée sur le plus haut sommet de *la pena*, qui mérite bien le nom de *roche verte*, car c'est un pignon d'émeraudes. Mais par une clause expresse du testament de don Juan de Castro lui-même, il ne peut y avoir dans toute la quinta, qui est immense¹, un seul arbre qui produise. Si, par aventure, un pepin d'orange, une graine portée par le vent, produisaient, un rejeton, il y a ordre exprès de l'arracher aussitôt. On ignore le motif de cette défense à la nature d'être féconde dans un lieu où sa fertilité est si abondante. Cela n'empêche pas que *Penaverde* soit l'endroit le plus charmant de la vallée. Que de ravissantes promenades j'ai faites sous

¹ Elle a certainement plus de cent arpens.

ces beaux ombrages formés par des lauriers séculaires , digne entourage du tombeau d'un héros.

Nous retrouvâmes à Cintra le duc et la duchesse de Cadaval, Ils avaient trois quintas , dont pas une n'était logeable. La duchesse en riait, mais on voyait que cela lui était déplaisant. Quant au duc, pourvu qu'il ne se mêlât de rien et qu'il jouât, qu'il fît, par derrière, la grimace aux Français, car il en avait peur et ne l'aurait pas osé en face, il laissait son ange de femme agir à sa volonté, et faisait bien, car elle ne l'employa jamais que pour l'honneur de leur maison et le bonheur d'un homme qui était loin de le lui rendre.

Nous avions aussi nos amis de l'Ajuda, la famille du ministre d'Autriche. Elle logeait au vieux château royal de Cintra, où la cour leur accordait un appartement. C'était un but de promenade, parce que notre maison était presque à Colarès, à l'autre extrémité de la vallée. Que de charmantes soirées nous avons passées dans l'intimité de cette bonne famille! Puis, après avoir pris du thé, à onze heures, nous remontions sur nos ânes et nous retournions à notre quinta, au travers des bois parfumés qu'éclairaient des torches portées par plusieurs de nos gens. Quel souvenir que celui de ces heureux jours! Et lorsque je me le rappelle, et que je lève les yeux vers un ciel toujours grisâtre, que je les abaisse sur cette terre désolée que je suis forcée d'appeler ma patrie, mon cœur se serre, et je n'éprouve qu'un désir, celui de les quitter tous deux.

Dans la direction de l'ouest, vers Colarès, on voit un couvent de capucins; c'est celui qu'on appelle le *Couvent de liège*. Il est presque en entier taillé dans le roc vif, surtout une partie de l'église, dont deux parois sont le rocher même. Plusieurs cellules sont tapissées avec de ces grands morceaux de liège qui sont tout simplement l'écorce du chêne vert qui donne le liège. Ce

couvent, situé sur un pic élevé, dans une contrée solitaire, près de *Cabo di Rocca*, dominant au loin sur la mer, est un des lieux qui attirent le plus les voyageurs qui visitent Cintra et Golarès. Un peu plus loin, les montagnes s'abaissent et se terminent par une plate-forme unie, déserte, qui est le promontoire. La pente est de quatre-vingt pieds. Près de là sont un fanal et une chapelle. Les orages sont terribles dans cette partie de la montagne : on croit être dans les parages de la Norwège. La mer, qui est très-profonde au-dessous de *Cabo di Rocca*, se brise avec une furie constante, contre les rochers de la côte. Vis-à-vis est le *Cabo d'Espichel*. Les anciens le nommaient *Promontorium Magnum*. Il y avait à son sommet un superbe temple dédié à Isis. Millin m'écrivit plus de dix lettres dans lesquelles il me donnait tous les renseignemens possibles pour découvrir ce temple. Je m'en occupais sérieusement, et M. d'Araujo m'avait autorisée à y faire faire des fouilles, lorsque je tombai malade de cette terrible maladie qui commença par une fausse couche, et faillit me coûter la vie.

Nous reçûmes à Cintra plusieurs nouvelles fort importantes. La première dont Junot ne parla pas d'abord, lui annonçait d'une manière positive qu'une troisième coalition continentale se formait contre la France. Il devint soucieux ; il craignit que l'empereur ne l'oubliât. Il écrivit, envoya sa lettre par un courrier extraordinaire, et fit bien. Nous étions alors au mois de juillet. Les bruits de guerre n'étaient que sourds ; l'Autriche n'avait pas accédé formellement au traité de Pétersbourg avec l'Angleterre.

Ce fut alors que j'appris un événement qui me rendit vraiment heureuse. Madame Lætitia Bonaparte avait enfin le rang qui convenait à celle qui avait donné le jour au souverain de l'Europe, et je reçus mon bre-

vet de *dame* pour accompagner *Madame-mère*. Je n'eus jamais qu'à me louer des bontés de la princesse pour moi. Je retrouvai en elle la femme bonne et excellente, l'amie toujours amie, et un cœur vraiment cœur de reine. Je sais bien qu'on a dit le contraire : mais il ne suffit pas de *dire*, il faut prouver.

A cette époque l'empereur fit plusieurs actes qui éveillèrent les petites haines européennes. On ne cherchait qu'un prétexte pour élever contre le colosse qui étendait son bras régénérateur sur toutes les vieilles têtes couronnées tombant de vétusté sous les institutions non-seulement caduque, mais pourries. Un décret impérial réunit les états de Parme et de Plaisance à la France, Lucques fut donné à la princesse Elisa. L'Angleterre, dont la partie était cette fois une guerre à mort, saisit avec joie l'occasion de signaler l'ambition d'envahissement, plutôt que l'ambition de gloire que décelait Napoléon. Ses flottes se mirent en mer. L'empereur, averti de la bonne volonté et de la loyale disposition de l'Espagne, et se confiant à l'amiral Villeneuve, cet homme qu'il employa pour son malheur et la honte de nos armes, donna l'ordre de chercher l'ennemi et de ne le chercher qu'avec des forces supérieures ; ce qui était facile, puisque nous *puisions* ; si l'on peut parler ainsi, dans les chantiers et les arsenaux de la marine espagnole. L'amiral Villeneuve sort avec une flotte combinée de *quatorze vaisseaux* de guerre français et six vaisseaux espagnols ; il rencontre la flotte anglaise aux ordres de Robert Calder, à la hauteur du cap Finistère (Espagne). Le malheureux Villeneuve est battu avec des forces supérieures, et deux vaisseaux espagnols tombent au pouvoir de l'ennemi....

Il faut avoir habité un pays où nos malheurs causent de la joie, où notre gloire fait pleurer, pour bien apprécier ce que nous éprouvâmes à cette nouvelle, que

nous mêmes d'abord avant même que l'empereur ne l'apprit. Junot était furieux. Mais le ciel nous devait une compensation. Combien je suis heureuse d'avoir à écrire le nom d'un ami pour celui de l'homme dont notre marine doit être fière, et qui nous fit alors verser des larmes d'orgueil sur ses lauriers.

Nous ressentions encore l'impression pénible de la nouvelle de la rencontre de Villeneuve et de Calder, lorsque nous apprîmes qu'une frégate française venait d'entrer dans le port de Lisbonne, après de glorieux combats. Nous étions à Cintra. Junot fit aussitôt monter le colonel Laborde à cheval, et lui ordonna d'aller chercher le commandant de cette frégate, et de le lui ramener à l'instant. Il était trop tard pour songer néanmoins à revenir le soir même; mais le lendemain matin, le colonel nous amena le brave marin qui avait fait triompher nos couleurs nationales, et Junot l'embrassa d'abord comme un vieil ami.

Le capitaine Baudin était encore, à cette époque, un très-jeune homme. Sa figure était charmante, sa tournure distinguée; et ses manières, d'une extrême douceur, d'une grande réserve, lui donnaient certainement l'air de tout autre profession que celle qu'il exerçait si brillamment. Junot l'interrogea; mais il était visible que sa modestie souffrait de ce qu'il avait à dire.

« Eh bien ! le colonel va vous faire parcourir notre belle vallée, mon cher capitaine, lui dit Junot. Laissez-nous vos rapports. »

Lorsqu'il fut parti, nous lûmes avec un intérêt bien vif les détails donnés par le brave jeune homme. Capitaine de la frégate *la Topaze*, de quarante-quatre canons, il avait rencontré la frégate anglaise *la Blanche*, du même nombre de pièces, au débouquement des Antilles, l'avait battue et prise. Revenant en Europe pour

se refaire, car il avait été maltraité dans le combat, il rencontra, près des côtes d'Espagne, le vaisseau anglais, de soixante-quatre canons, le Raisonnable.

— Mes enfans, dit-il à son équipage, laisserons-nous passer cette belle proie-là devant nous?...

— Non, non ! s'écrièrent les matelots et les officiers... Houra pour la belle France ! commandez, mon capitaine !... Houra, houra !...

Et voilà le canon de *la Topaze* qui gronde, et, avec ses mâts brisés, ses voiles déchirées, une partie de son équipage blessée et hors de service, le jeune capitaine qui veut encore prendre le gros vaisseau avec sa frégate toute lacérée d'honorables blessures. Mais *le Raisonnable* s'en tira avec une immense perte de monde ; et la frégate *la Topaze*, brillante comme un vrai joyau, entra dans le port de Lisbonne aux acclamations même de nos ennemis.

Jamais je n'ai rien lu de plus naturel que cette relation, il était impossible de douter, après l'avoir entendue, de la vérité de ce qu'elle contenait ; elle était comme celui qui l'avait faite, simple, énergique, et remarquable par l'esprit vraiment patriotique qui l'avait dictée.

» Oh ! disait Junot en frappant la table de son poing ferme, oh ! si ce bon jeune homme avait été au Finistère à la place de ce.... Villeneuve !.... »

Lorsque le capitaine Baudin entra dans le salon, Junot fut à lui, l'embrassa une seconde fois avec émotion.

» Vous êtes un brave et un loyal jeune homme, lui dit-il d'une voix émue ; je vous demande votre amitié et vous offre la mienne. »

Cette phrase n'était pas dite communément par Junot ; c'était la seconde fois que je la lui entendais ad-

resser depuis mon mariage. La première, c'était au général Richepanse.

La Topaze avait tellement souffert, qu'il fallait qu'elle se radoubât du fond de cale au sommet de ses huniers. Le port de Lisbonne étant un port neutre, convenait à merveille pour cette opération. Croira-t-on cependant qu'il fallut presque user de violence pour y demeurer; tandis qu'une flotille, composée de six vaisseaux et de plusieurs embarcations, demeura à l'ancre devant la place du Commerce tout autant que cela lui convint : mais aussi cette flotille était anglaise.

Et l'on s'étonne que nous ayons tiré vengeance de cette conduite envers nous? et l'on s'étonne que nous usions maintenant de représailles, lorsque nous avons dans les mains des preuves *accablantes* contre ceux qui furent ingrats envers l'homme qui s'occupait du soin de leur vie et de leur honneur, quand sa sûreté à lui-même était compromise et comme homme privé et comme celui qui était chargé d'une immense responsabilité? Et pourtant Lisbonne n'aurait pas dû élever si haut sa voix ingrate. Il faut avoir de la mémoire quand on est résolu à tout braver, car enfin celui qu'on offense n'a de patience que la somme nécessaire à chaque être humain. Les malheureux!.... comme ils ont été méchants dans leur ingratitude!.... vils, bas menteurs... comme si je n'étais pas là, moi, à côté du cercueil du père de mes enfans, pour veiller à sa mémoire, empêcher qu'il ne lui soit fait insulte; comme si je n'avais pas dans mon portefeuille de quoi faire pâlir plus d'un visage, lorsque paraîtront une foule de signatures mises au bas de deux pièces bien importantes, non pas en raison de ces noms, mais de leur contenu, à ces morceaux d'une éloquence si flatteuse qu'elle en est révoltante. Je les aurais brûlés, déchirés; mais quand j'ai vu l'hypocrisie prendre la place de la loyauté, mon

parti a été de suivre la marche que je me suis tracée. Ce que je ferai connaître donnera la mesure au souverain du Portugal de la foi de ceux qui s'intitulent les sujets du premier qui les prend.

Toutefois, pourquoi donc m'étonner de la conduite des Portugais? n'ai-je pas vu *ici, en France*, un des frères d'armes de Junot souffrir qu'on imprimât, dans un ouvrage traduit de l'anglais, des choses révoltantes de fausseté sur lui et sur le maréchal Ney?.... Cet ouvrage, fait par un colonel Napier, et qui a trouvé grâce devant le ministère de la guerre parce qu'il dit du bien du ministre m'a été donné *à moi, à moi la veuve de Junot*, comme renfermant des documens *authentiques*. J'ai dû y lire une indécente attaque contre la vie privée d'un homme dont on ne pouvait dire aucun mal comme militaire dans cette admirable affaire de la convention de Cintra, puisque les Anglais ont fait passer à une commission militaire ceux qui l'avaient signée pour l'Angleterre; et les beaux vers de Childe-Harold suffisent seuls à la gloire de Junot, quand l'original de cette convention ne serait pas là pour la prouver. Heureusement que je le possède, moi, cet original, et même dans les deux langues. Il n'est pas dans M. Napier; et au ministère de la guerre, si j'allais l'y chercher, on me dirait qu'il est perdu, et le lendemain j'aurais un nouveau quartier de ma pension de veuve retranché, ainsi qu'on le fait depuis deux ans.

Quand j'ai *lu* que les mœurs, la vie privée d'un homme n'étaient pas à l'abri de la censure, je me suis rappelé que j'ai habité l'Espagne pendant un bien long temps..... que j'avais aussi, moi, bien des histoires à *explorer* et à *exploiter*. Le scandale ici sera d'autant plus amusant, que le nom de Lovelace et celui d'un vaillant Dieu ne vont guère côte à côte qu'en dispartite complète; et puis la séduction en bonnet de coton, cela

ne va pas ¹. Junot était au moins excusable : il avait bonne grâce, était beau garçon. Mais ici.... oh ! il y a doublement faute. Elle est bien jolie, au reste, mon histoire ! mais il n'est pas encore temps de vous le dire ; patience, vous l'aurez bientôt.

Lorsque l'empereur apprit ce beau fait d'armes du jeune capitaine de frégate, il le nomma tout aussitôt capitaine de vaisseau. Dans le rapport que Junot lui avait fait parvenir directement à lui-même, sans qu'il passât dans les mains de M. Decrès, l'empereur avait remarqué une particularité qui l'avait frappé, c'est que le jeune marin avait sur mer la même méthode que lui Napoléon avait sur terre pour livrer bataille : il prenait des positions où il pouvait employer plus de canons que l'ennemi, et sait que ce fut une des manœuvres de prédilection de l'empereur. M. Baudin, dont l'âge était alors celui d'un très-jeune homme, fut heureux de sa nomination, comme s'il ne l'eût pas gagnée avec son sang. Il demeura plusieurs mois encore dans le port de Lisbonne, parce qu'une croisière anglaise était à l'entrée, et qu'il voulait l'éviter. Il le fit ; et par l'habileté de ses manœuvres, que les Anglais admirèrent, il sortit du port de Lisbonne, après le combat si malheureux de Trafalgar, dont je vais parler, car nous touchons à cette terrible époque. Mon mari le prit en grande affection, et j'éprouve un vrai bonheur à pouvoir affirmer qu'il est du nombre de ceux qui me sont demeurés fidèlement attachés. Mais mon amitié ne fait éprouver un sentiment d'indignation en voyant à son égard une révoltante injustice. Cet homme, dont le beau talent avait été apprécié par celui qui ne posait

¹ Voir le numéro de la Caricature de la dernière semaine de septembre 1832, œuvre de génie autant que d'esprit. C'est bien plus effrayant que la satire Ménippée. C'est un chef-d'œuvre accompli.

son index que sur le front qui recélait une vraie capacité. Cet homme, nommé contre-amiral par Napoléon à un âge où ceux de sa profession sont à peine capitaines de frégate, eh bien ! il est demeuré ce que l'a fait Napoléon.... il est contre-amiral depuis VINGT-TROIS ANS ! Et dans cet intervalle, que de vieilles perruques ont passé devant lui et ont été porter la mort sur le tillac où elles allaient commander.. Hélas ! la *Méduse* en est à elle seule une triste preuve.

J'ai déjà dit que nous nous attendions à une nouvelle coalition continentale. Junot avait reçu un jour, tandis que nous étions à Cintra, une lettre de la main même de l'empereur qui lui disait des choses fort importantes. L'horizon de l'Europe devenait bien noir vers le Nord, et cette époque mérite un court examen.

L'Autriche était, de toutes les puissances faisant partie de la coalition, celle dont les intérêts étaient le plus en péril. Ses états, réduits à la moitié de ce qu'ils étaient, demeuraient ouverts de toutes parts ; sa puissance fédérative anéantie en Allemagne, et sans espoir de retour ; cette même puissance fortement menacée en Italie, et même en partie détruite : cette position lui fit enfin prendre l'alarme sur son avenir ; car la question pour elle était ici de vie ou de mort, si elle avait eu affaire à un autre homme que Napoléon, à Frédéric par exemple. Le couronnement d'Italie donna à l'Autriche la dernière conviction que son pouvoir, comme force, était détruit pour toujours en Italie, et que jamais elle n'y avait été aimée ; chose, au reste, assez inexplicable pour une puissance qui est adorée dans ses états héréditaires. Quoi qu'il en soit, l'Autriche eut vraiment peur : elle était encore toute palpitante du canon de *Marengo* et de celui d'*Hohenlinden*. Elle se voyait comme pressée entre les sources du *Mein* et les bouches du Pô ; elle sentit qu'il fallait prendre une attitude im-

posante, ou bien qu'elle était perdue. Il est probable que M. de Metternich dont le génie, quoique jeune encore, se développait déjà à cette époque fatale pour son pays, eut assez d'influence pour décider la troisième coalition continentale. M. de Metternich était Autrichien, et sauver son pays était son premier devoir ¹.

On prit pour prétexte la violation du traité de Lunéville : on prétendit que par ce traité, la Hollande, la Suisse, la Lombardie, Gênes et Lucque, ainsi que Parme, avaient le droit de se choisir une constitution, et que c'était un envahissement que de leur imposer des lois. En parlant ainsi, l'Autriche accédait enfin au traité de Pétersbourg, du 8 avril précédent, avec l'Angleterre. Elle entre aussitôt en campagne, le général Klénau passe l'Inn et envahit la Bavière. L'armée autrichienne, forte de 80,000 hommes, est commandée par l'archiduc Ferdinand, sous la tutelle du général Mack; tandis que 35,000 hommes prennent position dans le Tyrol sous les ordres de l'archiduc Jean, appuyant ainsi la gauche de l'armée du général Klénau, ainsi que la droite d'Italie, qui se forme sous le commandement immédiat du prince Charles. Cette dernière armée est peut-être la plus imposante de toutes, et compte cent dix mille hommes de bonnes troupes. Elle s'avance en bon ordre sur l'Adige ².

La France se voyait de nouveau menacée de toutes parts. Le midi de l'Europe lui restait seul fidèle, il était donc de la plus haute importance de conserver les relations d'amitié entre les cours de France et de Lisbonne surtout. L'Angleterre faisait des efforts surhumains

¹ Cependant à cette époque je ne crois pas qu'il fût aux affaires, c'était M. de Stadion.

² Je ne mets ici que des renseignemens positifs. Les journaux furent peu véridiques alors, pour le nombre des troupes tant à nous qu'à l'ennemi. Je puis répondre de mon compte; il est exact.

pour engager une querelle, et un bien léger motif faillit l'amener.

Junot fut visiter le capitaine Baudin à son bord ; aussitôt qu'il mit le pied sur le pont, il fut tiré vingt-et-un coups de canon pour le saluer. Comme il est défendu de tirer le canon dans un port neutre, les Anglais se fâchèrent plus que le régent du Portugal, et voyant qu'ils n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient et ce qu'ils appelaient *justice*, ils s'appuyèrent de nos vingt-et-un coups de canon pour en tirer deux mille en signe de deuil d'une part, et de réjouissance de l'autre, à l'occasion du combat de Trafalgar. Cette *mitraille* à la poudre était encore plus insultante pour la princesse du Brésil que pour nous, puisqu'elle était espagnole. Mais on voulait faire fâcher la France, ce qui serait certainement arrivé si Junot eût été à Lisbonne : heureusement qu'il galopait vers la Moravie. Son premier mouvement qui était toujours terrible lorsqu'il était question de la France, aurait été sans doute injurieux pour le faible Portugal. M. de Rayneval, tout aussi susceptible, mais plus calme, parce qu'il fallait l'être, se maintint sans rupture, au grand mécontentement des Anglais.

J'étais mourante depuis six semaines, lorsque les médecins de Lisbonne, ne voulant pas me voir expirer dans leurs mains, m'envoyèrent, malgré la saison, qui était presque passée, dans un misérable village appelé *Caldas da Raynha*, où étaient des eaux thermales qui avaient, disaient-ils, une vertu merveilleuse. Il ne restait que bien peu d'espoir ; je partis cependant ; on me coucha dans une sorte de litière, et j'arrivai à *Caldas da Raynha*, n'ayant que le souffle, et tellement faible, que je ne pus prendre d'abord les eaux que par cuillerées. Elles sont chaudes, sulfureuses et en même temps toujours toniques. Ma maladie était une affection nerveuse

au pilore, mais tellement violente que je ne pouvais pas supporter un verre d'eau sucrée. L'effet des eaux fut miraculeux; au bout de huit jours je me promenais dans la quinta royale, appuyée sur le bras de M. de Cherval, et quinze jours n'étaient pas écoulés que je mangeais une perdrix au chou à mon dîner.

Cependant ma convalescence fut encore assez longue. Un jour, je vois arriver Junot qui venait me dire adieu. L'empereur avait tenu sa parole, il l'avait mandé près de lui au bruit du premier coup de canon.

« Mais hâte-toi, écrivait Duroc, car j'ai le pressentiment que cette campagne ne sera pas longue. »

Et Junot, dont certes la bonne volonté n'avait pas besoin d'être excitée, allait partir à *franc-étrier* pour rejoindre l'empereur, n'importe où il serait. M. de Talleyrand, qui lui avait écrit en même temps pour donner à M. de Rayneval les pouvoirs de chargé d'affaires de France, disait dans sa lettre que je pourrais revenir à petites journées, car on savait en France à quel point j'étais malade. Junot ne demeura que quelques heures à Caldas, puis repartit pour Lisbonne, où il enfourcha un bidet de poste qu'il ne quitta qu'à Bayonne, où il prit alors une calèche qui le conduisit à Paris. Là, il demeura vingt-quatre heures pour assister aux désastres de l'honnête et bon M. Récamier; ensuite il repartit pour l'Allemagne dans une chaise de poste, donnant six francs de guide aux postillons et faisant voler les chevaux. Mais l'empereur allait encore plus vite. L'armée semblait courir avec la vélocité d'une jeune fille; enfin il rejoignit l'empereur à Brunn en Moravie, le 1^{er} décembre. L'empereur était avec Berthier dans une maison dont les fenêtres donnaient sur la route. Il était à peine neuf heures du matin, le temps était brumeux, et le jour n'était pas éclatant.

« Que vois-je arriver là-bas? demanda l'empereur...

C'est une chaise de poste... cependant nous n'attendons pas de nouvelles ce matin, il me semble... Est-ce que le mouvement du trésor aurait eu des suites?... »

Et à mesure qu'il distinguait mieux avec sa longue vue, il paraissait non pas inquiet, mais plus occupé de deviner qui ce pouvait être.

« C'est un officier-général, dit-il enfin... Eh mais, en vérité, si la chose était possible... je croirais que c'est Junot... Quel jour avez-vous écrit, Berthier?... » Berthier le lui dit.

« Alors ce ne peut être lui, dit l'empereur.... Il a douze cents lieues à faire pour nous rejoindre, et, avec la meilleure volonté du monde...

L'aide-de-camp deservice annonça le général Junot...

— Pardieu, dit Napoléon en allant à lui, il n'y a que toi pour des choses comme cela!... arriver la veille d'une grande bataille, et faire pour cela douze cents lieues, et surtout quitter une ambassade pour le canon... Il ne te manque plus que d'être blessé dans la bataille de demain.

— J'y compte bien, Sire, mais par la dernière balle, répondit Junot en riant. Il faut que les Russes me laissent faire mon service auprès de Votre Majesté.

— Ma foi, mon ami, il ne te reste plus que cette place-là. Tu es arrivé trop tard, et tous les corps d'armée sont donnés, même, comme tu le sais, tes beaux grenadiers d'Arras... Ce sont de vigoureux garçons... mais ils ont un bon chef.

— Oui, oui, dit Junot, je ne regrette pas de les lui laisser; il les mènera vaillamment... Mais, Sire, je suis comblé de me retrouver auprès de votre personne, comme à l'armée d'Italie. C'est d'un heureux augure.

L'empereur remua la tête; mais son air de doute n'avait rien d'inquiétant. Il souriait au contraire, et son sourire donnait de la confiance. Il se promenait dans la

chambre qui lui servait de cabinet, avec un calme qui rassurait les plus timides. Il demanda à Junot comment il m'avait laissée... si ma maladie venait de la jalousie que m'avait inspirée la princesse du Brésil...

Junot se prit à rire.

— Est-elle vraiment aussi laide qu'on le dit, demanda l'empereur; plus laide que sa sœur d'Etrurie?... Cela serait difficile pourtant...

— Elle est plus laide que tout ce qui est laid, répondit Junot...

— Et cependant, dit Napoléon...

— Ah mon Dieu oui, répliqua l'ambassadeur, oubliant que la réserve diplomatique empêche toujours de convenir qu'on sait ces choses-là.

— En vérité, disait l'empereur... Voyez-vous cela!... Et plus laide que la reine d'Etrurie!...

— Bien plus laide...

— Et le prince régent?...

— Stupide d'abord; et quant à la laideur, Votre Majesté pourra peut-être en juger par le portrait que ma femme en a fait en deux mots, et qui sont du reste fort justes. Elle dit que le prince du Brésil ressemble à un taureau dont la mère aurait eu *un regard* d'un *orang-outang*.

— A-t-elle dit cela, dit l'empereur, en se mettant à rire... *Petite peste*¹!... Et cela est vrai?

— Parfaitement vrai, Sire.

L'empereur fit une foule de questions sur le Portugal et sur l'Espagne, et cela dans un moment où sa tête cependant devait avoir un foyer d'idées ardemment alimenté. Tout est prodige dans cet homme.

¹ C'était le nom que l'empereur me donnait dans ses momens de gaieté. Je l'ai rapporté comme *vérité* historique, mais je ne l'ai jamais fait pour en tirer *vanité*, comme on a voulu le croire dernièrement dans un article de journal.

CHAPITRE VII.

Transformation. — Affreuse tempête. — Dangers. — Combat de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Mot de l'empereur. — Le capitaine Baudin. — L'amiral Villeneuve. — Conseils de Decrès. — L'amiral Gravina. — Sa querelle avec Villeneuve. — La flotte anglaise et la flotte combinée. — Mort glorieuse du contre-amiral Magon. — Villeneuve fait prisonnier. — Mort de l'amiral Gravina. — Victoire d'Ulm. — Oudinot vainqueur à Wertingen. — Occupation de Weissembourg. — Entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. — L'empereur entre dans Vienne.

Tandis que Junot quitte la toge diplomatique pour reprendre les éperons et le sabre du hussard, afin de servir cette patrie bien aimée aux jours d'un nouveau triomphe, il se passait auprès de nous d'étranges et de sinistres événemens. Le combat de Trafalgar, ce malheureux combat qui vit le dernier espoir de notre gloire maritime s'engloutir dans les flots du détroit, ce malheur venait de se consommer. J'étais alors à Lisbonne, et j'ai vu de bien près ses conséquences, sans l'illusion dont la flatterie a cherché à envelopper l'infortune de nos armes si tristement en opposition avec les lauriers d'Austerlitz.

Je revenais à Lisbonne, après avoir retrouvé à Caldas-da-Raynha ma santé et même ma vie, que je croyais sérieusement attaquée. Après être sortie des sables d'*Obidos*, je gagnai le Tage, de loin, et je m'y

embarquai dans une escalère de la cour qu'on avait fait préparer pour moi.

C'était le 21 octobre. Le temps, d'abord d'une assez belle apparence, devint tout-à-coup sombre, et tourna au calme plat. Comme nous avions vingt rameurs, la chose importait assez peu, d'autant que nous descendions le fleuve; mais la plus affreuse tempête fondit bientôt sur nous, et nous enveloppa avec une telle furie, que nous fûmes enfin en danger. M. de Cherval était fort malade du mouvement de l'escalère, car nous étions déjà dans les eaux du Tage qui subissent la loi de la mer; et les vagues étant plus courtes en raison du resserrement des deux rives, il y a tout à la fois plus de souffrance pour ceux qui ne peuvent supporter la mer. Le roulis ne me faisait rien; mais notre barque tanguait horriblement, et le tangage me tuait.

Il y avait deux heures que le vent s'était élevé avec une furie qui enlevait notre embarcation au sommet des vagues, et puis la repoussait contre la terre, où souvent elle menaçait de se briser. Ma fille n'était heureusement pas avec moi; je ne craignais donc que pour ma personne, et jamais cette crainte n'a troublé mon sang-froid. Cependant j'avais été si près de la mort, que la vie me semblait bien belle à ressaisir. Je n'avais que vingt ans... il est dur de voir une mort violente à cet âge. Cependant je me rappelle que j'étais assez résignée; et lorsque j'entendis une querelle sérieuse s'élever entre M. de Cherval et M. Magnien, je songai plutôt à les apaiser qu'à me joindre à M. de Cherval.

C'est que M. de Magnien, malgré l'avis du patron de la barque, qui prévoyait une tempête, avait voulu revenir par eau; et pour ne pas nous effrayer, ne m'avait pas parlé de l'avis donné par le chef des rameurs. Nous venions de le découvrir. J'ai toujours eu pour

maxime de ne pas augmenter le mal, quand il est fait, par des reproches qui ne servent qu'à redoubler le trouble. Je parlai au patron, il me parut inquiet, d'autant plus que dans l'endroit où nous étions il était impossible d'aborder.

— Si la tempête augmente, me dit cet homme, je crains que les efforts de mes hommes ne puissent nous empêcher d'entrer dans la rade.

— Eh bien ! tant mieux, lui dis-je, nous serions arrivés ; et une fois à *Maravilhas*, ou bien au *Grillo* nous débarquerons.

Nous serions perdus si nous entrions dans la rade, répondit le marin avec la rude franchise des hommes de son état, les gros câbles sont tous tendus... un chavirement est bientôt fait ;... et puis le vent est si fort, que nous ne pouvons lutter contre lui ; il peut nous envoyer contre un des gros bâtimens à l'ancre, et nous serions brisés comme des coquilles de noix.

Tandis qu'il me parlait, les nuages s'abaissaient sur nous avec une telle rapidité, que le rivage disparut en un instant. Le patron me laissa, et courut à ses hommes :

— Dépliez la voile ! leur cria-t-il, dépliez la voile !... ne voyez-vous pas les eaux de la rade ?...

On déplia la voile ; mais à peine fut-elle tendue, qu'un coup de vent terrible la déchira en deux. La secousse que reçut le yacht fut si violente, que cette fois nous faillîmes chavirer.

M. de Cherval était fort calme ; il n'avait peur que pour moi, et sa sollicitude pour le soin de ma vie, dans cette circonstance, est une preuve de son amitié que je n'ai jamais oubliée. Quant à Magnien, il était là ce qu'il était partout ailleurs ; seulement il avait de plus perdu la tête ; il parcourait le petit salon du yacht, dans lequel les vagues venaient nous chercher au tra-

vers des petites fenêtres et des rideaux , et disait en se tordant les mains :

— Mon Dieu ! j'ai eu tort, c'est vrai..... Nous allons tous mourir !..... et si madame Junot se noie, c'est à moi que le général s'en prendra..... que lui dirai-je, mon Dieu ?

— Si madame Junot périt, nous périrons tous, lui disait M. de Cherval, ainsi Junot ne vous dira rien... Vous n'êtes pas malade, vous, allez voir sur le pont s'il y a quelque chose à faire.

Dans ce moment, le patron vint nous trouver; il paraissait troublé, et était fort pâle.

— Les rames se cassent, la voile est déchirée, nous dit-il, je ne puis répondre de rien; nous voilà devant Saccavin, voulez-vous que je tente d'y aborder ?

— Sans aucun doute ! m'écriai-je, car si nous demeurons plus long-temps, ce tangage va me tuer.

Oh ! le tangage, dit-il en s'en allant, ... ce n'est pas là où est la mort.

Tous les efforts de vingt rameurs furent d'abord impuissans; le vent soufflait avec une telle violence, que nous étions repoussés au milieu des vagues, et que de nouveau des tourbillons d'eau nous couvraient en entier. Enfin, les promesses d'une riche récompense, le soin de leur propre vie, encouragèrent les matelots, et leur fit faire des efforts inouïs qui obtinrent enfin le succès. Nous fûmes *jetés* sur la côte, mais à deux cents pas du rivage. Quatre matelots me prirent sur leurs bras pour que je pusse traverser les basses eaux. Ce n'était pas pour éviter de me mouiller, car mes vêtemens étaient imbibés d'eau comme si je sortais du Tage. On me conduisit dans une maison de *Saccavin*, où l'on me donna du feu, du linge un peu grossier, mais parfaitement blanc; j'envoyai un exprès à Lisbonne pour avoir ma voiture; et le soir même j'étais

dans mon petit salon jaune , à l'ambassade de France , ayant ma fille sur mes genoux , entourée de quelques amis , tranquille , presque heureuse , en entendant les vents déchaînés souffler avec furie , tandis que j'étais à l'abri... Oh ! que depuis je me suis reproché cette soirée !... C'était le jour du combat de Trafalgar !...

J'étais de retour depuis cinq jours. La tempête , après avoir épuisé sa violence , s'était calmée , et le ciel d'azur de Lisbonne resplendissait de nouveau. Un soleil d'automne , mais plus beau que celui de nos plus beaux jours d'été , luisait pur et sans nuages ; nous faisons des projets de campagne avec la famille Lebzeltern , lorsqu'un matin je fus éveillée par des coups de canon qui faisaient trembler notre frêle ¹ demeure. Ils se répétaient avec une telle rapidité que je ne savais que penser. J'envoyai chez M. de Raineval , il était sorti. Tout le monde était allé aux informations ; lui seul savait la chose , et s'était aussitôt rendu chez M. d'Araujo.

C'était la nouvelle du combat de Trafalgar ² qui était arrivée dans la nuit à Lisbonne. Le port était rempli de vaisseaux anglais ; et , sans égard pour la neutralité , sans égard pour la princesse du Brésil , qui , étant infante d'Espagne , perdait à ce malheur plus encore que la France ; les vaisseaux anglais tirèrent aussitôt le canon pour célébrer leur victoire. Mais aux accents joyeux se mêlaient aussi des bruits funèbres... La victoire avait fait payer cher son laurier : Nelson était mort !...

M. de Rayneval rentra et me communiqua toutes ces nouvelles. C'est à cette époque que mon estime

¹ Depuis le tremblement de terre , les Portugais , redoutant toujours un semblable malheur , construisent avec une extrême légèreté. Les murs sont à peine récrépis ; ce qui fait que l'humidité et la chaleur ont un égal accès dans leurs maisons.

² Dix lieues sud-est de Cadix.

pour lui prit le caractère d'une profonde amitié. Il était bouleversé de ce malheur, arrivé dans le moment où nos armes promettaient tant de succès, et un malheur suivi de ce massacre, de cette destruction exercée tout à la fois par l'ennemi et les éléments! . . . Le cœur du brave jeune homme est aussi bon que son esprit est éclairé. Il a dans l'âme une philanthropie qui le porte au désir du bonheur de tous les hommes..... Il me donna la relation de cet affreux combat; il ne pouvait la lire.

C'était horrible! Cet amiral devait être un grand misérable! . . . c'est lui qui fut cause de cette catastrophe de cette sanglante affaire, second acte et conclusion de la tragédie de Quiberon, dont le sujet était la ruine et la destruction de notre marine.

L'empereur, ayant appris l'affaire de Villeneuve et de Calder, s'écriait aussi dans son sommeil :

« Varus, rends-moi mes légions ! . . . »

Ce fut vainement que le brillant combat du capitaine Baudin lui rendit cette nouvelle moins amère, il ordonna que l'amiral Villeneuve serait remplacé par l'amiral Rosilly. Villeneuve était déjà coupable d'un ancien grief : c'était lui qui, à la bataille d'Aboukir, était demeuré tranquillement sur ses ancres. Il était protégé par Decrès, qui protégeait toujours les mauvais et jamais les bons. Dès qu'il apprit la résolution de l'empereur, il écrivit à Villeneuve en lui disant ¹ :

« Je retarde la *nouvelle officielle* de ton remplacement. Fais en sorte de sortir avant qu'elle te parvienne. Cherche l'ennemi, et si tu as une belle affaire

¹ Je connais l'officier qui fut porteur de cette dépêche. Il n'en connut le contenu que plusieurs mois après, et par un hasard singulier. Il voulait quitter Decrès, et je le conçois. .

« le maître te pardonnera. *Il faut jouer le tout pour le tout.* »

En recevant cette nouvelle, qui lui annonçait une punition méritée, Villeneuve n'y vit qu'un déshonneur qu'il devait éviter à tout prix. Il manda à son bord, comme commandant en chef la flotte combinée, tous les chefs espagnols. A leur tête était le brave Gravina, l'honneur de la marine espagnole. Villeneuve annonça qu'il allait sortir. Gravina lui objecta que la chose était impossible. Villeneuve lui répondit injurieusement.

— Je vous demanderai raison de cette outrage après le combat, lui dit Gravina; maintenant nous allons appareiller. Mais que Dieu nous protège, car nous allons à notre perte.

Villeneuve était poussé par son mauvais génie; il n'écouta pas d'avantage les remontrances des officiers de la flotte française. Le contre-amiral Magon, ce vieil ami de tous les miens, lui parla vainement dans le sens de Gravina, et pourtant sa bravoure et son talent était bien reconnus.

La flotte anglaise ¹, commandée par l'amiral Nelson cet ennemi des Français, qu'il détestait comme Annibal détestait les Romains, était forte de vingt-huit vaisseaux, dont neuf à trois ponts. La flotte combinée se composait de dix-huit vaisseaux français et de quinze vaisseaux espagnols. Cette dernière partie était admirable, il y avait :

Un vaisseau de cent trente canons (*la Santa-Trinidad*), deux de cent; deux de quatre-vingt-quatre, trois de quatre-vingts, un de soixante-quatre, les vingt-deux autres étaient tous de soixante-quatorze canons!..

¹ Les journaux de l'époque n'ont pas donné la vérité sur cette bataille de Trafalgar. Les journaux anglais mentirent aussi. Les détails que je donne ici sont ceux que j'ai recueillis à Lisbonne et à Madrid, sur les lieux mêmes, et ils sont impartiaux.

Quelle flotte ! . . . Il y avait dans ses forces réunies de quoi écraser la flotte anglaise... Mais loin d'être victorieuse, la nôtre est abîmée, les plus mauvaises manœuvres nous livrent à l'ennemie; le courage et l'habileté de quelques-uns de nos marins-présentent partiellement des exemples de bravoure et de dévouement, comme ceux qu'on admire dans Plutarqué lorsqu'il vous parle de ces fabuleuses actions des héros de l'antiquité. Une tempête, aussi affreuse que la mémoire des plus vieux marins peut se la rappeler, vient ajouter son horreur à celle du carnage de la bataille. Le tonnerre brise aussi souvent les mâts que le canon de l'ennemi, et la lueur des éclairs donne au moins cette consolation à l'équipage qui coule bas, en lui permettant de voir que le ciel frappe indifféremment tous les pavillons. Mais c'est notre drapeau tricolore surtout qui est abîmé dans ces deux fatales journées, car cet horrible combat dura deux jours et une nuit ! . . . Cinq vaisseaux pris ? trois coulés bas pendant l'action, trois brûlés ! . . . l'un, et c'était celui que montait le contre-amiral Magon ¹, pressé par l'ennemi, ayant son pont couvert de cadavre sauta en l'air pour ne pas se rendre ! . . . C'est ainsi que j'ai perdu cet ami qui m'avait si souvent bercée dans ses bras... Dix autres vaisseaux furent échouer le long de la côte. Il en vint un qui naufragea à trente-deux lieues de Trafalgar, assez près de *Lagos*, au cap Saint-Vincent; ce n'était plus qu'une carcasse de vaisseau rempli de cadavres et de gens expirans... Neuf rentrèrent à Cadix... Quant à l'amiral vous croyez peut être qu'il se fit tuer, ou qu'un coup de ce tonnerre qui frappait toutes les têtes était au moins tombé sur la sienne!—non il fut PRIS !... il fut fait prisonnier... il rendit son épée

¹ *L'Achille*. Le contre-amiral Magon ne se serait jamais rendu « Ils m'ont pris une fois, me disait-il un jour; maintenant c'est fini. »

au bruit des cris des mourants, des noyés, qui le maudissaient en périssant par la faute de sa double sottise... Ah! je ne suis qu'une femme!... mais comme je conçois bien que dans un pareil instant un coup de pistolet solde le compte qu'on peut vous demander?...

L'amiral Gravina a la jambe emportée et meurt de sa blessure; le contre-amiral *Alava* est dangereusement blessé; le contre-amiral Magon tombe mort...; le contre-amiral Cisneros est fait prisonnier... Quatorze vaisseaux anglais sont abîmés par suite du combat et de la tempête. Au milieu de ce désastre l'amiral Nelson est tué, et tué par hasard. On sait qu'un jour d'affaire il était toujours chamarré d'une foule de cordons et de plaques, d'ordres étrangers et nationaux. Un de nos soldats, qui était dans le haut des huniers d'un de nos vaisseaux qui voulait aborder le vaisseau amiral, vit de son poste cet homme tout couvert d'or et de diamans qui n'avait que la moitié de ses membres, et qui paraissait commander tout le mal qu'on nous faisait. Il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine. Le coup était mortel, on l'emporta dans sa chambre; et là il mourut en dictant son rapport à l'amirauté; il laissait le commandement à l'amiral Colingwood.

« Du moins, dit-il à un officier qui était près de lui, je puis, comme un de leurs poètes, dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains!

En effet, il venait de voir couler bas, de la fenêtre de sa chambre, le fameux vaisseau espagnol *la Santa-Trinidad*, fort de cent trente canons : on a dit qu'il était de cent quarante-deux, et même de cent quarante-quatre; mais la vérité est qu'il portait cent trente canons : c'est bien assez; c'est même trop.

Le désastre de ces malheureuses journées est affreux dans ses résultats. Je voyais chaque jour alors des hommes qui étaient bien en état de juger ce malheur, et qui ne le regardaient pas comme balancé par les victoires de l'empereur. Aussitôt que les vaisseaux anglais qui étaient dans le port de Lisbonne apprirent cette nouvelle, ils firent, ainsi que je l'ai dit, tout ce qu'ils auraient fait dans la rade de Portsmouth pour la mort de Nelson et pour leur victoire maudite. Et c'est ici le lieu d'observer que, depuis le commencement de la coalition continentale, l'Angleterre est l'unique puissance dont les combinaisons politiques et militaires, tant en Europe qu'au-delà des mers, offrirent toujours une combinaison compensative pour établir une sorte de nivellement qui empêchait qu'elle ne sentît la secousse d'un échec. Napoléon fut, non pas irrité, non pas furieux, mais *profondément malheureux* de cette bataille de Trafalgar; et certes, lorsqu'en ouvrant le corps législatif, le 1^{er} mars 1806, il dit, avec une sorte d'indifférence : « La tempête nous a fait perdre quelques vaisseaux, après un combat qui fut imprudemment engagé, etc., etc., » il ne dévoile pas le fond de son cœur, car, alors, il était vivement blessé, et la plaie saignait encore.

Pendant que les ondes du détroit de Gibraltar se rougissaient de notre sang, Napoléon faisait triompher les aigles et notre beau drapeau dans les champs d'ULM. La grande armée française, composée de sept corps différents¹ et d'une immense réserve d'artillerie et de ca-

¹ 4^e corps, Bernadotte.

2^e corps, Marmont.

3^e corps, Davoust.

4^e corps, Soult.

5^e corps, Lannes.

6^e corps, Ney.

7^e corps, Augereau.

valerie, s'avancait à pas de géant sur l'Autriche. Tout avait été préparé avec une telle habileté que rien ne faillit au jour du besoin. Partout on signait des traités contre la France; mais elle, toujours belle, toujours grande, forte, parce qu'alors elle était libre de montrer ses sentimens de vaillance, résistait en souriant, à tous ses projets comme un géant aux efforts de pygmées. Cependant le roi de Naples nous était seul fidèle, ainsi que l'Espagne et quelques parties de l'Allemagne.

Mais tout à coup, comme par une secousse imprimée par la main divine, l'armée française s'ébranle; elle fait un pas, et son pied écrase des royaumes. Sa course est marquée par le ravage de tout ce qui s'élève devant elle. Dans l'espace d'un mois¹, depuis l'occupation de *Weissembourg*, c'est-à-dire même du 3 octobre au 20 du même mois, voilà ce que nous avons fait, et ce que nos ennemis n'osent pas nous disputer.

Tandis que Napoléon avait stupéfié l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres, qui lui assuraient la tranquillité des débouchés du Tyrol, nous remportions chaque jour une victoire. Je ne parlerai donc que des combats, sans ajouter le mot *victoire* : cela était toujours. Cependant, pour le premier celui de Wertingen, mon *amour maternel* me porte à la justice, pour donner la gloire à qui elle appartient. On a mis cette victoire sur le compte du général Murat : c'est une erreur, la gloire en appartient au général Ou-

Cavalerie, Murat, ayant sous ses ordres, Nansouty, Beaumont (le beau-frère de Davoust, et non pas un autre Beaumont), Walther, Klein (beau-frère de Lobeau), le général D'Haupoul (celui de *Poule d'eau*). L'armée d'Italie, commandée par Masséna; — puis, trois grands corps d'armée, formés à Strasbourg, Boulogne et Mayence; puis, trois camps volans de grenadiers en Italie et dans la Vendée : voilà une France militaire.

¹ Le 3 octobre 1805. Ce fut Bernadotte et les Bavares qui occupèrent Weissembourg.

dinot ainsi qu'à nos beaux grenadiers d'Arras. Après Wertinghen vint le combat de *Gunzburg* par le maréchal Ney, qui culbute l'archiduc Ferdinand, — puis l'occupation d'Augsbourg par le maréchal Soult, — l'occupation de Munich par Bernadotte, — la prise de Memingen par Soult, avec quatre mille prisonniers; le fameux combat d'Elchingen où le maréchal Ney fait trois mille prisonniers, et assure, par la prise du pont d'Elchingen, une grande part du succès de la campagne et surtout la prise de la garnison d'Ulm. Ensuite venait le combat de *Langenau* par Murat, dans lequel il fait trois mille prisonniers. Enfin, le 20 d'octobre (et l'occupation de Weissembourg n'est que du 3 du même mois), en dix-sept jours on avait fait tout ce que je viens de rapporter, et le 20 *Ulm* capitulait, ayant dans ses murs *Mack*, quartier-maître général. L'archiduc Ferdinand s'est échappé avec un parti de cavalerie. On trouve dans Ulm des magasins immenses, trente mille hommes de garnison, soixante-dix pièces de canon attelées, trois mille chevaux, vingt généraux, qui sont renvoyés sur parole. En dix-sept jours, l'Autriche a perdu cinquante cinq mille prisonniers, presque tout son matériel, et ce qui reste de l'armée est contraint de se retirer derrière l'Inn, où l'empereur Napoléon la rejoint aussitôt. L'empereur de Russie a une entrevue, à Berlin, avec le roi de Prusse. On a été bien peu au niveau de la position glorieuse de nos armes, en parlant, à propos de cette entrevue, de la reine de Prusse et de l'empereur Alexandre : c'est de mauvais goût; et, quoique Française, ou plutôt parce que je suis française, je voudrais que cela n'eût pas été mis dans le *Moniteur*. L'article de l'année suivante est encore plus mauvais. Pour que leur union fût plus solennelle, les deux jeunes souverains se jurèrent une alliance de

frères, pour exterminer la France, sur le tombeau du grand Frédéric : voilà ce qu'il eût été mieux de rapporter.

Après cette immense affaire de la prise d'Ulm, l'armée française passe l'Inn; le maréchal Lannes prend Branau; ce même lieu où, cinq ans plus tard, l'archiduchesse Marie-Louise devait venir se remettre aux mains blanches de la reine de Naples pour prendre en France le nom d'impératrice et celui de FEMME de Napoléon!.... et puis Salsbourg était pris par Lannes. En Italie, Masséna était, ce qu'il fut toujours, l'honneur de nos armes. Vicence, Vérone tombent devant nous. L'archiduc Charles, un moment vainqueur à *Caldiero*, paie ce léger triomphe par une retraite immédiate sur Palma-Nova. Marmont arrive à Léoben, en Styrie. On passe le Tagliamento, et, pendant ce temps, l'empereur Napoléon entre à Vienne. Les Russes, étonnés de cette rapidité de victoires, proposent un armistice; Murat l'accepte, mais, soumis à la sanction de Napoléon, il est rejeté, et l'empereur ordonne que l'armée française poursuive sa marche. Presbourg est occupé par le corps de Davout. Ici a lieu une de ces choses qu'il faut remarquer, c'est que des parlementaires hongrois réclament la *neutralité* du royaume de Hongrie, et s'engagent à fournir les approvisionnements de Vienne¹. En même temps, l'armée d'Italie passe l'Izozzo; on prend Gradisca, Udine, Palma-Nova et d'immenses magasins. Le maréchal Augereau traverse la Forêt-Noire, prend *Lindau*, Bregentz, fait capituler le général Jellachich avec six mille hommes, et les Français sont maîtres de tout le Vorarlberg. Il semble qu'au

¹ On voit que cet attachement des états héréditaires (j'entends par là la Bohême, la Hongrie et l'Autriche) n'est pas à l'abri d'un intérêt personnel froissé. Il faut remarquer que les Hongrois s'engagèrent, par la même convention, à retirer leurs troupes, et à ne plus faire de levées.

son d'une trompette exterminatrice les villes ouvrent leurs portes, les remparts s'écroulent, les troupes mettent bas les armes.

Tandis que ses lieutenans le secondent avec cette ardeur, qui alors était dans toutes les âmes, Napoléon s'avance en Moravie. L'armée de Buxhowden avait fait sa jonction avec celle de Kutusow, et celui-ci avait pris le commandement en chef de toute l'armée alliée; mais l'empereur Napoléon ne lui donne pas le temps de faire de nouvelles dispositions. Brunn est pris : c'est la capitale de la Moravie, et le lieu de réunion de tous les magasins de l'armée combinée!... Trieste est pris. Un corps de huit mille hommes, sous les ordres du prince de Rohan, chassé du Tyrol par Ney, essaie de gagner Venise; il est battu par le général Regnier, battu par Ney, battu par Gouvion-Saint-Cyr, et toujours roulant de défaite en défaite, en se battant contre ses compatriotes, il finit par une capitulation. Enfin, le 2 décembre, les trois empereurs sont à la tête de leurs troupes. Les Russes ont soixante-quinze mille hommes *effectifs*, les Autrichiens trente-cinq mille; leur cavalerie est bien supérieure à la nôtre, et nous n'avons en tout que quatre-vingt cinq mille hommes. Cette bataille d'Austerlitz est un des beaux monumens de gloire de Napoléon. Là, comme en Italie, il a battu l'ennemi avec l'infériorité du nombre et la supériorité du génie. Mais aussi là, comme toujours, a pris naissance cette envie, cette haine jalouse, qui ont forgé la chaîne de Sainte-Hélène.

Lannes commandait la gauche de l'armée, ayant sous ses ordres le général Suchet; Soult commandait la droite; Bernadotte était au centre; Davout était en observation. La cavalerie obéissait à Murat, tandis que vingt-quatre pièces d'artillerie légère appuyait la droite de Lannes. Oudinot formait la réserve avec les grena-

diers d'Arras, et Junot devait soutenir cette réserve avec dix bataillons de la garde, réunissant aussi la réserve sous ses ordres.

Lorsque Napoléon regarda, le matin même de la bataille, quelle direction prenaient les troupes ennemies, il était alors sur une hauteur. Il y avait près de lui un jeune page, qui est aujourd'hui colonel d'un de nos régimens, M. de Galtz de Malvirade ; Napoléon appuya sur son épaule la longue vue dont il se servait, et regarda ainsi pendant sept à huit minutes comment Kutusow disposait ses troupes. Probablement que ce qu'il vit lui donna une entière satisfaction, car il sourit, et son front était parfaitement calme. Il referma sa longue vue, et dit à Junot, qui était alors auprès de lui :

« C'est bon, ils font ce que je voulais. »

L'action, commencée au lever du soleil et terminée à l'entrée de la nuit, est une mémorable preuve de l'habileté de Napoléon et du courage de nos troupes. Si l'on veut y joindre la sottise des ennemis, je ne m'y oppose pas. Si, à la bataille de Cannes, Annibal avait eu en tête un homme comme lui, il n'aurait pas mesuré les anneaux d'or au boisseau ; quant à la bataille d'Austerlitz, elle fut toute humiliation pour les Russes et les Autrichiens. Junot, qui ne quitta pas l'empereur pendant toute cette journée, m'a souvent parlé de l'admirable conduite de cet homme extraordinaire pendant ces heures où sa destinée dépendait d'un revers ou d'un succès¹. Il est vrai de dire, pour rendre justice à chacun, que dans cette mémorable journée le maréchal Soult fit preuve d'un rare et beau talent. Pendant sept heures il soutint un mouvement rapidement conçu et

¹ L'armée française était engagée bien avant dans la Moravie, et la ligne de nos troupes était bien allongée et peu forte en raison de sa longueur.

aussi vigoureusement entrepris qui , selon Junot , a dû décider le succès de la bataille. Je ne sais si le *Moniteur* en a parlé spécialement dans le temps, mais il se trouve consigné dans mes notes, parce que Junot m'en a parlé très-souvent, comme ayant influé sur le succès de la journée. La perte des alliés fut immense : cent cinquante-cinq canons, des drapeaux, des parcs entiers d'artillerie, quarante mille hommes *pris, blessés ou tués*. Ce fut à Austerlitz que l'on vit, pour la première fois, des cuirassiers charger sur des batteries...

La veille de la bataille, l'empereur dit à Junot, à Duroc et à Berthier, de mettre une redingote sur leur uniforme et de le suivre pour inspecter avec l'œil du maître si tout était en ordre. Il était onze heures du soir... Les feux du bivouac étaient entourés de ces braves soldats de la garde, qu'on appela quelque temps après *les Grognards*, et par tous ceux de cette armée, la première du monde. C'était le 1^{er} décembre; il faisait bien froid, mais nul n'y songeait; ils chantaient, causaient; plusieurs racontaient les belles victoires d'Italie, les victoires de l'Égypte... On parlait de Marengo.... puis du couronnement.... L'empereur enveloppé dans sa redingote grise, passait inaperçu derrière ces groupes où il voyait tant de cœurs dévoués, non-seulement à lui, à sa gloire, mais à celle de nos armes. Il écoutait, et souriait d'un air attendri... Tout à coup, en passant près d'un bivouac, dont la flamme plus ardente éclaira son visage, il fut reconnu. « L'empereur! s'écrie tout le groupe!..... Vive l'empereur!..... Vive l'empereur! répond un autre bivouac.... Vive l'empereur!... »

Et sur toute la ligne, dans les bivouacs, sous les tentes, partout ce cri de *Vive l'empereur* s'élance et frappe le ciel!... Les feux sont désertés; mais les soldats veulent voir leur chef bien aimé. Ils prennent la paille de

leur lit, tout ce qu'ils rencontrent, en font des torehes dont ils éclairent la nuit sombre, criant toujours Vive l'empereur !... mais avec cet accent qui vient du cœur, et que le commandement, la séduction, la corruption même ne font jamais pousser. Napoléon fut ému.....

» Assez, mes amis, assez, » leur dit-il..... Mais on voyait que ces preuves d'amour lui étaient douces, et que son âme les comprenait. Quant à Junot, il pleurait encore en me racontant cette histoire, lorsque je le revis l'année suivante, et me fit pleurer moi-même. C'est qu'il faut avoir non-seulement entendu et vu ce qu'on décrit, mais l'avoir senti pour le bien rendre.

» Ah ! tu veux de la gloire ! disait une vieille moustache qui n'avait peut-être pas été coupée depuis le premier passage des Alpes.... ah ! tu veux de la gloire !... eh bien, demain, tes bons enfans de la garde t'en donneront pour ton anniversaire.... Oui... ils t'en donneront, va. »

— Qu'est-ce que tu as a grogner dans ta vieille moustache ? lui dit l'empereur en s'approchant du vieux grenadier, et lui souriant avec ce sourire d'ineffable bonté qui était si charmant en lui....

Le grenadier tenait, comme ses camarades, une torche de paille dont les reflets éclairaient une grosse figure, bien brune, bien cicatrisée, mais dont la bonne physionomie était encore plus remarquable en ce moment. Ses yeux étaient pleins de larmes, et ce attendrissement, mêlé à l'expression habituelle de cette figure, en faisait alors une spécialité, d'autant qu'à la question de l'empereur il se mit à rire aussi¹. — Napoléon la lui répéta.

¹ J'ai toujours pensé que ce pouvait être le sujet d'un charmant tableau de genre. Horace Vernet, le *poète* de notre école de peinture, lui, également l'historien de cette époque de notre gloire, devrait bien retracer ce moment-là avec son ravissant pinceau.

Quelle flotte ! . . . Il y avait dans ses forces réunies de quoi écraser la flotte anglaise... Mais loin d'être victorieuse, la nôtre est abîmée, les plus mauvaises manœuvres nous livrent à l'ennemie; le courage et l'habileté de quelques-uns de nos marins-présentent partiellement des exemples de bravoure et de dévouement, comme ceux qu'on admire dans Plutarque lorsqu'il vous parle de ces fabuleuses actions des héros de l'antiquité. Une tempête, aussi affreuse que la mémoire des plus vieux marins peut se la rappeler, vient ajouter son horreur à celle du carnage de la bataille. Le tonnerre brise aussi souvent les mâts que le canon de l'ennemi, et la lueur des éclairs donne au moins cette consolation à l'équipage qui coule bas, en lui permettant de voir que le ciel frappe indifféremment tous les pavillons. Mais c'est notre drapeau tricolore surtout qui est abîmé dans ces deux fatales journées, car cet horrible combat dura deux jours et une nuit ! . . . Cinq vaisseaux pris? trois coulés bas pendant l'action, trois brûlés!... l'un, et c'était celui que montait le contre-amiral Magon ¹, pressé par l'ennemi, ayant son pont couvert de cadavre sauta en l'air pour ne pas se rendre! . . . C'est ainsi que j'ai perdu cet ami qui m'avait si souvent bercée dans ses bras... Dix autres vaisseaux furent échouer le long de la côte. Il en vint un qui naufragea à trente-deux lieues de Trafalgar, assez près de *Lagos*, au cap Sain-Vincent; ce n'était plus qu'une carcasse de vaisseau rempli de cadavres et de gens expirans... Neuf rentrèrent à Cadix... Quant à l'amiral vous croyez peut être qu'il se fit tuer, ou qu'un coup de ce tonnerre qui frappait toutes les têtes était au moins tombé sur la sienne!—non il fut pris !... il fut fait prisonnier... il rendit son épée

¹ *L'Achille*. Le contre-amiral Magon ne se serait jamais rendu « Ils m'ont pris une fois, me disait-il un jour; maintenant c'est fini. »

au bruit des cris des mourants, des noyés, qui le maudissaient en périssant par la faute de sa double sottise... Ah! je ne suis qu'une femme!... mais comme je conçois bien que dans un pareil instant un coup de pistolet solde le compte qu'on peut vous demander?...

L'amiral Gravina a la jambe emportée et meurt de sa blessure; le contre-amiral *Alava* est dangereusement blessé; le contre-amiral Magon tombe mort...; le contre-amiral Cisneros est fait prisonnier... Quatorze vaisseaux anglais sont abîmés par suite du combat et de la tempête. Au milieu de ce désastre l'amiral Nelson est tué, et tué par hasard. On sait qu'un jour d'affaire il était toujours chamarré d'une foule de cordons et de plaques, d'ordres étrangers et nationaux. Un de nos soldats, qui était dans le haut des huniers d'un de nos vaisseaux qui voulait aborder le vaisseau amiral, vit de son poste cet homme tout couvert d'or et de diamans qui n'avait que la moitié de ses membres, et qui paraissait commander tout le mal qu'on nous faisait. Il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine. Le coup était mortel, on l'emporta dans sa chambre; et là il mourut en dictant son rapport à l'amirauté; il laissait le commandement à l'amiral Colingwood.

« Du moins, dit-il à un officier qui était près de lui, je puis, comme un de leurs poètes, dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains!

En effet, il venait de voir couler bas, de la fenêtre de sa chambre, le fameux vaisseau espagnol *la Santa-Trinidad*, fort de cent trente canons : on a dit qu'il était de cent quarante-deux, et même de cent quarante-quatre; mais la vérité est qu'il portait cent trente canons : c'est bien assez; c'est même trop.

la même année! Les affaires de Rivoli et de la Favorite¹ amènent la destruction de la cinquième armée autrichienne et la reddition de Mantoue. Vient ensuite le traité de Tolentino². Entre cette époque et celle de Campo-Formio se relève une nouvelle armée autrichienne commandée par le prince Charles, dernier et seul espoir de sa maison. Mais cette armée est culbutée, renversée, comme une jeune fille à la course; Bonaparte lui fait franchir, comme par un songe fantastique, le Tagliamento, les Alpes Juliennes, la Save, la Drave, la Muehr, l'Isonzo; et l'Autriche, stupéfaite de voir la France planter son drapeau tricolore à vingt-cinq lieues de Vienne, est contrainte d'accepter la paix comme une grâce.

La guerre d'Égypte suit immédiatement. Là se développe un nouveau génie militaire dans cet homme qui les possédait tous. On lui reproche d'avoir perdu du monde devant Saint-Jean-d'Acre, comme si César n'en avait pas perdu plus long-temps devant *Alise*! comme s'il n'avait pas été battu à Dyrrachium, et Turanne à Marienthal.

Napoléon repasse les mers. Une nouvelle coalition se forme. Malgré l'hiver et les obstacles, Bonaparte fait franchir de nouveau les Alpes à l'armée française. C'est sa huitième campagne à Bonaparte, et toutes sont une suite de victoires. Celle-ci est une table de merveilles, et pourtant tout est réalité. Son génie a rendu tout possible. Les torrents qui se précipitent du haut des Alpes ont été moins rapides que lui dans leur course. Mêlas est battu à Marengo, et l'Italie est reconquise,

¹ 4^{es} janvier 1797.

² 11 février 1797.

J'ai placé toutes ces dates pour faire remarquer le peu de temps qui existait d'une bataille à l'autre; et tout cela sans argent, sans pain, sans habits, et en nombre inférieur.

sans que la Belgique, ni aucun des départemens réunis aient été menacés. On nous respectait alors, si l'on ne nous aimait pas.

La neuvième campagne de Bonaparte commence à la rupture du traité de Lunéville. En soixante jours, 150,000 hommes vont de la seine aux sources de la Vistule, de la Forêt-Noire aux monts Krapack, et se promènent en conquérans, animés par le génie de leur chef, dans le Tyrol, dans la Styrie, la Carniole, et jusqu'aux confins, de l'Autriche-Antérieure. On croit rêver.

Et comment tout cela s'est-il opéré!... par le génie d'un seul homme. Cette homme a tout maîtrisé, tout envahi, me dira-t-on. Eh bien! pourquoi ne l'aurait-il pas fait? Combien elles étaient belles les routes dans lesquelles il menait les Français!... nous n'y marchions qu'à l'ombre des lauriers..... au bruit d'accens de triomphe... Oh! que de larmes de sang il faut verser maintenant sur le souvenir de cette époque!...

Enfin il se reposait dans sa gloire; le tambour ne battait plus, l'aigle avait replié ses ailes, et tout était au repos; nous jouissions pleinement de notre triomphe en contemplant Napoléon assis sur ce trône qui, alors, n'était qu'un pavois sur lequel l'avait exhaussé la nation. Après avoir signé le traité de paix qui rendait à l'empereur d'Autriche ses états et ses peuples, qu'il avait perdus parce qu'il avait mal joué, Napoléon fut à Munich, et maria le prince Eugène avec la fille du roi de Bavière. Le prince Eugène était le meilleur comme le plus charmant jeune homme de notre temps, une tournure élégante comme celle de sa sœur, et une parfaite bonté de cœur. Junot, qui l'aimait avec tendresse m'écrivit à Lisbonne tous les détails du mariage. Il y avait, je ne sais pourquoi, une assez grande opposition

dans la reine de Bavière, qui n'était que belle-mère¹ du prince royal et de la princesse Amélie. Cependant le mariage se fit, et fut l'occasion de fêtes fort belles, mais que je ne vis pas, parce que j'étais alors en route pour revenir en France.

Le résultat de ma longue et terrible maladie avait été une grossesse. Lorsqu'elle fut déclarée, je me décidai à partir de Lisbonne. Je devais voyager lentement et m'arrêter à Madrid. Je demandai une audience à la princesse du Brésil, qui me l'accorda aussitôt. Je sollicitai également de ne pas mettre mes odieux paniers, et je pense que les nouvelles de nos premiers succès en Allemagne furent plus efficaces pour me faire obtenir cette faveur, que mon *état de femme grosse*, raison qui avait été donnée.

La princesse me reçut dans un cabinet où n'étaient admises que les personnes favorisées. Elle était entourée de sa jeune famille, et ce cercle lui donnait presque un air de beauté. L'une des infantes était vraiment jolie; c'était dona Isabelle, celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII. Elle était enfant alors, mais charmante. La princesse me traita avec une grande bonté; elle me parla de ma grossesse, et, ainsi que j'en étais prévenue, elle me *proposa* d'être marraine de mon enfant. Elle l'avait déjà dit à Junot, lorsqu'il était allé prendre congé d'elle et du prince, à Maffra. Je répondis comme je le devais à cette marque de faveur royale. Mais je fus plus embarrassée pour la seconde; il était question de la croix de Sainte-Elisabeth; Je répondis comme Junot l'avait également fait.

¹ Junot, qui n'aimait pas du tout les *femmes gourmées*, surtout lorsqu'elles s'appuyaient sur un droit, trouvait pourtant que la reine de Bavière était fort belle personne. Je ne prétends pas faire entendre par là néanmoins que, semblable à l'*amirante de Castille*, il avait le *vol des reines*.

que l'impératrice n'ayant aucun ordre, les femmes de sa cour n'en pouvaient porter. J'ajoutai que c'était un antique usage, car, avant la révolution, les femmes n'avaient en France aucun signe distinctif, excepté les chanoinesses et quelques femmes de la maison d'un grand-maître de Malte, comme les Noailles et plusieurs autres.

La princesse du Brésil était fort spirituelle, mais je crois très ignorante. Elle me regardait d'une drôle de manière tandis que je lui parlais, et semblait courir après mes mots comme pour en saisir le sens.

« Cependant, me dit-elle avec un ton de voix qui sentait l'aigre-doux, je ne pense pas que l'impératrice refuse l'offre que je lui fais de l'ordre de Sainte-Elisabeth. Le général Junot a dû lui remettre une lettre du prince et une lettre de moi, dans lesquelles nous la prions de l'accepter. Si elle l'accepte, vous n'aurez pas de raison pour ne pas la porter. »

Je répondis, ce qui était vrai, que j'avais un désir ardent de porter cet ordre. Et en effet, je crois n'avoir jamais eu une plus vive volonté que celle de posséder une *décoration*. L'ordre de Sainte-Elisabeth est charmant ; il est blanc et rose, et terminé par une figure émaillée de la sainte tante de notre Seigneur. Celui de Maria-Luisa, blanc et violet, est moins gracieux, surtout pour une femme. Une chose singulière, en effet, était cette sorte de difficulté que Junot et moi semblions apporter à l'acceptation de ces faveurs, qui, en général, sont l'objet de tant de soins et de tant de démarches. Quant à moi, je désirais de tout mon cœur pouvoir la porter ; mais pour Junot, la chose était différente, et l'ordre du Christ ¹ ne lui plaisait guère.

¹ Il y en a deux autres en Portugal, l'ordre d'*Arís* et l'ordre de San-
tiago. Le premier est vert et l'autre est violet. Le prince régent les portait

Ma conversation avec la princesse fut longue, et très-bienveillante de sa part. Elle me parla avec une sorte de grâce qui rappelait la reine sa mère, l'impératrice Joséphine surtout paraissait être l'objet de la curiosité de toutes ces princesses. Elles auraient bien voulu me mettre dans la nécessité d'achever une phrase commencée, mais l'entretien ne me plaisait pas assez pour me conduire à de l'entraînement, et je me tenais dans une sorte de réserve, attitude qui, du reste, était celle qui me convenait. Je parlai de la Malmaison, de Saint-Cloud, de la vie toute sociale que menaient l'empereur et l'impératrice, et puis la princesse Louis; son frère, le prince Eugène. Tandis que je parlais, la princesse du Brésil avait une physionomie encore plus repoussante : il y avait de la méchanceté dans son visage si extraordinairement laid. Elle avait alors cette sorte de sentiment qui est bien terrible dans ses résultats chez quelqu'un dont les idées sont étroites et l'âme sèche : c'est du malheur dont on ne sait qui accuser; il en est alors de ce qu'on souffre comme d'une douleur aiguë dont au fait vous ne pouvez rendre personne responsable; alors cette douleur se change en humeur et rend morose et insociable. Voilà quel était l'état de la princesse du Brésil depuis le combat de Trafalgar. Elle était humiliée dans sa propre cour, blessée dans ses affections, et pourtant elle ne pouvait rien dire, elle n'osait accuser personne, bien qu'elle en eût bonne envie. Je m'apercevais de son humeur à chacune de ses phra-

tons trois dans un seul, c'est-à-dire qu'une même plaque renfermait les trois ordres, et que le ruban était rayé des trois couleurs, rouge, verte et violette. Quant à l'ordre du Christ, le Portugal a d'autant plus tort de le hisser dans cette position, *que c'est l'ordre du temple*. Lors de l'abolition des templiers, ils se maintinrent en Portugal, et changèrent seulement de nom. *Ceci est un fait certain*. Lorsqu'un chevalier du Christ se présente aujourd'hui au grand-maître du temple, à Paris, il est d'abord admis comme novice. L'ordre existe toujours.

ses, bien qu'elle crût au contraire me dire de choses aimables... Comme elle détestait l'empereur !...

L'entretien tomba sur les modes de France. Je lui dis que, si elle voulait me le permettre, j'aurais l'honneur de lui envoyer un échantillon de chaque chose agréable que je trouverais en *circulation* parmi les femmes élégantes de Paris à mon arrivée.

« Et à moi, ne m'enverrez-vous rien ? » dit la jeune princesse lorsque je m'approchais d'elle pour lui faire mon compliment d'adieu.

J'entendais assez le portugais pour comprendre cette petite phrase, et je répondis que j'aurais l'honneur d'envoyer à S. A. R. une poupée comme jamais le prince Lutin n'en avait évoqué avec sa belle rose magique.

Mon audience fut longue. Il faisait mauvais temps, la princesse n'allait pas à la chasse, et alors il fallait bien tuer le temps : l'*ennemi*, comme l'appelle spirituellement madame de Souza dans l'un de ses charmans romans ¹. Je demurai une grande demi-heure. J'eus une seconde audience quinze jours plus tard, au moment de partir : celle-là fut très-brève, mais toujours très-bienveillante.

Je recevais des nouvelles fréquentes de Paris et de l'Allemagne, elles m'annonçaient les événemens que j'ai relatés tout à l'heure. On doit penser si j'étais heureuse de lire ces nouvelles dans mon salon, surtout au moment où il s'y trouvait le plus d'ennemis de la France. Il était plaisant dans ce moment de voir comment ces bonnes âmes s'efforçaient de me faire leur compliment sur nos succès. Un jour, le duc de Cadaval dînant chez moi, me dit avec un air de demi confiance :

— Ah ça voyons, dites-moi ce que vous en pensez...

¹ Eugène de Rothelin.

là, franchement... voyons... *Bonaparte* a acheté *Mack* n'est-ce pas ?

Je le regardai et pris mon air bête.

— De *qui* voulez-vous parler, monsieur le duc ?

Il fut embarrassé.

— Je vous disais que je croyais que l'empereur *Napoléon* avait acheté le général *Mack*.

La supposition était si stupide, en même temps que méchante, que je ne pus retenir un éclat de rire qui déconcerta le politique. Il n'était rien moins que fort en fait de suppositions ayant le sens commun, et ce n'était que les jours où il calculait assez bien pour faire rentrer *les comptes de rées* que la délicatesse de la duchesse payait à son cuisinier, qu'il avait son entrée parmi les gens d'esprit.

Et voilà comment les choses grandes, les œuvres de génie étaient jugées en Portugal, en l'an de grâce 1806 !

CHAPITRE VIII.

Fête à bord de la *Topaze*. — Le nonce en habit de taffetas lilas. — L'ambassade d'Espagne. — Le comte Sabugal. — Don Camille de los Rios. — La frégate élégante. — Les santés à coups de canon. — Le nonce ivrogne. — Un combat sur mer. — Les houras. — Le soldat et la sorcière. — L'inquisition. — Le porteur de reliquaire. — Le soldat converti. — Départ de Lisbonne. — La grossesse *orangeuse*. — Arrivée à Madrid. — La princesse des Asturies. — Agonie. — Mort. — Mon retour à Paris.

J'allais partir; j'allais quitter Lisbonne pour revenir à Paris. Le capitaine Baudin; qui était toujours dans le Tage, et qui avait fait réparer sa frégate, voulut me donner une fête à son bord, avant mon départ. Tout ce qui faisait parti du corps diplomatique étant en bon rapport avec nous, fut invité par le capitaine Baudin: le nonce apostolique, son auditeur qui est maintenant cardinal, l'ambassadeur d'Espagne, le comte del Campo Alange, M. de Castro, don Camille de los Rios, et tous les attachés à l'ambassade catholique le ministre de Hollande, M. Dormann, le comte de Sabugal, aujourd'hui premier gentilhomme d'honneur de la reine dona Maria, madame Négrier¹ et sa fille,

¹ Madame Négrier était portugaise. Elle avait épousé M. Négrier pendant l'émigration. Elle était veuve alors, et n'avait qu'une fille qui était charmante. La mère et la fille venaient beaucoup chez moi.

sa jolie et bonne petite Virginie, et plusieurs Portugais. Voilà quels étaient les convives du capitaine. Il avait voulu avoir M. d'Araujo, mais, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, il ne pouvait venir à une fête donnée au milieu du port de Lisbonne, et dans laquelle on devait porter bruyamment la santé de l'empereur Napoléon. Du moins cette raison fut-elle la véritable. Celle qu'il donna fut l'arrivée de plusieurs courriers.

Rien n'était comparable ce jour-là au nonce, à monseigneur Galeppi. Il avait ce qu'on appelle en Italie un costume de campagne, c'est-à-dire une redingote de taffetas violet, brodée d'un galon d'or; et, comme nous n'étions pas en terre ferme, il se croyait tout permis, et disait des choses de l'autre monde. Mais ce fut vraiment bien une autre affaire au dîner, ainsi qu'on va le voir.

J'arrivai au quai de la place du Commerce à onze heures. Je trouvai là le canot du capitaine avec douze rameurs habillés de blanc et de bleu, et défiant pour la bonne tenue les meilleurs matelots de la vieille Angleterre. Je m'y embarquai avec M. Rayneval, ma fille, sa gouvernante, et M. Magnien; M. de Cherval était souffrant et ne put venir. En arrivant à la frégate *la Topase*, qui était mouillée au-delà du quai de Soudrès, je fus reçue par le capitaine à la tête de son état-major. L'ambassadeur d'Espagne et le nonce étaient déjà arrivés, et nous parcourûmes, avec le brave commandant, toutes les parties de son bâtiment. C'était pour moi une chose curieuse et nouvelle. Ma fille, ma Joséphine¹, qui aimait tendrement le capitaine Baudin, parce qu'il s'occupait toujours d'elle,

¹ Elle avait alors à peine quatre ans, et était bien la plus jolie enfant que l'on pût voir.

était fort amusée de se trouver dans une *maison allant sur l'eau*. Nous nous reposâmes ensuite dans la chambre de M. Baudin, qu'une élégante de Paris voudrait bien, je crois, transporter dans son appartement. Tout était lambrissé en bois du Brésil et en bois les plus remarquables par leur rareté et leur bonne odeur ; tout dans cette chambre était d'un goût parfait. Il y avait des tapis, des tables, des porcelaines, tout ce qui peut meubler élégamment un appartement. Nous passâmes ensuite dans la chambre du conseil, où était servi un magnifique *déjeuner-dinatoire*. Le capitaine Baudin avait fait les choses avec cette bonne grâce qui double le prix de la réception qu'on vous fait. J'ai remarqué que les marins, ainsi que les officiers de l'armée de terre, étaient toujours plus soigneux que les autres hommes quand ils recevaient des femmes chez eux. Il semble qu'ils redoutent que leur profession ne les fasse soupçonner de peu de courtoisie, et ils mettent tous leurs soins à un excès de recherche. Ce fut ce qui arriva cette journée à bord de *la Topaze* : rien ne fut oublié pour que la fête fût entière. Nous eûmes une musique parfaite pendant le déjeuner ; mais bientôt nous entendîmes une à laquelle j'avoue que je n'étais pas habituée. On porta plusieurs santés : d'abord celle du pape, celle de l'empereur, celle du roi d'Espagne, de la reine de Portugal, du prince et de la princesse du Brésil, et enfin celle de la Hollande. Mais ce ne furent pas les *houras* des santés qui m'étourdirent, ce furent les VINGT-CINQ coups de canon par santé dont on salua le nom qu'on fêtait. Je crus d'abord être en enfer. Et puis ce bruit me devint plus familier... enfin j'en arrivai à le trouver presque électrisant. Mais *mon trésor* ne pensait pas comme moi ; elle se mit à pousser des cris aigus ; le capitaine la prit dans ses bras, et lui parla pour

lui expliquer ce qui causait ce tonnerre, comme elle l'appelait.

» Encore, disait la chère créature au capitaine, si c'était toi qui mis le feu, je n'aurais pas si peur. »

Mais ce vacarme n'était rien à côté de celui qui suivit. J'avais souvent témoigné le désir d'avoir une idée d'un combat sur mer. M. Baudin eut l'extrême bonté de m'en donner un simulacre, mais si parfaitement exécuté, que l'illusion fut un moment terrible. Cependant il n'y avait que demi-charge, car le capitaine nous dit après que nos oreilles n'auraient pu supporter la charge entière sans qu'elles rendissent beaucoup de sang. On tira dix coup par pièce, sans compter la mousqueterie. Mais une chose fort remarquable fut cette particularité que pouvait du reste seule offrir *la Topaze* en ce moment.

La Topaze avait été obligée de changer sa mâture, excepté trois bas mâts, par suite de ses combats. Les mâts de hune et vergues avaient été remis en place, mais ne tenaient que légèrement. A des intervalles marqués ils tombaient comme brisés par les boulets ennemis, et restaient suspendus à des cordages. Ce fut certainement un beau spectacle que l'ordre remarquable qui eut lieu dans ce simulacre de bataille. Lorsque tout fut fini, nous vîmes avec un étonnement bien justifié, qu'il n'y avait pas eu le plus léger accident, pas une contusion, pas une brûlure. Nous comprîmes alors comment on obtient des succès sur mer.

Presque toute la population de Lisbonne était accourue sur le rivage pour voir ce beau spectacle. Je suis sûr que même encore aujourd'hui le souvenir en est toujours présent à ses habitants. Nous prîmes notre revanche ce jour-là; et les cris de *Vive l'empereur!* que poussait notre équipage répondaient aux hourras

qu'avait excités la bataille Trafalgar. Nos matelots étaient vraiment heureux.

Mais une des pièces intéressantes de la journée, c'était le nonce. Il avait d'abord été un peu étonné du tapage que le canon avait fait en portant les santés. Toutefois comme celle du Saint-Père avait ouvert les *toasts*, il avait bien pris la chose; ensuite, pour se donner du cœur, il but un, deux, trois verres de vin de Madère; puis du vin de Porto pour la santé de l'empereur, du vin de Carcavello pour celle du roi d'Espagne, du vin d'Oyeras, pour celle du prince du Brésil. Enfin, de santé en santé, on en vint à la mienne: ce fut le coup de grâce. Le terrain devenait fuyant sous les pas du nonce, ce qui n'était pas apostolique. Mais le vaisseau quoique solidement assis sur les ancrs, avait pourtant cette vacillation qu'un bâtiment a toujours dans les eaux d'un fleuve comme le Tage¹. C'était à en garder un éternel souvenir que de voir monseigneur Galeppi, cette fleur de finesse et de ruse, ce chef de la science machiavélique mise en œuvre par le Vatican, être là au milieu de nous comme un homme ordinaire. Il me faisait l'effet de Dominique le fameux arlequin, ayant ôté son masque et paraissant avec un autre visage que celui qu'il portait habituellement, mais conservant sur le nouveau des traces des sentimens toujours exercés par l'acteur habile. Monseigneur Galeppi était complètement gris, enfin, si je puis écrire ce mot ignoble; il riait, nous regardait avec ses petits yeux émerillonnées et bavardait que c'était une bénédiction, ce qui alarmait beaucoup l'auditeur, qui était, lui, fort convenablement dans son bon sens. Mais, pour le nonce,

¹ On sait que dans une rade, comme celle de Lisbonne par exemple, les rives étant plus resserrées, les vagues ont un mouvement plus saccadé qu'en pleine mer.

il avait la parlotte ¹, et de plus il s'attendrissait.

» Bhummm..... bhummm!..... Allons, tuez ces coquins d'Anglais.... ce sont des mécréans... Vive sa majesté impériale et royale Napoléon, empereur de France, roi d'Italie!...»

Et il avançait son verre de vin de Madère pour que je lui fisse raison; mais comme je ne buvais que de l'eau alors comme aujourd'hui, la chose n'était pas facile. Je le lui disais; mais il n'en avançait pas moins son bras de taffetas violet en répétant :

Vive sa majesté l'empereur Napoléon!...

Et puis il disait en chantonnant d'une voix chevrotante :

Beviano , o Dori , beviam ; ch'il giorno
Presto è al ritorno , etc., etc.

C'était un drôle de prêtre, pour dire la chose; du reste, parfaitement spirituel et comprenant très-bien la raison lorsque son entendement faisait seul son devoir. Voici un fait qui s'est passé à Lisbonne lorsque j'y étais, et qui, grâce à moi et à *lui*, n'eut aucune suite.

Il y avait alors à Lisbonne un régiment commandé par M. le comte de Novion, émigré. A part le tort qu'il eut de quitter la France, on ne peut rien reprocher à cet excellent homme, qui plus tard rendit de vrais services à la France, et qui, en attendant, avait formé le plus beau régiment que l'on pût voir. Junot disait qu'il était plus beau que la garde. C'était grâce à lui que l'on pouvait aller à minuit dans les rues de Lisbonne sans être arrêté dans sa voiture. Comme il avait été très-lié

¹ Ce mot est de M. le comte de Forbin, en parlant de quelq'un qui parlait beaucoup sans rien dire. Je le trouve charmant. Au reste, M. le comte de Forbin nous a habitués à entendre, et cette habitude rend difficile à écouter ceux qui se disent aujourd'hui par le temps qui court.

avec mon père, je le voyais souvent, et Junot l'avait accueilli comme il méritait de l'être. Un jour il vint me raconter un fait qui était tout simple, mais que l'*inquisition* voulait rendre important.

— L'inquisition ! Comment... en 1805 !

— Mon Dieu oui... C'est une de ces personnes à la vie dure, qui ne meurent qu'après avoir été assommées. Voici le fait.

Il y avait, au quai de Soudrès, une vieille femme qui vendait des oranges pendant une partie de l'année, et des sardines pendant l'autre. Les soldats étaient surtout ses chalands ; mais elle leur vendait aussi une singulière marchandise, c'était la bonne aventure. Cette vieille sibylle, soit qu'elle s'abusât elle-même, soit qu'elle abusât les autres, était regardée parmi cette foule qui barbotte au quai de Soudrès, et par tout ce qui était soldat étranger dans la légion de police et la légion d'Alorna, comme une *sorcière*. Ses compagnes même la craignaient. Un soir, il faisait un temps lourd et orageux, et les soldats étaient déjà rentrés dans leur caserne, lorsqu'un allemand, nommé *Fritz Klump*, se présenta devant la vieille, qui se disposait aussi à rentrer dans son taudis. Fritz était complètement ivre.

— Je veux que tu me dises ce qui va m'arriver, Juana, dit-il à la vieille ; ma maîtresse m'a fait une infidélité... là, devant moi.... elle a pris tout à l'heure un soldat de Kay¹... un morveux... un porteur de reliquaire.... ça ne lui a pas servi à grand'chose... je l'ai tué... tout de suite... mais, c'est que le colonel n'aime pas ces affaires-là.... Allons... voyons.... qu'en résultera-t-il pour moi?...

¹ Il n'y avait pas de gardes du corps à Lisbonne, c'étaient le régiment de Kay et celui de la Lippe qui faisaient le service près de la famille royale. Je ne sais pas si en 1805 ce n'était pas la légion d'Alorna qui remplissait cette fonction, je n'en suis pas sûre.

— Je n'ai pas le temps ce soir, répondit la vieille, qui probablement n'avait pas envie de se mêler d'une pareille affaire.... Reviens demain.

— Je veux que tu parles tout de suite... Il faut que je sache, avant de rentrer à la caserne, ce qui peut m'arriver... Si le colonel est méchant.... j'ai de bonne jambe... Allons, Juana...

Pendant ce colloque, il s'était attroupé plusieurs matelots et des soldats de Kay; quelques-uns de ces derniers dirent qu'il faudrait jeter dans le Tage l'Allemand et la sorcière; l'orage approchait; il tombait déjà de larges gouttes de pluie; Fritz subissait la loi imposée par l'orage, et son ivresse devint à la fois complète et terrible. En entendant menacer la vieille, il regarda de travers ceux qui l'entouraient.

« Si quelqu'un de vous la touche, dit-il en montrant la vieille, il aura affaire à moi..... et, pour ce qui me regarde... *sacramentskerl!*.... prenez garde à vous.... Allons, dépêche-toi, Juana... »

Et il s'avancait en chancelant vers elle.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais te rien dire ce soir... Laisse-moi tranquille, ou tu *t'en repentiras*,

— Et moi, je te dis que tu parleras, s'écria Fritz tout-à-fait hors de lui; et quand le diable serait avec toi, j'aurai raison de vous deux.

En entendant le nom *du diable*, tout ce qui était Portugais dans la foule, qui s'était fort augmentée depuis le commencement de cette scène, se signa trois fois au moins. La peur fut plus forte que la curiosité, et le cercle s'étendit autour de deux interlocuteurs. Fritz s'avança vers Juana pour la saisir et la faire rentrer dans un méchant taudis où elle faisait cuire les sardines qu'elle leur vendait, et où elle rendait ses oracles.

« Ne me touche pas, s'écria-t-elle..... ne me touche pas... ou, je te le répète, tu t'en repentiras. »

Fritz ne lui répond que par une imprécation et s'avance en chancelant. Mais, à peine a-t-il fait un pas que Juana le touche seulement avec sa main, et tout aussitôt le soldat tombe à ses pieds comme frappé de la foudre.

Ce fut d'abord un effroi qui ne permit aucune parole. Juana fut elle-même stupéfaite de sa besogne. On releva Fritz, il ne donnait aucun signe d'existence, et ce ne fut que deux heures après, lorsque l'on put le saigner, qu'il rouvrit les yeux. Mais il aurait mieux valu pour Juana qu'il le tint fermés plus long-temps; il déclara qu'au moment où il allait la saisir, il avait vu auprès d'elle un grand homme noir ayant des yeux de feu, que c'était cet homme noir qui l'avait frappé avec une massue qu'il tenait à la main. Le singulier de la chose, c'est que Fritz n'était plus ivre, et qu'il ne se coupa jamais dans les différents interrogatoires qu'on lui fit subir, et cela, malgré tout l'ennui qu'il en éprouvait. Le résultat de cette belle enquête fut que la pauvre Juana fut enfermée dans le plus noir, le plus profond des cachots de l'inquisition, et l'on se disposait à faire le second acte de la ridicule affaire du mendiant de Madrid avec sa poudre sympathique, lorsque la pauvre vieille fut sauvée par l'inspiration qu'eut une nièce à elle de venir trouver Junot, qu'elle attendit un jour à sa porte au moment où il allait monter à cheval. Mais il était temps : le soldat dont les moines s'étaient emparés et dont la tête était tout-à-fait tournée à la folie, continuait à vouloir soutenir son *premier dire*; le soldat devenait de bonne foi, par une aberration d'esprit, le bourreau de cette malheureuse qui demandait pardon, mais trop tard, à tous les saints du paradis d'avoir voulu jouer avec les démons d'enfer. Le fait réel de la chose;

c'est que Fritz, qui n'était pas d'aplomb sur ses jambes, et marchant sur un terrain fangeux et glissant, avait perdu l'équilibre en étant touché par Juana. Sa tête avait porté sur une pierre, et, de cet incident tout naturel, était résulté ce qui était arrivé. M. Magnien, qui vit Fritz et examina sa tête, trouva l'endroit encore meurtri où la contusion avait été donnée, et me dit que la mort s'en serait suivie à une ligne de différence. Mais jamais cet homme ne voulut comprendre que Juana n'était qu'une imbécile qui vendait des oranges et des sardines.

« C'est une grande magicienne, disait-il..... J'ai eu tort de l'offenser, mais elle m'en a bien puni.

Le résultat de cette affaire, qu'on ne peut croire appartenir au dix-neuvième siècle, fut, grâce à nous, réduite à peu de chose en comparaison *du san-benito et de la chemise soufrée*. Le nonce s'intéressa à la vieille Juana, et la pauvre femme fut envoyée dans un couvent de Viseu ou de Ciudad Rodrigo; il fut très-bien dans cette affaire, si ce n'est pourtant qu'il craignait que l'on sût à Rome qu'il s'en était mêlé.

— Mais vous avez trop d'esprit pour croire que cette femme a le diable à son commandement, ou bien qu'elle est au sien, lui dis-je?

— Madame l'ambassadrice, les voies dans lesquelles Dieu permet à Satan d'errer en ce monde sont infinies, et je pourrais croire que...

— Allons, allons, accordez-moi la faveur de ne pas achever.

Quant au soldat, M. de Novion le prédit; on en fit une merveille de conversion. Comme il était catholique, il y eut moins à faire que pour un infidèle; mais il prit l'habit dans l'un des couvens les plus austères de Lisbonne, toujours convaincu qu'il avait vu le diable lui toucher le front avec sa massue. Cet effet d'imagi-

nation est-il réel? ou bien les moines, qui voulaient un exemple marquant, et que le hasard servait à souhait, ont-ils maintenu ensuite la première assertion de Fritz faite dans le moment d'une première frayeur. Novion, qui était l'homme le plus naturel et le plus probe dans toutes les choses de cette nature, avait la conviction que son soldat avait été séduit pour continuer à déclarer qu'il a reçu un soufflet du diable. Voilà ce qui se passait en 1805 dans la belle Lusitanie.

J'attendais toujours que mon enfant m'avertit par un mouvement que je pouvais enfin me mettre en route. J'étais enceinte de plus de cinq mois et je ne sentais pas encore remuer. Enfin, je me décidai à partir. Je me portais bien, le temps était beau et j'avais un grand désir de revoir ma patrie. Nous quittâmes Lisbonne le 25 novembre 1805. Je repassai le Tage et remontai à Aldéa Galega dans mon *coche de colleras* pour traverser de nouveau les landes de l'Estramadure.

Je voyageais lentement, mais avec un grand agrément. M. de Cherval était pour moi une ressource que l'esprit et le cœur ne pouvaient trop apprécier. J'avais ma fille, ma Joséphine; j'avais vers la France... je me promenais..... j'herborisais, et le temps s'écoulait d'une manière douce et charmante; mais un épisode singulier se préparait.

Le sixième jour de ma route, ma femme de chambre me dit :

« Madame a-t-elle remarqué que sa taille est plus mince? »

Je me regardai, je ne vis aucune diminution; j'étais même fort grosse pour une femme enceinte de cinq mois.

Le lendemain, ma femme de chambre, dont il faut

que je vous dise le nom, dussiez-vous en rire (elle s'appelait Chapatte), me redit encore :

« Madame ne s'aperçoit pas que sa taille est plus mince? »

A la répétition de cette phrase je me fâchai... Ma taille était alors de celles qu'on trouve bien faites. J'étais svelte, mince, surtout de cette partie où se logent ordinairement les enfans, et je me voyais immense.

« Chapatte, dis-je fort sérieusement, l'amour vous tourne la tête et vous radotez. »

Le huitième jour, comme je m'habillais, voilà qu'un corset à la paresseuse que je mettais depuis ma grossesse, croise tellement que je ne puis l'agrafer. Je regardai Chapatte :

— Chapatte, mon enfant, qu'est-ce que cela veut dire?

— Mais voilà quatre jours que j'ai l'honneur de dire à madame que sa taille devenait...

— Oh! mon Dieu! vas-tu encore me répéter tes sottises?...

Le fait est que je ne savais comment expliquer ce singulier incident : je mangeais comme on mange à vingt ans lorsqu'on se porte bien ; je dormais de même, je riais, j'étais heureuse... je l'étais surtout de la pensée d'avoir enfin un garçon... et puis toute la sollicitude attachée à ce bienheureux garçon!...

« Madame l'ambassadrice, m'avait dit la princesse du Brésil, soignez bien mon petit filleul ; c'est un petit don Juan ou une *dona Carlotta*, je vous le recommande. »

« Madame Junot pourra revenir à petites journées, écrivait M. Talleyrand, si le soin de sa santé l'exige. »

* J'avais déjà deux filles, et j'avais fait deux fausses couches de deux filles. Cette grossesse devait faire espérer un garçon.

* En date du 21 septembre 1805.

« As-tu des nouvelles de ta femme ? demandait l'empereur à Junot.... Ecris-lui qu'elle vienne lentement ; il faut que les femmes grosses soient raisonnables. »

« Ecoutez , me dit l'ambassadeur d'Espagne, le bon et excellent comte del Campo d'Alange , prenez ce reliquaire, il contient une précieuse relique de la mère du sauveur ; ma femme la portait toujours ; je vous la donne pour qu'elle vous soit favorable. »

— Eh bien disaient à Junot tous ses camarades, comment va ta femme ? As-tu de ses nouvelles ?

— Eh ! mon Dieu non ! disait mon mari.... Je suis inquiet. Pauvre femme ! entreprendre une si longue route étant grosse de cinq mois....

Et les doléances allaient leur train , que c'était une bénédiction. Moi même , je me regardais comme une arche sainte , et n'osais mettre un pied devant l'autre. On peut penser , d'après tout ce que je viens de dire combien la remarque de Chapatte m'avait d'abord *scandalisée* ; mais ce que je voyais était *positif* : cependant je ne dis encore rien. Le lendemain , neuvième jour de ma route , Chapatte et moi nous nous regardons.... Nous nous regardons long-temps même , croyant rêver : enfin , nous éclatons de rire.... Je n'avais plus de ventre.

— Ah ça , dis-je enfin , qu'est-il donc devenu ? Va chercher M. Magnien ; (il n'était pas fort en matière d'*esculaperie* , mais il en savait assez pour comprendre mon histoire). Je la lui racontai ; il ouvrit ses deux gros yeux ronds , se moucha trois fois , prit deux prises de tabac , et me dit :

— Vous avez une *tympanite*....

— Qu'est-ce qu'une tympanite ? Est-ce que je n'étais pas enceinte d'un enfant ?

— Non vraiment.

— Et de quoi donc ?

— D'un vent.

— Comment d'un vent? Je crus qu'il se moquait de moi.

— Oui, d'un vent,

— Alors voilà le baptême fait.... Alors, nous pourrions aller grand train, et je pourrai danser à Madrid, où l'on me promet tant de bals!....

Et me voilà à sauter comme une biche en liberté, puisque je n'avais plus besoin de soigner mon faon.

Arrivée à Madrid, je fus loger dans ma charmante petite maison d'Alphonse Pignatelli.

Ce fut alors que je connus la comtesse Da Ega; elle était ambassadrice de Portugal à la cour de Madrid. *Sa position d'ambassadrice de famille* lui donnait de grandes prérogatives; mais son esprit les lui faisait plutôt éviter que rechercher. Elle aimait bien mieux être souveraine comme elle l'était dans son salon de Madrid, que d'aller se morfondre dans une maison mal meublée, incommode, du village de Guadarrama, à l'Escurial, où était alors la cour.

Les événemens qui se passaient en ce moment dans l'enceinte du palais des rois de Castille étaient affreux et sinistres. On a beaucoup parlé de la haine du prince des Asturies contre Manuel Godoï... Cette haine, si elle a pour base les mauvais traitemens que le prince de la Paix a eu l'audace, je ne crains pas d'écrire le mot, de faire subir au fils de son roi, à une princesse aussi respectable qu'elle était admirée et chérie, ce motif seul rendrait suffisant pour tout légitimer; car enfin, je répète ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, les rois et les princes sont des hommes comme nous; mais, par cette même raison, ils en ont aussi les passions. Ils sentent les injures; pourquoi exiger d'eux ce que nous ne sommes pas assez forts pour leur accorder? La parabole de la paille et de la poutre se retrouve partout.

La princesse des Asturies était mourante; elle expi-

rait au milieu de tortures épouvantables. Je ne pus soutenir ses cris, un jour que je fus *au sitio*. Je lui portais un grand attachement, et j'aurais voulu approcher de son lit mortuaire ; mais tous mes efforts pour y parvenir furent impuissans : je le tentai plusieurs fois, et toujours en vain, pendant le long séjour que je fis à Madrid. Cependant je tenais fortement à la voir non-seulement pour elle, mais parce que je voulais voir également le prince des Asturies, et j'étais certaine de le rencontrer auprès du lit de souffrances de sa malheureuse femme, qu'il ne quittait ni le jour ni la nuit. J'avais reçu de France des ordres en manière *de conseils*, afin de faire une chose qui m'était indiquée et que je ne pouvais accomplir. De là est venu mon long séjour à Madrid, que tant de gens ont expliqué en disant que *j'aimais la danse*. Si je n'avais aimé que la danse, et que ce ne fût que de ma propre volonté que je fusse restée à Madrid, j'aurais d'abord dansé davantage, et puis j'aurais eu bien d'autres bals à Paris. Non, des raisons que je ne puis dire, mais d'une haute importance dans la position où se trouvait la famille royale d'Espagne, m'imposaient l'obligation de demeurer à Madrid.

Il courait d'étranges bruits sur la maladie de la princesse des Asturies ; on n'en parlait qu'en tremblant ; mais, dans les conversations intimes, le terrible mot de *poison* était dit par les personnes les plus attachées à la reine. On rapportait qu'un jour un courrier, partant pour Naples, fut arrêté et ses dépêches visitées : elles contenaient des lettres de la princesse des Asturies à sa mère. La malheureuse princesse se plaignait des traitemens plus qu'humilians qu'elle et le prince des Asturies recevaient de la reine et du prince de la Paix ; et la lettre était terminée par des plaintes touchantes sur son sort, des regrets sur son éloignement de sa patrie, et enfin par des craintes très-vives manifestées sur son

sort à venir. La reine sourit, d'un sourire d'enfer, en lisant ces plaintes touchantes d'un cœur blessé.

— Que faut-il faire? demanda-t-elle à un homme qui était son conseil; car Charles IV n'était là que pour trôner.

Il faut envoyer cette lettre, lui répondit cet homme, et puis nous verrons la réponse; elle tracera notre conduite ultérieure.

La réponse n'arriva que trop tôt. Les bruits qui circulaient alors, et d'après lesquels j'ai recueilli tout ce que je rapporte, disaient qu'elle était arrivée le 20 août de l'année 1805, et que le jour de la Saint-Louis, c'est-à-dire cinq jours après, le parti qui avait été adopté avait reçu son exécution. Ces bruits, du reste, étaient ceux de la plus haute classe et des familles les plus élevées. On disait enfin, et en frémissant, que la princesse des Asturies avait été ~~emprisonnée~~ ^{emprisonnée}, et que cette résolution avait été prise d'après une ligne de la réponse de la reine de Naples.

» Ma fille, lui disait-elle, je ne conçois pas que vous » supportiez ce que vous me racontez... Il n'est pas de » trône qui vaille la peine d'être acheté aussi cher..... » Laissez plutôt celui d'Espagne, et venez auprès de » moi. Mais si vous ne pouvez vous résoudre à quitter » Ferdinand, qui vous donne le peu de bonheur que » vous trouvez dans ce malheureux pays, alors, ma » fille, sachez être non pas une faible femme, mais une » grande et courageuse princesse; songez à ce que disait la grande Catherine II : *Il vaut mieux tuer le » diable que le diable vous tue.*

Ce fut dit-on, d'après cette phrase que le meurtre eut lieu. Du moins, je le répète, était-ce le bruit général. Depuis l'avènement de Ferdinand VII, j'ai appris que l'apothicaire qui avait donné le poison était venu s'accuser lui-même; mais je n'étais pas en Espagne

alors, et ne puis l'affirmer. Ce que je puis certifier, c'est le concours entier qui alors formait cette opinion. Voilà ce que j'écrivis en *France*, voilà ce que j'ai dit lorsque je fus interrogée sur cette mystérieuse et tragique histoire. Le prince des Asturies était dans un si violent désespoir, qu'il voulait attenter à sa vie. Il passait toutes les nuits auprès du lit de la princesse, dont les souffrances auraient attendri un ennemi.

J'ai conservé de la princesse des Asturies un souvenir d'attachement et de respect que je lui porte non-seulement pour ses bontés, mais pour tant de remarquables qualités, tant de vertus qui auraient brillé d'un si vif éclat sur le trône d'Espagne. C'est un grand malheur surtout pour l'Espagne. Je suis certaine, et je suis autorisée à le dire, que les affaires de la péninsule auraient été traitées bien différemment à Bayonne si la princesse y eût été.

Je demeurai à Madrid jusqu'aux premiers jours de février. Je voyais, comme je l'ai dit très-souvent, l'aimable comtesse de Ega. Nous nous réunissions chez elle; nous faisions de la musique, car toutes ses sœurs, ainsi qu'elle, étaient musiciennes. La duchesse d'Osuna, qui était ce qu'elle est toujours, une excellente et bonne personne, et qui faisait noblement les honneurs de l'Espagne, me donna une charmante fête à sa campagne près de Madrid, à l'*Alameda*. Nous y passâmes une délicieuse journée; nous y déjeunerâmes, et ne revînmes à Madrid que le soir. La maison était charmante. Lorsque le roi Joseph était en Espagne, je ne sais pourquoi il ne prit pas l'*Alameda* pour lui au lieu de la donner au général Belliard. J'aurais mieux aimé l'*Alameda* que l'*Eseurial*.

Madrid me reverra. Je parlerai plus loin de ses beautés et de ses inconvénients. Je parlerai de Burgos, de Valladolid, de Salamanque et de cette foule de villes

en Espagne que j'ai si long-temps habitées. Maintenant je reviens en France.

J'avais reçu de Vienne une lettre de Junot, dans laquelle il m'annonçait que l'empereur lui donnerait une mission pour l'Italie, mais que je devais me rendre à Paris pour y faire mon service auprès de *madame* mère; que je devais néanmoins marcher avec prudence, pour ne pas hasarder mon *précieux fardeau* : on sait ce que c'était.

Mon voyage fut heureux, et plus prompt que ne l'avait été l'autre. Je rentrai dans Paris le mardi-gras de 1806. Une particularité à remarquer, c'est que j'en étais partie également un mardi-gras. Mais qu'elle différence de sensations!... Comme le bonheur en espérances est doux, lumineux à vingt et un ans!... Comme on est heureux!.... Je ne regrette ma jeunesse ni pour ma figure, ni pour mes agrémens, mais pour ce beau temps d'illusion.

J'ai parlé du général Lallemand, en disant combien il nous était cher à mon mari et à moi. Il partit pour l'Amérique en 1802, et s'y conduisit vaillamment; mais il déplut au général en chef, qui n'aimait pas les hommes tels que Lallemand, et il revint en Europe, presque en disgrâce.

Un jour, je le vois entrer dans ma chambre avec une jeune personne ravissante de grâce; elle était grande, sa taille avait cette souplesse du palmier, cette mollesse gracieuse qui n'appartient qu'aux créoles. Sa figure était celle d'une charmante jeune fille, d'une enfant, et en effet, elle n'était encore qu'une enfant. Ses cheveux étaient blonds, cendrés; ses yeux bleus et doux donnaient un charmant regard. Et puis son pied était si petit, sa main si mignonne, son nez retroussé donnait tant de finesse à sa physionomie, qu'il était impossible de ne pas éprouver un attrait positif en voyant madame

Lallemand pour la première fois. Elle avait ensuite, en manière de dents, trente-deux perles bien *orientées* qui brillaient dans une bouche de rose. Ce serait une mode à faire venir que cette façon de mettre comme cela son collier dans sa bouche. Mais, par Sainte-Marie ! comme le dit M. Barbier ¹, n'a pas un tel collier qui veut.

Son esprit est d'une originalité *non copiée*, que je n'ai vue qu'à elle. Madame Lallemand a été pour moi, à l'époque dont je parle, l'objet d'un attrait très-vif, parce que je l'ai jugée spirituelle avec une enveloppe naïve ; plus tard, cet esprit s'est développé et a montré qu'il pouvait être d'une trempe plus élevé. J'étais heureuse en pensant à mon retour et aux femmes que j'allais retrouver, de classer ma jeune créole dans un rang tout particulier pour mon propre agrément, et bien aussi, je le croyais, pour le sien propre. Elle était revenue en France avec sa mère, la belle dame de Lartigues ; cette jolie femme que tout Paris a vue rivaliser de luxe avec les plus immenses fortunes. Elle avait cinq cent mille livres de rentes à Saint-Domingue. Un seul jour avait tout anéanti !.... Elle avait tenté vainement de retrouver quelques débris lorsque l'armée française avait été au cap ; mais rien ne lui fut rendu, Elle se conduisit en héroïne, et donna dès lors à sa jeune fille des leçons de ce courage admirable dont tout récemment encore elle nous a donné des preuves qui ont ajouté le respect à l'amitié de ses amis. Madame Lallemand a fait si long-temps partie de ma famille, surtout par cette amitié de sœur que j'ai toujours eue pour elle, qu'elle est une portion intégrante de tout ce qui me touche pendant bien des années. J'ai donc été obligée

¹ Délicieuse chanson de M. Barbier, dans le *Talisman* de 1832 (voyez chanson villonienne).

de donner ces détails qui, d'ailleurs, ne peuvent qu'être agréables à ceux qui l'aiment.

Aussitôt après mon retour, j'écrivis à madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur de MADAME MÈRE, pour lui annoncer mon arrivée et lui demander quel était le jour que désignait S. A. I. pour que je lui fusse présentée. Madame de Fontanges me répondit immédiatement que le dimanche suivant je serais présentée à MADAME avant l'heure de la messe. C'était une grande affaire pour ma jeune tête que de me voir présentée à une personne que j'étais habituée à aimer et à respecter depuis mon enfance, et cela avec cette vieille manière qui portait à vénérer les personnes âgées et à leur montrer une déférence qui ne venait pas de la flatterie, ni d'une pensée obséquieuse; c'était un bonheur pour moi de voir madame Bonaparte, la mère de l'empereur, traitée enfin comme elle devait l'être, et cela, par son fils. Aussi attendais-je cette journée avec une impatience presque joyeuse.

Si je ne m'étais pas trouvée au moment de faire paraître la quatrième livraison de mes mémoires, j'aurais répondu plus tôt aux journaux qui parlaient de *madame mère* d'une manière si peu vraie. Madame mère, à qui l'on donne si généreusement tant de millions, ne possède pas 80,000 livres de rentes. L'empereur ne donnait qu'à ceux qui dépensaient; il n'aimait pas les économies. Madame mère n'eut un million par an que lorsque le roi de Wetsphalie fut à Cassel ¹. Ce qu'elle possède ne peut être que le fruit de ses économies sur ce million, et cela pendant cinq ans. Depuis les malheurs de la famille Bonaparte, si elle se refuse toutes ses jouissances de la vie qui sont si douces à son âge, si elle a un extrême amour de l'ordre, c'est pour

avoir la possibilité de venir à l'aide de ses enfans. Elle a fait pour eux de très-grands sacrifices, c'est une honorable et respectable personne que MADAME MÈRE; son nom aurait dû être respecté par des journaux qui, ne la connaissant pas, ont été à la fois injustes et mensongers, peut-être sans le vouloir. Mais que de journaux légitimistes donnent des biens illusoires à la famille Bonaparte pour excuser les Bourbons d'avoir manqué à leur parole, et de n'avoir tenu aucun des traités qu'ils ont fait avec elle; d'avoir retenu tous leurs biens, les diamans de la couronne, rachetés presque en entier des deniers de l'empereur; d'avoir pris leurs rentes, de les avoir repoussés, exilés : tout cela se conçoit, parce qu'en cela les journaux légitimistes suivent leur route. Mais, que d'autres journaux qui font état de rentrer dans une voie de justice, qui ne manifestent plus de haine, racontent des faits inventés à plaisir, voilà ce qui ne peut se tolérer. On est tellement léger sur *les histoires* que l'on rapporte et que l'on recueille en courant sur la famille de Napoléon, que nous avons vu l'autre jour annoncer, comme arrivé la semaine précédente, la mort tragique de l'un des fils de Lucien Bonaparte; il s'était brûlé, disait-on, la cervelle à bord d'un bâtiment, en allant en Afrique. Et Dieu sait les commentaires sans fin que faisaient les habiles politiques, vrais polichinelles de notre époque. Eh bien ! il y a cinq ans, qu'en allant aux États-Unis, l'un des fils de Lucien fut tué en nettoyant un de ses pistolets; mais cela tout naturellement, et puis, il y a cinq ans.

Mais ce qui est plus sérieux que des erreurs, ce sont les déviations de l'honorable chemin qu'aurait dû suivre la nation. Comme Française, et comme Française aimant ma patrie, je rougis pour elle qu'elle n'ait eu depuis 1830 d'autres souvenir à envoyer à la famille de Napoléon qu'un nouvel exil, je rougis aussi pour

elle qu'un frère de l'empereur, que Jérôme, blessé à la bataille de Waterloo, n'ait de moyen d'existence que la pension que fait à sa femme l'empereur de Russie!... Et cette famille infortunée, veut-on savoir comment elle pense?... comment s'expriment ceux qui la composent?... voilà ce que m'écrivait dernièrement l'un de ses membres :

« Ma consolation est de penser qu'élevés dans la médiocrité, tous les enfans de cette famille vaudront mieux que s'ils l'eussent été au milieu des grandeurs de la fortune et de la flatterie. »

CHAPITRE IX.

Retour en France. — Remarques sur l'esprit public dans le midi de la France. — Commerce de Bordeaux. — Mort de Pitt. — Son portrait. — La guerre du ministre et du consul. — Les pamphlets. — La mère de Napoléon et ses sœurs. — *La colère du lion*. — Mot de Napoléon. — Douvres et Calais. — La liste des mécomptes. — *Le fiscal et le sac de laine*. — Le jeune enseigne. — Les francs-maçons et les roses-croix. — Madame de Fontanges. — Madame de La Rochefoucauld. — Les déjeûners de l'impératrice Joséphine. — Buts particuliers de ces réunions. — La princesse Stéphanie. — Son portrait. — Le grand-duc de Baden. — L'impératrice Joséphine et la reine d'Espagne. — Le costume de cour. — Présentation chez Madame mère. — M. Rollier. — Les six mille francs. — Réfutation du reproche d'avarice.

Je quittai Madrid avec regret ; j'y avais été reçue avec une si parfaite cordialité, que je ne pouvais, sans être ingrate, n'en pas conserver de la reconnaissance ; mais la France m'appelait ; et si jamais, depuis que j'écris ces Mémoires, j'ai fait comprendre tout ce que je ressens de profondément dévoué pour ma patrie, on doit alors concevoir combien elle devait m'attirer dans ce moment de gloire lumineuse et presque magique dont elle était resplandissante.

L'homme qui lui avait donné cette auréole immortelle en recevant la récompense. Nous n'étions pas alors ce que depuis nous sommes devenus, ingrats et injustes ; nous avions apprécié la valeur des lauriers dont il avait formé notre couronne, et la France entière le procla-

mait le plus grand parmi les grands, le plus aimé parmi les plus aimés. Ce sentiment me frappa, surtout en traversant Bayonne et Bordeaux. Cette partie de la France avait toujours été contre lui depuis la rupture du traité d'Amiens et depuis l'expédition de Saint-Domingue. Le commerce de Bordeaux, violemment attaqué par ces deux événemens, ne pouvait, il faut le dire avec justice, reconnaître du malheur par de l'amour. Les peuples veulent aussi que l'on songe à eux; et dans cette lutte avec l'Angleterre, ils furent toujours oubliés. Cependant lorsque je repassai par Bordeaux, un an plus tard, je fus confondue de la différence que *douze mois* avaient apportée dans cette ville, la seconde de l'empire, et par sa nombreuse population, et par son importance commerciale. Sans doute l'esprit public n'en était pas totalement changé, mais avec un peu de soin il était évident que l'empereur pouvait le conquérir entièrement. L'un des magistrats chargé de l'administration de la ville lui faisait alors bien du mal. Je ne puis le nommer, parce que mon sentiment, bien qu'il soit fortifié de l'opinion générale, ne doit pas se présenter à l'avenir comme accusateur d'un homme qui ne fut pas coupable, mais seulement maladroit, et encore imbu des maximes d'une époque que, pour notre propre gloire intérieure, nous aurions dû, dès cette époque, mettre dans un profond oubli.

Avant de quitter l'Espagne, j'appris une nouvelle qui était d'une immense importance dans le jeu politique de l'Europe : c'était la mort de M. Pitt. Je connaissais la manière de penser de l'empereur à l'égard de M. Pitt, et je me doutai que cette nouvelle avait dû faire sur lui une profonde impression. Je dirai plus, il dut en être *content*; et prétendre qu'il eut de la joie de la mort de M. Pitt, n'est pas avancer une chose hasardee.

On sait dans le monde que Napoléon ne l'aimait pas; on sait qu'il était son ennemi, parce qu'on connaît l'aversion de l'empereur contre l'Angleterre. Mais ce qui est moins connu, c'est que M. Pitt et le général Bonaparte étaient *ennemis personnels*. La chose, tout extraordinaire qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins vraie. Comment est-elle venue? voilà ce qui est difficile à pouvoir éclaircir. Ce que je sais, c'est que déjà, à l'époque de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte, le général Bonaparte ne pardonnait pas à l'Angleterre, et il avait raison, la violation du repos des familles, en faisant imprimer des correspondances entières et particulières. Des divorces, des suicides, des duels, des familles séparées à jamais, des enfans frappés de batarde, tout ce qu'une torche de furie peut secouer d'inferral et allumer d'incendie, fut le résultat de cette conduite du ministère britannique. Les affaires de Saint-Jean-d'Acre survinrent ensuite, puis le traité d'Yel-Harrich. M. Pitt fut accusé avec raison de tout, encore plus que le duc de Portland, et tous ceux qui tinrent le gouvernail de l'Angleterre pendant la folie du roi. M. Pitt était influent à cette époque, il l'était à juste titre. Son influence, au lieu de se diriger vers un but conciliateur, ne servit qu'à brouiller les cartes. Le général Bonaparte fit quelques tentatives pour gagner M. Pitt à la France lorsqu'il arriva au consulat. Les propositions furent mal faites, quoique assez habilement pour ne pas compromettre. Mais le premier consul eut tout le désagrément d'un échec. Il le sentit, et peut-être trop fortement pour un homme comme lui; mais j'ai déjà dit combien il était sensible à des faits puérils. Il prit dès lors M. Pitt dans une de ces antipathies positives qui ne peuvent être vaincues. Il fit rechercher sa vie dans tous ses détails; et les journaux français, les journaux anglais de l'opposition, retenti-

rent bientôt de diatribes du plus mauvais goût. Qu'en advint-il? que M. Pitt, qui n'était pas de la races des anges, fit à son tour une descente non pas sur les côtes, mais dans la famille du premier consul, et que les objets les plus sacrés et les plus chers de son attachement furent, à partir de ce jour, livrés à tout ce qu'une plume méchante, et souvent spirituelle, peut relater et présenter au public, entouré d'un cadre quelquefois de faits inventés, mais aussi quelquefois de vérités; et que l'Europe entière se mit à lire, avec un l'intérêt du scandale, des biographies sur la mère et les sœurs du premier consul.

La première qui tomba dans les mains de Napoléon le mit dans un état si violent, qu'à la seconde on n'osa pas lui traduire toute la vérité. Mais il fallut pourtant bien arriver à dire les choses comme elles étaient, et la colère de Jupiter recommença. Dans ce temps-là, c'était bien un peu comme dans Homère; et lorsqu'il fronçait le sourcil, notre Jupiter, le monde d'Europe s'en ressentait. Mais au lieu de s'en prendre à M. Pitt avec du canon, Napoléon continua cette guerre d'injures avec une telle âcreté, que bientôt les personnalités outrageantes renvoyées par le parti ennemi furent de telle nature, que rien ne peut donner une juste idée de la fureur de Napoléon, lorsqu'il lisait un pamphlet, une de ces mille et une productions que les folliculaires de Londres, pour faire d'ailleurs leur cour au ministère tout en gagnant de l'argent, faisaient pleuvoir pas milliers sur les côtes de France.

On sait qu'à l'époque du traité d'Amiens, M. Pitt ne voulut pas demeurer au ministère, pour ne point signer, disait-il, *la honte* de l'Angleterre, et se trouver en rapport avec un homme qu'il considérait *comme l'ennemi du genre humain*. La haine qu'il y avait entre ces deux hommes est peut-être l'une des plus fortes qui

aient jamais existé. On sait qu'ils ne s'aimaient pas, et voilà tout. Mais à ce point où cette haine était parvenue..... à moins d'en avoir été témoin, on ne peut le comprendre.

L'empereur, qui savait dès lors ce qu'il voulait, et qui bâtissait déjà les fondations de son vaste édifice, ne voyait qu'un obstacle réel et terrible, et c'était M. Pitt. Cet homme aurait entravé toutes ses opérations. Cet homme eût été devant lui comme un sceptre.. Pendant vingt-trois ans que M. Pitt a été aux affaires, quelle influence n'a-t-il pas eue sur celles de la France ! C'était en vain que Napoléon disait souvent, en parlant de lui : » Guillaume Pitt est grand ministre jusqu'à Douvres ; à Calais, je n'ai plus peur de lui. »

Cela n'était pas vrai. Guillaume Pitt était un habile homme, et l'était partout. Et Napoléon en avait, non pas peur, parce qu'il n'avait peur de personne et de rien, mais il le haïssait et le redoutait, comme on craint un homme de talent qui est votre ennemi ; et cependant M. Pitt n'était pas un grand homme.

Elevé à l'école de son père, lord Chatam, M. Pitt était entré aux affaires à l'âge de vingt-quatre ans, nourri de maximes peut-être un peu puériles. comme sacrifiant trop aux discussions et aux débats parlementaires. Il était éloquent, et le savait. Il voulait briller à la tribune, et sacrifiait souvent à ce désir l'avantage de la raison silencieuse. Lui, si froid, si réservé d'ailleurs, devenait alors, comme nous, bavard et argumentateur. Sa haine contre la France était déraisonnable ; et celle qu'il avait vouée à Napoléon l'était tout autant. Son inflexible opposition à tous nos gouvernements, quels qu'ils fussent, montra de la passion, mais non pas du génie. Sans doute il a servi sa patrie mais le salut de l'Angleterre est peut-être plutôt le résultat

des fautes de l'empereur, que de la persévérance de son système politique.

M. Pitt est qualifié de *grand homme* chez les Anglais. C'est encore là une de ces réputations sur lesquelles il faudrait bien que la justice et la raison portassent le marteau pour la démolir. On ne peut ainsi donner le titre de *grand homme*. Il faut fouiller bien avant dans la vie, d'un ministre surtout qui a tenu dans ses mains pendant vingt-trois ans la destinée d'un empire. Eh bien ! que voit-on dans M. Pitt ? une haine constante contre notre révolution. C'est en suivant les impulsions de cette haine, bien plus que par les moyens judiciaires qu'il a employés, qu'il nous a fait du mal. La route qu'il avait ouverte, et dans laquelle il a constamment marché, et qui était longue et dangereuse, fut celle qu'il voulut toujours suivre ; et pourtant, elle a mené l'Angleterre bien près de sa ruine. Que l'on prenne les journaux du ministère britannique, dans le *Times* surtout, ce journal la terreur de la tribune ministérielle, que je trouve la liste de tous les échecs (1) de M. Pitt, toutes les fois qu'il a voulu tenter des combinaisons politiques de guerre continentale. C'est en cela peut-être que Napoléon trouvait base pour appuyer ses sarcasmes.

« *Le financier fiscal*, le tacticien du sac de laine n'est pas fort pour les plans d'attaque, » disait-il en riant ; et la chose était vraie. Lorsque M. Pitt mourut, il laissa l'Angleterre dans un état de souffrance anxieuse,

¹ Voyez le 9 septembre 1793. — 5 avril. — 15 mai. — 22 juillet 1795. — 29 mars. — 15 mai. — 8 octobre. — 22 octobre 1796. — 19 octobre 1797. — 8 décembre 1798. — Voyez un premier article au 43 octobre 1799. — 20 mars 1800. — 19 février. — 2 octobre 1801. — 25 mars 1802. — 26 décembre 1805. — Tous ces plans ont été non-seulement renversés, mais nuisibles à leur pays.

qui n'était que trop motivé; et l'Europe dans une incertitude que l'empereur rendait encore plus redoutable. Et ce qu'on peut affirmer, je crois, sans crainte d'être démenti, même par ses compatriotes c'est que ce n'est pas la continuité de ses maximes administratives et politiques qui ont amené la perte de la France (car le coup qu'elle reçut alors fut un coup mortel), et le salut de l'Angleterre, du moins son salut momentané; ce sont les fautes de son adversaire, dont surent profiter des hommes médiocres, tels que lord Castlereagh et Sidmouth. Ils eurent au moins le talent de savoir bien jouer les cartes que le hasard leur avait données belles.

La mort de M. Pitt fit une très forte sensation en Espagne. L'Angleterre était avec ce malheureux royaume dans un état d'hospitalité trop violent et trop terrible dans ses résultats, pour que l'animosité n'eût pas une raison véritablement fondée à s'adresser au premier ministre du gouvernement britannique. M. Pitt, pendant qu'il était aux affaires, avait exprimé son opinion sur l'alliance de l'Espagne avec la république française, en plein parlement, avec si peu de mesure même, qu'en Angleterre il en fut blâmé. Sa mort fut donc une sorte d'*holocauste* offert au mânes des marins engloutis à Trafalgar. A Vittoria, la maison dans laquelle je logeais, et qui était celle de la personne la plus considérable de la ville, avait été complètement illuminée, pour célébrer cet événement, *si heureux pour l'Espagne*, me disait mon hôte.

« Mais comment a-t-on permis que vous fissiez cette démonstration? lui demandai-je, car enfin vous célébriez la mort d'un homme, d'un chrétien? »

« — Lui! un chrétien! » et la figure de l'Espagnol exprimait un foule de sentimens étranges. « Lui un homme! mais je n'en ai pas demandé permission, d'ail-

leurs. J'ai donné un bal... Mais, madame, comment pouvez-vous dire que M. Pitt était chrétien? il était protestant!... Il était hérétique!... »

Je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis dans mon second voyage en Espagne, c'est que les Anglais et une partie de l'Allemagne passent pour païens, aux yeux de beaucoup d'Espagnols. Cette différence de *consubstantiation* et de *transubstantiation*, leur parait une monstruosité. Le culte de la Vierge, qu'ils professent, eux, avec une sorte d'idolâtrie même, bien loin de le repousser, et qui est entièrement banni de la religion protestante, la leur fait considérer comme une entière hérésie. J'ai vu plus tard, dans la guerre de la Péninsule, de biens singuliers effets produits par le besoin qu'avaient les Espagnols de ménager les Anglais, et le fanatisme religieux qui leur faisait une loi de les haïr.

A Bordeaux et à Bayonne, cette mort de M. Pitt avait également produit une sensation des plus vives. Bordeaux espérait enfin qu'un nouvel ordre de choses allait éclore, et que l'empereur serait moins difficile dans ses exigences avec un autre ministère, car l'esprit de M. Pitt se promenait toujours de Windsor à Whitehal et à Wesminster, même pendant le ministère de M. Fox. Je logeai à l'hôtel de Fumelle à Bordeaux, ainsi que je le faisais toujours; j'y retrouvai une personne que ma mère avait connue autrefois, et qui venait de sa terre, le château de Pierre-Fonds, pour embrasser son fils, qui s'était échappé miraculeusement des prisons d'Angleterre. Ce jeune homme était enseigne tout simplement, et avait été pris à Trafalgar. Il avait été bien traité d'abord, parce qu'il était, je crois, franc-maçon, rose-croix, je ne sais de quelle association; et tout ce que la *fraternité* peut offrir, il l'eut et en abondance. Puis vinrent des ordres, des or-

dres rigoureux, et le pauvre prisonnier fut étroitement resserré, alors, comme il n'avait pas donné de parole, il s'échappa en se déguisant trois fois différemment. Il était jeune, assez laid, mais ayant à peine de la barbe, et offrant l'aspect d'une fille, grande, forte, d'un *beau brin* de fille enfin. En résumé, il était en France, embrassant sa mère, frappant d'un pied joyeux le sol de sa patrie, et jurant à l'Angleterre une haine éternelle, cependant il en parlait de manière à la faire estimer et redouter. Le nombre des vaisseaux *commissionnés*, disait-il, (c'était en 1806) s'élevait à *sept cent quarante*, dont cent trente de ligné, vingt de cinquante à soixante canons, et cent quarante et quelques frégates. Et tout cela *gréé*; tout cela prêt à marcher, tout cela garni d'équipages instruits et parfaitement habiles. Lorqu'en racontant à l'empereur qui me fit des questions réitérées pendant bien des jours sur mon voyage et sur les plus petites particularités, je lui parlai du jeune *Pierre-Fonds*, de tout ce que je lui avais entendu dire de son voyage à lui-même et des remarques qu'il avait faites, l'empereur me fit donner son adresse et son nom; et deux mois après j'appris, par une lettre de sa mère, que son fils avait été nommé à un grade supérieur.

« C'est probablement pour le dédommager du tort que lui a fait sa captivité, m'écrivait-elle; car je ne conçois pas comment lui est venu ce bonheur..... c'est bien le cas de dire que souvent il vient en dormant ¹. »

Je rentrai dans Paris le mardi gras... j'en étais sortie également un mardi gras.... Mon Dieu! que j'étais heureuse d'y revenir!... Certes, je n'étais pas ingrate envers Dieu, qui me permettait de revoir ma patrie...

¹ J'ai rapporté ce fait, parce qu'il montre combien l'empereur faisait attention aux moindres paroles.

ma patrie!..... Comme alors ce mot était gracieux à dire!... La France!... Je suis Française!... Lorsqu'on disait Je suis Français!... alors la tête se relevait d'elle-même avec fierté, on éprouvait au cœur une sensation tellement puissante, que souvent, *moi* qui l'ai ressentie dans toute sa chaleureuse inspiration, je sentais mes yeux se mouiller lorsque je voyais mon pays honoré... vénéré dans la personne d'une faible femme, et cela, parce qu'elle était Française... parce qu'elle portait le nom de l'un des braves enfans de la France.

Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis à madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame, en lui demandant quel jour je pouvais me présenter à Son Altesse Impériale, non seulement pour lui rendre mes devoirs, mais pour prendre possession de ma place de dame pour accompagner.... La réponse me parvint le soir même. Madame de Fontanges me prévenait que Son Altesse Impériale me recevrait après la messe, le dimanche suivant... Nous étions au jeudi.

Le vendredi matin, j'eus la visite d'une personne assez subalterne, qui vint rôder autour de ma cheminée, en me demandant si j'avais le projet d'attendre que j'eusse vu madame pour aller aux Tuileries; la demande n'était naturelle d'aucune façon..... J'y répondis, tout franchement, que j'avais l'intention et la volonté de me rendre aux Tuileries; mais que tenant encore peut-être aux *usages* de cour auxquels j'avais été assujettie pendant long-temps, je croyais plus convenable d'attendre que j'eusse vu *ma princesse*, et que j'eusse reçu mon *intronisation*..... Après le départ de cette personne, je réfléchis, et je vis clairement qu'elle n'était pas venue de son propre mouvement.... Je ne voulus *pas blesser*, car je connaissais les termes où l'on en était de *belle-mère* à *belle-fille*, et j'étais bien déterminée à n'être pour rien dans les nuages que l'éti-

quette devait faire flotter incessamment sur l'horizon impérial dans une famille aussi nombreuse, dont aucun des membres, excepté l'impératrice, n'avait de tradition à cet égard, même de souvenir. J'écrivis à madame de La Rochefoucauld pour lui demander quel jour je pourrais présenter mes devoirs à Sa Majesté; madame de La Rochefoucauld me répondit à l'instant même, qu'ayant pris les ordres de l'impératrice, elle était chargée par elle de m'inviter à déjeuner pour le lendemain matin, et de me dire de ne pas manquer de lui conduire sa filleule, ma petite Joséphine. Mon orgueil maternel fut heureux de cette bonté, car Joséphine était une ravissante enfant, avec ses joues de rose, contre lesquelles venaient tomber de grosses boucles de cheveux ressemblant à des torsades de soie de Piémont, et puis toute la finesse, la grâce de ses charmantes manières. Je soignai sa toilette plus que la mienne, et je me rendis le lendemain matin, à dix heures et demie aux Tuileries avec ma fille.

En parlant de la cour impériale, c'est une chose intéressante à faire connaître que les déjeuners de l'impératrice Joséphine. C'était une manière d'être toute particulière qui n'existe dans aucune cour; et pour le dire avec vérité, l'impératrice donnait à ces heures du matin un charme tout-à-fait spécial. On était ordinairement quatre ou cinq personnes. L'impératrice n'invitait presque jamais que des femmes, et presque toujours les invitations étaient verbales. Il y avait bien certainement une intention autre que celle de faire faire une chose gracieuse à l'impératrice, dans l'indulgence de l'empereur et sa facilité à permettre ces réunions qui avaient lieu dans le plus extrême intérieur des Tuileries, et pour ainsi dire, sous la présidence de la souveraine. Lorsque l'empereur fut établi, Napoléon fut assez sévère pour l'exigence d'une étiquette même rigou-

reuse; et en cela, il était parfaitement conséquent, comme en tout : cela était non seulement nécessaire pour la monarchie qu'il rétablissait, mais bien encore pour tous les gouvernemens possibles *chez nous*. Un frein, quel qu'il soit, est indispensable aux Français aussitôt qu'ils se trouvent face à face avec la puissance; la terreur avait pour étiquette le tribunal révolutionnaire, et le bourreau pour maître des cérémonies; il n'était pas à craindre aussi qu'on se raillât d'elle. Au commencement de l'empire, donc, il fallut être non seulement sévère, mais exigeant, pour que la machine marchât dans une route convenable. L'empereur ~~avait~~ donc défendu les déjeûners de l'impératrice s'ils n'eussent été même pour lui, quoique absent, un moyen souvent employé pour arriver par des routes inaperçues à un but que lui seul connaissait. J'ai vu à cet égard des choses surprenantes, dont j'étais moi-même l'instrument sans le savoir..... Que de fois la même situation s'est trouvée celle de beaucoup de ces dames sans qu'elles s'en soient jamais doutées!..... L'empereur, qui alors voulait déjà mettre en activité son malheureux *système de fusion*, permettait les déjeûners de l'impératrice, et s'en servait d'une manière très-utile à son plan. On y invitait beaucoup de femmes qui, dans l'origine de l'empereur, n'étaient pas admises aux grands cercles de la cour, ni même au spectacle. Là, j'ai vu une foule de noms qui, du reste, plus tard, ont figuré ainsi que nous le verrons, dans l'*Almanach impérial*, et cela de leur plein gré, et par suite de plusieurs lettres écrites au grand-chambellan même, mais qui alors, enfin, ne paraissaient vouloir se rattacher qu'à *madame de Beauharnais* comme à l'une des leurs. Ah! que j'ai vu de singuliers sujets, de proverbes, dont M. Théodore Leclerc ferait de bien jolis pièces avec ton aimable talent!... Oui, j'en ai vu beaucoup.

J'ai conservé un souvenir particulier de ce dîner, où l'impératrice me fit inviter à mon retour, par une circonstance qui eût également frappé toute autre personne. Lorsque j'arrivai dans le grand salon jaune, qui était près de celui de François 1^{er}, j'y trouvai une jeune personne dont la grâce, la fraîcheur, la physionomie toute charmante me frappèrent de surprise. Elle vint à moi en souriant, quoiqu'elle ne me connût pas, et se baissant pour se mettre au niveau de Joséphine :

« Oh ! là ravissante créature, s'écria-t-elle. Voulez-vous venir avec moi, mon ange ? »

Et la prenant dans ses bras, elle l'emporta aussitôt en courant à l'extrémité du salon. Joséphine, qui n'était pas du tout une farouche personne, goûtait fort cette façon d'être recueillié ; elle y répondit de son mieux, et quelques minutes n'étaient pas écoulées que la connaissance était complète. Je n'avais pas eu le temps de demander à madame d'Arberg qu'elle était cette jolie et gracieuse personne, lorsque l'impératrice sortit de son appartement intérieur. Son accueil fut aussi bon, aussi complètement aimable qu'elle le pouvait faire, et nous savons tous que lorsqu'elle le voulait, elle y excellait. Elle m'embrassa, me dit avec le ton de la plus extrême bienveillance combien elle était *contente* de me revoir : « Et ma filleule, ajouta-t-elle, ne me l'avez-vous pas amenée ? »

Joséphine, accoutumée aux bontés de sa marraine, accourut aussitôt qu'elle l'aperçut. Pour la chère petite, il n'existait aucun frein d'étiquette ni de convenance.

¹ Bien que l'on changeât les tableaux qui ornaient ces salons, cependant celui de François 1^{er} demeurait plus qu'aucun autre dans cette pièce, et nous lui avons donné ce nom. C'était le salon immédiatement avant le salon jaune.

« Ah. ah ! dit l'impératrice, voilà déjà Stéphanie faisant la partie de Joséphine.... Vous ne connaissiez pas ma nièce , me dit-elle tout bas ; regardez-la, et dites-moi si elle n'est pas charmante ? »

Je pouvais répondre sans crainte d'être reprise comme *flatteuse de cour*, que l'impératrice avait grandement raison , car j'ai rencontré peu de femmes qui m'aient paru aussi agréables que mademoiselle Stéphanie de Beauharnais l'était à cette époque. Tout ce qui peut plaire, comme bonne grâce , comme bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle réunissait tous les avantages qu'une femme peut souhaiter au milieu du monde ; et dans une fête , elle était sûre d'y plaire généralement , car elle était bien jolie et avenante , ce qui la faisait admirer des hommes ; et cependant les femmes le lui pardonnaient , parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes. Elle était fille de M. de Beauharnais le sénateur , cousin du mari de l'impératrice , et fiancée du prince héréditaire de Baden. Son futur , que je vis quelques jours après , ne me parut pas être digne d'elle sous le rapport de l'extérieur de sa personne.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir qui jamais ne m'a quitté.

L'impératrice me parla longuement de mon voyage en Portugal , et me fit une foule de questions sur la reine d'Espagne et la princesse du Brésil. Je pensais , en y répondant , à la curiosité des autres princesses en me parlant de l'impératrice , et je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup d'œil un peu gai sur moi-même , en me voyant l'interprète , si je l'avais voulu , de trois têtes couronnées , et trois têtes féminines encore. Je répétai seulement à l'impératrice ce que la reine d'Espagne m'avait dit d'agréable sur elle ; et je fus impénétrable sur le reste de la conversation , qui , au fait , avait été curieuse sans bienveillance : oh ! je deve-

mais tout-à-fait diplomate. L'impératrice me
Madame :

« Je suis bien fâchée que l'empereur ne vous ait pas mise auprès de moi, au lieu de vous placer auprès de ma belle-mère, me dit-elle. Cette maison vous sera désagréable, bien sûrement. Tout le monde y est vieux, comme si l'on avait pris une portion de la cour de Louis XV. Vous si jeune et si gaie, comment allez-vous vous arranger dans cette manière de tombeau? »

Malgré toute la bonté de l'impératrice, et quelque agréables que fussent ses paroles, je savais très-bien qu'il lui était fort égal que je fusse ou non dans la maison de Madame. Je reçus donc les marques de sa bienveillance comme je le devais, mais sans y attacher aucune importance d'ailleurs. J'évitai même de répondre à ce qu'elle me dit relativement à Madame, dont la manière de vivre n'était que trop souvent le sujet des plaisanteries de la cour; et pour le dire avec vérité, je n'en ai jamais vu le moindre sujet. Je ne cherche pas ici à établir une défense de Madame-mère; mais je dis seulement que tout ce qu'on a dit d'elle n'était pas vrai en ce qui la touchait personnellement. Je répondis à l'impératrice que Madame avait été bien bonne pour moi depuis mon enfance, et que j'étais certaine que dans ma jeunesse elle aurait toute l'indulgence dont j'avais sans doute besoin; qu'au reste je tâcherais de ne mériter aucun reproche. Et ce que je disais à l'impératrice, je le pensais : car Madame était considérée par moi comme une seconde mère. Jamais je ne pouvais oublier qu'à une époque où la mienne était mourante, elle et la reine d'Espagne, alors madame Joseph Bonaparte, vinrent me chercher, croyant que j'étais orpheline. Ce souvenir m'est encore présent, et me fait rendre un tribut de reconnaissance à celles qui furent toujours bonnes pour moi.

Nous avions un costume de cour, composé, comme on le sait, d'une jupe courte et d'une longue traîne. Je ne sais pourquoi ce costume n'était pas adopté pour les présentations chez les princesses de la famille impériale. Comme j'avais déjà été présentée à l'empereur et à l'impératrice, et que ma présentation à Madame était une chose d'étiquette appartenant à sa maison, je ne mis donc ni *traîne* ni *cheruske*, et me bornant à la robe à queue, j'en mis une de satin blanc, avec une belle parure de perles, et je me rendis le dimanche 25 février à l'hôtel de Madame-mère, situé rue Saint-Dominique, et qui est aujourd'hui l'hôtel du ministère de la guerre.

Madame-mère n'avait pas été élevée à la dignité de princesse dans la famille impériale, en même temps que ses filles et ses belles-filles, ainsi que je l'ai observé dans le volume précédent, par la raison de son attachement fidèle à son fils malheureux et proscrit¹. Heureusement pour lui que l'empereur revint à des sentimens plus dignes de sa grandeur, et que MADAME fut rappelée de Rome, et placée dans le rang qui lui appartenait comme mère de l'empereur. A l'époque où je revins de Portugal, elle était déjà depuis long-temps en possession de son titre et de sa fortune, et, pour parler avec une entière justice, elle soutenait l'un en digne et noble matrone, et faisait honorablement l'emploi de ce que lui donnait l'empereur; elle n'avait alors que cinq cent mille francs, et sa cour d'honneur lui en coûtait près du cinquième.

Lorsque j'arrivai, je lui fus présentée par madame

¹ Dans la critique en *manière d'éloge* qu'on a bien voulu faire de mes Mémoires dans le feuilleton du *Temps* (10 décembre 1832), mais qui du reste est faite par un homme d'esprit et de bonne compagnie, on s'est trompé en disant que Madame était auprès de Jérôme; c'est auprès de Lucien.

de Fontanges qui me nomma à elle. Elle prit aussitôt la parole, et, quittant la cheminée auprès de laquelle elle était, elle vint à moi.

« Ah ! vous n'avez pas besoin de me nommer madame Junot, lui dit-elle. C'est un enfant à moi. Je l'aime comme ma fille, et j'espère qu'on lui rendra sa place auprès d'une vieille femme le plus agréable possible ; car c'est bien sérieux pour vous : n'est-il pas vrai, madame Junot ? »

Je répondis à Madame comme je le devais, et ce fut en lui affirmant, que j'étais enchantée, puisqu'on m'avait désignée pour faire partie de l'une des maisons des princesses, que ce fût la sienne que l'empereur eût choisie, et lorsque Madame me demanda si je prendrais un *long congé* pour me reposer de ma route, je lui dis que le congé avait été assez long, puisque j'avais l'honneur de lui appartenir depuis le mois de mai de l'année précédente, et je n'avais pas encore fait de service auprès d'elle ; j'étais donc à ses ordres, et je prendrais mon service aussitôt qu'elle l'ordonnerait.

« Eh bien ! me dit-elle, que ce soit le plus tôt possible. »

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche suivant, et je pris congé, Madame devant aller dîner, avec l'empereur ; ce qui avait lieu tous les dimanches régulièrement, à moins d'un empêchement fort important.

Le lendemain matin, à peine était-il dix heures, que l'on m'annonça M. Rollier, intendant de la maison de Madame. Je le connaissais, parce qu'il avait épousé une Corse, et que j'avais entendu souvent prononcer son nom à ma mère. Il avait la réputation de l'homme le plus probe et le plus intègre, et méritait cette réputation : c'était un *honnête homme*. Je ne concevais pas beaucoup quel rapport nous pouvions avoir ensemble,

car à cette époque j'étais un peu insouciante de ce qu'on appelle le matériel de la vie. Je devais apprendre plus tard que c'est cependant ce qui fait tout agir en ce monde. En recevant mon bervet, je ne m'étais nullement inquiétée si des appointemens étaient attachés à ma place auprès de Madame; c'était cependant de cela que venait m'entretenir M. Rollier. Il m'apportait une année entière de mes appointemens, car ils avaient commencé à courir du jour où j'avais été nommée, et Madame lui avait donné l'ordre de me les apporter. Je voulus me défendre de recevoir cet argent, puisque j'avais été absente; mais M. Rollier me dit que Madame serait fâchée que je le refusasse; et, quoique cela fût une assez forte somme, je le pris.

J'ai raconté ce trait, qui est en apparence peu intéressant, parce qu'il donne, selon moi, une idée fort différente du caractère que l'on prête à Madame. Certes, si elle eût été aussi avare, il faut dire le mot, qu'il plu à une certaine classe de gens de la représenter, elle aurait trouvé là une occasion toute naturelle d'économiser une somme de six mille francs, et elle l'aurait fait avec d'autant plus de facilité que j'aurais été bien loin de le trouver mauvais et conséquemment de m'en plaindre. C'est ainsi, c'est avec des faits qu'il faudrait toujours réfuter de sottes paroles n'ayant d'autres bases que des paroles elles-mêmes.

CHAPITRE X.

Portrait de Madame-mère. — Walter-Scott. — Son *Histoire de Napoléon*. — Elle est fausse. — Sa réponse au maréchal Macdonald. — Les amis et les ennemis. — On ne peut contenter tout le monde. — Galerie de tableaux ouverte avant l'exposition. — Toilette de Madame. — La duchesse de Chevreuse. — Jugement de Madame. — L'hôtel de Luy-nes. — Paoli et Pozzo di Borgo, ou les ennemis. — Vie retirée de Madame. — Conduite des ministres. — Torts de l'empereur. — Junot dans les Apennins. — Maison de Madame. — C'est aujourd'hui le ministère de la guerre. — Anciens souvenirs. — La maréchale Soult. — Maison d'honneur de Madame-mère. — Madame de Fontanges. — Madame Fleurieu. — Les vieux mentons et les vieux nez. — M. de Fleurieu tuant les perdrix au vol sans fusil. — Madame de Bressieux. — Madame de Saint-Pern. — Son portrait. — Madame Dupuis. — Mademoiselle de Launay. — Son portrait. — Les chambellans et les écuyers. — M. de Beaumont. — Son portrait. — M. de La Ville. — Son portrait.

De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de MADAME-MÈRE. Je l'ai non-seulement connue pendant le temps où j'étais auprès d'elle, mais bien antérieurement à cette époque ; je puis donc, je crois, parler de Madame et la faire juger enfin d'après une *ressemblance positive*. C'est une des figures importantes entourant le portrait de l'empereur ; sa mère doit être connue pour ce qu'elle est véritablement, et je regarde cette tâche comme un devoir.

Lorsque Walter Scott écrivit son *Histoire de Napoléon*, il vint en France, comme on sait, pour recueillir des documens sur son héros, peut-être devrais-je dire sur la victime de sa plume; un de nos maréchaux, le duc de Tarente, je ne l'affirmerais pas, mais je crois que c'est lui, lui fit proposer des documens que lui-même avait à donner, et certes la mine était abondante et précieuse: Walter Scott répondit par un refus: « Je prends toujours mes renseignemens dans les bruits populaires, » dit-il. Je n'ajouterai aucune réflexion à ce mot, l'histoire qu'il a faite y répond pour moi. Je ne sais si avant de mourir Walter Scott a été désabusé de l'illusion qu'il avait écrit une histoire de Napoléon; mais s'il est mort dans cette pensée, cela prouve que le meilleur esprit peut avoir d'étranges aberrations.

Et voilà aussi comment des histoires particulières sur les membres nombreux de la famille Bonaparte ont été faites par des gens qui ne les ont jamais connus jamais vus même, et qui, recueillant des *bruits populaires*, en effet, taillent de la besogne au jugement de la postérité avec une tranquillité de conscience vraiment admirable.

Il existe aujourd'hui beaucoup de personnes dont involontairement je blesse les opinions, soit en louant, soit en blâmant; ces personnes-là trouvent alors que je ne suis ni juste, ni équitable, *ni même vraie* dans mes portraits, dans mes relations; il semble en vérité, à les entendre, que je n'ai jamais vu ni la cour de Napoléon, ni lui même, ni sa famille, et que mes yeux, mes oreilles ne fussent pas aussi bons que d'autres pour voir, pour entendre, et mon esprit pour juger. J'ai un extrême désir d'être bienveillante..... je l'ai toujours eu, et depuis quelques années il est encore plus fort: non par bonté d'âme, car peut-être suis-je moins bonne, on devient toujours ainsi à mesure que le monde est plus

connu ; mais, par volonté d'être tranquille, mon esprit a une sorte d'apathie qui est douce et tout asiatique. Je m'y laissais aller avec une sorte de charme, et l'on a pu voir dans les premiers volumes de mes *Mémoires* que j'avais mis plus que de la complaisance dans mon silence ; mais lorsque j'ai pu juger que la chose ne servait qu'à enhardir la malveillance, je me suis demandé s'il n'y avait pas dans ma tête d'autres cases de souvenirs à interroger ; et tout de suite s'est ouverte une longue galerie de portraits, les uns vêtus de ridicules, les autres couverts de méchanceté, quelques uns perdus sous une couche de vices, beaucoup avec un vernis d'honneur, mais que l'œil exercé qui a vu la toile dans son origine sait fort bien distinguer. Tous ces portraits appartiennent soit à des personnes vivantes, soit à des morts. J'ai un vieux respect pour le tombeau, cela tient encore peut-être à mon ancienne et gothique éducation ; aussi ai-je été circonspecte long-temps envers des mémoires éteintes ; ce n'est, je le répète, que lorsque j'ai vu que la méchanceté ne respectait aucune barrière, que la mort elle-même n'était pas un frein, que j'ai dû user des mêmes armes pour repousser d'injustes et souvent d'absurdes agressions. Mais il s'est trouvé alors qu'au lieu de rencontrer un adversaire dans celui qui était mécontent que je louasse son ennemi, je m'en suis trouvé *deux*, parce que j'avais à la fois celui qui était ami et celui qui ne l'était pas. Il ne m'aurait fallu parler de personne. ce qui réduirait des Mémoires contemporains à une assez minime condition, soit dit en passant. Mon dieu ! que le temps où nous sommes est un singulier temps ! On a été même bien plus loin ; tous les gens dont je ne disais pas de bien quand on voulait que j'en disse tous ceux dont je ne disais pas de mal quand on les aimait pas, tous ces gens-là trouvent que ce que je dis n'est pas vrai ; ainsi donc il me faudrait,

je le répète, ne parler de personne pour être en paix : ce serait peut-être ce que j'aurais de mieux à faire ; mais le motif qui m'a fait prendre la plume existe toujours, et jusqu'à ce que mon but soit atteint, je continuerai et suivrai la route que je me suis tracée récemment...

A l'époque où MADAME fut nommée *madame-mère*, elle pouvait avoir cinquante-trois ou quatre ans ; elle avait été parfaitement belle dans sa jeunesse, et toutes ses filles (madame Bacciochi exceptée) la rappelaient, et donnaient une idée de sa beauté. Sa taille était celle qui plaît dans les femmes, cinq pieds un pouce à peu près ; mais en vieillissant ses épaules s'étaient arrondies et lui faisaient ainsi perdre de sa taille, quoique sa démarche fût toujours assurée et convenable. Ses pieds et ses mains étaient et sont encore des modèles : son pied surtout est le plus remarquablement petit et le plus charmant que j'aie jamais vu ; il est rond et menu, le coude-pied haut, et le pied nullement maigre ; il rappelle le mot de l'Arioste (*ritondetto*). Sa main droite avait un défaut qui était remarqué dans d'aussi jolies mains ; c'était l'index, qui se tenait droit, et ne pliait jamais. Elle avait eu une opération mal faite à ce doigt, et le nerf ayant été coupé, la phalange ne pliait plus, ce qui faisait un singulier effet lorsqu'elle tenait des cartes. Elle avait encore à cette époque toutes ses dents, et, comme tous les Bonapartes, le plus charmant sourire, ainsi qu'un regard fin, perçant, et très spirituel. Ses yeux ne sont pas grands, ils sont petits-même, très noirs, et jamais d'une expression méchante ; ce qui n'est pas ainsi dans quelques uns de ses enfans.

Madame était toujours fort soignée sur sa personne, et surtout très convenablement habillée, selon son âge et selon sa condition : toujours les plus belles étoffes de la saison, et faites d'une manière que la critique ne

pouvait aborder. Elle représentait enfin fort bien, et certes je venais de voir des princes et des *princesses* qui avaient grandement besoin de mettre en avant deux ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. Le seul et grand inconvénient qu'avait Madame, et j'avoue qu'il était réel, c'était à la fois sa timidité et sa difficulté de s'exprimer en français ; en me servant du mot *timidité*, je n'emploie qu'un terme justement appliqué. Madame était *timide* lorsqu'elle se trouvait en face de gens qui lui étaient présentés, et dont elle redoutait la censure moqueuse. Elle avait une grande finesse de jugement et de tact : aussitôt qu'on était devant elle, son coup-d'œil vous avait deviné ; et tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, elle savait à quoi s'en tenir avant qu'on fût sorti de la chambre. Ce fut ce qui arriva le jour où *madame de Chevreuse* lui fut présentée en qualité de dame du palais, charge qu'au reste on lui avait fait accepter malgré elle ; elle vint chez *Madame* pour faire visite d'usage, j'étais de service ce jour-là ; lorsqu'elle fut sortie, MADAME me demanda tout bas, parce qu'elle avait plus de liberté avec moi, quel était le nom de cette jeune femme. Je la lui nommai ; cela n'influença pas son jugement, parce que, pour elle, qui ne connaissait pas encore assez le faubourg Saint-Germain dans ses amours et dans ses haines, le nom de madame de Chevreuse lui était moins familier que celui de Pozzo di Borgo, ou de Paoli, ou de tout autre ennemi corse. Cependant son œil avait deviné les sentimens de madame de Chevreuse, et elle me dit :

« Cette femme là ne nous aime pas.... et il est certain qu'elle déteste l'empereur... j'en suis sûre... »

Je fus stupéfaite de ce jugement, car je savais qu'il était juste. Je demandai à *Madame* sur quoi elle avait pu baser son opinion.

« Sur son sourire et un mouvement de tête dédaigneux, lorsque je lui ai dit qu'elle devait être bien contente d'être auprès de l'impératrice ; et puis son silence, quand j'ai demandé si son mari était attaché à la maison de l'empereur. »

Et tout cela était vrai. Lorsque, depuis, madame de Chevreuse fut exilée, et que Napoléon punit peut-être un peu trop sévèrement une conduite qui était plutôt celle d'une personne peu maîtresse de se diriger dans le chemin de la vie, que celle d'une *coupable d'état*, Madame me rappela ses paroles, et moi je ne fus pas étonnée, car depuis long-temps je connaissais la *haine*, on peut dire le mot ; qui existait à l'hôtel de Luynes contre le gouvernement consulaire et impérial.

Madame vivait fort retirée : peut-être était-ce un tort, mais la faute n'en était pas elle. L'empereur, tout en aimant beaucoup sa mère, ne l'entourait pas d'une considération telle que devait être celle de la mère de Napoléon. Elle le sentait ; mais, trop fière pour en faire apercevoir son fils, elle préférait demeurer dans sa solitude, et ne se trouver en contact, ni avec l'impératrice, ni même avec aucun de ceux qui entouraient son fils. Que de fois j'ai été choquée de la conduite de plusieurs d'entre eux ! les ministres allaient chez elle le jour de l'an ; quelques fois de loin en loin, mais je demeurais d'une manière convenable et précise, si ce n'est pourtant le duc de Gaëte. L'archi-chancelier était aussi assez bien pour Madame. Mais, en résumé, elle était sans crédit ; et les gens de cour ont, pour flairer la vérité d'une position en ce pays-là, une finesse d'odorat merveilleuse. J'aimais tendrement Madame, et cette conduite me faisait souffrir autant qu'elle me révoltait.

Madame était donc dans une position fautive à la cour de son fils. Cependant jamais je ne l'ai entendue se plaindre ; mais je suis sûre qu'elle en était affectée.

Quelquefois j'en parlais à Duroc et à Junot, et je leur disais que j'étais convaincue que MADAME souffrait de cet abandon dans lequel son fils la laissait. Duroc prétendait que l'empereur entourait sa mère d'une grande considération, et que certes elle ne pouvait *ni ne devait se plaindre* ; que ses goûts lui imposaient la retraite, et qu'il était fort heureux que les ministres et les premières autorités n'y fussent pas habituellement, parce que l'empereur en pourrait prendre de l'humeur ; non pas que Madame lui en donnât sujet, mais par la position dans laquelle elle s'était elle-même placée.

Je le regardai, car j'avoue que je ne comprenais pas.

« Avez-vous donc oublié Lucien ? me dit-il. Il n'y a pas long-temps que les deux frères se sont disputés à ne jamais se revoir peut-être. Madame a donné raison à Lucien. L'empereur a contre lui une prévention fondée ou non, cela ne m'appartient pas à juger ; mais ce que je sais sans pouvoir expliquer plus longuement la chose, c'est que Madame est bien comme elle est : elle est entourée d'honneurs, de richesses ; que veut-elle de plus ?

« — Rien, car c'est *moi seule* qui manifeste mon opinion en ceci, et je ne crois pas que vous ayez raison. »

Junot était de mon avis, aussi fut-il toujours pour Madame ce qu'il devait être. Mais j'anticipe sur les temps, car à l'époque de mon arrivée à Paris il n'y était pas encore revenu de son expédition de Parme, où l'empereur l'avait envoyé pour apaiser la révolte des Appenins, avec le titre de gouverneur-général des états de Parme et de Plaisance.

Lorsque MADAME devint Altesse impériale, elle quitta l'hôtel ¹ qu'elle habitait avec son frère le cardi-

¹ L'hôtel de Montfermeil, rue du Mont Blanc. C'est cette même maison que, depuis, le cardinal Fesch a fait tellement agrandir, qu'elle res-

cardinalesse ont fait bien souvent ma joie, pendant les longues heures d'ennui de mon service. Il faut dire, après tout, que cette nullité de notre dame d'honneur était rachetée par une assez bonne résolution prise par elle en entrant à la maison de Madame, qui était de ne tenir tête à personne. Elle était même inoffensive, et répondait par du silence à des façons d'être qui souvent auraient pu être autrement. En résumé, elle était tout-à-fait hors de sa place dans celle qu'elle occupait ; elle ne tenait au faubourg Saint-Germain que par une foule de relations de société qui, dans sa position, étaient plus ou moins dépendantes, non pas de fait, mais ainsi que se trouvent presque toujours les personnes qui n'ont aucune fortune vis-à-vis celles qui en ont. La dame d'honneur de la mère de l'empereur ne devait pas être ainsi dans le monde. Telle était la suite de cette préoccupation constante de l'empereur relativement au faubourg Saint-Germain. Comme c'était un monde qu'il ne connaissait pas, tout en s'en occupant beaucoup, on lui faisait souvent accroire des choses fort extraordinaires¹. Lorsque le comte Louis de Narbonne lui fut attaché, il rectifia beaucoup de ses idées.

Les quatre dames pour accompagner étaient, depuis la retraite de la maréchale Davoust, madame Soult, madame de Fleurieu, femme de l'ancien ministre de la marine sous Louis XVI, madame de Saint-Pern, et moi. Sa lectrice était une aimable et charmante personne, nommée mademoiselle Delaunay..... Ce choix avait été tout aussi peu réfléchi que les autres pour le contentement et le bien-être intérieur de Madame. Il

¹ Le fait est qu'en nommant madame de Fontanges, il avait cru nommer la marquise de Fontanges, fille de M. de Pont, ancien intendant de Metz et ami intime de madame de Montesson. Madame la marquise de Fontanges était et est toujours une aimable et charmante femme

n'était parmi nous que madame Fleurieu qui fût complètement ce qu'il fallait. Elle était née *dame pour accompagner* une vieille princesse.

Mais une vieille, entendez-vous bien, et non pas une jeune; car madame de Fleurieu ne l'avait jamais été elle-même. Elle avait un de ces visages qui ne marquent aucune période d'années. Je la connaissais depuis longtemps; ma mère était liée avec sa mère, et m'en disait la même chose. Il y avait dans cette famille des mentons et des nez qui n'avaient jamais dû appartenir à de jeunes visages. Cependant seize ans avaient dû passer par-là, comme partout. En tous cas, ils n'y avaient laissé aucune trace de joyeux souvenir ni de gracieuse manière. On en ressentait d'autant plus d'humeur, qu'on ne pouvait pas se plaindre; tout cela était d'une politesse achevée, mais témoigné par des révérences à la première position, et des paroles aussi dépourvues de sourire que de bienveillance.

Madame de Fleurieu avait de l'esprit, mais c'était encore de l'esprit comme je n'en aurais pas voulu. Vous avez connu, n'est-ce pas, de ces femmes qui pensent que pour être convaincu de leur beauté, il faut les avoir vues; et que pour croire à leur esprit, il faut les avoir entendues! Et pour en arriver à ce résultat de conviction, elles rassemblent autour d'elles le plus de témoins oculaires qu'elles peuvent trouver. Madame de Fleurieu était de ces femmes-là. Elle avait été élevée par madame d'Aramballe, sa mère, femme d'un rare mérite, mais ennuyée à un degré remarquable. Madame de Fleurieu avait été, de bonne heure louée, prônée dans le cercle de sa mère, et l'on sait combien ces triomphes intérieurs sont funestes pour l'agrément de la société en général. Madame de Fleurieu n'a certainement jamais été coquette, elle n'avait aucune des

qualités requises pour autoriser une telle profession dans le monde. J'ai déjà dit qu'elle n'avait jamais été belle, ni même jolie, et elle possédait tout le *pointu* d'une femme laide et vertueuse. Je n'ai jamais connu, je crois, une personne plus antipode à un agrément, que madame de Fleurieu, dansant d'un air aussi sérieux que si elle eût quêté à Saint-Roch, en faisant des *ballonnés* et des *flicflacs*, et tenant sa jupe de ses deux bras écartés, ce qui lui donnait de la ressemblance avec un espalier... Elle n'avait donc pas, comme je l'ai dit, de prétentions à être une femme gracieuse, mais elle en avait beaucoup à être un bel esprit. C'était une chose reçue dans l'intérieur de sa société, et tellement, que madame de Fleurieu elle-même se serait crue ridicule d'être timide. Lorsqu'on lui parlait de son esprit, d'une histoire qu'elle avait racontée, d'un rôle qu'elle avait joué (car elle jouait dans son salon avec des paravens; j'aurais dû dire cela d'abord, et cette seule phrase m'aurait épargné une page), alors elle vous entendait au premier mot; il était convenu que cela devait être ainsi. Puis venaient deux défauts devant lesquels pâlissaient pour moi les vertus les plus dignes de panégyriques.... L'un était la manie ou plutôt la *monomanie* de l'étiquette; cette prétention avait ébloui l'empereur, qui n'avait pas cru qu'on eût une telle volonté de parler toujours de ce qu'on n'aurait pas su très parfaitement. Cela pourrait être le sujet de réflexions bien profondes, que cette singulière pensée dans un homme qui connaissait le monde, comme Napoléon !... L'autre défaut de madame de Fleurieu, était un parlage continu, un robinet d'eau tiède toujours ouvert et toujours coulant... C'est un terrible souvenir... Le fait est qu'après l'avoir écoutée par contrainte pendant des heures entières, on était bien peu tenté de lui parler... Au sur-

plus, je dirai, comme Brantôme : *C'était une très honnête et très vertueuse dame* ¹.

Elle a fait un roman intitulé, je crois, *Stella*, et qui a été imprimé. Je ne me rappelle plus s'il eut du succès.

Madame de Bressieux est une personne que tout le monde connaît aujourd'hui ; c'est mademoiselle du Colombier, dont parle Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Madame de Bressieux est une femme spirituelle, bonne, d'un commerce à la fois doux et agréable : je compris très bien comment l'empereur allait cueillir des cerises à six heures du matin avec elle, sans penser à mal, et se bornant à causer. Sans être remarquablement jolie, elle avait dû être fort agréable ; elle est surtout fort bien faite, et son abord, tout gracieux, devait lui donner une apparence de beauté que plus tard on ne cherchait pas à lui contester. Une particularité qui me frappa la première fois que je la vis, fut l'intérêt qu'elle paraissait porter aux moindres actions de l'empereur ; elle le suivait de l'œil avec une attention qui venait de l'âme. Je connaissais par Napoléon lui-même, pour lui en avoir entendu parler, qu'il avait été question dans sa toute première jeunesse, lorsqu'il était à Valence, d'un projet de mariage entre lui et mademoiselle du Colombier : j'avais donc un grand désir de la voir. Je n'avais pas songé qu'elle était alors presque de l'âge de Napoléon, et qu'il y avait seize ans d'écoulés pour elle comme pour lui.

¹ Son mari était un homme fort capable, dit-on, et fort honnête homme, mais il avait un défaut qui peut malheureusement s'allier avec la plus stricte probité ; il faisait tomber à la renverse. Un jour, il dînait chez moi, et il était placé auprès de madame Murat. Tout-à-coup les joues de péche de cette dernière pâlisserent, ses lèvres si purpurines devinrent blêmes et tremblantes. — Ah ! dit-elle à Junot, je me trouve mal !... Et cela était vrai. On fut obligé de faire ouvrir la fenêtre.

² Voyez le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Les lauriers dont la tête de l'empereur était couverte cachaient le front chauve du héros ; mais madame de Bressieux n'avait pas eu la même ressource pour abriter quelques rides que l'âge commençait à former, et je rencontrai une femme toute raisonnable là où je comptais trouver une jeune personne¹, mais, je le répète, son esprit doux, ses manières engageantes, m'ont rendu bien agréables tous les rapports que nous avons eu ensemble.

Madame de Bressieux remplaçait madame de Saint-Pern. Voici encore un de ces noms que ma main ne peut écrire sans que mon cœur soit douloureusement serré. Madame de Saint-Pern était une de ces personnes qu'on aime aussitôt qu'on les connaît.

Sa nomination chez Madame avait pour cause d'anciens souvenirs. M. de Saint-Pern, son beau-père, lieutenant-général sous Louis XV et sous Louis XVI, avait été en relation, je ne sais comment, avec la Corse, ou plutôt j'ai tort de dire je ne sais comment : c'était à l'époque de l'invasion. Madame de Saint-Pern n'était

¹ Ce mécompte est fréquent lorsqu'on lit ou qu'on entend raconter un fait concernant une personne que l'on n'a jamais vue, on s'en forme une idée toute opposée quelquefois à la réalité. L'autre jour j'ai rencontré dans une maison une femme qui du reste a beaucoup de talent et surtout de savoir ;

» Ah ! madame, me dit-elle, combien j'ai été étonnée lorsque je vous ai vue après avoir lu vos Mémoires !

» — Pourquoi cela, madame ?

» — Ah ! c'est que je vous croyais la taille fine, la tournure jeune ; enfin, je vous croyais tout autre. »

Heureusement que j'ai quarante-huit ans, et ces choses-là ne me fâchent plus. Seulement j'ai été au moment de dire à madame D.... que lorsqu'on écrit sur les crânes et sur leurs bosses, on devrait se rappeler que dans toutes les têtes de femmes, jeunes ou vieilles, il se trouve une petite case, même une grande, qui renferme une certaine sensation, un sentiment, si l'on veut, qu'on appelle amour-propre, et qu'il ne faut jamais l'aborder qu'en lui parlant chapeau bas quand on est homme, et en souriant, quand on est femme.

pas jolie; elle était bourgeonnée, mais la peau de sa poitrine, de ses épaules, de ses mains, était admirable; elle avait de jolis cheveux, et une taille et une tournure distinguées. Quel charmant caractère!..... aussi malheureuse qu'il était possible à un être humain de l'être dans ce lieu d'exil, elle supportait tout ce malheur avec une résignation touchante :

« C'est pour mes enfans, me disait-elle quelquefois, lorsque dans nos entretiens de confiance elle se laissait aller à me parler de l'ennui qu'elle éprouvait à remplir les devoirs de sa place; c'est pour mes enfans.... pour leur père!... »

Et dans ce peu de mots, il y avait toute la sensibilité que l'âme d'une femme peut contenir. Sa voix si douce était alors tremblante, et ses yeux tous remplis de larmes. Hélas! *ce père de ses enfans* qu'elle nommait après eux, il était bien peu digne de ce que sa bonne et excellente femme faisait pour lui; elle n'existe plus, et je puis dire maintenant combien elle a souffert avec la résignation d'un ange. Je ne sais où sont ses enfans, je ne sais même s'ils existent, mais s'ils sont toujours dans ce triste monde, ils sauront de moi combien ils étaient aimés de leur mère. J'ai conservé des lettres d'elle qui parlent de sa tendresse pour eux comme elle savait la sentir.

Madame Dupuis, *notre surnuméraire*, comme on l'appelait dans la maison, était une drôle de personne, sans être amusante. Elle avait la figure de son esprit, et en général de son individu moral; elle avait tout ce qu'il fallait pour faire dire dans sa jeunesse aux gens qui dinaient chez sa mère : « Mon Dieu, que votre fille est belle ! » Elle avait une taille qui avait pu être belle, un nez qui, avant d'être pas mal prépondérant, avait certainement été très droit et très grec ou très romain ;

de très beaux cheveux noirs : oh ! pour cette partie de sa personne, elle était belle sans contestation ; eh bien ! avec tout cela, même un fort joli pied et une jolie main, deux choses que je mets presque avant de beaux yeux, comme étant de rigueur dans ce qui doit former une jolie femme ; malgré tout cela, il n'est venu à l'idée de personne, si ce n'est du prince Borghèse, de soutenir que madame Dupuis était une belle personne. Elle était bonne femme autant qu'une créole désœuvrée peut l'être ; et l'on sait jusqu'où va cette bonté. En résumé, elle était ennuyeuse, autant qu'il est permis de l'être ; de plus, pas mal flatteuse, ce qui me paraissait monstrueux, car je n'étais pas habituée à ce genre de faire sa cour, et je n'avais aucun penchant à plier mes genoux plus bas que Gardel ne m'avait accoutumée de le faire pour une belle révérence du menuet de la cour. Je respectais Madame, comme l'amie de ma mère, et puis comme une personne qui avait toujours été parfaite pour moi et qui l'était encore ; mais ce respect, qui outrepassait les bornes de celui que je lui devais comme mère de l'empereur, n'était que l'effet de mes sentimens particuliers pour elle. Et dans une personne qui n'avait pas comme moi des souvenirs et un point de départ pour sa conduite envers la princesse, je trouvais complètement ridicule de lui voir baiser la main de *Madame*. On a dit assez souvent que j'étais haute et vaine ; j'aime encore mieux mériter ces épithètes que d'autres moins agréables pour une femme.

J'ai seulement prononcé le nom de mademoiselle Delaunay. Je veux en parler pour en dire ce que j'en pense, c'est-à-dire tout le bien qu'elle mérite qu'on dise d'elle. Mademoiselle Delaunay est une personne remarquable par son esprit, non seulement cultivé, mais par celui que donne la nature et qui ne se trouve

pas à la page 50 ou 60 des *Souvenirs* de madame de Genlis ou des *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse ¹. Elle est excellente musicienne, chante bien et peint la miniature, non pas comme un amateur, mais assez bien pour que Madame lui fît faire les portraits d'elle qu'elle donnait en présent. A tous ces avantages, elle joignait un caractère aimable et facile à vivre. On voit que ce n'est pas une personne que l'on rencontrait indifféramment. Quant à moi, je l'ai appréciée dès que je l'ai vue, et je lui dois une grande reconnaissance pour les heures agréables qu'elle m'a fait passer lorsque j'allais à Pont pour y faire mon service.

On voit par tout ce que je viens de dire que les femmes de la maison d'honneur de MADAME étaient des personnes dont on pouvait faire quelque chose en y comprenant madame Dupuis, qu'on pouvait prendre pour s'ennuyer faute de mieux. Maintenant il me reste à parler des hommes.

Madame avait pour chambellans et pour écuyers les personnes les plus étrangement choisies pour ses goûts et pour son humeur. Je n'en excepte qu'un seul; c'était mon excellent ami, le comte de La Ville, autrefois attaché au roi de Sardaigne. Quant à M. de Brissac et à M. d'Esterno, au général d'Estrées, à M. de Beaumont, tout cela s'ennuyait chez Madame, et le service qu'ils y faisaient s'en ressentait grandement. J'ai tort cependant de mettre M. le comte de Beaumont dans la catégorie des autres. S'il s'ennuyait, il faut dire qu'il n'ennuyait certes pas les autres, car il est bien spirituel et surtout bien divertissant, surtout dans un lieu comme la cour, parce qu'il était méchant comme la

¹ J'ai beaucoup connu une femme qui avait appris par cœur les *Souvenirs de Félicie* et les *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse; les uns lui servaient dans le monde et les autres dans les rapports moins bruyants, et cette femme passait dans un certain monde pour une personne d'esprit.

peste, et moqueur à se moquer de sa grand'mère. Mais c'est égal, je sais que j'aimais fort à le rencontrer, parce que nous faisons ensemble de ces bons rires qui font tant de bien. Il est le frère de M. de Beaumont, chambellan de l'impératrice Joséphine ¹.

M. d'Esterno est trop peu connu de moi, pour que j'en puisse parler d'une manière assez positive pour asseoir un jugement. Il a fait peu de service chez Madame, et jamais nous ne nous y sommes rencontrés autrement allant faire notre cour. Du reste, M. d'Esterno est connu trop honorablement dans le monde pour avoir besoin d'un portrait de lui. Il était beau-frère du duc de Vicence et beau-père de MM. de Mornay, dont l'un est le mangeur de cœurs le plus glouton qu'on ait encore vu. Mais cela commence à se passer, à ce qu'on dit.

M. de La Ville était l'homme qui convenait à Madame. L'empereur aurait *fait* lui-même le chambellan qu'il mettait auprès d'elle, qu'il ne l'aurait pas mieux formé. C'était un composé des meilleurs manières, des facons les plus courtoises, les plus exquises comme politesse de cour; connaissant ensuite le degré convenable où il fallait placer chacun, ce que ne connaissent pas plus notre dame d'honneur et tous les autres, y compris madame la comtesse de Fleurieu, et excepté M. de Beaumont, que s'ils se fussent réveillés sous Clovis après s'être endormis sous Jacob. Mais M. de La Ville conduisait la petite cour de Madame, lorsqu'il était de service, avec une adresse toute charmante, dont la princesse elle-même ne se pouvait blesser. L'empereur le sut, et je me rappelle qu'un jour, au dîner de famille, il questionna Madame comme une

¹ Ni l'un ni l'autre ne sont parens du général Beaumont, aide-de-camp de Murat.

petite fille sur ce qui se faisait chez elle. Plusieurs fois il fronça le sourcil; et lorsqu'on arrivait à ce que faisait faire M. de La Ville, il donnait un signe de tête comme assentiment. M. de La Ville était fort lié avec madame de Saint-Pern, et nous formions un trio très intime pendant le peu de temps qu'a vécu cette pauvre madame de Saint-Pern.

Une chose assez singulière, c'est que M. de Brissac, qui par son âge devait avoir été nourri dans toutes les traditions et les pratiques de la cour de France, n'en avait guère conservé que le mouvement de mettre la basque de son habit, Dieu me pardonne, sur sa main, lorsqu'il la présentait à la princesse pour monter en voiture. C'était le meilleur des hommes, poli, doux, et le plus inoffensif qu'il y ait eu jamais au monde. Il était laid, vieux, et de plus un peu bossu; je crois même qu'il l'était tout à fait; mais, je le répète, il était le meilleur des humains. Madame ne l'aimait pas, et le pauvre homme était loin de soupçonner la vraie cause de sa disgrâce. Il avait habituellement des coliques: c'est un mal qui peut frapper un duc et pair comme un vilain; c'est aussi ce qu'il avait fait. Ce pauvre M. de Brissac était donc obligé de sortir au moins quinze fois par jour du salon de Madame lorsqu'il était de service. Cette ouverture et fermeture de porte agissait sur les nerfs de madame, et lui inspira une sorte d'antipathie contre ce pauvre M. de Brissac; et pour le dire avec vérité, je comprenais l'humeur de Madame, j'avais la chance, je ne dirai pas malheureuse, car, je le répète, il était un excellent homme, mais enfin peu agréable, de faire ma semaine avec M. de Brissac. Enfin Madame apprit par madame de Brissac elle-même la cause des fréquentes sorties de son mari; elle lui furent expliquées, mais elle ne s'en arrangea pas plus pour cela. C'était surtout au spectacle que la chose était insoutenable.

Cependant, quand il sortait, il n'y avait à craindre que le courant d'air ; mais lorsqu'il ne sortait pas, oh ! alors c'était vraiment tragique !

Quoique madame de Brissac ne fût pas partie de la maison de Madame (à son grand regret), il est impossible de parler des personnes de cette maison, et de la passer sous silence, parce quelle était beaucoup plus auprès de Madame qu'aucune de nous. Tous les soirs elle venait faire la partie de la princesse avec M. Clément de Ris, M. Casabianca, M. Chollet, deux ou trois autres vieux sénateurs dont le souvenir me poursuivait dans mes rêves après les avoir vus et entendus parler pendant toute une soirée, lorsque j'étais assis dans le salon de MADAME, depuis six heures du soir jusqu'à onze, quelquefois même minuit. Ces vieux portraits me donnaient l'idée fantastique de la tapisserie animée ; seulement la légende avait un autre aspect. C'était la ronde du printemps au lieu d'une partie de reversis. Eh bien ! madame de Brissac était là avec tout son esprit, car elle en avait elle, beaucoup, moins peut-être que sa sœur la princesse de Rohan-Rochefort, mais elle était fort spirituelle, eh bien ! elle jouait avec toutes ces perruques avec le même sourire que si elle se fût amusée. C'était une singulière femme ; elle n'était pas jolie, ne l'avait jamais été ; sa taille, haute de quatre pieds et demi, n'était pas du tout droite, il s'en fallait de beaucoup : tout était déjeté, et allait comme il plaisait au Seigneur. Avec tout cela, ou plutôt malgré tout cela, elle était coquette dans sa mise comme je pouvais l'être, moi pauvre jeune femme, qui me trouvais là avec mes vingt ans dans le cœur. Madame de Brissac me regardait, me retournait, et le lendemain il fallait donner à son valet de chambre trois ou quatre adresses pour commander un chapeau, une robe, ou choisir une étoffe ou un bijou. Cette coquetterie avait

au reste, un but louable : elle était amoureuse de son mari, mais amoureuse comme on l'est au plus matin de sa vie. Il avait été aussi dans son temps *un traître et un perfide*. Il avait aimé mademoiselle de Rothelin⁴, lorsque lui-même n'était qu'un enfant ; puis une autre s'était trouvée dans son chemin, et il l'avait abandonnée.

» Et comment donc êtes-vous devenue sa femme ? lui demandai-je un jour qu'elle me racontait ses amours avec M. de Cossé.

» — Eh vraiment, me répondit-elle avec un air naïvement triomphant, j'ai attendu : *l'autre* est morte. «

Je n'oublierai jamais l'expression vraiment comique que prit alors sa physionomie.

Elle était prodigieusement sourde. Le jour où elle fut présentée à l'empereur, elle s'inquiétait beaucoup des questions qu'il devait lui faire, et de ce qu'elle devait répondre. On lui dit que l'empereur s'informait presque toujours de quel département on était, l'âge qu'on avait, ainsi que le nombre d'enfans. Comme elle était très sourde, elle se méfia de son oreille, que la timidité pouvait rendre encore plus dure dans un pareil moment, et elle calcula que l'empereur lui adressait les questions dans l'ordre où les avait classées celui qui l'avait informée ; en conséquence, selon cet ordre, l'empereur devait lui demander de quel département elle était, son âge, et combien elle avait d'enfans. Arrive le jour de la présentation : madame de Brissac, très bien mise comme *dame* de cour, et n'ayant omis ni la *cheruske* (que déjà nous commençons à proscrire, je ne sais trop pourquoi), ni le bonnet empanaché, ni la

⁴ madame de Brissac, sœur de la princesse de Rochefort, était mademoiselle de Rothelin ; elle avait une fort belle fortune. C'est elle qui est mère d'Emmanuel de Brissac. Le fils aîné, M. de Cossé, est fils d'un premier lit. Je crois que sa mère était mademoiselle de Vierville. Sa femme est mademoiselle de Malide.

traîne luisante d'or, fait ses trois révérences à l'empereur, qui, ne s'étant pas imposé la loi de toujours demander la même chose à tous les visages extraordinaires qui comparaissaient devant lui, lui dit assez rapidement :

» Votre mari était-il le frère du duc de Brissac tué au 2 septembre? Avez-vous hérité de ses terres! »

Comme la phrase était longue, madame de Brissac crut qu'il y en avait au moins deux, et répondit en souriant et de l'air du monde le plus gracieux, parce que, en effet, elle était vraiment bonne et bienveillante :

» Seine-et-Oise, sire ¹. »

L'empereur, quoiqu'il ne fit pas fort attention aux réponses qu'on lui faisait, fut frappé probablement de l'incohérence de celle-ci, et regarda madame de Brissac d'un air tout étonné, et poursuivit :

» Vous n'avez pas d'enfants?

» Sire, cinquante-deux ans. » Et toujours ce même sourire.

L'empereur ne lui fit pas d'autres questions, et continua le tour du cercle. Il avait compris que madame de Brissac avait au moins l'oreille dure.

Maintenant je dois ajouter qu'elle était une bonne amie, et une excellente femme. Mes rapports avec elle, quoique fort particuliers en raison de ma place chez Madame, ne furent cependant jamais ceux de l'intimité; mais je l'ai assez connue pour affirmer qu'elle était aussi une très bonne mère. Je ne sais pourquoi elle n'était pas attachée, elle, de sa personne, à celle de Madame; elle y eut été bien mieux et plus convenablement que d'autres, que Madame elle-même ne vo-

¹ L'une de ses terres était en effet dans le département de Seine-et-Oise.

avait pas avec plaisir, en raison de leur sotte et ridicule morgue.

Quand au reste de la maison, il y avait bien encore le général d'Estrées, second écuyer, et M. de Quelen, frère de monseigneur l'archevêque de Paris; puis l'évêque de, premier aumônier; ensuite M. Guieu, le secrétaire des commandemens, qui mourut peu de temps après, et fut remplacé par M. Decazes..... — Comment M. Decazes?.... — Lui-même.... — Allons donc... — En vérité... — On l'appelait alors *la fleur des pois* de la cour royale. Il avait épousé mademoiselle Muraire, puis il devint veuf... mais nous en parlerons incessamment. C'est, du reste, un homme spirituel surtout, et dont il y a beaucoup de bonnes choses à dire.

En arrivant à Paris après une aussi longue absence, je fus frappée du changement de physionomie que la société avait subi de nouveau. Lors de mon retour d'Arras, ce changement de physionomie m'avait été signalé d'une façon si tranchée sur le temps précédent, que sur les quatre mois que je demeurai à Paris, j'en passai deux à m'étonner en voyant des gens raisonnables se laisser dominer par les hochets que la petite main de l'empereur leur jetait au visage. Je quittai Paris avec la conviction que cette fièvre se calmerait; mais, à mon retour, je la trouvai plus ardente que jamais. L'avidité excitée par l'ambition était au plus haut degré de son paroxysme; les femmes surtout étaient insoutenables à voir et à entendre manifester leur prétentions. Non seulement rien n'était changé, mais la fièvre était même devenue maligne, lorsque le malade rencontrait quelque obstacle dans son chemin. C'était une soif de faveurs, de places... c'était... c'était pitié... Chaque jour les cartons du grand-chambellan, du grand-maître des cérémonies, du maréchal Duroc, étaient

remplies de demandes, de pétitions instantes, faites par les mêmes personnes qui plus tard renièrent cette cour impériale, en vrais saints Pierres, avant que le coq eût chanté.

Le prince héréditaire de Bade était arrivé à Paris. Comme il est mort, cela ne lui fera pas beaucoup de peine si je dis qu'il était le plus désagréable personnage que j'aie jamais vu : l'air boudeur d'un enfant mis en pénitence, pas beau du tout ensuite ; enfin un très désagréable prince et surtout un désagréable futur. La première fois que je le vis, je ne pus m'empêcher de porter aussitôt mes yeux sur la charmante personne qui allait devenir son bien : elle me parut encore plus ravissante. Destinée des princes ! la douce et charmante jeune fille aurait fait une si jolie fiancée !... Elle souriait bien dans les fêtes données pour son sacrifice..... mais son sourire était triste... Comment ne l'eût-il pas été !... Parmi les fêtes qui se succédèrent à l'occasion de ces premières noces royales dans la famille de l'empereur, il y en eut une qui fut comme particulièrement distinguée des autres, en ce que les divertissemens offrirent une variété toute nouvelle ; il y eut un quadrille : c'était le premier que l'on voyait à Paris depuis la révolution. La princesse Caroline, qui venait de recevoir le titre de grande-duchesse de Clèves et de Berg, fut celle qui donna l'idée de ce divertissement vraiment royal. On fut long-temps à se décider pour le costume ; enfin, comme cela arrive toujours lorsqu'on veut écouter vingt avis, on en prit un épouvantablement laid. Tout en n'aimant pas Louis XIV, l'empereur voulait que sa cour se modelât sur la sienne. Je sais que, lors de mon retour de Portugal, il eut avec moi plusieurs entretiens ; et par le mot entretiens, j'entends quelques phrases échangées, dans lesquelles je vis l'intention positive de rendre sa cour la plus brillante de l'Europe.. Il me fai-

sait lui redire avec une sorte de plaisir l'état si misérable, au milieu de leurs pierreries, que tiennent les souverains d'Espagne et de Portugal ; et je voyais que sa volonté ferait dans sa cour des prodiges, comme elle en opérait partout.

CHAPITRE XI.

Premier quadrille à la cour. — Costumes. — Les hommes *empanachés*. — La comtesse de S...M... — Aventure du schall. — Les Perroquets de Cachemire. — L'affront. — Madame Hamelin. — Le schall volé se promenant sur les épaules d'une autre. — Naples et la violation de traité. — Discours de l'empereur. — Ouverture des Chambres en 1806. — Paroles remarquables de Napoléon. — Les porte-drapeaux amovibles. — Tronchet et Target. — Mort de Tronchet. — Son Portrait.

Le quadrille dont je viens de parler était composé de quatre couleurs différentes, le blanc, le vert, le rouge et le bleu... Les dames blanches avaient des diamans ; les rouges des aubis ; les vertes, des émeraudes ; et les bleues, des turquoises et des saphirs. L'habit était de forme espagnole. C'était une robe de crêpe blanc, avec des crevés en satin de la couleur du quadrille ; et ces crevés étaient entourés d'une broderie en lames d'argent. Sur la tête nous avions des toques de velours noir, avec deux plumes blanches, Nous étions encore assez supportables, bien que l'habit fût peu gracieux ; mais les hommes avaient une tournure plus que comique, avec un habit fait, je ne puis dire comment, en *velours blanc*, de ce velours de printemps, appelé *velours ras* ; puis une écharpe, *nouée sur le côté*, de la couleur du quadrille, et une toque de velours noir sem-

blable à la nôtre. Je ne sais si l'étrangeté de ce costume me le fit trouver éminemment ridicule, mais je fus longtemps sans pouvoir regarder sérieusement quelques uns des hommes qui faisaient partie de notre quadrille. Quant à la manière dont il fut dansé, voilà encore une bonne matière à souvenirs. Au reste, nous pouvons nous rappeler cet essai de notre volonté pour être élégans et fastueusement joyeux ; car, depuis, notre cour de France a fait oublier les plus grandes magnificences de celles de François I^{er} et de Louis XIV.

Il arriva à l'une des répétitions de ce quadrille, qui étaient dirigées par Despréaux, mon ancien maître de danse, et que nous allions faire dans la galerie de Diane, aux Tuileries, un événement assez singulier, qui peut servir de pendant à l'aventure de mes boucles d'oreilles.

La princesse Caroline avait dans sa maison d'honneur une dame piémontaise, femme du comte de S....M....n. C'était une personne spirituelle, agréable, ayant de ces cœurs chauds et sincères dans leur affection, qui demandent impérieusement notre amitié parce qu'ils nous donnent toute la leur. Elle était surtout très en dehors dans l'expression de ses sentimens, comme dans tout ce qu'elle ressentait vivement : elle le prouva dans la circonstance que je vais rapporter.

La princesse Caroline lui avait donné un fort beau schall de cachemire blanc ; qui avait une particularité qui le rendait rare ; c'était des perroquets qui figuraient les palmes : ils étaient bien un peu faits comme on fait les perroquets à cachemire, mais enfin on ne peut pas demander à des perroquets perchés sur un schall s'ils ont déjeuné, et, tels qu'ils étaient, ceux-la étaient fort beaux. La comtesse de S....M....n tenait donc fort à son schall. Comme on allait le matin à la répétition, et que le premier soleil de mars éclairait brillamment cette vaste galerie, nous étions toujours fort élégantes pour

cette réunion : madame de S....M.....n mettait donc son schall, et cela était tout simple : mais il l'était aussi d'ôter le schall pour danser, parce que nous ne faisons pas du tout les bayadères dans notre ballet, et madame de S....M.....n le déposait sur l'une des banquettes, ainsi que nous le faisons toutes. Un jour nous sortions ensemble de la répétition ; elle veut prendre son schall, elle ne le trouve pas, elle le demande, le cherche, se fâche, mais tout cela ne fait pas retrouver le schall : il est décidément perdu. Madame de S....M.....n était furieuse. Un si beau schall ! un présent de la princesse !... Elle ne cessait de gémir ; elle ne veut pas monter dans sa voiture avant d'avoir été demander justice à tous les huissiers du palais, et elle promet une forte récompense à celui qui lui rapporterait son schall. Mais les répétitions s'achevèrent, le quadrille se dansa, et le schall ne se retrouva pas. Madame de S....M.....n était désolée, et avec d'autant moins de raison d'espérer, que les danseuses n'étaient pas seules dans la galerie. Nous avions souvent beaucoup de spectateurs, et les indices devenaient alors fort obscurs. Il demeura donc constant que madame de S....M.....n avait été *volée*, car elle ne disait jamais un autre mot. Un jour, à un bal chez le ministre de la marine, elle vint à moi fort émue :

« Chère madame Junot, vous savez combien j'ai été désolée de la perte de mon schall ? »

Certes, je le savais bien, car toutes les fois qu'elle me parlait, c'était de son schall d'abord, d'autre chose ensuite, puis encore de son schall.

« Eh bien ! je l'ai retrouvé ! »

» — Je vous en félicite ; mais où donc était-il ?

» — Sur les épaules de celle qui probablement me l'aura pris ; et comme vous connaissez mon schall que je vous ai montré vingt fois, je viens vous chercher pour que vous rendiez témoignage.

« — Ah ça, lui dis-je, n'allez pas faire quelque méprise ; rien n'est plus semblable à un cachemire blanc qu'un cachemire blanc.

« — Comment ? dit la comtesse de S... M....n en se reculant avec une sorte d'indignation. Comment pouvez-vous dire que mes perroquets sont ceux de tout le monde ! »

Ces perroquets me revinrent alors en tête, et je convins qu'elle avait raison.

« Mais, lui dis-je, vous n'allez pas attaquer cette personne-là devant tout le monde ?

« — Et pourquoi non ?

« — Vous auriez tort ; laissez-moi arranger cette affaire. »

Elle ne voulait pas. Je l'en suppliai ; elle consentit enfin à demeurer un peu en arrière, et je m'approchai de la jeune femme, qui était auprès de la porte, et au moment de sortir du bal. Je lui dis d'abord très-bas qu'une méprise avait été probablement faite, et qu'un schall à elle ayant peut-être été perdu, elle avait pris par mégarde le schall de madame de S... M....n. Je mis dans mes paroles toute la politesse que je pus faire entrer dans une phrase semblable ; je n'y pris mal probablement, car la jeune femme me regardant d'un air assez impertinent dans une pareille circonstance, me répondit que depuis le temps que madame de S... M....n rompait la tête à tout le monde de son schall, elle avait eu plus que le loisir de reconnaître que le schall qu'elle portait était bien le sien. Sa mère, qui était à quelques pas, et causait avec une autre personne, se retourna en entendant la voix élevée de sa fille. Mais madame de S... M....n, qui avait également entendu qu'elle rompait la tête à chacun de son schall, accourut pour plaider elle-même son affaire, ce dont je ne fus pas fâchée. « Ce schall est à moi, »

dit-elle impérativement. Et tout en parlant, elle mit la main sur le schall, l'autre lui rabatit le poignet. Je vis le moment où elles se battaient.

« Il est facile, dis-je à madame de S.... M....n, de terminer à l'heure même cette discussion. Que madame ait la bonté de dire d'où lui vient ce schall qui ressemble tant au vôtre, et à l'instant vous n'insistez plus, car alors le tort serait de votre côté. »

Je ne sais pourquoi j'avais la conviction que la jeune femme ne pourrait pas dire où elle avait acheté le schall, ce fut ce qui arriva; mais elle s'y prit mal, et son impertinence dans un semblable moment est encore aujourd'hui pour moi un sujet d'étonnement.

« — Il ne me plaît pas, madame, me répondit-elle en me regardant avec hauteur, bien qu'elle fût très-petite, il ne me plaît pas de dire où j'ai acheté mon schall. Cette affaire devient aussi par trop ridicule, et je suis étonnée que vous vous en soyez mêlée. »

Et moi aussi j'en étais fâchée, mais c'était pour elle. Eût-elle été cent fois innocente, elle devait être au moins troublée d'une telle accusation, et non pas irritée. On ne se fâche que lorsqu'on est coupable. Je regardai madame de S.... M.... d'un air suppliant. A sa place j'aurais abandonné cent schalls. Elle vint à moi, et me serrant la main :

« Vous avez raison, me dit-elle, il faut en finir. » Et se tournant vers la jeune femme :

« — Vous persistez donc à dire que le schall est à vous? »

L'autre ne répondit que par un rire amer, et en ramenant le schall sur ses épaules, comme pour braver madame S... M....n. Plusieurs personnes, que la singularité de cette scène avait frappées, paraissaient ne pas vouloir s'éloigner et connaître la fin de cette aventure. La comtesse de S.... M....n dit alors très-haut :

« Eh bien, madame, puisque ce schall est à vous, vous m'expliquerez peut-être pourquoi le nom de *Christine*, qui est le mien, est brodé en soie rouge dans la petite bordure. Madame Junot voudra bien le vérifier.

La jeune femme devint pâle comme la mort. Je n'oublierai de ma vie le regard déchirant qu'elle jeta sur moi en me remettant le schall d'une main tremblante, car son père, qui avait été retenu dans la pièce voisine, arrivait alors près de nous. Je reçus le schall d'une main tout aussi peu assurée, et je cherchai en apparence le nom de Christine, espérant que peut-être il avait été ôté; mais la pâleur de la coupable me disait que non; et en effet, ce fut la première chose que j'aperçus en le dépliant.

Ah! dit madame de Saint-Martin d'un air triomphant... mais ayant regardé la pauvre jeune femme, elle fut touchée au cœur, et me prouva dans cette soirée combien elle était bonne. « Eh bien! dit-elle, c'est une de ces erreurs qui arrivent bien souvent. Je vous renverrai *le vôtre* demain, lui dit-elle en lui serrant la main fortement. C'est un échange de schall, poursuivit-elle en s'adressant au père qui ne comprenait rien aux épaules nues de sa fille; nous nous sommes trompées toutes deux. Mais vous me le renverrez demain matin, » ajouta-t-elle en remarquant que la jeune femme frissonnait, et nous rentrâmes dans le bal.

« Eh bien, me dit-elle, voilà une jolie aventure !

» — Savez-vous l'effet qu'elle a produit sur moi ? lui dis-je.

» — Non.

— Celui de m'affecter au point de me rendre malade. » Et cela était vrai.

Du reste, madame de S.... M....n se conduisit à merveille dans cette circonstance. Je la suppliai de ne pas parler de cette aventure. Je le lui demandai pour

la mère de la jeune femme surtout, qui était aimée et considérée de tout le monde, et que moi-même, en mon particulier, j'aime sincèrement. Madame de S... M... n me le promet, et tint parole. Le bruit qu'on ne put éviter fut si vague et si léger, que jamais la chose ne fut connue que de moi, de madame la comtesse de S... M... et quelques personnes qui se trouvaient là au moment de l'explication.

Une aventure presque semblable arriva à peu près à la même époque à madame Hamelin. Elle était dans un bal; elle se lève pour danser une contredanse, et laisse à sa place un fort beau schall noir; elle revient, le schall n'y était plus, et madame Hamelin le voit qui se promenait sur les épaules d'une dame fort connue. Elle va à elle :

« Madame, vous avez mon schall ?

— Pas du tout, madame.

— Mais, madame, c'est si bien le mien, que je vais vous dire le nombre des palmes : il y en a treize, nombre assez rare.

— Mon schall a également treize palmes.

— Mais, dit madame Hamelin, j'y ai fait un accroc en entrant ici.

— Ah, mon Dieu ! il se trouve aussi un pareil accident au mien. C'est précisément la raison qui me l'a fait acheter, parce qu'on me l'a vendu moins cher. »

Le moyen de disputer avec une personne aussi déterminée à suivre le précepte de Basile, *que ce qui est bon à prendre est bon à garder* ? Madame Hamelin perdit son schall, et n'eut pour consolation que la petite vengeance de raconter l'histoire ; mais la femme coupable d'une telle action ne devait pas savoir rougir.

Les événemens politiques les plus importants se préparaient alors en Europe. Le royaume de Naples ve-

naît d'être occupé par une de nos armées, commandée par Joseph Bonaparte, ayant avec lui Masséna, dont les deux lieutenans étaient Gouvion Saint-Cyr et le général égyptien Reigner. On a beaucoup parlé de cette prise de possession du royaume de Naples; je ne veux certes pas excuser l'empereur dans plusieurs actes arbitraires qu'on lui reproche peut-être avec raison, mais cet événement n'est pas dans le nombre de ceux que l'on peut blâmer. Par le traité du 21 septembre 1805, le roi de Naples Ferdinand IV s'engageait à rester neutre pendant la guerre avec l'Autriche; il était dit spécialement dans ce traité, *« que le roi de Naples s'engageait également à ne confier aucun commandement à des officiers russes, autrichiens, ou appartenant à d'autres puissances belligérantes, ni à des émigrés français. En retour de ces promesses, l'empereur Napoléon s'engageait à retirer toutes les troupes du royaume de Naples. »* Mais qu'arriva-t-il? c'est que Ferdinand IV oublia la foi jurée, ou plutôt s'en rappela pour la trahir. Fallait-il donc supporter une insulte? Nous sommes bien résignés maintenant, mais alors il n'en allait pas ainsi : et dès que l'injure montrait sa tête altière, le canon grondait aussitôt sur elle.

« La maison ¹ de Naples a cessé de régner, dit
 « l'Empereur en ouvrant le Corps-Législatif de l'année
 » 1806; *elle a perdu sa couronne sans retour.....* La
 » presque de l'Italie est réunie au grand empire. J'ai
 » garanti, *comme chef suprême*, les souverains et les
 » constitutions qui en gouvernent les différentes par-
 » ties... Il m'est doux de déclarer ici que *mon peuple a*

¹ Ce discours fut prononcé tel que je le rapporte ici. — Le *Moniteur* l'a transcrit un peu altéré, mais le voilà, sauf quelques omissions tout-à-fait inutiles à conserver. — Il contient quelques mots remarquables à cette époque.

» *fait son devoir*. Au fond de la Moravie, je n'ai pas
» cessé un seul instant d'éprouver les témoignages de
» son amour et de son enthousiasme... Français!... cet
» amour fait ma gloire, bien plus encore que l'étendue
» de vos forces et de vos richesses!... »

Ce discours fut prononcé par Napoléon, le 2 mars 1806, le jour de l'ouverture du Corps-Législatif. Sans être accusé de *prévention en sa faveur*, on peut dire qu'il était alors un géant de gloire pour l'Europe et pour le monde, lorsque, vainqueur de forces bien plus nombreuses, il avait fait triompher la France, et de sa main planté le drapeau tricolore sur les remparts d'une capitale étrangère. Et cette conquête, il ne la garda pas cependant.... Il remit sur son trône celui qui depuis le fit descendre du sien pour y remettre un parent dont les liens étaient bien faibles à côté des droits de Napoléon comme son gendre et comme père de son petit-fils.... Et cette généreuse clémence ne l'eut-il pas trois fois!... Ah! pour quelques instans soyons donc justes... équitables... *honorables pour nous-mêmes!!!.....*

Quelques jours après cette cérémonie de l'ouverture des Chambres, qui fut importante, surtout en raison de l'état politique de l'Europe, dont les cabinets tremblans méditaient cependant encore de nouvelles agressions, il mourut un homme non seulement fameux dans la jurisprudence, mais parmi tout ce qui comprend une honorable action : c'est Tronchet; il était d'abord, comme jurisconsulte, un des plus célèbres dans la docte faculté. Mais sa défense de Louis XVI le signalera à la postérité comme un homme noblement et dignement courageux. Je connaissais déjà personnellement M. de Séze, et j'ai toujours conservé pour lui la même amitié que lui portaient mon père et ma mère. Je connaissais aussi Tronchet, mais seulement par re-

lations, par mon tuteur, M. Brunetière qui était aussi l'ami de Gohier. On voit que son amitié était bien indépendante des opinions.

Tronchet était un homme d'un haut talent et d'une probité sévère. L'Assemblée constituante appréciait ses lumières, et les mettait à haut prix. Napoléon, dont l'œil savait aussi juger le talent, le fit, malgré son grand âge (il avait, je crois, quatre-vingt-sept ans), concourir pour beaucoup à la rédaction du Code civil. Cambacérès, malgré l'espèce de barrière que le procès de Louis XVI semblait élever entre eux, ne parlait de lui que dans les termes les plus admiratifs... Ce n'était pas encore la mode de ne trouver de talent qu'à ceux qui sont de notre opinion. Maintenant la chose en est au point, qu'on est un imbécile si l'on ne crie pas autour de la bannière plantée dans un salon. Et cela, c'est dans toutes les factions... Pourquoi donc cette exigence?... Eh mon Dieu! il faudrait se rappeler que rien n'est *moins inamovible* que ces charges de porte-drapeau.

Louis XVI, reconduit au Temple le 12 décembre 1792, après un interrogatoire de cinq heures, pendant lequel il fut vainement en position grande et belle, mais voyant la mort qu'on lui destinait, Louis XVI demanda pour conseils *Target*¹ et *Tronchet*... Target refusa... Ce n'est pas son refus qui me paraît répréhensible... Si ses opinions étaient arrêtées sur la culpabilité du roi, il ne pouvait pas le défendre; mais alors il devait en dire franchement et hardiment la raison avec cette loyauté toute républicaine, dont les hommes vraiment républicains d'alors faisaient hautement profession. Loin d'agir avec cette franchise, il écrit à la

¹ M. de Lally réclama aussi ce dangereux honneur. C'est un des beaux traits de sa vie. — Cazalès et Malouet l'ont aussi demandé; tout le monde connaît ce qu'a écrit Nèker à ce sujet.

Convention une lettre presque cauteleuse, dans laquelle il refuse, en donnant pour raison la faiblesse de sa santé, et il se portait très bien, ainsi que son âge qui, disait-il, était de soixante ans, et il est prouvé qu'il n'en avait que cinquante-quatre.... Peu de temps avant, il avait défendu une cause méprisante et méprisée, celle du cardinal de Rohan. Tronchet, presque septuagénaire, et souffrant, accepta la noble mission de défendre non pas un roi, mais un homme..... un homme menacé de mort !..... Ses paroles sont remarquables.

» Tout homme qui se trouve appelé, dit-il, d'une manière si publique à la défense d'un accusé, ne peut » lui refuser son ministère sans prendre sur lui-même » de prononcer un jugement *téméraire, avant tout examen des pièces...* et *barbare* après cet examen. »

Où, Tronchet était un honnête homme.

Maintenant nous sommes entrés dans une route dans laquelle se trouvent à chaque instant de nouveaux portraits à tracer, soit comme nécrologie, soit comme biographie vivante. La chose ne m'est nullement agréable, à moins que je ne parle de mes amis, et encore de mes amis les plus intimes, je le dis avec franchise, mais elle est indispensable dès que je me suis décidée à continuer ces Mémoires. Depuis quarante ans il s'est succédé bien des individus sur la scène du monde politique et sur celle de la vie privée, l'une et l'autre ont fourni une grande foule d'acteurs. Dans le nombre il en est beaucoup dont la biographie¹ est tellement inexacte ou tout au moins si vague, que l'on est obligé de la rectifier, et que l'on sent le besoin de remplacer

¹ Dans trois biographies sur mon mari, il y a eu erreur sur sa naissance ; l'une le fait naître à Montbard, l'autre à Dijon, et un troisième à Châtillon-sur-Seine.

par un portrait vrai et positif, au moins en tout ce qui concerne les détails matériels de l'individu, une notice sèche et très souvent fautive. La chose est ensuite d'autant plus nécessaire que nous venons de traverser une époque dont l'un des effets les plus remarquables est d'avoir presque effacé les traditions locales. Jadis ces traditions se conservaient très souvent d'une manière douce et facile, *oralement*. La grand-mère, en contant des histoires pour abréger les soirées d'hiver, disait comment M. le duc de Richelieu avait le nez fait ; comment il regardait une jolie femme lorsqu'il *la lorgnait* pour bonne ou mauvaise intention. C'est par ce récit du coin du feu que j'ai une foule de souvenirs bien intéressans ; il y en a d'autres burlesques ; mais en général tous plaisent à retrouver, parce que jamais on ne rencontre dans les Mémoires de ce temps des choses comme j'en ai entendu redire à ma mère, à M. de Narbonne, à ma bonne et spirituelle amie, la comtesse de la Marlière. Maintenant il n'en est plus ainsi ; et lorsque les débris d'une génération, qui a été en grande partie détruite par une autre action que celle du temps,

Il est impossible d'imaginer toutes les histoires du temps passé que sait ma vieille et excellente amie : elle et M. de Cherval pourraient en composer plusieurs volumes, qui certes seraient bien amusans, parce que ces histoires donnent une couleur à toutes les figures qui comparaissent devant nous comme à un appel fantasmagorique. Souvent c'est un mot sur un homme que nous nous représentons comme le type de l'élégance, et ce mot le transforme à l'instant. C'est ainsi qu'une fois en parlant du maréchal de Richelieu, M. de Cherval me disait qu'étant aux derniers mois de sa vie, il était toujours si *coquet*, que, pour cacher ses rides, il se faisait tirer la peau sur le haut de la tête ; et lorsque le valet de chambre l'avait amené à lui, il la liait avec un ruban, puis on recouvrait le vieux chef et la vieille peau avec une perruque bien poudrée et surtout bien *noirée* ; ensuite, comme par le déplacement de la peau les sourcils étaient remontés d'un pouce, on en peignait d'autres. Il n'y avait plus les oreilles qui s'en allaient aussi derrière la tête, et que l'on ne pouvait plus ramener.

auront entièrement disparu, avec eux disparaîtront aussi une foule d'anecdotes curieuses sur les hommes et les choses de la grande époque. Je crois que cela est fâcheux, parce que la postérité, puisqu'il faut dire le grand mot, y perdra la connaissance de beaucoup de faits particuliers, contribuant positivement à faire connaître les mœurs nationales. L'histoire ne surgit pas d'abord toute grande et toute majestueuse; elle se pose sur un terrain qu'on lui aplanit; elle s'édifie ensuite; mais avec quoi? avec cette foule de matériaux que lui fournissent les traditions conservées. Parmi ces traditions, les portraits sont les plus utiles; et si quelquefois la passion excitée par l'esprit de parti, jette sur la toile quelques touches trop vigoureuses ou trop faibles de ton, la comparaison, qu'il est à la disposition du lecteur de faire, rétablit l'équilibre, et fait porter un jugement qui est rarement faux. Il y a ensuite des exceptions; mais où n'existent-elles pas?

Il semblait que cette année de 1806 dût être aussi fatale à notre marine qu'elle avait été favorable à nos succès sur le continent. Une nouvelle défaite fut annoncée à l'empereur. J'avais été témoin, ainsi que je l'ai rapporté, de la satisfaction qu'il ressentit lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire d'Algesiras; le hasard me rendit de nouveau témoin de sa douleur, je puis dire le mot, en apprenant la prise du vice-amiral Lincolns, qui fut capturé par les Anglais comme il revenait de l'Inde. Il avait avec lui un seul vaisseau de ligne et une frégate, et l'ennemi avait non seulement des forces supérieures, mais toute une escadre. Le premier mouvement de l'empereur fut terrible; il laissa échapper un jurement effroyable.... L'impératrice Joséphine lui dit quelques mots à voix basse; il répondit toujours avec emportement, et j'entendis le mot.... et puis... » Pauvre Magon!.... » Le premier moment avait dû être

effrayant, car sa figure était bouleversée, et il savait la nouvelle avant d'entrer chez l'impératrice, où nous étions alors; mais il se remit bientôt; et revenant à lui, il parla de l'amiral Linois dans les termes les plus flatteurs, et tels que ce brave et habile marin mérite qu'on les emploie à côté de son nom. Il rappela Algesiras, et je puis certifier que le jour où il apprit le combat d'Algesiras il pleura de joie; je l'ai déjà rapporté dans l'un des précédens volumes, et je le redis encore. Hélas! le combat qui avait eu lieu quelques semaines avant cette dernière affaire, entre l'amiral anglais *Duckworth* et le contre-amiral français *Leissègues*, était le coup de mort donné à notre marine. Voilà la plaie qui ne pouvait se fermer. Cette prise de l'amiral Linois était le coup de poignard appelé coup de merci. Notre marine avait déjà eu les bras et les jambes coupés à Trafalgar; la tête était tombée à la bataille perdue par M. Leissègues dans la baie de Santo-Domingo. Il est vrai de dire aussi que nous avions un malheur constant en ce que nos forces étaient *toujours* inférieures à celles de l'ennemi. Ainsi, cette fois, comme presque toujours, nous nous sommes trouvés en nombre minime. Les Anglais avaient sept vaisseaux, deux frégates et deux sloops; l'escadre anglaise enfin portait cinq cent dix-huit canons. Quant à nous, nous n'avions que cinq vaisseaux, deux frégates et une corvette. Nous ne pouvions opposer que quatre cent vingt-six canons. L'engagement dura deux heures et demie avec un acharnement dont rien ne peut donner une idée. Un de mes cousins, qui alors était dans la marine impériale, et qui faisait partie de l'équipage de la corvette; m'a dit que tout ce que l'on savait des désastres de Trafalgar ne pouvait donner un aperçu de l'horreur de cette bataille de Santo-Domingo. Enfin, malgré la résistance héroïque de nos marius, trois vaisseaux

français furent pris, et deux autres jetés à la côte furent brûlés après avoir échoué. J'ai entendu le récit de ces deux combats par deux témoins oculaires, en vérité je ne sais auquel deux je donnerais la palme victorieuse du martyre, malgré cette injustice du sort qui appelle vaincu celui qui souvent a recueilli le plus de gloire.

Quelque temps après ces nouvelles désastreuses, il en arriva une de Saint Domingue, en ce qui regardait la partie française; et cette nouvelle était ce qu'elle devait être, puisque Dessalines en était l'auteur. Le monstre avait fait massacrer tous les blancs qui étaient demeurés au Cap-Français. Ce tigre altéré de sang, et l'on peut le dire sans métaphore, avait annoncé dès long-temps ses projets atroces dans la proclamation qu'il avait faite en prenant possession de l'île lors de la malheureuse capitulation du général Rochambeau, qui, au fait, ne pouvait plus tenir le pays avec une armée moissonnée par la fièvre jaune, un climat de feu, et la plus sanguinaire de toutes les guerres, mais surtout qui ne pouvait obtenir aucune confiance après les artifices sans excuse aucune employés par le général Leclerc, qui avait fait prendre ou plutôt qui avait achevé de faire prendre les blancs en horreur¹. Après cette capitulation du général Rochambeau, Dessalines devenu maître de la plus grande partie de l'île, fit cette proclamation dont j'ai eu long-temps un des exemplaires, que m'avait rapporté mon cousin :

» ... Frappez, soyez sans merci!... *Mon bras sus-*

¹ J'ai entendu des hommes habiles et connaissant parfaitement toutes les circonstances de l'expédition de Saint-Domingue, dire que dans l'espace de vingt-un mois il avait péri de mort violente plus de soixante mille individus, et près de quatre-vingts, si l'on compte les noirs noyés, mitraillés, etc. Je parle non-seulement des pertes militaires, mais des massacres.

» pende au-dessus de leur têtes a trop long-temps dif-
 » féré de frapper... Semblable à un torrent qui rompt
 » sa digue, et qui renverse tout obstacle qui voudrait
 » s'opposer à lui, que votre fureur vengeresse brise
 » dans sa course impétueuse tout ce qu'elle rencontrera
 » devant elle. Quel est le vil Haïtien ; si indigne de la
 » régénération, qui ne croirait pas accomplir les décrets
 » de l'Eternel en exterminant ces tigres altérés de
 » sang !.... S'il en est un seul, qu'il fuie ; la nation in-
 » dignée le rejette de son sein ; l'air que nous respirons
 » n'est pas fait pour ses organes grossiers..... c'est l'air
 » pur de la liberté auguste et triomphante... Oui, nous
 » avons rendu à ces cannibales guerre pour guerre,
 » crime pour crime, outrage pour outrage ; oui, j'ai
 » vengé l'Amérique !... l'aveu que j'en fais à la face de
 » la terre fait ma gloire et mon orgueil... guerre à mort
 » aux tyrans ! voilà ma devise... Liberté !... indépen-
 » dance ! voilà notre cri de ralliement. »

En admettant que les nègres aient pu souffrir dans
 la personne de quelques uns d'entre eux, fallait-il donc
 autoriser d'aussi sanglantes représailles ?... oh ! les An-
 glais étaient chrétiens..... et l'évangile n'apprend pas à
 rendre outrage pour outrage.... Cependant cette pro-
 clamations ne fut jamais l'œuvre d'un noir. Le style en
 est non seulement trop relevé pour qu'on en puisse
 douter, mais il y règne une teinte d'habileté plus con-
 sommée que ne pouvait l'être la ruse du tigre, telle que
 pouvait l'avoir Dessalines. Cette proclamation fut dis-
 tribuée dans l'île. On la traduisit en créole pour ceux
 des noirs qui n'auraient pas bien compris les mots trop
 recherchés qui s'y trouvent, puis le feu s'alluma. Oh !
 je le répète... comment l'Angleterre a-t-elle pu souffrir
 le massacre du Cap-Français ! Les noirs, excités par
 cette atroce proclamation, coururent sur les blancs, un
 poignard dans une main et une torche dans l'autre.

L'appel du monstre noir au carnage ne devait-il donc pas être étouffé par le pouvoir anglais?... il en avait la puissance... Oh ! c'est une atrocité !

Hélas ! j'avais des parens, des amis dans les victimes qui furent non seulement égorgées, mais livrées aux plus indignes outrages... Ma voix a le droit de s'élever contre ceux qui pouvaient empêcher le mal¹ et qui ne l'on pas fait.

Junot était toujours à Parme. Je recevais souvent de lui des lettres dans lesquelles il me chargeait de demander à l'empereur s'il me fallait partir pour l'aller joindre. C'était une petite ruse que je comprenais fort bien, pour savoir s'il demeurerait long-temps à Parme. Mais la chose était plus facile à ordonner et à tenter qu'à mener à bien. Napoléon n'était pas un de ces hommes qui répondent à ce que vous leur dites, lorsque la chose ne leur convient pas. Aussi je tint conseil avec la princesse Caroline, que je voyais toujours dans des rapports d'intimité qu'elle-même avait eu le bon goût de maintenir, et moi, de mon côté, celui de ne pas provoquer. Elle me dit que je ferais bien de parler à l'empereur la première fois que je le verrais, soit chez Madame-mère, soit chez l'une des princesses :

* M. Descourtils, savant et botaniste distingué, connu surtout par son bel et rare ouvrage de la Flore des Antilles, était au Cap, où il avait des propriétés, lors du massacre des blancs. Il fut, comme tous les hommes distingués par leur savoir, et que les nègres avaient choisis, renfermé dans une maison de la ville contre laquelle ils braquèrent ensuite quatre pièces de canon pour que les infortunés éprouvassent à la fois tous les genres de supplices. Aussitôt que la flamme et l'écroulement de la maison forçaient les infortunés à sortir de leur dernier asile, ils étaient égorgés sur les cadavres encore palpitans de leurs amis et de leurs parens. M. Descourtils fut sauvé par un prêtre, qui, le sachant dans cette maison qui avait contre elle un double jugement d'extermination, puis qu'elle renfermait la vertu et le savoir, se hâta d'y courir ; et usant envers les nègres d'un reste de pouvoir que lui donnait la superstition sur les nègres, il eut le bonheur de sauver son ami, et de conserver aux sciences un de leurs dignes soutiens.

» Mais ne lui demandez pas d'audience pour cela, » me dit-elle.

Elle avait raison. Au premier mot que je dis à l'empereur de mon voyage, il me demanda avec une sorte d'humeur si c'était Junot qui me chargeait d'être *son ambassadeur* auprès de lui, et si mes lettres de créance étaient bien en règle. Je me donnai bien de garde de répondre que Junot m'avait écrit même de demander une audience, et je dis que de moi même, sans remplir le rôle d'ambadrice, bien *que je le fusse encore*, je prenais la liberté de lui demander si je pouvais joindre mon mari et lui mener ses enfans, qu'il n'avait pas vus depuis plus de six mois.

C'est ici le lieu de faire remarquer de nouveau combien Napoléon tenait à tout ce qui sanctionnait le repos et l'accord intérieur des ménages. On était *sûr* d'être écouté de lui aussitôt que cette corde était atteinte. Il se tourna vers moi, en prenant lentement une prise de tabac, comme il faisait toujours lorsqu'une idée ne lui était pas désagréable, et avec un demi-sourire :

« Vraiment ! dit-il, comment, c'est vous qui voulez aller joindre Junot !.... mais c'est très bien... ce serait encore mieux, si, en lui conduisant ses enfans, vous lui meniez des garçons..... Mais vous ne faites que des filles »

Et me faisant un signe de tête gracieux, il s'éloigna en soupirant. J'écrivis cette petite conversation à Junot, et sa réponse fut une demande instante de me mettre en route aussitôt que je le pourrais. Il était impatient de me revoir, mais surtout d'embrasser ses filles, dont la plus jeune n'étant pas venue en Portugal avec nous, était éloignée de lui depuis près de vingt mois. Il m'écrivait que le palais des ducs de Parme était arrangé admirablement pour me recevoir. Il me faisait la description de mon appartement ; et certes, je pouvais

être tentée d'aller faire la petite souveraine, d'après tout ce qu'il me disait, non seulement du *palais de Parme*, mais de la manière dont lui-même y était placé. Parme est encore dans le nombre des lieux dont je puis invoquer le témoignage avec honneur et gloire en faveur du père de mes fils.

Ce palais des ducs de Parme me rappelle une histoire assez comique arrivée dans le temps des guerres d'Italie, et dont mon frère fut l'un des acteurs, ou plutôt à laquelle il donna lieu, ainsi que l'un de nos amis qui existe toujours, et qui s'appelle M. Briche. Tous ceux qui le connaissent savent à quel point il est aimable, et vraiment amusant dans la conversation; c'est l'un des plus drôles esprits que j'ai jamais rencontrés. Ma mère et mon frère avaient pour lui beaucoup d'amitié, car il était aussi bon que spirituel. Nous aimions aussi tendrement sa femme. Comme elle était blanche et douce, belle et blonde? et pourtant avec cette peau de satin blanc elle était Italienne. Je l'aimais aussi beaucoup, et elle était bien bonne pour moi.

M. Briche était employé dans l'administration de l'armée d'Italie : en quelle qualité, voilà ce que j'ai oublié; je crois pourtant que c'était comme commissaire des guerres, mais cela ne fait rien à l'affaire, Il était alors fort lié avec Albert, qui, après avoir rempli les fonctions d'agent supérieur de la république à Massa-Carrara, conjointement avec M. Suchet, frère du maréchal, avait été nommé à la même place à Parme pour faire rentrer les contributions imposées par l'armée d'Italie. Il était fort bien établi dans le palais ducal, et faisait sa besogne tout en chantant, en aimant et modulant sur *la harpe sonore* en vrai chevalier troubadour. Le fait est que, plaisanterie cessante, il menait bonne et joyeuse vie à Parme. M. Briche, passant par la ville, fut voir son ami Albert; ils passèrent gaiement la jour-

née en célébrant nos victoires ¹, et M. Briche repartit le même jour à quatre heures du matin, après avoir promis à Albert de le voir à son retour :

« Tu l'oublieras, lui dit mon frère.

« — Non, sur ma foi.

« — Ta parole?

« — Je te la donne. Quelle que soit même l'heure à laquelle je passerai, je m'engage à t'aller voir, fût-ce même au milieu de la nuit. »

M. Briche va je ne sais où, et y demeure trois semaines : retournant à Milan il traverse Parme de nouveau, et se propose de tenir parole, cependant en arrivant il voit qu'il est de trop bonne heure pour espérer de trouver Albert éveillé. Il était cinq heures du matin, mais on était en été ; il faisait un temps admirable : « Et puis, après tout, disait-il, voyez le grand malheur ! Il est cinq heures, je ne puis lui donner que peu d'instans ; ainsi nous pourrons déjeuner, dire des folies, et je remonterai en voiture. »

Il se disait tout cela en cheminant vers le palais ducal. La sentinelle, qui voit un homme en uniforme avec la cocarde tricolore, lui présente les armes, et le laisse passer. Briche traverse les cours solitaires et silencieuses, et monte le vaste escalier ; il connaissait l'appartement d'Albert ; et se dirige, même sans conducteur, vers sa chambre à coucher. Il arrive à la porte, et comme il méditait une surprise à sa manière, il l'ouvre doucement, et s'avance sur la pointe du pied vers le lit où le guide un ronflement qui faisait trembler les vitraux.

« Diable ! dit M. Briche, ce pauvre Permon s'est en-

¹ M. Briche avait servi autrefois, et faisait partie d'un ancien régiment d'artillerie. Il était du régiment de l'empereur.

rhumé d'une façon sévère..... Comme il ronfle.... c'est un orgue.

Ma per bacco, non è un organo sonante.

Et s'approchant du lit à la lumière incertaine qui éclairait la chambre au travers des jalousies fermées, il se penche et se dispose à réveiller joyeusement le dormeur-ronfleur en le prenant par le nez, chose d'autant plus facile qu'Albert avait un nez de la plus immense dimension, et que ce nez se présentait à M. Briche surgissant d'un bonnet de coton ; celui-ci le prend, le tire, et secoue rudement le dormeur en chantant de toutes ses forces :

.... Et s'approchant
Doucement du hamac
Où l'autre ivre de rack
Était tout au bivouac ;
Vous le prend par la tête, et crac
Le voilà dans le sac.

Mais avant qu'il eût fini sa chanson, l'homme endormi dégage son nez et son bonnet de coton, pousse des cris affreux en appelant au secours.

« Aux armes ! s'écrie-t-il.... aux armes !..... ce sont les Autrichiens.... aux armes !..... Ahie !.... ahie ! mon nez... C'est le diable... Arrêtez cet homme !... c'est un voleur !... au voleur !... au voleur !... »

Mais vraiment Briche ne s'était pas amusé à attendre une explication. Le fait est que mon frère était parti pour Milan, où l'avait appelé le général en chef, et qu'il avait remis le palais ducal, sa chambre et même son lit à celui qui le remplaçait, et qui par aventure se trouvait avoir un nez encore plus long que celui de mon frère, ce qui n'était pas chose facile. A peine M. Briche se fut-il aperçu de sa méprise involontaire, que, reje-

tant l'homme au bonnet de coton au milieu de ses couvertures, il s'échappa en courant comme un cerf dans les longues galeries, les vastes escaliers, déserts à ce moment de la journée, et lui laissant le passage libre; il passa comme un trait devant la sentinelle qui ne l'accueillit pas aussi civilement qu'à son arrivée, et qui, bientôt avertie par les cris du nez écrasé venu en chemise sur la galerie pour hurler au voleur, lui cria aussi de s'arrêter, mais vraiment il n'avait pas garde.

« Sont-ils fou de crier ainsi pour un nez serré !.... Mais, que diable aussi, Permon pouvait bien dire à la porte que l'on m'avertît de son départ... je n'aurais pas été secouer cette tortue dans son écaille... Quelle figure hétéroclite il a cet original-là ! »

Tandis qu'il discourait ainsi en lui-même en traversant les rues ordinairement désertes de Parme, mais bien autrement encore à cette heure de la journée, l'*original* avait mis ses culottes, et était arrivé à la poste au moment où l'*assassin* de son nez allait monter en voiture.

« Monsieur, dit Briche avec un sérieux comique au pauvre supplicié, dont le nez ressemblait en ce moment à une betterave par suite de sa pression *amicale*, M. de Permon aura l'honneur de remercier votre nez de la manière dont il représente le sien. »

Et s'élançant dans sa voiture, il part en faisant un salut de la main au pauvre monsieur, qui demeure la bouche béante, les yeux plus qu'ouverts, et l'air hébété, regardant fuir cette voiture, qui lui paraissait maintenant une chose fantastique, ainsi que l'homme qu'elle emmenait. Tout-à-coup il tressaile, la voiture est devant lui; et comme dans sa préoccupation il a été aussi distrait qu'un homme d'esprit, il ne l'avait pas vue revenir.

« Monsieur, lui dit Briche, toujours avec ce flegme

si plaisant dans un homme de son caractère, j'ai réfléchi que peut-être vous désirez savoir le nom de celui qui vous a réveillé d'une façon si inusitée? Je m'appelle Briche, et suis votre très humble et très obéissant serviteur Allons, postillon, marche à présent, et bon train. »

Non seulement il était amusant dans ses saillies, mais il était parfaitement aimable, et ses manières étaient celles d'un homme bien né et bien élevé.

Il n'en était pas ainsi de son frère, le général Briche. Il avait en lui, comme par esprit de contradiction, toutes les parties de caractère opposées à son frère. Il était sans doute homme d'honneur, brave soldat, excellent homme dans la vie privée; je n'attaque aucune de ses qualités personnelles, mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il était bien bizarre et même des plus étranges, surtout lorsqu'il voulait parler; l'éloquence n'était pas la partie soignée de son esprit. Il me frappa surtout le jour où il m'amena sa femme, jeune personne charmante, et nièce du duc de Feltre. Je la plaignis aussitôt que je la vis, parce que je compris à l'instant que nul rapport ne pouvait exister entre ces deux êtres si différens l'un de l'autre. Madame Briche était jolie, et ses manières douces et distinguées contrastaient grandement avec celles de son mari. Ce jour-là, précisément, il fut encore plus remarquable qu'à l'ordinaire. Comme il avait été colonel d'un régiment de hussards, et que Junot était son colonel-général, il prétendait que j'étais *la mère de tous les hussards*, et conséquemment d'un homme tel que lui : il m'appelait *sa petite maman*; c'était à n'y pas tenir. Quelques jours avant, il avait eu chez moi une scène d'un genre singulier. Ne trouvant pas Junot, et n'ayant pas de ses cartes sur lui, il entra dans la loge du suisse pour y écrire son nom. Il n'y avait eu ce moment que la femme de mon

suisse, que je n'avais pas fait venir d'Amiens pour l'être, comme M. Dandin, mais bien de Bourgogne, et qui, ainsi que son mari, soutenait dignement la réputation du nom bourguignon. Le mari n'en portait pas moins très bien son baudrier et sa hallebarde, et la femme en était quitte pour s'aller coucher après toutes fois avoir été bien dûment battue, parce que dans la loge du suisse, comme dans le salon, comme dans la mansarde, il faut que le mari ait la permission de faire ce qu'il ne permet pas à sa femme; on sait que c'est l'usage. Quoi qu'il en soit, Manette n'avait pas encore reçu la correction conjugale, et, tout en l'attendant, elle battait les murailles de sa loge en se promenant; par un hasard singulier, ou plutôt ordinaire, le général Briche se trouvait dans un état tout-à-fait semblable. D'abord, il ne fit pas attention à la démarche peu assurée de Manette; mais au vacillement de l'écritoire qu'elle lui présentait, il se reconnut probablement, et, par un effet sympathique, il leva les yeux sur Manette.

« Oh! oh!..... dit-il en la regardant avec attention. Eh! mon camarade!... touchez là, mon camarade!... Vous avez, pardieu, d'aussi belles moustaches que moi!..... Savez-vous que cela n'est pas beau du tout pour une dame?... Oui, parbleu!... elles sont aussi longues que les miennes, ses moustaches! »

Et avançant la main, il voulut prendre les moustaches de cette pauvre Manette, qui, en effet, en avait d'aussi noires et d'aussi belles que si elle eût été un tambour-major. De plus, elle était... *fea como un diablo*, mais elle n'aimait pas qu'on le lui dît. Le général Briche, qui était en *train de rire*, ainsi qu'il nous le dit ensuite, jura que les *deux moustaches s'embrasseraient*. Manette, qui n'était pas fort accoutumée à de semblables politesses, se crut insultée, et cria : A l'in-

solent ! Le général n'en fit que rire, et il avançait toujours. Mais Manette n'avait pas beaucoup sa tête ; lorsqu'elle vit que l'attaque était véritable, ce qui, certes, prouve le plus contre l'état de la raison du général, elle lui donna de sa main noire et sèche tout au travers de la moustache qu'il voulait marier à la sienne, et se mit à crier comme une brûlée, en appelant au secours..... Tous ceux qui se rappelleront la figure de Manette seront tout aussi étonnés de l'attaque que de la résistance.

CHAPITRE XII.

Plaisirs prolongés de l'hiver en 1806. — Bonne humeur de l'empereur. — Les bals et les distractions. — Le *galop* de Napoléon. — Mon départ pour l'Italie. — Correspondance de Russie. — Madame Demidoff. — Madame Dewoff. — Madame Zayoncheck ; aujourd'hui vice-reine de Pologne. — Notre intimité. — Son portrait. — Prince Joseph Poniatowski. — Joseph Bonaparte roi de Naples. — *Le roi de Mortefontaine*. — Les trois sœurs. — Mort de Napoléon. — *Héritage du feu roi notre père*.

On dansait toujours aux mois d'avril et de mai de 1806, et pourtant nous étions au printemps. Mais l'empereur voulait que la cour fût brillante, et elle ne pouvait l'être, il le comprenait bien, que par les joies et les plaisirs. Cependant son humeur à lui-même ne le portait pas à toutes ces joies folles. Cette humeur et ses goûts lui faisaient au contraire chercher sinon la solitude, au moins une *vie calme dans l'activité*, c'est-à-dire qu'il aurait aimé à faire dix lieues au galop, parce qu'il prenait un exercice violent tout en donnant cours à des pensées importantes ; tandis que dans une fête il était contraint de s'occuper des femmes et des hommes, et de leur dire de ces phrases qui devaient leur prouver que le souverain s'occupait d'eux. Mais Napoléon, tout en ayant de la répugnance à suivre cette manière bruyante de vivre, en voyait la nécessité, et ce n'était

pas lui qui sacrifiait un intérêt puissant à *un vouloir personnel* à sa convenance.

Junot m'écrivit à cette époque pour me demander de nouveau de hâter mon voyage. Ils s'ennuyait à Parme, et désirait me revoir, ainsi que ses enfans. Mais je ne pouvais partir, mes deux filles étaient toutes deux malades, l'aînée surtout l'était assez sérieusement d'une fièvre miliaire, la cadette d'une tumeur dans la bouche. L'excellent M. Desgenettes, qui alors leur donnait ses soins, les guérit assez promptement, mais non pas pour entreprendre, étant aussi jeunes, un voyage de quatre cents lieues. J'écrivis donc à Junot que je me mettrais en route à la fin de mai, mais pas avant.

Il avait fait merveille dans son expédition de Parme ou plutôt des Apennins, pour parler plus juste. Les insurgés furent punis sévèrement, et cela devait être, quoique les malheureux ne fussent pas les premiers coupables. Mais le peuple fut là ce qu'il est partout, l'instrument employé non seulement pour un autre, mais contre lui-même. Austerlitz était bien près de nous, et le souvenir en était bien récent..... La cour de Rome avait aussi en souvenance le peu de résultat qu'avait produit son voyage ultramontain, et tout à l'heure j'en vais donner une preuve, qui pourrait trouver plutôt sa place dans le journal de l'Estoile, ou dans les Mémoires de Sully, que dans les miens.

J'avais conservé mes relations avec beaucoup de mes amis de Moscou et de Pétersbourg. Ils entretenaient avec moi une correspondance suivie, surtout ma bonne Elisabeth et cette excellente madame Diwoff, qui, jusqu'à son dernier jour, m'a conservé une tendre amitié. Je recevais donc, malgré la guerre, très souvent des nouvelles du Nord, et depuis la paix j'en avais encore plus assidument. Elisabeth avait bien vengé, mais mes amis de Pologne, espérant toujours une délivrance,

qu'il était dans l'intérêt de Napoléon encore plus que dans le leur peut-être d'opérer, tenaient ma curiosité au courant des affaires de ce pays. J'aimais fort le caractère des Polonais, non seulement pour tout ce qu'ils ont de noble et de chevaleresque, mais aussi pour leur constance dans leur fortune. Ils se montrent toujours entourés d'une brillante auréole. L'empereur a pu juger de leur courage et de leur dévouement, et pourtant ils n'avaient *qu'une espérance* ! Qu'auraient-ils donc fait s'ils eussent été entièrement libérés par lui !..... C'est alors qu'ils auraient mis entre la Russie et la France une muraille vivante, qui aurait opposé des cœurs palpitans d'honneur au fer de lance des Cosaques.... Oh ! que j'ai eu une triste et longue conversation avec le malheureux prince Poniatowsky lorsqu'il vint ici passer quelques heures avant la campagne qui fut la dernière de sa noble vie ! On sait trop bien aujourd'hui, car on le sait par l'expérience, tout ce que la France pouvait attendre de la *récréation* du royaume de Pologne.

Puisque j'ai tracé le nom de la Pologne, il me faut parler ici d'une amie qui est Polonaise, et dont je fis la connaissance à cette même époque (1806) ; c'est madame Zayoncheck, femme du général de ce nom qui a fait les campagnes d'Égypte avec Napoléon, et fut depuis vice-roi de Pologne. Il était toujours au service, et sa femme habitait Paris, elle était ma voisine, et cette circonstance fit d'abord naître entre nous des rapports qui devinrent bientôt intimes par le charme que madame Zayoncheck savait répandre dans le commerce habituel de de la vie :

Elle a beaucoup vu, beaucoup retenu, et elle est personne à beaucoup de souvenirs, dont aucun ne reçoit son reflet de l'autre : tout est distinct, chaque chose a sa couleur. Une *causerie* de plusieurs heures avec

madame Zayoncheck, est une mosaïque parfaite de ton et de dessin. Je ne puis rendre le charme de sa conversation. Pour donner, au reste, une idée de son aimable langage si naturel, et cependant fin et tout subtil, de cette malice sans méchanceté, pour le faire comprendre enfin, il faudrait parler comme elle; pour faire son portrait ressemblant, il faudrait ses couleurs.

J'ai dit tout à l'heure que j'avais conservé beaucoup de relations avec la Russie et la Pologne. Ces relations se maintenaient, non seulement par des envois mutuels que nous nous faisons mes amies et moi, mais par une correspondance suivie. Elle était bien plus active depuis la paix d'Austerlitz, car, quoique nous ne fussions pas de grandes politiques, madame Demidoff, madame Diwoff et moi, cependant il y avait dans la rupture de nos deux nations un motif sinon de refroidissement, au moins de circonspection; mais depuis la paix nous recommencions *nos jaseries*, lorsque tout-à-coup je reçus une lettre de Moscou, dans laquelle on me parlait d'une manière *qui parut* probablement singulière, car je *fus questionnée* sur cette correspondance. Cependant le roi de Prusse venait de signer un traité ratifiant, à quelques modifications près, la convention provisoire de Vienne ¹, et de faire une belle proclamation pour remercier la France de lui avoir abandonné l'Électorat de Hanovre, en indemnité de ce qu'il avait donné un morceau d'étoffe pour faire un manteau de souverain un peu écourté, par exemple à Berthier ². Mais tout cela n'était, au fait, que des démonstrations forcées, et Napoléon connaissait la véritable façon de penser de

¹ 15 décembre 1805.

² La Prusse abandonna la France lors du traité de Presbourg (26 décembre 1805), les pays d'Anspach, Clèves, Bareuth et Neuschâtel. C'est ce dernier qui, quelques mois plus tard, devait être érigé en principauté souveraine pour Berthier.

tous ces rois, qui, plus tard, lui dûrent leur couronne, et qui préludaient à l'ingratitude par la perfidie. Déjà la haine se nourrissait d'une jalousie en proportion de la gloire de Napoléon : cette gloire était alors à son apogée. Dès lors, Napoléon devait avoir pour ennemis naturels tous les souverains de l'Europe. Ce fut en vain qu'il les combla de bienfaits. Les mieux partagés ne virent dans ces bontés d'un noble cœur, ou tout au moins dans ces plans d'une haute politique, que la crainte d'un être faible ; et ces hommes, que d'un mot il faisait monter et descendre de ces planches de sapin qu'ils appelaient leur trône, se croyaient redoutables, et rêvaient la puissance.

Hélas ! dans ce même temps le vertige royal s'empara aussi de sa grande âme. Ses frères et sœurs devinrent rois et reines.... Madame Murat fut appelée grande-duchesse de Berg, et Joseph Bonaparte fut enlevé à ses goûts paisibles pour aller régner sur l'antique Parthénopée.

« Laissez-moi roi de *Mortefontaine*, disait-il à son frère ; je suis bien plus heureux dans cette enceinte, dont je vois le terme, il est vrai, mais où je puis répandre le bonheur autour de moi. »

Sa femme, madame Joseph Bonaparte, éprouvait aussi le même regret de quitter ses douces habitudes ; mais Napoléon avait parlé, et il n'y avait plus qu'à se taire et à obéir.

« La maison de Naples a cessé de régner, avait-il dit, et un nouveau roi est donné aux Deux-Siciles. »

La princesse Elisa fut celle de sa famille que l'empereur favorisa la première de la souveraineté en lui donnant la république de Lucques qu'il érigea en principauté. Lorsque la princesse Caroline vit sa sœur aînée avec une couronne souveraine, elle aussi voulut que son front d'ivoire en fût orné. Elle fut grande duchesse

de Berg. Vint ensuite le tour de la princesse Pauline. Oh ! pour celle-là, ce fut une véritable guerre que l'empereur eut à soutenir. Enfin elle fut duchesse de Guastalla ; ce n'était pas grand'chose. Mais le moyen de lui donner même une taupinière à gouverner ! S'il y avait eu des *royaumes de l'air* comme au temps des Sylphides, on l'aurait mise dans un nuage rose et bleu bien parfumé, et puis on l'aurait envoyée régner dans ces régions fortunées, où l'on conduit les peuples avec une touffe de fleurs pour sceptre. Pour ici-bas, il n'y fallait pas songer. Ce n'était pourtant pas ce qu'elle voulait, elle tenait à régner, comme Dandin à juger. Ses larmes et ses jolies impatiences amusèrent son frère pendant quelque temps ; mais il n'était pas patient de sa nature, et finit par s'en fâcher. Venait ensuite madame la duchesse de Clèves ; soit qu'il n'y eût pas de duc de Nemours dans son duché, soit qu'une de ses sujettes, fille d'un cordonnier de Dusseldorf, et fort grande dame du reste à la cour impériale, lui eût parlé trop d'égale à égale, elle n'aimait pas beaucoup son lot, et eût voulu pour beaucoup qu'on en fît un petit royaume. La princesse Elisa trouvait, de son côté, que Lucques et Piombino étaient de misérables principautés. Elle se plaignit ; la princesse Caroline se plaignit ; la princesse Pauline se plaignit : ce fut un chœur de doléances.

« Ah ça ! dit l'empereur, qu'est-ce donc que tout cela signifie ? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes ? *il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père.*

Un jour j'avais accompagné Madame à Saint-Cloud. Elle avait été dîner avec la princesse Borghèse, qui occupait alors le rez-de-chaussée du château ; l'empereur y vint dans la soirée. En m'apercevant, il me dit en riant :

« Eh bien ! madame Junot, vous n'êtes donc pas encore partie !

» — Sire, j'attends que mes filles soient entièrement rétablies ; et je me mettrai aussitôt en route.

» — Ah ça ! savez-vous bien, dit Madame, que vous devriez bien me laisser *mes dames* ? Voilà madame Junot qui depuis un an n'a pas fait son service, et maintenant vous l'envoyez en Italie.

» — Ce n'est pas moi qui l'y envoie, c'est elle qui veut partir ; demandez-lui plutôt. »

Et me regardant en souriant, il me fit un signe très-significatif. Dans ces momens-là sa physionomie était vraiment charmante.

« Eh bien ! dites donc que c'est vous qui voulez *absolument* partir pour Parme.

» — Mais, sire, je ne peux pas mentir. Je n'ai pas du tout envie d'y aller. »

Il fit un de ces éclats de rire particuliers chez lui, parce que en général il souriait bien, mais il *éclatait* rarement, ou pour mieux dire, jamais.

« Et pourquoi ne voulez-vous pas vous en aller, madame Laurette?... Et mon pauvre nez fut pincé au sang!... « Une bonne femme doit toujours suivre son mari : c'est la loi de l'évangile.

» — Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que l'évangile n'a rien du tout à voir là-dedans ; et qu'en cette circonstance je ne suis pas une bonne femme... et puis... peut-être serais-je de trop à Parme.

» — Ah ! ah ! on vous a fait des caquets ! Ces femmes sont caillettes ! Pourquoi aussi écoutez-vous des mauvaises langues ? D'ailleurs la poule doit se taire devant le coq. Et si Junot s'amuse un moment à Parme, qu'est-ce que cela vous fait ? Il ne faut pas que les femmes tourmentent les maris, ou bien ils en feront davantage... »

Cela fut dit non pas en me regardant, mais bien en tournant les yeux du côté de l'impératrice, qui, en personne d'esprit, n'eut pas l'air de comprendre. Les scènes de jalousie commençaient à être fréquentes ; et, pour dire la vérité, il y avait lieu.

Mais j'avais ouvert non-seulement de grands yeux, mais de grandes oreilles, à ce que m'avait dit l'empereur. Je ne savais rien alors de ce que j'ai su par la suite ; et au fait il n'y avait pas de quoi fouetter un écu-reuil. Mais je regardai l'empereur avec une expression probablement comique, car il me fit de nouveau l'honneur de me rire au nez.

« Eh bien ! vous voilà toute stupéfaite pour bien peu de chose ! C'est, dit-on, pour nous une petite affaire quand nous le savons, et rien quand nous ne le savons pas. Jugez de ce que vous devez dire alors, vous autres ? Allons, que devez-vous dire ?... voulez-vous le savoir ?

» — J'écoute, sire.

» — Eh bien ! rien du tout... et comme vous autres femmes, vous ne pouvez pas vous taire, si vous parlez, que ce soit pour le trouver bon.

» — Oh ! par exemple ! s'écria Madame.

» — Quelle horreur ! dit la princesse Borghèse, je voudrais bien voir que le prince Camille s'avisât de vouloir me faire approuver... ah ! ah ! »

Et elle se retournait sur sa chaise longue, tout en drapant ses schalls. L'impératrice ne disait rien, mais elle avait les larmes aux yeux, et je suis sûre qu'une seule parole l'aurait fait pleurer à l'instant, ce que l'empereur n'aimait pas. Eh bien ! je suis certaine que c'était l'effet extraordinaire, comme impression profonde, que lui faisaient les larmes d'une femme, qui lui faisait redouter de les voir pleurer. L'homme qui ne pouvait sans émotion entendre le son des cloches à la chute du

jour, celui qui trouvait un charme particulier à voir errer une femme sous de grands arbres, quand elle était svelte et vêtue de blanc¹; cet homme devait être bien impressionnable, et sans doute il cachait cette nature sous une écorce plus rude et plus sèche; ensuite cette écorce est peut-être devenue inhérente à lui-même. Mais pour qui l'a bien connu, il est démontré qu'à côté d'une foule de traits cités par la malveillance et qui se trouvent être justes, parce que dans le cours de cette vie qui n'eut aucune autre pour modèle, il s'est trouvé des momens où sa volonté devait briser du fer; alors elle devenait de diamant. Ah! que les mystères de cette grande âme sont profonds et sublimes! que de coups d'œil curieux et profanes, que de regards impurs sont venus souiller son sanctuaire, en y fouillant avec sottise et âpreté, pour y trouver quelque *nouveauté* dont l'exploitation pût rapporter quelques écus de plus. Je me sens soulevée d'indignation, lorsque je vois ce colosse immense sur lequel s'acharnent aujourd'hui les corbeaux de la littérature, en déchirant de leur bec crochu et sanglant les lambeaux qui le couvrent encore². Ah! laissons cela.

La cour était alors fort attentive à tout ce que faisait l'empereur.... Il était amoureux au moment du sacre, ainsi que je l'ai dit, et cet amour *était positif*. Pendant mon absence il y avait eu du trouble. L'impératrice

¹ On sait combien il était sensible au son des cloches. Quelquefois à la Malmaison il s'arrêtait tandis qu'il se promenait dans le parc, pour écouter les cloches de Rueil ou de Bougival. — Quant à la femme vêtue de blanc et marchant sous les arbres, il avouait que rien ne lui paraissait plus charmant.

² Une chose remarquable, c'est que tous les beaux talens de notre époque ont évité, même en différant d'opinion, d'attaquer la mémoire de Napoléon. Le héros de notre littérature poétique l'a loué dans des vers immortels, et M. de Lamartine en a parlé dignement et noblement comme ennemi, M. de Châteaubriand également.

avait été blessée par la conduite de la personne aimée, m'avait-on dit, et cette personne avait été invitée à aller prendre les eaux. L'empereur, en faisant cette concession, avait eu de l'humeur, et l'impératrice s'en ressentait quelquefois lorsqu'une nouvelle jalousie venait la troubler; car, tout en ayant le cœur touché, l'empereur ne se refusait aucune distraction, et *ça variait* même beaucoup, ainsi qu'on le disait, pendant le voyage pour le couronnement d'Italie.

Le fait est qu'au moment dont je parle il y avait du trouble dans la famille impériale. On parlait déjà sourdement du départ de la princesse Louis, et bien que ce fût pour occuper un trône, on la voyait s'éloigner à regret de la cour dont elle était l'âme. Elle me rappelait Henriette d'Angleterre, Quant à la princesse Caroline, ce n'était plus cela. De toute la famille, elle était peut-être la seule qui n'avait pas appris à être princesse. Sa sœur Pauline s'y entendait encore mieux. Elle avait un air moqueur qui ne lui allait pas le moins du monde. Elle pouvait bien se railler de celles qui avaient la peau brune parce qu'elle était blanche; mais, outre que cela n'était pas généreux, parce qu'on prend sa peau dans le sein de sa mère et qu'on n'en change pas à volonté, la chose était de mauvais goût. Une autre raillerie qu'elle se permettait souvent, et qui n'avait pas le sens commun surtout d'une princesse impériale, c'était la manie qu'elle avait de se moquer de la manière de marcher des femmes. Ainsi, par exemple, lorsqu'on faisait la répétition du quadrille, et qu'elle était au haut bout de la galerie, elle dominait en plein toutes les arrivantes, et faisait sur chacune d'elles des réflexions jamais piquantes, mais toujours moqueuses... « Madame, lui dis-je un jour en regardant la dame qui était de service auprès d'elle, madame Lambert est bien heureuse, elle est venue avec Votre Altesse. »

Mais tout-à-coup il me revint à l'esprit que la princesse m'avait dit plus de vingt fois, en regardant marcher et danser madame Lambert :

» Ne dirait-on pas qu'elle cherche des épingles? »

Et je souris, en gardant pour moi ma réflexion. Le fait est que madame Lambert, jeune, jolie et gracieuse personne, ayant de l'esprit, de ces talens qui se font écouter et regarder avec un plaisir qu'on peut avouer parce qu'il est réel, avait la vue fort basse, et que cet inconvénient, fâcheux seulement pour elle-même, au reste, car elle a les plus beaux yeux du monde, lui donnait une attitude penchée qui avait beaucoup de grâce, et qui en avait surtout beaucoup plus que le *ricanement* de pensionnaire qu'avait conservé la princesse Caroline malgré sa dignité *de princesse du sang*.

Mais le plus curieux de la chose, c'est qu'avec toute cette profusion de fraîcheur, ces touffes de lis et de roses, qui étaient du reste un objet ravissant lorsqu'elle les abritait dans un petit lit de tulle brodé, doublé de satin couleur de rose, enveloppée à demi dans des camisoles de point d'Angleterre, des bonnets également en dentelle de Bruxelles, et tout cela noué avec des rubans de même couleur, mais si frais, si charmans, et puis si peu serrés... tout cela était bien attrayant vu de cette manière. Mais aussi, lorsque ces bottes de jasmin et de roses se mettaient en devoir de marcher comme les autres, c'était comme celles qui marchaient le plus gauchement qu'elles s'en acquittaient; et malgré cela, le *ricanement* n'en accueillait pas moins les femmes bien faites qui franchissaient le salon rond de l'hôtel de la rue de Provence, et plus tard, ceux de l'Elysée-Bourbon, que madame Murat ne fut occuper que quelques mois après le couronnement.

Il est une chose assez singulière, c'est la différence qui existe dans la tournure des fils et des filles de la

famille Bonaparte, tandis que leurs visages sont aussi semblables; les têtes sont toutes au même type; ce sont les mêmes traits, les mêmes yeux, la même expression (j'excepte l'empereur), et puis la forme du reste de la structure est totalement disparate. La princesse Borghèse était une gracieuse nymphe. Sa statue, faite par Canova, et qui *a été moulée sur elle* offre à la vue une ravissante créature. On a prétendu que l'artiste avait corrigé des défauts dans la jambe et dans le buste. Je sais que *j'ai vu* les jambes de la princesse Borghèse, comme tous ceux qui la connaissaient un peu intimement, et que je ne me suis pas aperçue *de leurs défauts*; et pour dire la vérité, on pouvait juger de cette perfection de taille par sa démarche; elle était lente, parce qu'elle souffrait; mais on voyait à la grâce de ses mouvemens comme ses membres étaient bien attachés l'un à l'autre. Comme sa tête tournait sur ses épaules; comme elle s'inclinait! Son oreille sans être ourlée, ainsi que je l'ai dit, voilà la seule imperfection de sa personne. La grande-duchesse de Toscane était non seulement mal faite; mais toutes ces choses qu'on appelle bras et jambes étaient attachées au corps comme cela s'était trouvé. Les os étaient carrés, et la charpente très osseuse, ce qui formait un semblable désagréable. Venait ensuite la princesse Caroline, qui prouvait que trois sœurs peuvent se ressembler, et pourtant être bien dissemblables. J'ai déjà parlé de sa figure. Elle était jolie au premier coup d'œil, parce qu'une extrême fraîcheur séduit d'abord par son éclat; mais, en l'observant, on trouvait de petits yeux, des cheveux ordinairement abondans, et qui, après avoir été blonds; dans l'enfance, n'étaient plus ni bruns ni blonds; des dents très blanches, et que ce malheureux ricanement montrait avec une trop grande complaisance, parce qu'elle n'étaient pas en manière *de fil de perles* comme

celles de l'empereur et de sa sœur Pauline. Ensuite sa tête réclamait un corps plus grand de deux pouces au moins. Quant à ses épaules, elles étaient sans doute bien grasses et bien blanches, mais tellement rondes et tellement surmontant le cou, qu'il y demeurait enfoncé, et lui rendait ainsi le mouvement de la tête, ce mouvement si charmant dans une femme, et surtout si important dans une princesse, tout-à-fait désagréable, je dirai même très vulgaire. Ses mains sont ravissantes; elles sont potelées et blanches, de ce blanc transparent qui a quelque chose d'idéal, et rappelle ce qu'un songe nous a fait voir d'une habitante de l'air. Eh bien! j'aime mieux la main de la reine Hortense; elle est aussi blanche, et puis elle est *comme il faut*; que l'on traduise ce mot comme on voudra, je n'en mettrai pas un autre, parce qu'il convient. La main de la reine Hortense est plus maigre, mais les ongles sont admirablement faits, bombés, enveloppant le doigt; la main est alongée, les phalanges sont adroites dans leurs mouvemens; on voit que cette main-là manie le burin, le pinceau, la lyre, et tout ce qui double la vie; l'autre n'était faite, on le voyait que pour effeuiller les roses auxquelles elle ressemblait jadis.

La même dissemblance existait entre les frères; l'empereur, le roi d'Espagne et le roi de Hollande étaient tous trois parfaitement bien faits, quoique petits, et le prince de Canino et le roi de Westphalie présentaient le même contraste que les sœurs entre elles. Le roi de Westphalie a la tête dans les épaules comme la princesse Caroline, et le prince de Canino est grand, comparativement à ses frères; mais il a ce même défaut dans le peu d'harmonie de sa construction comme la grande-duchesse de Toscane. Du reste, un point de mire général existe pour résumer sur un seul visage la ressemblance des huit enfans, c'est celui de Madame-mère.

On y retrouve non seulement leurs traits, mais la physionomie de chacun d'eux.

J'étais un soir chez moi occupée à donner des ordres pour mon départ, devant me mettre en route le surlendemain, lorsqu'on m'annonça le général Bertrand, alors aide-de-camp de l'empereur. Il était doux, d'une extrême politesse, et généralement aimé de tous ses camarades. Je le rencontrais toujours avec plaisir, mais il ne venait pas chez moi ; et comme alors il n'était pas encore marié, je ne le voyais qu'aux Tuileries, mais, je le répète, toujours avec plaisir ; je fus donc étonnée de sa visite. Probablement que je le lui laissai voir, car il me dit en souriant :

» Quelque désir que j'aie de vous faire ma cour, j'aurais attendu l'arrivée de Junot pour me présenter chez vous ; mais je viens par *ordre supérieur*.

« — Eh mon Dieu ! m'écriai-je, qu'est-ce qu'un ordre supérieur et moi pouvons avoir à faire ensemble ?

» — L'empereur vous fait dire de ne pas partir.

» — Cela commence à être moins effarouchant. Et savez-vous si Junot revient ?

» — Je ne sais rien du tout.

» — De positif, je le crois bien, mais comme *oui-dire* ?

» — Pas davantage. Vous savez que nous sommes silencieux comme on l'était à Venise. Ainsi donc, je ne sais rien : mais je puis deviner.

» — Eh bien ?

» — Eh bien ! je crois pouvoir dire qu'il n'y a rien que de fort heureux dans ce qui retarde votre départ.

Le général Bertrand me quitta. Je demeurai quelque temps auprès du lit de mes deux filles. Joséphine, quoique guérie, était encore convalescente, et je fus charmée qu'elle n'eût pas à supporter la fatigue d'une aussi longue route. Nous étions alors au 7 de

juillet, et la chaleur était accablante. Je demeurai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie ; puis je demandai mes chevaux, et m'en fus annoncer la nouvelle du retard de mon départ à une amie à qui j'étais alors bien chère, que je voyais tous les jours, et que j'aimais aussi véritablement ; c'était la duchesse de Raguse. Elle voyait fort peu de monde alors, et par goût vivait très retirée. J'étais la personne qu'elle recevait le plus ; et son esprit si agréable et si varié en faisait l'une des femmes les plus faites pour le charme habituel d'une causerie du coin du feu, comme pour l'agrément d'une conversation générale. Si elle savait être *amie*, ce serait une personne remarquable.

Comme mon départ était remis indéfiniment, je repris mon service, et la semaine qui suivit je me rendis à mon devoir auprès de *Madame*. En l'accompagnant au dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches ¹, je vis l'empereur, qui, tout exprès, me fit rentrer dans son cabinet, où étaient les princesses. Il était debout devant la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu, et me regarda faire mes révérences avec un air moqueur qui était presque impatientant.

« Eh bien madame Junot, on gagne toujours à voyager ! voyez comme vous faites bien la révérence *maintenant* !... n'est-ce pas, Joséphine ! Et il se tourna vers l'impératrice. N'est-ce pas qu'elle a bon air ? ce n'est plus une petite fille... c'est madame l'ambassadrice. c'est madame... »

Et il me regarda avec une expression tellement fine

¹ Nous dînions chez la dame d'honneur, ou plutôt à une table qui devait être présidée par la dame d'honneur de l'impératrice, et qui, aux Tuileries, était dans une salle à main gauche en entrant dans le pavillon de l'impératrice. Nous remontions ensuite dans le salon de service de l'empereur.

et presque subtile, qu'en vérité je rougis sans savoir pourquoi.

« Et bien ! comment voulez-vous qu'on vous nomme ? Savez-vous qu'il n'y a pas beaucoup de noms qui puisse remplacer dignement celui de *madame l'ambassadrice*.

Et en prononçant ce mot, il grossissait encore sa voix, qui était déjà grave et sérieuse dans ses inflexions ; mais il était évident qu'il était de bonne humeur. Jamais, peut-être, je ne l'ai vu si en train de causer gaiement. Il me regarda encore, et je me mis à sourire. Son caractère m'était connu ; il ne fallait pas aller trop loin avec lui, mais il fallait se donner de garde aussi de demeurer en arrière. Il sourit aussi, et me comprit sans doute, car il me dit à l'instant :

« Oh ! je sais bien que vous voudriez savoir pourquoi vous n'êtes pas partie, n'est-ce pas ?

« — C'est vrai, sire, et je voulais même demander à Votre Majesté, si nous autres, pauvres femmes nous sommes soumises à la loi militaire, c'est-à-dire à la discipline ? parce que, dans le cas contraire... »

Je ne puis dire avec quelle rapidité il m'interrompit. Ce fut un éclair de regard et de parole. Toute sa *joyeuseté* d'humeur disparut en une seconde.

« Eh bien ! que feriez-vous ?

« — Je partirais, sire, » répondis-je fort tranquillement, car jamais il ne m'a intimidée au point de ne pouvoir lui parler.

Sa bonne humeur revint sur-le-champ.

« J'ai, ma foi, bonne envie de vous laisser mettre en route, me dit-il en riant ; mais non : restez tranquille chez vous à soigner vos enfans ; ils sont malades, à ce que m'a dit *la signora Letizia*. L'impératrice prétend que ma filleule est la plus jolie petite fille de Paris ; elle ne l'est pourtant pas davantage que ma nièce Letizia. »

L'impératrice ne répondit rien : mais il était évident

qu'elle aurait voulu dire que Joséphine était la plus belle; et en qualité de mère, je trouvais que cela était. Quant à Madame, elle dit que les deux petites filles étaient bien jolies. Le fait est que la jeune princesse Letizia était belle à cette époque comme ces amours du Guide ou du Corrège; mais ma Joséphine était aussi bien charmante.

« Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente de madame Junot, signora Letizia? et vous, êtes-vous bien aise d'être auprès de ma mère? » ajouta-t-il en s'adressant à moi.

Pour toute réponse, je pris la main de Madame, et la baisai avec la tendresse et le respect que j'aurais eu pour ma mère. L'excellente femme m'attira à elle, et m'embrassa au front.

« C'est une bonne enfant, dit-elle, et je tâcherai qu'elle ne s'ennuie pas trop chez moi.

« — Oui, oui, dit l'empereur en me pinçant l'oreille; faites surtout en sorte qu'elle ne s'endorme pas en vous voyant faire *votre éternel reversis, et en fixant de manière à se rendre aveugle le tableau de David, quoique cependant ce tableau soit une leçon parlante pour ceux qui versent leur sang dans les batailles ; il rappelle que tous les souverains sont ingrats* ¹. »

Je demeurai confondue !..... Ces mêmes paroles avaient été dites par moi l'avant-veille, dans la soirée, dans une maison que je ne nommerai pas, et seulement entre quatre personnes dont je faisais partie, et que, par la même raison, je ne nommerai pas non plus. Le fait réel, c'est que je demeurai stupéfaite, et pas mal embarrassée. Mais j'ai toujours remarqué que l'empereur

¹ Ce tableau, acheté par Lucien, et laissé par lui dans le salon de l'hôtel de Brienne, est le Bélisaire de David. La composition en est différente de celle de Gérard : ici Bélisaire demande l'aumône. Il est en tout inférieur à l'autre.

avait l'admirable talent de ne s'offenser que lorsqu'il avait le temps, la volonté et l'opportunité de punir. Cela ne lui faisait *rien alors* que j'eusse parlé ainsi; seulement, il me dit avec une expression plus sérieuse, mais tout affectueuse :

« Ils ne le sont pas tous. »

Madame, qui n'était pas toujours au courant de la conversation par le peu de facilité qu'elle avait à suivre la parole française, comprenait cependant par le regard qu'elle jetait sur la physionomie déjà si expressive de son fils, qu'il y avait quelque chose entre nous.

Ah! dit-elle, Jamais Junot ne peut craindre d'être oublié par nous!... Quant à moi, toute ma vie je garderai le souvenir du jour où il vint en pleurant, me baisant les mains, m'annoncer que vous étiez en prison... Il voulait vous délivrer ou mourir avec vous¹... Oh! de ce jour-là, j'ai pris *Junot en affection comme un sixième fils mis au monde par moi*.

« — Oui, dit l'empereur, Junot est un fidèle et loyal ami... et puis si brave garçon!... Adieu, madame Junot.... adieu. » Et me faisant signe de la main, en me souriant avec affection, il rentra dans son cabinet intérieur. Au moment de passer la porte, il s'arrêta de nouveau, et me regarda tandis que je le saluais :

« Mais cette cour de Lisbonne vous a rendue tout-à fait *dame* de cour, madame Junot, savez-vous cela?

« — Vous êtes vraiment bien instruit, dit l'impératrice avec humeur. Faut-il aussi que madame Junot s'asseye par terre comme les dames du palais de la princesse du Brésil, et sur un parquet mal frotté encore! »

Rentrée chez moi, cette longue conversation, ou plu-

¹ On a vu le détail de cette arrestation dans le tome II des Mémoires. — Ce fut au moment où Albitte et Salicetti faisaient arrêter, l'empereur, alors général de brigade, et qu'ils le firent réformer, c'est-à-dire *destituer*.

tôt cette scène, me fit songer à tout ce que plusieurs de mes amis me disaient depuis quelques jours. On murmurait sourdement que Junot était nommé gouverneur de Paris ; on parlait aussi de bruits de guerre ; mais à cette époque les nouvelles politiques apparaissaient dans un jour tellement douteux, on les proférait d'une voix si basse, que leur authenticité ne prenait une couleur que lorsque les choses n'étaient secrètes pour personne. On disait que, pendant la campagne d'Austerlitz, les mouvemens de Paris n'auraient eu aucun retentissement si Junot avait été à la tête du gouvernement de la grande ville. La confiance de l'empereur en son courage était égale à celle de sa fidélité, et ce choix, au fait, s'accordait avec une *absence militaire* de l'empereur.

CHAPITRE XIII.

Arrivée de Junot à Paris. — Silence et conduite de l'empereur. — Bruits de Paris. — Le prince Louis roi de Hollande. — Questions de Napoléon. — Parme et les jésuites. — Le jeune protégé et le confesseur. — Visite au collège des jésuites. — Le fou. — Le cachot. — Le *nouveau Ravallac*. — Les imprécations. — *Monseigneur le gouverneur*. — Les soldats gardes malades. — Renvoi des jésuites. — La princesse de Parme. — M. de Talleyrand, prince de Bénévent par l'empereur. — M. de Talleyrand gracié par la Convention. — Générosité de madame de Staël.

Quelques jours après cette conversation j'étais allée passer la soirée chez une de mes amies lorsqu'on vint m'y chercher en me disant que Junot venait d'arriver. Comme il faisait très beau, je partis aussitôt à pied, ayant renvoyé ma voiture. Dans la rue de Choiseul je rencontrai mon mari, qui, impatient de me voir, s'était mis dans la voiture qui venait me chercher. Il me demanda si j'avais quelques notions qui pussent lui servir de lumière pour lui montrer la route qu'il devait tenir, car il ignorait entièrement pour qu'elle raison il avait été rappelé. Je lui dis le peu de mots que m'avait dits le général Bertrand, et nous conclûmes qu'en effet il n'y avait rien d'alarmant dans ce retour. Le lendemain, Junot fut aux Tuileries, et l'empereur le reçut avec la bonté la plus cordiale.

« Ah ! me dit-il en rentrant comme il me l'avait déjà dit à Arras, comment ne donnerait-on pas sa vie à un tel homme ? »

Cependant il ne lui avait parlé de rien. Il avait été seulement accueillant, mais sa bienveillance avait ce caractère de confiance amicale des beaux jours de l'armée d'Italie.

Beaucoup de bruits couraient alors, et chacun faisait sa nouvelle. Le prince Louis avait été reconnu roi de Hollande le 5 juin précédent, par suite d'un traité fait entre la France et la république batave. Il n'était donc plus gouverneur de Paris, et d'un autre côté on parlait sourdement, ainsi que je l'ai dit, de bruits de guerre. Il était donc nécessaire que cette place importante fût remplie par une personne non seulement dévouée à l'empereur, mais dont le caractère connu des Parisiens fût pour eux et pour Napoléon une mutuelle garantie, dans le cas où il s'absenterait.

« Ce serait une des choses qui me ferait le plus de plaisir entre toutes celles que peut m'accorder l'empereur, me disait Junot en me parlant d'une sorte d'ouverture à ce sujet que lui avait faite la princesse Caroline. Être gouverneur de Paris serait le plus haut degré de mon ambition. »

Mais l'empereur ne disait rien ; il traitait Junot à merveille, mais sans lui dire pour quelle raison il l'avait rappelé de Parme, où cependant il lui était encore nécessaire. Toutes les fois qu'il le voyait, il le questionnait minutieusement sur ce petit coin de terre de l'Italie. Il semblait qu'une sorte de prévision lui fît attacher intuitivement son regard sur le dernier asile de cette fille des Césars qui avait partagé avec lui le premier trône de l'univers. Un soir, Junot rentra fort avant dans la nuit. Il était ému, et me sembla néanmoins fort content. Il l'était en effet, et trouvait seule-

général. Junot s'aperçut à l'instant de cette effet, et l'augmenta à dessein en demandant d'un ton d'autorité à voir son jeune protégé. Le supérieur vint à ce moment pour le recevoir, en s'excusant sur ses occupations de ce qu'il ne s'était pas trouvé là au moment de l'arrivée de Son Excellence : il était pâle, presque tremblant. Junot démêla dans tout ce qu'il voyait un mystère important, et répéta sa demande d'une voix plus forte et plus impérative. Il était en uniforme et armé; quatre officiers de son état-major l'entouraient, et vingt chasseurs étaient à la porte du collège : il n'y avait pas moyen de résister, quoique l'expression de la physionomie du supérieur et du confesseur en révélât l'intention.

« Le jeune homme est bien malade, Votre Excellence, dit le supérieur; si elle voulait remettre la visite à demain, je crois qu'elle ferait mieux.

— Mais, dit Junot, si cet enfant est malade aujourd'hui assez sérieusement pour que je ne puisse pas le voir, comment sera-t-il mieux demain? Allons, conduisez-moi à sa chambre. »

Le confesseur et le supérieur se regardèrent avec un air de détresse. Junot commençait à s'échauffer.

« Voulez-vous bien, mes pères, finir cette scène? Je vous demande de me conduire à la chambre du jeune homme qui m'est recommandé; si je savais où elle est, je vous épargnerais la peine d'y venir avec moi. »

Le supérieur s'approcha de Junot, et lui dit à demi-voix :

« Monseigneur, vous allez trouver l'infortuné dans un cruel état; il a.... une... fièvre.... chaude, et..... je crains...

— Conduisez-moi, monsieur, » répéta Junot d'une voix sévère, et en arrêtant sur le moine un regard interrogateur qui le fit pâlir.

Le confesseur fit signe au supérieur, et tous deux, marchant devant Junot, le conduisirent, par des couloirs sombres et humides, dans une partie du bâtiment éloignée de toutes les autres. En voyant leur général s'engager ainsi dans des détours presque inconnus à ceux qui visitaient la maison, le colonel Grandsaigne fit un signe à ses camarades, et tous quatre s'élancèrent après lui. Ils marchèrent long-temps, puis ils entrèrent dans une petite cour fermée par de hautes murailles : là ils entendirent d'affreux, d'horribles cris, ou plutôt des hurlemens ; ils venaient d'une salle basse située dans l'un des côtés de cette cour. Junot s'y précipita en ouvrant la porte, et pensa reculer d'épouvante à la vue du spectacle qui s'offrit à lui.

Cette chambre, ou plutôt ce cachot, était à peine éclairé par une petite fenêtre grillée qui laissait parvenir dans cette pièce quelques rayons de lumière : le plancher en était de terre battue ; les murs, humides et verdâtres, n'étaient pas même recouverts par un lambeau de tapisserie ou de papier. Dans un coin de cette cave fétide était un lit, ou plutôt un coffre, sur lequel était attaché le malheureux Corse ; mais dans quel état !

Lorsqu'il était allé au gouvernement pour la seconde fois, son changement avait déjà fortement frappé Junot ; mais il tressaillit lorsqu'il aperçut devant lui un squelette ayant deux yeux rouges et ardents, une bouche ouverte, laissant sortir une langue desséchée par une fièvre ardente, dont le feu empourprait ses joues creuses d'une teinte livide quoique rougeâtre. La chevelure de cette espèce de fantôme était mêlée et remplie d'ordures et de la paille sur laquelle il se roulait avant qu'on l'eût attaché, car le malheureux était lié en ce moment avec de grosses cordes dont les nœux lui coupaient sa peau desséchée... Au moment où l'on ou-

vrit la porte, il était dans l'un de ses plus affreux accès. Il rugissait, et la fièvre doublant la force de la jeunesse, il faisait des bonds tellement violents, qu'il enlevait le grabat auquel il était attaché. En apercevant Junot, il le fixa d'un œil sauvage, et le parcourut avec une rapidité de regard qui n'avait rien d'humain, et, malgré son délire, il le reconnut.

« Ah! ah! s'écria-t-il, voilà *monseigneur le gouverneur*? Ah! ah!... donnez, donnez-moi le couteau!... Attends... attends... démon!..., Satan... Bonaparte... c'est lui qui est Satan!... L'Antechrist!... Bonaparte!.. allez, maudits, allez dans le feu éternel!... *Ite! ite, maledetti!*... » Junot demeurait immobile devant le lit de douleur de cet infortuné, ou plutôt de cette victime. Enfin, se tournant vers le supérieur qui était auprès de lui dans une attitude qui révélait à elle seule tout le crime :

« Pourriez-vous m'expliquer la cause de ce que je vois, monsieur? » dit Junot d'une voix tonnante.

En l'entendant, le pauvre insensé tressaillit comme si un souvenir eût été interrogé en lui.

« Junot!... Junot!... Bonaparte!... ils sont en enfer. ils brûlent... Bonaparte!... scélérat!... excommunié!... Oui! oui! *tue!*... *tue!*... »,

Et avec son poignet, car son bras décharné ne pouvait se soulever, il faisait le geste de plonger un couteau dans la poitrine de quelqu'un qu'il semblait tenir. Du reste, l'aliénation qui tenait à l'abrutissement. Les seuls mots qu'il prononçait distinctement étaient ceux que je viens de rapporter; quelquefois on entendait aussi *Paris.... parade revue...* Mais ce qu'il ne cessait de répéter, c'était la malédiction qu'il lançait sur l'empereur. Junot sortit de cette chambre avec le cœur serré. Il marcha pendant quelque temps en silence, puis, s'arrêtant et regardant fixement les deux religieux qui le

suivaient, la tête basse, et cherchant sans doute quelle couleur ils pourraient donner à cette aventure, il lui dit avec un accent qui n'admettait pas de réplique :

« Mes pères vous allez préparer un lit portatif pour que le malade soit *à l'instant même* transporté hors de cette maison. Faites promptement ce que je dis, car je veux assister à son départ. »

Et faisant un signe au colonel Grandsaigne pour qu'il retournât auprès du jeune homme, il se promena, en attendant que tout fut prêt, dans la cour du collège; refusant obstinément d'entrer dans la maison. Il ne connaissait pas encore toute l'horreur de la conduite des moines; mais ce qu'il présumait était plus que suffisant pour lui inspirer autant de ressentiment que de mépris. A peine quelques minutes étaient-elles écoulées que le jeune Corse parut, porté par quatre chasseurs que le colonel Grandsaigne avait chargés de lui. Il paraissait calme; mais aussitôt qu'il aperçut Junot, il voulut s'élancer sur lui... Les soldats le continrent, et il fut à l'instant transporté à la citadelle. Junot l'y suivit et le remit aux soins des soldats :

« Mes amis, leur dit-il, cet enfant est mortellement attaqué peut-être, mais des soins assidus peuvent encore le sauver. Je vous le confie : vingt-cinq louis à partager entre vous si vous le sauvez. »

Quatre jours après, les quatre premiers religieux du collège vinrent au gouvernement. Ils avaient été informés que le jeune Corse continuait à délirer, et ils se croyaient bien en sûreté; mais tous les leurs n'avaient pas été silencieux.

« Mes pères, leur dit Junot, je sais toute l'horreur de votre conduite; depuis hier j'ai appris des crimes dont le nom d'homme que vous portez aurait dû vous empêcher de vous souiller. Ce matin j'ai fait partir un courrier pour la France; ce courrier est porteur de

dépêches adressées directement à l'empereur. Attendez-vous à quitter Parme incessamment. »

Ils voulurent nier.

« Silence ! leur dit Junot ; je sais ce qui *a été dit et fait*. Allez, messieurs ; demandez pardon à Dieu si vous êtes capables de repentir. »

Il paraît, d'après ce qui fut rapporté, et ensuite confirmé, que le supérieur de ce collège des jésuites avait voulu venger le saint-père de l'affront que beaucoup d'ecclésiastiques prétendaient qu'il avait reçu de l'empereur, en n'ayant pas obtenu le retour à la tiare des trois légations cédées à Tolentino, ainsi que l'humiliation que le clergé italien voyait répandue sur les clefs de Saint-Pierre, par le voyage de son successeur par-delà les monts. Des âmes italiennes ne se contentent point de souffrir ; il faut qu'elles se vengent. Cet homme jeta les yeux sur le jeune Corse qui avait été recommandé à Junot. Les moyens les plus extrêmes furent employés. Les religieux qui déposèrent ont déclaré que souvent on le privait de sommeil, lui faisant faire des veilles au pied de la croix dans l'église, et seul, sans autre lumière que celle du tabernacle ; puis des jours entiers s'écoulaient sans qu'il prît de nourriture. C'est ainsi qu'il était traité lorsque Junot arriva à Parme. Cet enfant peu maître des impressions qu'on avait éveillées en lui, sentit à la vue de Junot, du premier aide-de-camp de Napoléon, de cet homme qu'il regardait comme l'*Holopherne* de nos jours, une indignation qui déranger le plan qu'on avait tracé pour lui. Ce fut en vain que son confesseur chercha à le ramener à l'idée première, le sacrifice d'*Agag* ; le malheureux ne voulut rien entendre. L'anathème lancé sur Napoléon lui parut justement fait pour envelopper toutes les têtes qui soutenaient son trône. Bientôt cette pensée prit une telle force qu'on n'osa pas le ramener au gouver-

nement ; car le dernier dimanche qu'il y avait dîné, il avoua en rentrant au collège qu'il avait été au moment de commencer le sacrifice ; alors on reprit l'ouvrage, mais avec des modifications. Toutefois le mal était produit. Il ne fut pas possible de ramener cette imagination fougueuse et fanatisée, et de calmer un sang brûlé par les austérités et les macérations. Le malheureux jeune homme n'avait pas en lui la force physique et morale pour supporter de semblables atteintes ; il succomba. Sa raison altérée par les jeûnes et les veilles s'écroula devant une nouvelle attaque. Il devint fou, lorsque les misérables n'en voulait faire qu'un fanatique ; il ne lui resta de sa cruelle initiation qu'une horreur profonde pour l'empereur et tout ce qui tenait à lui. Ce fut alors que ces hommes tremblèrent ; tous n'étaient pas méchants comme eux dans cette maison ; ils durent se cacher de ceux qui leur faisait craindre leur coup-d'œil sévèrement juste. La victime, désormais inutile, fut reléguée à l'extrémité d'une cour solitaire, seule, sans secours, et livrée à la mort sous toutes les formes.

Lorsque Junot acquit la conviction de ce crime vraiment épouvantable, il éprouva la colère de l'homme de bien appelé à venger la nature du malheur qu'elle a de produire des monstres. Il ne voulait cependant pas accuser sans les preuves matérielles de ce qu'il avançait. Ceux qui l'avaient instruit signèrent un procès-verbal constatant cette criminelle action. Il fut prouvé que le malheureux jeune homme que la haine religieuse de ces hommes avait désigné pour être un messenger de mort, avait été livré par eux à des tortures afin d'être en état de commettre le crime qu'on lui présentait comme une vertu, comme une couronne de gloire, et que sa fragile nature n'avait pu résister à tout ce qui avait été tenté. On avait employé tous les moyens.

Le résultat de cette enquête fut de faire conclure Junot à ce que l'empereur lui donnât l'ordre de renvoyer les jésuites des états de Parme et de Plaisance en particulier, et d'étendre la défense de les recevoir à tout le royaume d'Italie; ce qui fut exécuté. Leur malheureuse victime mourut sans recouvrer sa raison au bout de quelques semaines, malgré les soins vraiment fraternels dont les soldats l'avaient entouré. Les deux médecins que Junot avait mis auprès de lui déclarèrent que les sources de la vie avaient été épuisées dans les terribles épreuves que sa jeune imagination avait dû supporter.

Tandis que Junot était à Parme, il ne s'occupait pas seulement à punir, mais bien aussi à faire faire à l'empereur des actes de justice. Moreau de Saint-Méry, qui était son prédécesseur à Parme, avait cru qu'il était convenable à un homme de la révolution de ne s'occuper en rien du sort de la princesse de Parme, fille du dernier duc, et rien n'avait été fixé, du moins d'une manière convenable à son rang et à son nom. Junot, sans calculer comme un courtisan aurait peut-être dû le faire, mais non pas comme un homme tel que lui, écrivit directement à l'empereur que la princesse de Parme *avait droit* à un traitement qu'elle n'avait pas, et qu'il lui demandait ses ordres. Le traitement fut accordé à l'heure même.

Quelque temps avant le retour de Junot, nous avons eu un avant-goût de projets de noblesse de l'empereur, non pas par la création de quelques ordres de chevalerie, mais bien par une investiture presque féodale donnée à M. de Talleyrand. Ce fut dans le courant du mois de juin 1806 que cet homme, que Napoléon croyait alors si dévoué à sa cause et à sa dynastie, fut nommé par lui prince et duc de Bénévent.

« NAPOLÉON, empereur, etc., etc., voulant donner

» à notre grand-chambellan et ministre des relations
» extérieures, Talleyrand, un témoignage de notre
» bienveillance pour les services qu'il a rendus à notre
» couronne, nous lui transférâmes la principauté de
» Bénévent avec le titre de prince et duc, pour la pos-
» séder comme un *fief immédiat* de notre couronne...
» Il prêtera entre nos mains le serment de nous servir
» en bon et loyal sujet. »

M. de Talleyrand l'a bien sûrement prêté, ce serment.

Je retrouve, par hasard, un certificat donné à M. de Talleyrand par la Convention nationale, et dont je me rappelle le contenu ; il prouve que tous les gouvernements ont eu à se louer de lui.

» La Convention nationale, reconnaissant que le
» *citoyen* Charles-Maurice Talleyrand-Périgord (ex-
» évêque d'Autun), a puissamment secondé la révolu-
» tion par sa noble conduite comme citoyen et comme
» ecclésiastique, appréciant en outre les motifs qui l'ont
» éloigné, l'autorise à rentrer en France. »

Ce certificat est du 4 septembre 1795. Ce fut à madame de Staël, à ses soins généreux, que M. de Talleyrand dut sa rentrée.

Une particularité assez remarquable et qui ferait rire comme inconséquence, si l'on pouvait rire de pareilles turpitudes, c'est que, le 6 septembre, deux jours après ce que je viens de citer, la Convention rendait une loi *révolutionnaire* portant que les prêtres déportés et rentrés sur le territoire français *sont bannis à perpétuité*.

CHAPITRE XIV.

Junot est gouverneur de Paris. — Paroles de l'empereur. — Paris *la plus grande des villes*. — La Russie et ses préliminaires. — Sainte-Euphémie et le général Reigner. — Gaëte et Masséna. — Les douze maires et le préfet de Paris. — Emotion de Junot. — Extrait des minutes de la secrétairerie d'Etat rapporté. — Junot est nommé à la 1^{re} division militaire. — Lettre de Berthier. — Le collier de perles et le collier de diamans. — Refus. — La corbeille de fleurs et le *déjeuner de porcelaine*. — Démarche honorable, pour Junot et moi, des douze maires et du préfet. — Mot de M. de Narbonne. — *Madame la gouverneuse*. — Bonté de l'empereur. — Départ pour Pont. — Mort de madame de Saint-Pern. — *Chapatte*. — Son histoire. — Danger des romans. — La femme de chambre *modèle*. — Le mariage forcé. — Le séducteur. — Mort de *Chapatte*. — Le château de Pont.

Enfin l'arrivée de Junot à Paris fut expliquée, d'une manière brillante pour ses amis, et à la confusion des envieux et des ennemis. Il fut nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806; l'empereur, en le lui annonçant, lui dit, en lui prenant la main, ces paroles remarquables :

» Junot, tu es gouverneur de la ville que je veux rendre la plus grande des villes; je t'ai nommé à cette place importante, parce que je te connais, et que je sais que les bons Parisiens seront tes enfans encore plus que tes administrés. Ils t'aiment, t'estiment, et seront contents, j'en suis sûr, de revoir dans les mêmes fonc-

tions celui auquel pour adieu ils ont donné une épée avec des paroles aussi remarquables que celles que porte la lame : mon ami, il faut en mériter une nouvelle.

Le lendemain de la nomination de Junot au gouvernement de Paris, on publia que la Russie avait signé les préliminaires de paix avec la France. Cette nouvelle fit effet à la Bourse, et elle devait en faire ; car si la Russie ne soutenait pas la Prusse, cette dernière ne se lèverait certainement pas. Malgré la grande affaire de la confédération du Rhin, il était toujours important, du moins l'entendais-je continuellement répéter autour de moi, car on pense bien que je ne donne pas ici mon avis, que nous fussions encore quelque temps en paix avec l'Europe. Nous n'en étions pas là dans le midi ; l'insurrection de Calabre, qu'avaient préparée dès longtemps les manœuvres des agents du roi Ferdinand, avait été précédée par la bataille de Sainte-Euphémie, qui fut pour l'empereur un des coups les plus douloureux. C'était la première fois que nos troupes étaient battues sur terre par des troupes anglaises. Nous perdîmes près de cinq mille hommes à cette affaire, et les Anglais n'en perdirent pas mille. C'était le général Reigner qui commandait nos troupes.

» Reigner est toujours malheureux, dit l'empereur. »

Heureusement que dix ou douze jours après Masséna prenait Gaëte.

L'empereur n'avait pas porté un faux jugement de la satisfaction de la ville de Paris en apprenant la nomination de Junot ; aussitôt qu'elle fut connue, le préfet du département de la Seine, à la tête des douze maires, vint le voir, et lui témoigner toute la joie qu'ils ressentaient de le revoir au gouvernement de Paris. Je n'oublierai jamais qu'en rentrant dans son apparte-

ment, après le départ du préfet et des maires, Junot vint à moi, me prit dans ses bras, et pleura sur mon épaule avec une abondance de larmes dont je ne l'aurais pas cru susceptible, quelque sensible que je le connusse.

» Ah ! me dit-il, comme on est heureux de pleurer de joie !... Quel bonheur je viens d'éprouver en voyant que j'étais aimé, estimé, pour le peu de bien que j'ai pu faire ! »

J'ai dit tout à l'heure que Junot avait été nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806, mais je n'ai pas dit comment il avait été nommé. Sa nomination a eu cela de particulier qu'elle est d'abord sortie du cabinet de l'empereur, et n'a été le résultat du travail d'aucun ministère ; ainsi donc elle sortit de la secrétairerie d'Etat, ainsi que pouvait le faire celle d'un ministre. La voici copiée sur l'original :

Extrait des minutes de la secrétairerie d'Etat.

Au palais de Saint-Cloud, le 19 juillet 1806.

» Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

» Le général de division Junot, grand-officier de l'Empire, colonel-général des hussards, est nommé gouverneur de Paris.

» Signé NAPOLÉON.

Par l'empereur, le secrétaire d'Etat,

HUGUES B. MARET.

Le ministre de la guerre,

» Maréchal BERTHIER.

Par ampliation ;

L'inspecteur en chef aux revues, secrétaire-général,

» DENNÉE. »

Telle fut la forme de la nomination du gouverneur de Paris ; on voit qu'elle a une physionomie toute particulière, tandis que celle qui suivit dix jours après, comme une nouvelle marque de confiance de l'empereur, lui vint néanmoins par la voie tout ordinaire du ministère de la guerre. C'était le commandement de la première division militaire en même temps que le gouvernement de Paris ; c'est le *seul* exemple qu'il y en ait eu. La première division s'étendait alors bien par-delà Orléans, je crois même jusqu'à Blois ou jusqu'à Tours.

Berthier, que l'empereur venait de nommer prince souverain de Neuchâtel, et qui sentait vivement le bonheur de s'appeler altesse sérénissime, écrivit alors à Junot une lettre que je vais transcrire sur l'original ; elle est curieuse en ce qu'elle fera voir les sentimens de Berthier à cette époque. Il était alors à Munich.

» Mon cher Junot, si je ne suis pas le premier auquel
» vous avez fait part de la nouvelle marque d'estime
» et de bonté que vous venez de recevoir de l'empereur, je suis bien celui qui en éprouve le plus de
» plaisir, et pour vous et pour l'empereur lui-même.
» *Qui peut lui porter plus d'affection que nous ?* Je suis
» heureux quand je vois ses *vrais amis* pouvoir veiller
» à sa sûreté.

» Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher
» Junot. Mes respects à votre femme, et continuez-moi
» cette vieille amitié qui est à l'abri du temps, des circonstances, et de l'éloignement.

» Votre ami,

» ALEX. BERTHIER.

» Prince de Neuchâtel. »

Munich, 30 juillet 1806.

Quelques jours après la nomination de Junot, une personne, qui était de nos amis, vint me voir le matin. Junot était sorti. Cette personne me dit que, la ville de Paris voulant nous témoigner le contentement qu'elle éprouvait de nous revoir, et peut-être bien pour me remercier *personnellement* de ce que j'avais fait pour l'hiver de 1803, on me priait de choisir ce que j'aimerais le mieux ou d'un collier de perles ou d'un collier de diamans.

» Mon choix sera bientôt fait, répondis-je. Je ne veux ni l'un ni l'autre.

» — Pour quelle raison ? Ne refusez pas avant le retour de Junot. Consultez-le.

» — Si cela peut vous faire plaisir, je le veux bien. Mais je vous préviens que vous serez encore plus repoussé avec perte avec lui qu'avec moi. Prenez garde qu'il se tienne pour offensé... »

La chose arriva comme je l'avais dit. Lorsque Junot rentra, et qu'on lui parla de cette affaire, Junot répondit d'abord par un mouvement d'humeur, et puis ensuite par un refus. Ce n'était plus ici l'épée avec la phrase simple et si touchante gravée sur la lame.

Frochot, qui avait fait faire la demande, fut fâché du refus... » Eh bien ! dit-il, n'en parlons plus. Madame Junot voudra bien accepter un déjeuner de porcelaine et quelques fleurs pour le jour de sa fête, car nous voulons la lui souhaiter. Cela ne peut-être refusé par le général Junot ni par elle. »

Il eût fallu pour cela être de bien méchante humeur. C'était une marque d'attachement donnée réciproquement. Le conseil municipal savait que Junot faisait distribuer, par mes mains, plus de 20,000 fr. d'aumônes dans l'année, et la reconnaissance de la ville s'exprimait par leur organe.

» Jouissez de ce triomphe-là, me disait mon ami le

comte Louis de Narbonne, il est bien *vôtre* ; car tenez-vous pour certaine que jamais aucune gouvernante de Paris, fût-elle deux fois au lieu d'une et Brissac et Chevreuse, n'a vu arriver chez elle les échevins et le prévôt des marchands.

Le 10 août, en effet, jour de saint Laurent, à midi précis, le préfet de la Seine (qui était alors M. Frochot), en tête des douze maires, vint *me souhaiter ma fête*.... C'est l'un des momens de ma vie où j'ai éprouvé une émotion profondément sentie.... Je ne sais ce que j'ai répondu au compliment spirituel que me fit Frochot. Je me rappelle seulement que j'étais bien émue... Il me parla *du déjeuner de porcelaine*, puis on apporta une corbeille remplie de fleurs artificielles faites admirablement. Cette corbeille avait trois pieds et demie de diamètre. Je laisse à penser qu'elle masse de fleurs elle présentait à l'œil. De chaque côté on avait placé, près la corbeille, deux caisses contenant, l'une, un immense oranger ; l'autre un grenadier.

« Vous nous avez permis de vous présenter quelques fleurs, me dit M. Frochot ; bien que nous soyons dans la saison de l'année où il est bien facile de les avoir fraîches, nous avons préféré vous les donner ainsi, pour que le souvenir de notre hommage fût plus durable auprès de vous. »

Ah ! bien des années se sont écoulées depuis ce jour... mais jamais il ne sortira de la mémoire, non de mon esprit, mais de mon cœur.

M. Frochot ajouta que *le déjeuner* que la ville de Paris m'offrait devant avoir les *armes de la ville*, il fallait le temps de les faire appliquer sur chaque pièce ; mais nous espérons, me dit-il, que cela sera prêt avant un mois.

Eh bien ! *madame la gouverneuse*, me dit l'empereur

le jour de la saint Napoléon lorsque j'allais faire ma cour, vous faites donc la petite souveraine ! »

Je fus interdite, parce qu'il m'eût été pénible, après un si doux moment, que l'empereur trouvât à redire à ce qu'avaient fait les douze maires et Frochot ; mais, en levant les yeux sur ceux de Napoléon, je le vis sourire de ce sourire doux et lumineux, qui, je le répète, éclairait sa figure.

« C'est bien, c'est bien ; je trouve fort convenable qu'on honore ce qui est honorable. Junot remplit aujourd'hui la première place auprès de moi après Berthier : savez-vous cela, madame la *gouverneuse* ? »

C'était presque toujours ainsi qu'il m'appelait. A dater de mon retour de Portugal, il fut toujours bien bon pour moi, et me disait sans cesse un mot agréable : en me parlant des maires et de leur démarche, il ne la trouva nullement blâmable. D'ailleurs il n'y a qu'une chose à dire : au premier de janvier suivant, ainsi qu'à tous les premiers de l'an et les dix août, jours de *ma fête*, ils renouvelèrent cette démarche, et elle fut toujours autorisée par l'empereur.

Je reçus à cette époque une lettre de madame de Fontanges pour aller immédiatement à Pont-sur-Seine joindre Madame-mère, qui y passait l'été. Ce n'était pas mon tour de service ; mais madame de Saint-Pern venait de tomber malade à Pont, où elle faisait son service ; sa maladie paraissait grave, et tout faisait croire que de long-temps elle ne pourrait même le reprendre : je venais après elle, c'était donc à moi à marcher. Je laissai Junot à son tour faire *la bonne* auprès de ses filles, car je ne pouvais emmener mes enfans à Pont, quoique Madame m'eût fait proposer de me donner un appartement assez grand pour qu'elles y fussent avec moi ; mais j'avais entendu des paroles sur ce sujet, mises seulement sur autre air, et je savais que des enfans

étaient fort ennuyés dans la maison d'un autre. Junot s'était d'ailleurs donné une entorse, ou plutôt une foulure, qui devait le retenir sur un canapé une assez grande partie du temps que je devais passer chez Madame, et je partis tranquille sur ma fille et sur lui. Madame Campan m'avait trouvé une jeune institutrice, Anglaise, catholique, et réunissant, me disait madame Campan, toutes les qualités requises pour être institutrice; mais je ne devais la voir et la prendre dans ma maison qu'au mois d'octobre. Je partis de Paris, après avoir remis le soin de mes filles à Junot et à Fanchette; la bonne de ma Joséphine, n'emmenant avec moi que ma femme de chambre et un valet de chambre.

Cette femme de chambre eut une destinée trop singulière pour que je n'en parle pas ici; elle est d'ailleurs nécessaire à l'harmonie des couleurs qui servent à peindre le siècle; car cette pauvre fille eût peut-être vécu plus tranquille quarante ans plutôt avant que son imagination n'eût franchi des espaces inconnus pour chercher à pénétrer dans des régions qui devaient lui être fermées. Cette femme de chambre était depuis longtemps à mon service, et s'appelait *Chapatte*, comme son père et sa mère, parce que telle avait été la volonté de son père : le pourquoi, je n'en sais rien. Elle avait un autre nom bien simple, qui était Marguerite, mais jamais on ne la nommait ainsi; cependant ce nom était souvent prononcé, et j'avoue que j'étais loin de me douter de quelle manière.

En arrivant à Pont, je remarquai qu'elle pleurait beaucoup les premiers jours; ses yeux étaient rouges, et sa physionomie d'une tristesse que je ne pouvais m'empêcher de remarquer. J'aimais beaucoup cette pauvre *Chapatte*; je l'avais presque élevée (comme femme de chambre), et son savoir-faire était ma création. Je m'étais attachée à elle, ainsi que cela arrive toujours

lorsqu'on croit avoir créé ou fondé ; mais mes bonnes intentions avaient été outrepassées, et Chapatte, au lieu de se borner à savoir bien écrire sa langue, et conséquemment la bien parler, à faire les robes, à coiffer, savoir blanchir la dentelle, les bas de soie, enfin tout le code de la parfaite femme de chambre, crut qu'il fallait y joindre une connaissance de ce cœur qui battait sous le satin de la robe qu'elle faisait, et n'imagina rien de mieux que d'en aller faire l'étude dans tous les romans de madame Cottin, qui alors faisaient grand bruit, et certes, avec raison ; car soit dit en passant, j'en imagine pas que *Malvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde*, et même *Claire d'Albe*, soient en rien inférieurs aux romans d'invention qui paraissent aujourd'hui. On leur reprochait de n'être pas moraux ; quant à cela par exemple, ils ont au moins le mérite de présenter des fautes commises par un sentiment vrai et bien naturellement exprimé. Il l'était au reste si bien, que cette pauvre Chapatte, où plutôt Marguerite, se prit à rêver après avoir lu ces pages brûlantes ; et dans cet état qui lui faisait désirer un bonheur que demandait son âme, qu'une demi-éducation avait fait sortir de son doux sommeil, elle rencontra un jeune homme qui, comme elle, sorti également de sa sphère, voulait prouver qu'il comprenait une caste plus élevée ; mais malheureusement il ne la comprit que par ses vices.

Ce jeune homme était le premier piqueur de Junot. Son maître, qui avait apprécié son intelligence, et qui voulait l'utiliser, lui avait donné des maîtres. Il écrivait très bien, parlait l'allemand, l'italien, le portugais, l'espagnol, et connaissait géographiquement la plus grande partie de l'Europe d'une manière fort remarquable. Ce jeune homme qui s'appelait *Henri Chapelle*, était fort attaché à son maître ainsi qu'à moi, et ce fut cette dernière chose qui perdit la pauvre Marguerite, parce

que, de Lisbonne, toutes les fois que Junot envoyait un courrier en France pour porter des dépêches importantes, c'était toujours Henri qui en était chargé, et Henri, soigneux pour moi, venait toujours demander à *mademoiselle Marguerite* si je n'avais pas de lettres pour la France, quelques commissions, quelques ordres enfin. Chapatte me rendait compte de ce que Henri lui disait, d'abord fort exactement, et sans y mettre aucun intérêt. Bientôt je m'aperçus qu'elle me parlait du jeune piqueur, même lorsqu'il en était absent. Un jour elle pleurait en m'habillant.

« Qu'as-tu? » lui dis-je. Elle ne répondit pas. Qu'atu, mon enfant? lui demandai-je encore avec plus d'intérêt, car je l'aimais vraiment.

Elle pleura plus fort, et ne voulut rien dire. Le soir Junot avait de l'humeur; il attendait une réponse de France depuis deux jours, et Henri ne revenait pas.

« Il a peut-être été assassiné en traversant les Pyrénées, dit M. de Rayneval.

Le soir, lorsque je fus me coucher, Chapatte avait les yeux rouges et gonflés. Elle ne pleurait plus; mais sur cette figure morne et sombre, il y avait un profond désespoir. Le lendemain matin, lorsque je la sonnai pour me lever, elle entra dans ma chambre, gaie, légère, les yeux brillans, la bouche souriante, et portait la vie bien autrement joyeusement que la veille. J'appris au déjeuner que Henri était arrivé.

« Ah! ah! dis-je à Junot, je crois que nous aurons des noces. »

Et je racontai ce que j'avais observé.

« Je m'oppose à un projet de mariage, s'écria-t-il, entre mon gentil courrier et cette chouette de Chapatte. Que lui importe qu'elle ait de l'esprit, qu'elle brode et soit sentimentale? il reviendra passer quelques jours auprès de sa femme, et il voudra, pour quelques

heures, ne trouver qu'une magie de beauté. Je destine d'ailleurs ce jeune homme à devenir quelque chose. Ne va pas mettre de sottes idées dans la tête de ta *Fa-tine*, et tout au contraire détruits celles qu'elle pourrait avoir. »

Mais je n'écoutai pas ce que me dit Junot. J'interrogeai la pauvre enfant, et ses réponses toutes naïves me firent connaître à quel point, si elle avait le cœur peut-être un peu trop susceptible de faiblesse, Henri avait été de son côté coupable envers elle ; ce n'était, à la vérité, que de paroles d'amour, de regards, de lettres copiées peut-être dans des romans, mais écrites avec un style de flamme, et qui brûlaient le cœur de la jeune fille. Il lui parlait de leur mariage, qu'il voulait, qu'il désirait avec ardeur ; et dans toutes ses lettres, il sollicitait avec instance un rendez-vous que *Marguerite* ne lui avait pas accordé.

« Ah ! madame, me dit-elle en pleurant, lorsqu'il est parti il y a deux mois, nous étions à Cintra..... Il est venu pendant trois nuits de suite chanter tout bas sous ma fenêtre, du côté du petit jardin d'orangers de madame La Roche, et pourtant je ne lui ai pas répondu. Il me demandait de descendre, et d'aller me promener avec lui jusqu'à Pena-Verde.... Eh bien ! j'ai résisté.... S'il veut de moi pour sa femme, c'est parce que je suis une honnête fille..... mais que ferait-il de moi si mes camarades s'en moquaient en disant : *Elle est sa maîtresse !* »

— J'ai conservé les propres paroles de cette pauvre fille, elles sont simples et touchantes, surtout lorsqu'on sait sa triste fin.

« Il t'aime donc beaucoup ? lui demandai-je.

— Ah ! madame !... »

Et sa physionomie, naturellement peu agréable, s'éclaira d'un jour lumineux.

Je la regardai, et ne pus m'empêcher de répéter en moi-même cet adage si commun, mais si vrai : « L'amour est bien aveugle. »

Car la jeune fille n'avait même pas la beauté de ses vingt ans. Elle était pâle, languissante, et si peu jolie, qu'il fallait un étrange caprice, ou bien un profond calcul, pour en faire sa femme. Je ne me trompai pas.

Je racontai cette petite conversation à Junot. Il avait des principes fort arrêtés sur le juste et sur l'injuste, malgré sa vie toute galante et tout amoureuse; et dès qu'il sut que Henri Chapelle avait écrit, qu'il avait demandé un rendez-vous, il commença par dire qu'il était un imbécile; mais il conclut aussi que dès que Marguerite avait pris à l'hameçon, il devait terminer l'aventure.

Le départ de Junot pour Austerlitz rompit tous les projets que je pouvais faire pour le bonheur de ma favorite. Henri partit avec Junot, et moi je demeurai quelque temps en Espagne, ainsi que je l'ai déjà dit. Je voyais bien la tristesse de Marguerite. Cette tristesse prit un caractère tellement sérieux, que je m'en alarmai parce que je l'aimais tendrement. Je lui parlai; elle ne me répondit que par des larmes. J'aurais dû dès lors me douter de la cause de ses pleurs..... Je me le suis toujours reproché depuis. Elle recevait des lettres de Henri; elle lui répondait, et les heures employées à cette triste et douce occupation étaient les seules qui ne fussent pas des heures de torture pour la pauvre enfant.

Nous avions auprès de nous, à cette époque, un ami d'enfance de Junot, un nommé Magnien, qui, en m'entendant parler de toute cette histoire, voulut essayer de consoler Marguerite. Elle l'avait l'âme tendre, mais pour une seule âme; à la première parole de Magnien, elle se grut insultée, et vint se plaindre à moi en pleu-

rant. L'homme grossier dans ses apétis ne comprenait pas l'inconvenance de faire entendre des mots d'amour à l'oreille d'une jeune fille pauvre et vertueuse : c'était parole d'injure. Et cependant il ne fut que surpris et nullement repentant, lorsque je lui dis, avec assez de mécontentement, qu'il pouvait aller chercher ses plaisirs, et ses distractions surtout, ailleurs que chez moi. Il fut même assez impertinent pour faire une remarque sur la laideur de la pauvre Marguerite, qui, dans le fait, était bien la plus laide personne que j'aie jamais vue, si pourtant on est laid avec de beaux yeux, de belles dents, une taille tellement bien prise, que Chinard le sculpteur me demanda comme une faveur de la modeler; mais, quoiqu'il le désirât vivement, et qu'il fût même jusqu'à lui offrir une somme d'argent assez forte, elle n'y voulut jamais consentir. Je l'approuvai, et son pied fut la seule chose qu'elle abandonna au sculpteur.

De retour en France, je vis la jeune fille changer rapidement, et tomber dans une tristesse si profonde, qu'elle me fit enfin pitié..... J'en parlai à Junot dans une de mes lettres. Il me répondit de manière à m'inquiéter doublement pour ma protégée. Il semblait douter de la fidélité de Henri; et, ce qui m'effraya tout autant, il paraissait l'approuver, ou tout au moins ne pas le blâmer.

« Elle est si laide ! me disait-il.

— Pourquoi lui a-t-il dit qu'il l'aimait?.... répondis-je. Je ne connais pas les capitulations de conscience faites bizarrement avec soi-même, selon la convenance du moment et du temps qu'il fait.... Si la passion a pu être exprimée *une seule fois* par la bouche de cet homme, si l'oreille de la jeune fille a recueilli des paroles d'amour, il est chargé de la responsabilité du bonheur de sa vie. »

Junot ne me répondit pas, et Henri ne fut plus envoyé en courrier à Paris. La pauvre Marguerite pleurait, mais doucement, en silence.... elle maigrissait.... ses mains, qui étaient des modèles de perfections, étaient effilées et menues. On voyait que la vie s'échappait de son enveloppe..... toutefois la douleur la rongait sans élever la voix; elle mourait d'un mal silencieux, mais terrible. Junot revint, alors il y eut en elle un changement qui parut être l'effet d'un philtre magique. Pendant un mois ses joues furent encore rosées, car la jeunesse se rattache à la vie de toute la puissance de ses forces, il faut qu'une tempête bien violente frappe et brise sa fleur... Pauvre Marguerite, comme elle pleurerait!..... mais si bien en accord avec cet amour de femme qui la conduisait à la tombe!.. Ce fut alors que nous partîmes pour Pont. Arrivées au château, je m'aperçus, bien plus qu'à Paris, du changement de la jeune fille..... elle ne voulait pas descendre à l'office.... elle était pâle et maigre.... Un jour je la trouvai renversée sur son lit, pleurant à sanglots, et parlant à Dieu, en lui reprochant de la laisser vivre.... Je sortis de la chambre, en disant que j'allais chercher le médecin de Madame, qui était dans la pièce voisine, auprès de Madame de Saint-Pern... En un instant Marguerite fut à mes pieds..... elle embrassait mes genoux avec une force convulsive.

« Oh non, madame!... n'appellez pas le médecin... que peut-il me faire... ? »

Je jetai les yeux sur elle... elle était à peine vêtue... Je l'avais surprise... Pauvre fille!... Tout son malheur me fut révélé dans un regard.

« Il t'épousera, mon enfant, lui-dis-je en la relevant et la replaçant sur son lit... il t'épousera, je te le promets.

Elle secoua la tête, mais si tristement, qu'il y avait

toute une certitude d'infortune dans ce mouvement si simple.

« il ne m'épousera pas.... dit-elle enfin, et moi j'en mourrai. »

Son désespoir si vrai ; si profond, me brisait le cœur. J'écrivis le même soir à Junot, et je lui dis ce que j'avais découvert ; il me répondit immédiatement. Il avait une âme ardente, une tête volcanisée, ainsi que l'ont dit bien des gens qui fléchissaient sous sa parole altière et sous son regard de feu ; mais ce qu'on sait moins peut-être, c'est à quel point cette âme renfermait des sentimens d'honneur, et de cette probité sans laquelle la société ne serait qu'un repaire bien plus affreux que celui évité par le voyageur dans les sables de la Libye. Déshonorer une jeune fille... apposer sur son front un cachet d'infamie, donner le jour à un enfant dont l'état et le nom n'auront rien d'honorable, dont l'existence sera non seulement précaire, mais entachée d'une sorte d'ignominie. Cette conduite était aux yeux de Junot celle d'un *malhonnête homme*. Il était un fils de la révolution, de cette révolution dont les jeunes années furent si purement radieuses, mais aussi bien exigeantes pour tout ce qui tenait à l'honneur. Alors rien n'était pardonné de tout ce qui pouvait le blesser. On citera des exemples partiels, des exceptions ; elles confirment la règle. Junot, dans toute sa vie, n'a pas eu un seul reproche à se faire pour une faute de cette nature. Il a été peu scrupuleux peut-être pour ménager le repos des maris, mais je ne crois pas du tout que cela puisse être mis dans la même catégorie. Les femmes dont il fut aimé, bien plus qu'il ne les aimées au reste, n'apprenaient pas l'amour de lui, et le nom bien connu de plusieurs d'entre elles vient à l'appui de ce que j'avance. Aussi avait-il, je le répète, le plus profond mépris pour un être qui aurait été assez

lâche pour s'attaquer à un être sans défense. Je dirai tout à l'heure comment il envisageait la conduite d'un homme dans cette circonstance. Maintenant, je vais terminer par l'histoire de Marguerite.

De retour à Paris, je demandai à Junot qu'elles étaient ses intentions.

« Avant de savoir ce que tu m'as écrit, me dit-il, je n'étais nullement porté pour le mariage, parce que Chapatte est vraiment laide, et que Henri est très joli garçon. Maintenant encore, je serais d'avis de dire non, parce que je vois qu'elle est bonne et qu'elle a du cœur, et que lui n'en a pas, mais il faut une réparation, et Henri la donnera. »

On le fit appeler, et on lui signifia qu'il fallait épouser. En apprenant que nous étions instruits, il ne put cacher sa colère.

« Elle m'avait promis le secret, dit-il en pâlisant; elle s'en repentira.

« —Chapelle, lui dit son maître, pas une parole de plus, ou je te chasse. Epouse Marguerite, et rends-la heureuse si cela est possible. »

Depuis la veille, j'avais fait transporter Marguerite chez une sage-femme de la rue de la Ville-l'Evêque, où elle était soignée comme j'aurais pu l'être chez moi. J'aimais cette malheureuse fille, et il semblait que son malheur me la rendît plus chère encore. Deux jours après, elle accoucha d'une fille, après vingt-deux heures de tortures. Je fus aussitôt prévenue, et je fis à l'instant même avertir Henri. Il vint, et se jeta à mes pieds, pour me supplier de ne pas le contraindre d'épouser Marguerite.

« Si vous êtes assez bonne, madame, pour abandonner cette idée, monseigneur ne voudra pas m'y forcer.

« Vous voulez dire si j'étais assez méchante, n'est-ce pas, Henri ! Allons, qu'il ne soit plus question d'oppo-

sition de votre part : choisissez entre votre renvoi et toute l'indignation de votre maître, ou bien ma protection et la sienne, et deux mille quatre cents francs d'appointemens pour vous et votre femme, et la dot déjà promise doublée en faveur du mariage. C'est à vous à dire *oui* ou *non*. »

Il murmura d'une voix sourde un *oui* presque inintelligible, et courut sans s'arrêter chez la sage-femme, où était Marguerite avec son enfant qu'il ne connaissait pas encore. La jeune mère le tenait dans ses bras ; elle était au troisième jour de sa couche, et avait la fièvre de lait. Henri monte rapidement, ouvre la porte avec fracas, et se plaçant devant le lit de l'accouchée :

« Je viens te dire que je t'épouse, dit-il à la pauvre jeune femme, qui, toute surprise de sa venue, était à la fois effrayée et joyeuse. Oui, je t'épouse, car monseigneur et madame m'ont dit que je serais *chassé* si je ne t'épousais pas... Il faut donc que je t'épouse... toi... toi... »

Et il frappait du pied en grinçant des dents.

« Henri, dit la jeune mère en lui présentant son enfant, ne soyez donc pas si dur pour moi... Bénissez votre fille... vous devez l'aimer, elle, la pauvre innocente... Tenez... embrassez- la »

Et la pauvre fille tendait vers lui ses bras chargés de ce doux fardeau d'une première née !...

« Je n'aime pas plus ta fille que toi, lui répondit-il... Je ne t'aime pas... j'en aime une autre... Quant à toi !... »

Et il faisait un signe de menace avec le doigt.

« Henri !... » dit Marguerite en attachant sur le méchant homme un regard suppliant.

La sage-femme s'approcha de lui, et le tira par son habit ; mais il fit un mouvement brusque, et se dégageant il s'approcha du lit :

« Voilà donc *notre* fille !... si elle te ressemblait ! ! !... oh , mon Dieu , oui !... J'en ai deux enfans ; moi , deux enfans , beaux comme leur mère... c'est eux que j'aime...

» — Henri !...

» — Quant à toi , on me force de t'épouser... eh bien ! tu seras ma femme ; mais à tous les momens de ta vie tu pleureras en larmes de sang le jour où le prêtre nous aura unis...

» — Henri !... » Et la malheureuse faisait entendre une sorte de gémissement rauque et sinistre... Ses yeux se voilaient , tous ses traits étaient bouleversés , et ses bras rapprochaient convulsivement son enfant de son sein.

« Veux-tu faire un marché?... lui dit Henri ; je t'abandonne la dot que me donne monseigneur... prends tout... tu me donneras mon enfant... tu garderas tout l'argent ; et puis tu diras que c'est toi qui ne veux plus du mariage. »

Les bras de Marguerite s'ouvrirent , et son enfant roula sur son lit... ses yeux se tournèrent une dernière fois vers Henri... il fut effrayé... il l'appela.. elle était morte.

J'ai gardé long-temps le souvenir de cette mort. Chapelle , déjà attaqué de la poitrine , plia depuis ce jour sous une main vengeresse ; il mourut justement un an après ce jour , ce même jour où il avait tué la jeune fille.... La justice de Dieu peut-être tardive à frapper , mais son heure sonne.

Pour ne pas interrompre cette petite aventure , je n'ai pas parlé de Madame et de son château du Pont ; j'y reviens , car c'est une description à faire.

Je ne sais pas comment on a pu acheter à la mère du souverain de la France un château comme celui de Pont ; sans doute le bâtiment en était beau , mais c'était un monceau de belles pierres de taille , et je n'ai jamais

vu que cela fut agréable pour se loger. Le château de Pont-sur-Seine, situé dans le département de l'Aube, à quatre lieues de Provins, à sept ou huit de troies, n'a pour lui que sa position au bord de la Seine; peut-être avant la révolution était-il une agréable habitation, parce qu'il avait probablement un parc, ou tout au moins quelques arbres dont l'ombrage procurait une possibilité de promenade; mais à l'époque où Madame en devint propriétaire, il n'y avait autour du château, et même dans ses dépendances, qu'une seule allée d'arbres, encore fort courte, formée par des arbres à peine donnant de l'ombre, et que l'on appelait l'*Allée de la Glacière*; de plus, on ne pouvait s'y promener que lorsque le soleil était couché. Tous les arbres du parc avaient été coupés à l'époque du bouleversement général, et comme il n'existe pas encore, malgré l'accroissement de toutes nos lumières, une possibilité de recréer aussi facilement qu'on abat, il s'ensuit qu'il faut attendre cent ans pour obtenir le même ombrage que vous venez de jeter à bas pour le caprice d'un seul coup de coignée.

Ce château de Pont avait appartenu autrefois au prince Xavier de Saxe, au comte de Lusace. Il est près de Brienne, de ce Brienne où s'écoula la première jeunesse de l'empereur. A-t-on voulu mettre sa mère en mesure de reconnaître par de fréquentes politesses envers madame de Brienne les bontés que cette dernière avait pour le jeune Napoléon? je n'en sais rien, mais je le croirais assez. Cependant, si tel a été le but de l'empereur, il a été mal rempli, non pas que Madame ait été mal pour madame de Brienne, mais leurs relations à toutes deux n'ont jamais été amicales. Madame de Brienne était une petite souveraine lorsqu'elle était dans son château d'une beauté vraiment royale. Madame y fut la première et la seconde année de son séjour à

Pont. On l'y reçut avec une grande magnificence. Je ne sais pas pourquoi quelque satisfaite qu'elle parût de ces visites, Madame en revenait toujours avec de l'humeur. Je l'ai observée, et je suis certaine qu'elles lui déplaisaient. Pourquoi ? je l'ignore, ou plutôt je le présume ; tout cela venait de cette première époque où Napoléon obtint une bourse à Brienne ; puis, de cette autre : lorsque M. Bonaparte le fils écrivit au ministre de la guerre, pour solliciter une réversibilité de cette bourse en faveur de l'un de ses jeunes fils ; tous ces souvenirs faisaient autant d'entraves à ce qu'il s'établît de la familiarité entre madame de Brienne et Madame. Elle avait la physionomie la plus dure et la plus désagréable que j'aie jamais vue, cette madame de Brienne. La première fois que je la rencontrai, je fus stupéfaite de son air demi-royal, et en tout de sa manière peu polie, pour ne pas dire un autre mot. C'était à Paris, chez Madame. Je demandai à mes propres souvenirs, et puis à mes amis, sur quelle base madame de Brienne s'appuyait pour avoir une attitude insolente. J'étais trop jeune pour avoir conservé un souvenir positif des maux que le ministère de son beau-frère nous avait amenés, et c'était néanmoins là le point de départ. Cependant il eût mieux valu, pour lui et pour les siens, que jamais ni lui ni son frère n'eussent conduit les affaires de la France. Le comte de Brienne, qui fut ministre de la guerre, était un homme nul ; mais le cardinal, tout en n'ayant aussi que de petits moyens, des vues incomplètes, formant des plans décousus, des projets désordonnés, avait une ambition de haute portée. Il vivait encore dans ce temps où les femmes pouvaient tout à la cour, et sa fortune en était une preuve. Du reste, s'il avait une réputation d'habileté, il la perdit dès son entrée dans les affaires. Ce fut lui qui, étant premier ministre, fit arrêter dans la grande chambre, pendant

la nuit du 7 au 8 mai, les deux conseillers Desprémesnil et Goislard de Monsabert par un OFFICIER DE LA MAISON DU ROI!..... Ce fut M. Vincent d'Agoult, qui, à la tête de *six cents Suisses*, fit ce coup d'état aussi peu politique qu'il était arbitraire. La suite de cette démarche, et de toutes celles que fit faire M. de Loménie au malheureux Louis XVI, fut de donner lieu à la première émeute que Paris ait eue dans la révolution; ce fut le 27 août, le lendemain de la retraite du cardinal de Brienne. Le peuple brûla son effigie, dansa autour de son mannequin habillé en archevêque. Eh bien! l'on tire sur deux ou trois mille jeunes gens rassemblés sur la place de Grève; le sang français coula par flots dès ces premiers jours de sinistre augure. C'était seulement en 88. Cependant, alors, l'horizon n'était pas encore à l'orage comme deux années après; mais ce fut au nom de M. de Loménie, à la haine que le peuple lui portait ¹, que la ville de Paris a dû de voir couler le sang pur et si généreux alors de ses braves enfans. En vérité dans ces souvenirs-là, il n'y avait pas de quoi porter la tête aussi élevée.

Madame de Saint-Pern avait une maladie qui pouvait être facilement guérie, mais qui fut mal soignée. Au lieu de se mettre dans une voiture aussitôt que le frisson se fit sentir, cela céda aux instances de Madame qui voulut qu'elle restât à Pônt. L'intention de Madame était parfaite; elle savait que madame de Saint-Pern n'était pas riche, et elle désirait lui épargner et la dépense d'un voyage et les frais d'une maladie. Le fait est que madame de Saint-Pern mourut après quinze jours de maladie. Je l'ai bien regrettée: c'était une

¹ Voyez le détail de cette aventure de la première insurrection de Paris, dans une brochure de moi, intitulée : *De la liberté, avant, pendant et après la Restauration*. Réponse à M. de Châteaubriand. Mai 1834.

femme bonne et essentiellement bonne, si malheureuse ensuite par toutes les affections qui sont ordinairement le bonheur des femmes... Pauvre mère ! comme elle était en peine de laisser ses enfans dans cette vie qu'elle avait trouvée si amère !

Il arriva à sa mort un petit événement qui doit être raconté, pour donner une idée de la vérité de tout ce qui se disait sur Madame. Le détail en est pénible ; mais il faut montrer comment il arrivait que souvent Madame a été accusée de choses qu'elle même ignorait.

Il y avait auprès de Madame une ancienne femme de chambre appelée *Saveria*, qui, disait-elle, était autant que Madame, *la mère* de tous ses enfans. Cette femme, fort attachée à Madame et à la famille entière, était non pas l'ordre, mais bien l'avarice personnifiée : on en jugera par ce qu'elle fit lors de la mort de madame de Saint-Pern ; elle refusa de donner un drap pour lui rendre le dernier devoir. Ma femme de chambre, qui avait partagé avec les sœurs infirmières qui avaient été mises auprès de madame de Saint-Pern les soins qu'elles lui avaient donnés, vint toute en larmes me raconter ce qu'elle appelait une horreur, et elle n'avait pas tort. Madame de Brissac et moi tîmes conseil pour savoir si nous ne devions pas descendre auprès de Madame pour lui dénoncer une pareille infamie. M. de La Ville, ami fort intime de madame de Saint-Pern, était encore plus furieux que nous. *Saveria* fut appelée, et requise de donner ce qui lui était demandé. Elle voulut encore résister, en disant que madame de Saint-Pern *avait son linge* ; mais je la menaçai de descendre à l'instant même chez Madame, et tout aussitôt elle fut docile. Eh bien ! que cela ait été conté, et voilà une belle et tragique histoire dans laquelle Madame joue un rôle affreux, tandis qu'elle ignorait le tout sans moi. Je connais une foule d'anecdotes dans le même genre, et

où Madame (je puis l'affirmer sur ma conscience) est aussi innocente que dans celle-ci.

La vie que l'on menait à Pont était uniforme et triste, et pouvait être ennuyeuse pour une personne de mon âge. Cependant je dois faire observer ici que jamais, dans tout le cours de ma vie, je ne me suis ennuyée : cela peut paraître un peu exagéré, mais cela est. Si je suis seule, je me promène dans un monde qui était encore bien plus peuplé il y a trente ans qu'il ne l'est maintenant. Alors si j'étais avec des gens qui ne me convenaient pas, je me renfermais dans moi-même et l'imagination chevauchait. Voilà ce qui souvent m'a fait passer pour insolente et vaine envers des gens bien bêtes, bien ennuyeux, desquels je prenais congé dès que je les connaissais, et je ne faisais plus acte de présence qu'en souriant par intervalle, en disant quelquefois ; *Ah ! oui.... Certainement.... Vous avez bien raison...* Et si par aventure l'ennuyeux avait tort, comme jamais personne ne sait et ne convient qu'il *a tort*, on est sûr de n'être pas troublé en disant : *Vous avez raison.*

Ceci est un avis que je soumets, au reste, à la sagacité des jeunes femmes et mêmes des vieilles, qui sont assez malheureuses pour être souvent entourées de gens qui ne leur conviennent pas. Retournons à Pont.

On s'y levait à l'heure qu'on voulait. On déjeûnait à onze heures et demie, c'est-à-dire midi : ce moment réunissait tout ce que renfermait le château. Cette année-là, il y avait M. et madame de Brissac, M. Guieu, secrétaire des commandemens, M. le comte de La Ville, le général Casabianca, M. Campi, homme d'esprit et de mérite, républicain de l'ancienne roche, et qui avait dans ses mœurs la rigidité spartiate ; il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait jamais de viande : on l'appelait *original*. Ce qu'il est, c'est un honnête homme

avec beaucoup de capacité. Venaient ensuite madame la baronne de Fontanges, et mademoiselle Delaunay, la lectrice, dont j'ai déjà tracé le portrait, et qui était d'une ressource bien agréable dans cette retraite presque morte au monde.

Nous eûmes une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre : ce fut l'arrivée de *Gianni*. J'en avais entendu parler comme de l'improvisateur le plus habile que l'Italie possedât, et j'avais un grand désir de le connaître.

» Prenez garde à vous, madame Junot, » me dit Madame le jour de l'arrivée du poète..... Et se penchant à mon oreille : » Êtes-vous enceinte? » Je lui fis signe que non. » C'est qu'alors il faudrait prendre garde, car vous allez voir une espèce de monstre. »

Je vis en effet un homme prodigieusement laid. Il était haut de quatre pieds, avait un buste énorme, et des bras avec lesquels il pouvait nouer et dénouer les cordons de ses souliers sans se baisser. Son buste avait de plus que la charpente ordinaire une énorme bosse par-derrière, une énorme bosse par-devant ; des jambes à l'avenant, et un visage qui ne déparait rien de tout cela.

Une autre personne, qui vint en même temps que lui, contribua à l'agrément de la vie du château par sa bonté et sa politesse exquise, si elle n'apportait pas son contingent, comme *Gianni* : c'était le cardinal Fesch. J'ai rarement rencontré dans ma vie un homme plus doux, plus désireux de faire le bien. C'est le meilleur, le plus excellent des hommes. L'empereur a eu le tort de ne pas reconnaître le motif de sa conduite dans la défense qu'il fit de ses droits. Le cardinal Maury ensuite n'était pas en conscience un adversaire contre lequel il pût se battre... Mais, quoi qu'il en ait été plus tard, à Pont, où nous ne nous battions pas, il était d'un

grand secours pour arranger les journées de manière à ce qu'elles s'écoulassent agréablement.... Après déjeuner on faisait de la tapisserie, et très-souvent Madame jouait pendant la grande chaleur. Ensuite on remontait chez soi, ou bien on allait se faire des visites, puis venait l'heure de la toilette; on s'habillait, on dînait; dans les grands jours de l'été, on montait en calèche, et l'on allait se promener sur le bord de la Seine, ou bien dans des bois du côté du Paraclet. Cette ancienne abbaye, si célèbre par Héloïse et Abeilard, était alors la propriété d'un homme qui, par sa façon de penser, de dire et de faire, n'était guère en harmonie avec ses prédécesseurs; cet homme était Monvel, acteur et auteur en même temps.... Gianni, tout-à-fait inspiré par ces souvenirs d'Héloïse, proposa une course au Paraclet : ce fut un assentiment général. Mais, comme la course était assez longue et que nous étions nombreux, il fallut songer à la façon de cheminer.

« Eh bien ! dit Gianni, allons à ânes.

» — Oui ! oui ! nous écriâmes-nous en chœur, allons à ânes ! »

On fit requérir tous les porte-choux des environs, et au jour marqué, vingt ânes bien crottés, bien ébouriffés, attendaient dans la cour de Pont. Je ne me rappelle plus maintenant si madame de Brissac était de notre course; je n'ai gardé que le souvenir de la bosse de Gianni, vue entre les deux oreilles de mon âne; et, en vérité, cette bosse-là était une si belle bosse, qu'elle effaçait toutes les autres... Madame était en calèche. Il faisait le plus beau temps du monde, et ce fut avec un vrai plaisir que nous nous mîmes en route pour notre pèlerinage; mais il faut croire que mon âne n'étais pas du même avis. Il avait pour fonction habituelle de charrier, je crois, le fumier de la cour des écuries au potager; il ne voulait pas entendre à un autre chemin; il

ne se reconnaissait plus sur la grande route, et fit un train de désespéré lorsque je le voulus contraindre d'y marcher..... Enfin nous nous brouillâmes tellement, qu'il se sépara de moi, et la lutte se termina tout à sa gloire. Gianni était à vingt pas de moi. Aussitôt qu'il me vit à terre, au lieu de descendre de son porte-choux, ou plutôt de son *porte-bosse*, le vilain homme se mit à me regarder quelques secondes, puis il s'écria :

*Laura d'un asino fin giù cadè ;
Perchè per gli asini LAURO non è.*

On sait que Pétrarque a souvent employé le nom de *Laura* pour *alloro*, ou *lauro*.

*Ho perduto il verde Lauro
Ch'er'al mio fianco alta colona.*

Quoique je fusse tout étourdie de ma chute, je ne pus m'empêcher de rire en voyant ce grotesque personnage pérorer sur son âne, qui, bien meilleure personne que le mien, ne bougeait pas pendant son improvisation ; mais le fait est que j'étais moulue, et que la traîtresse de bête m'avait rompu les membres. Madame, qui arriva sur le théâtre de ma malencontre, ne voulut pas me permettre de remonter sur mon âne, ni de continuer ma promenade ; elle me prit dans sa calèche, et nous retournâmes au château, où l'on me saigna, car la tête avait porté sur une pierre. Madame fut pour moi d'une bonté maternelle dans cette circonstance : mais pourquoi dirai-je dans cette circonstance ? elle fut toujours ainsi ; et lorsque cela n'a pas été de même, ce qui du reste a été fort rare, la faute en fut toujours à moi. Elle fit écrire à Junot, lui annonça mon accident, et en même temps lui défendit toute inquiétude ; elle fit ce que ma mère aurait fait.

Lorsque mon mois de service fut terminé, je demandai à Madame la permission de retourner auprès de Junot; ma maison me réclamait : depuis qu'il avait été nommé gouverneur de Paris il n'avait reçu qu'une fois, et encore sans la cérémonie convenable. Il me fallait être chez moi; elle le comprit à merveille, et je partis le lendemain, emmenant avec moi madame de Brissac, qui, pour la première fois de sa vie, se séparait de son mari pour quelques jours : mais je ne savais pas à quoi je m'engageais en la prenant avec moi dans ma voiture; la veille de mon départ M. de Cossé m'avait bien dit :

« Permettez-moi de vous demander d'aller *un peu moins vite* à cause de madame de Brissac; elle est un peu peureuse en voiture, et je vous aurais une grande obligation de vouloir bien ne pas laisser galoper *vos chevaux*.

» — MES CHEVAUX sont ceux de la poste, d'abord, lui répondis-je, et je ne crois pas qu'ils aient le goût de galoper; mais soyez en repos pour madame votre femme, je vous en réponds. »

Tout cela se disait entre nous trois, dans un coin du billard, tandis que madame de Brissac, presque sur les genoux de son mari, un de ses bras passé autour de son cou, lui disait les plus grandes douceurs du monde; c'était un spectacle vraiment curieux à voir.

Mais quelque prévenue que j'eusse été, il ne pouvait rien y avoir de prévu pour ce qui devait se passer. Comme nous partîmes le matin, je fus joindre ma voiture dans la cour des écuries, et nous en sortîmes au pas; mais une fois sur la route; les postillons prirent le galop, malgré l'injonction que je leur avais faite, parce qu'un postillon croit que vous voulez rire quand vous lui demandez d'aller doucement. Tout-à-coup, au premier tour de roue, je sens quelque chose de cro-

cha qui m'attrape le bras, qui m'attrape autre chose; c'était madame de Cossé qui se cramponnait à moi en criant miséricorde. Je la crus folle; mais ce que le mari m'avait dit de sa peur me revint à l'esprit, et je me mis à rire, en tâchant toutefois de lui faire quitter prise, car elle me faisait un mal affreux.

« Ah ça, lui dis-je, asseyez-vous (elle était debout dans la voiture, et, comme elle était excessivement petite sa tête n'arrivait même pas à l'impériale); asseyez-vous donc, il est impossible que vous fassiez vingt lieues de cette manière. »

Et un cahot la jetait sur moi. Je la prenais, je l'asseyais malgré elle; puis venait un nouveau cahot; alors elle s'agrippait à moi de plus belle, elle me pinçait, c'était comme une folie. Elle me fit rire d'abord; puis la chose se prolongeant, je sentis à mes bras, à mes épaules, même à mes jambes, que les siennes travaillaient, des douleurs assez vives pour m'ôter l'envie de plaisanter. Je me fâchai; mais j'avais à faire à un enfant n'entendant aucune raison. Il me fallut supporter ses cris, ou bien me résoudre à aller au pas; je préférerais encore entendre ses doléances et aller bon train. Je voulais arriver pour dîner à Paris, et avec l'allure que demandait madame de Cossé, nous aurions mis trois jours au voyage. Nous descendîmes enfin chez moi, où elle avait bien voulu accepter à dîner; je fus enchantée de lui faire les honneurs de ma table, mais je jurai que jamais on ne me reprendrait à faire un voyage en voiture avec elle.

« Eh bien! madame la gouverneuse, vous vous laissez donc tomber du haut d'un âne? » me dit l'empereur lorsque je fus aux Tuileries.

Il savait tout. Ce n'était certes pas une enquête personnelle de moi-même qui lui avait appris que j'étais

tombée d'un âne ; mais cela prouvait qu'il savait jour par jour ce qui se passait chez sa mère.

En arrivant à Paris, j'appris des nouvelles qui m'étonnèrent. Je dis que *je les appris* à Paris, parce que, à Pont, Madame avait établi pour règle que jamais on ne devait parler de politique. Aussi ce fut à Paris que j'appris que la Russie refusait de ratifier les préliminaires de paix, entre elle et la France, signés à Paris le 20 juillet; la notification à la diète de Ratisbonne, faite le 1^{er} août, du traité du 12 juillet, qui déclarait la séparation du corps germanique de l'empire d'Autriche, et reconnaissait que l'empereur Napoléon était le protecteur de la confédération du Rhin. Quatorze princes allemands y donnaient leur accession. Une nouvelle diète, siégeant à Francfort-sur-le-Mein, devait traiter des intérêts des états confédérés; elle devait être formée de deux collèges, celui des rois et celui des princes. Dans les six années qui suivirent, cette confédération s'augmenta de tous les princes allemands, à l'exception de l'Autriche, de la Prusse, des ducs de Brunswick, d'Oldimbourg, du roi de Suède comme duc de Poméranie, et le roi de Danemark comme duc de Holstein. En même temps on fit renoncer l'empereur François II au titre d'empereur d'Allemagne : il prit le nom d'empereur d'Autriche, sous le nom de François I^{er}. C'est de cette manière que finit l'empire germanique, appelé en style diplomatique *le saint empire romain*. Il est à remarquer, pour ceux qui aiment à faire des rapprochemens, que ce fut précisément *mille six ans* après que Charlemagne fut couronné par le pape Léon III.

Les contingens de la confédération furent ainsi fixés : la France, deux cent mille hommes; la Bavière, trente mille; le Wurtemberg; douze mille; Bade, huit mille; en tout, deux cent soixante-trois mille hommes. La

Russie fut alarmée, et peut-être avec raison, de cette exécution d'un projet dès long-temps formé par Henri IV, mais dont, à cette époque, l'Autriche et l'Espagne étaient les seules causes. La Russie savait que les temps étaient changés, et que maintenant la France pouvait lui demander compte de sa politique tout aussi envahissante dans son humeur, tout aussi orgueilleuse dans ses prétentions. Ce moment de l'histoire de l'Europe est bien curieux à observer pour celui qui veut étudier le *cœur* et l'*esprit* des nations. La Russie joue un jeu bien remarquable dans cette période. Son habileté, là comme après Erfurt, est digne d'éloge comme talent, si on ne peut l'estimer comme probité. Ayant à venger sa défaite à Austerlitz, empressée de rompre un traité de paix imposé par le vainqueur, la Russie ne pouvait cependant encore lever sa bannière, et pousser le cri de guerre : il fallait armer, et il le fallait faire sans que la France pût s'y opposer. Ce fut alors qu'on vit se réveiller dans le cabinet russe le génie cauteleux de Betuscheff et de quelques autres diplomates, maîtres et élèves de Catherine II. Le général Clarke fut joué quand il croyait jouer l'envoyé russe, et cette comédie diplomatique, que tous deux donnèrent, à la grande joie du reste de l'Europe, la France néanmoins exceptée, car en disant la France, j'entends l'empereur, fut une des causes, à ce que je puis croire, de beaucoup d'événemens postérieurs qui auraient eu une autre direction.

Je recevais alors très-souvent des lettres de Russie. L'empereur qui savait tout à un degré que je puis à peine concevoir même maintenant que je connais les fils qui faisaient mouvoir toutes ses machines, me demandait quelquefois en plaisantant des nouvelles de Pétersbourg ou de Moscou.

* Votre Majesté me permet-elle de lui dire les pro-

pres expressions d'une lettre de Moscou avant-hier même?

» — Oui, certainement.

» — Eh bien, sire, les Russes prétendent que l'empereur Alexandre veut les conduire seulement sur la Vistule, ils seront à Paris dans deux mois. »

L'empereur me regarda avec une expression impossible à rendre; puis il me dit en parlant lentement :

« Et vous avez reçu une lettre de Russie dans laquelle on vous dit une pareille sottise! mais vous êtes donc en correspondance avec des fous?

» — Non pas, sire. Celui qui m'écrit ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté est le comte Novosiloff, correspondant de l'Institut de France, et l'un des savans les plus distingués de l'Europe. »

Le lendemain, le général Duroc vint chez moi, et me demanda pourquoi j'avais dit cela à l'empereur.

« — Mais parce qu'en effet cette lettre est arrivée de Russie.

» — Oui, mais pas à vous, bien certainement; car je suis certain que vous ne vous occupez pas de politique; cela vous ennuerait d'abord, et puis déplairait prodigieusement à l'empereur.

» — Ce que vous avez dit de plus vrai dans votre beau discours, c'est que cela *m'ennuierait*; car, si la chose me plaisait, je ne vois pas pourquoi je ne recevrais pas de lettres *politiques* de Moscou, comme j'en reçois qui me parlent de bals et de fêtes. Mais, pour vous rassurer, je vous dirai que la lettre dont j'ai parlé a été effectivement écrite de Moscou, seulement elle ne m'est pas adressée, mais bien à mon ami Millin. Ce n'est pas, comme vous le savez la première fois, et je vous ai déjà parlé de cette correspondance, moitié savante, moitié grondeuse en politique. Au surplus, j'ai lu la lettre : elle est exactement comme je vous l'ai dit.»

Le résultat de mon bavardage fut une enquête fort désagréable pour mon pauvre ami Millin. On lui demanda une foule d'explications qui le désolèrent, parce qu'il était le plus pacifique et le plus discret des hommes, et qu'il craignit que ses amis de Moscou ne fussent inquiétés, non pas sérieusement, mais au moins assez pour lui en vouloir. Je lui avouai mon tort ; il me le pardonna, parce qu'il m'aimait tendrement : affection que je lui rendais avec un entier retour.

CHAPITRE XV.

M. Millin. — Son portrait. — L'homme de bien et les plumes *de paon*. — Le prince, Louis roi de Hollande. — Le jeune prince, et la fable. — *Les grenouilles qui demandent un roi*. — Belle conduite du prince Louis. — Jérôme Bonaparte. — Mademoiselle Patterson. — Portraits de plusieurs personnes de la cour impériale. — Mort du comte Louis de Narbonne. — L'homme à la grande bouche. — Joseph Bonaparte. — Départ pour Naples. — Portrait du prince. — La reine Julie. — Son Portrait. — Le roi de Morfontaine. — Madame Murat. — Son portrait. — Sa cour. — Madame Adélaïde de La Grange. — Madame Lambert. — madame de Beauharnais. — M. et Madame de Cambysé. — *Le roi et la reine de Perse*. — MM. de La Grange. — M. d'Aligre. — Projet de mariage. — Histoire d'un vieil émigré. — Le râtelier et les 100 guinées. — Talma, dentiste.

M. Millin, que tout Paris a connu et aimé, était l'un des amis les plus intimes de mon *intimité*; c'était le plus doux, le meilleur des hommes. D'une instruction profonde dans la science numismatique, il a laissé plusieurs ouvrages qui seront à jamais sur les rayons des bibliothèques savantes, et son talent comme antiquaire sera toujours apprécié à sa juste valeur. Depuis vingt ans il est à la mode de porter le marteau sur toutes les réputations, de tout démolir et de tout abattre. Je sais bien que M. Millin avait un peu de cette légèreté de notre esprit français dans les choses sérieuses; mais la science n'en souffrait pas. Il était consciencieux, même

dans ses descriptions d'antiquités, et souvent j'ai appris avec lui ce que jamais je n'aurais su avec un savant hérissé de savoir sans grâce.

M. Millin était bon ami, bon fils et bon frère. Ses qualités lui ont été reconnues par tous ceux qui ont vécu avec lui dans l'intimité même ordinaire de la société. Il m'était bien dévoué, et je me plais à rendre justice à sa mémoire. *C'était un homme de bien*, — et certes dans ces trois mots je crois comprendre le plus bel éloge d'un homme.

D'après ce que je viens de dire, on conçoit que je fus aux regrets d'avoir été si prompt à me vanter d'un fait dont il n'y avait pas grande gloire à retirer pour moi, et dont je prenais les plumes de paon, en admettant qu'il y en eût. Je voyais Millin tous les jours de la vie, et, je le répète, je fus très fâchée de cette histoire bien ridicule de ma part.

J'ai déjà dit, je crois, que le prince Louis Bonaparte avait été choisi par la Hollande pour être roi de cette terre de marécage. Comme il faut que les Français rient de tout, même de ce qui est honorable pour eux, et certes la chose l'était assez, puisque la Hollande venait nous demander un chef, il courut une plaisanterie qui donna de l'humeur à l'empereur. Il n'aimait pas ces sortes de *jeux* avec le pouvoir; il prétendait, peut-être avec raison au reste, que du moment où nous raillons ceux qui nous gouvernent, nous les méprisons. Je l'ai entendu bien souvent parler dans ce sens, et je ne puis guère admettre qu'il eût tort.

La Hollande s'exprima par l'organe de ses envoyés. La cour était alors à Saint-Cloud. L'empereur reçut la députation avec une joie qui n'était pas feinte. Il aimait je crois, le prince Louis plus qu'aucun de ses frères, Joseph excepté; il avait une tendresse paternelle pour la princesse Louis et pour ses enfans. Une couronne

aussi belle que celle de la Hollande était une belle preuve de cette tendresse à offrir à son frère et à sa belle-sœur. Il ne comprenait pas beaucoup un système de résistance à ses volontés; il comptait sur une obéissance absolue, et trouvait que le bonheur de tous était engagé dans l'exigence qu'il mettait à se faire obéir; mais il trouva dans ses frères une résistance opiniâtre motivée par l'honneur et leur conscience qui lui donna la mesure de l'honneur des siens. La conduite de Louis Bonaparte en Hollande est digne de tout éloge ¹.

Le jour où les députés furent admis à l'audience de l'empereur, il les reçut, comme je l'ai dit plus haut, avec une grande bienveillance; et, pour la leur témoigner d'une manière plus marquante, il fit venir le jeune prince Louis-Napoléon. le présenta à la députation, et lui dit d'être aimable pour ceux qui venaient demander à son père de les gouverner. Pour être aimables comme prince quand on a cinq ans, on ne peut que réciter des fables ou des vers, ou telle autre chose qui fasse le même effet: des courtisans n'y regardent pas de si près. Le jeune prince (*dit-on*) ne se fit pas prier, et déclama aussitôt la fable des *Grenouilles qui demandent un roi*.

Une chose assez bizarre, c'est que je n'ai jamais pu savoir si le fait était vrai. Je vis l'empereur de si mauvaise humeur de cette plaisanterie, que je n'osai pas prendre des informations plus précises. Je connaissais bien les personnes attachées au service des jeunes princes, mais point assez pour m'enquérir d'une

¹ Je croirais faire injure à une illustre infortune si je mettais autrement que dans une note mon excessive indignation contre des biographies infâmes et fausses; mais je souffrirais trop si je ne disais pas que jamais il n'y eut un mot de prononcé, une action de faite qui pût légitimer une semblable infamie. Honte éternelle sur la main qui a pu tracer de pareils horreurs!

pareille histoire. Tout ce que je sais, c'est que l'affaire fut long-temps regardée comme véritable; et, pour dire la vérité, elle eût été bien comique.

Lorsque nous en serons à la courageuse résistance du prince Louis quand il voulut faire respecter l'indépendance de la Hollande, je serai heureuse de penser que je rends une justice vraie à un ami de ma mère ainsi que de tous les miens. Le prince Louis était un homme vertueux, intègre même et ne connaissant que son devoir. Voilà comme il faut toujours se le représenter.

Ma prédiction s'était réalisée relativement à Jérôme : il avait aussi voulu comme les autres goûter de la douceur du pouvoir, et il avait même *renié* avant que le coq eût chanté. Il était *altesse impériale et royale*, il avait des chambellans, des écuyers, des pages, et la pauvre mademoiselle Patterson, dont j'avais tant admiré le charmant visage, était délaissée, tandis que son souvenir n'occupait pas du tout, ou du moins fort peu, son étourdi de mari.

» Que t'avais-je dit? observai-je à Junot la première fois que nous vîmes le prince Jérôme en habit de cour.

Du reste je crois qu'il existe des femmes qui égalent en perfection celle qu'il a maintenant. J'arriverai incessamment au moment où je l'ai connue, et, de même que pour son beau-frère, je serai heureuse d'avoir un tel portrait à tracer.

J'ai parlé dans les volumes précédens de beaucoup de personnes dont les noms connus ont fixé l'attention de tous ceux qui lisent ces Mémoires; mais je n'ai pu que tracer une esquisse bien légère, un trait au crayon, de leur individu physique et moral; toutes ces personnes cependant formaient la cour impériale, et il est important pour que le tableau que j'en trace soit fidèle,

que les détails qui leur sont propres, en mal comme en bien, soient mis au jour. Je sais que je me ferai des ennemis, parce ce que ceux même dont je dirai du bien n'en trouveront pas assez, et voudront des louanges là où je ne donnerai qu'une simple approbation, et la bossue trouvera étrange que je ne réponde pas comme M. de Narbonne : Elle est, ma foi, grande et bien faite.

J'ai été long-temps assez niaise pour m'affecter de cette crainte d'être désobligeante envers quelques personnes qui l'avaient été pour moi et mes amis ; mais j'en ai appelé comme de grand abus : il n'en était ni plus ni moins. Tel fait, parce qu'il ne louait pas assez un père ou un grand-père, n'était pas vrai : je l'avais inventé ; — une femme qui n'avait peut-être jamais donné deux jours de bonheur à son mari pendant toute sa vie, se réveillait pour trouver étrange que je l'eusse appelé comme lui-même se nommait ; — une autre réclamait pour une rivale : il est vrai que la rivale était bossue, outrageusement laide, et que la réclamante est encore jolie, agréable et heureuse, tandis que l'autre, avec sa bosse et son laid visage, est enterrée depuis vingt-cinq ans. J'ai la plus curieuse des collections dans un tiroir bien fermé, bien soigné, car je serais au désespoir de perdre ces lettres-là : il y en a de plaisantes. — L'une entre autres prétend que mes Mémoires ne valent rien, parce que j'ai dit qu'un homme avait une grande bouche : c'est un fait. Il est du reste un galant homme : je le reconnais pour tel ; mais il avait, il a même encore une grande bouche ; qu'y puis-je, moi ? rien du tout. Je reconnâtrai, si l'on veut, que cela ne vient pas de famille ; que sa nourrice l'a peut-être laissé trop crier ; mais dire que sa bouche n'était pas immense en conscience, je ne le puis pas. Qu'aurait donc fait le réclamant si j'eusse attaqué la probité, l'honneur de

son parent ? En vérité, c'est une comique histoire que celle de la vie !

J'ai déjà parlé du départ du prince Joseph pour Naples, où maintenant il était roi. Je n'ai pas encore peint cet intérieur du frère aîné de Napoléon, de celui enfin qui eût été le chef de la famille Bonaparte, si le grand homme ne fût venu le déplacer.

Joseph Bonaparte est né en Corse comme tous ses frères ; mais, moins qu'aucun des Corses que j'ai connus, il n'a d'accent en parlant français. Il est difficile de voir une plus jolie figure : c'est celle de la princesse Borghèse avec cette expression mâle que doit avoir la physionomie d'un homme. Son sourire est celui de l'empereur, fin spirituel, et peut être plus doux, ce qui doit être, parce que son âme est parfaitement sereine et son cœur excellent. Lancé dans le monde à une époque où triomphaient tous les désordres, où la bassesse et l'impudence parvenaient au pouvoir, ses premiers pas furent marqués par des actes d'humanité et de bienfaisance qui donnèrent des espérances que la suite de sa vie a justifiées. Il est fort instruit, non seulement dans notre littérature, mais dans la littérature italienne et anglaise ; ses études, d'abord sérieusement faites, furent continuées bien au-delà du terme prescrit par l'usage. Il aime la lecture, la poésie, les belles-lettres ; il aime à s'entourer de savans et de littérateurs. Son intérieur était même, sous ce rapport, plus agréable que celui de Lucien, quoiqu'il ne fît pas lui-même de vers comme son frère ; mais, à cet égard, je ne prononce pas pour dire s'il a eu tort ou raison. Enfin le roi Joseph est un homme que, dans tous les temps, dans tous les pays, on sera content de rencontrer, heureux de connaître et fier d'avoir pour ami.

On a dit de lui que son caractère était faible, c'est faux. Il a de la douceur dans l'âme, de la bonté

dans la cœur, de la clémence, une grande justesse de jugement. Ces qualités ne pouvaient lui être que nuisibles, excepté la dernière, au milieu d'un pays révolté où il était appelé à régner à l'aide de la force et de la contrainte. Néanmoins sa conduite fut admirable pendant son malheureux règne en Espagne. La position des frères de Napoléon a toujours été pénible aussitôt qu'il les a placés sur un trône ; il en voulait faire des souverains, et il exigeait d'eux une soumission de préfet ; cela ne pouvait aller. Il trouva dans ses frères, au reste, une résistance que quelques uns d'entre eux ont noblement illustrée. Le prince de Canino est le premier. Il publia très haut que ses affections étaient libres et devaient l'être ; il fut noblement fidèle à la foi conjugale. Je ne prétends pas ici trouver remarquable une action d'honnête homme ; mais, en l'admettant en opposition avec les séductions offertes pour faire faillir, je crois que peut-être quelques uns de ceux qui trouvent la chose fort simple éprouveraient au moins la tentation d'essayer de la douceur de trahir. Le prince Louis eut aussi une noble conduite : la Hollande en garde encore le souvenir. C'est une glorieuse auréole que celle que produit l'amour d'un peuple sur lequel on ne règne plus ; il n'y a pas le prestige du pouvoir qui distribue les récompenses. Le roi déchu est même plus dangereux à aimer qu'un simple étranger, car le remplaçant ou le successeur demande compte avec jalousie d'un sentiment qui lui est dû.

Le roi Joseph ne partit de France qu'avec un grand regret. J'ai déjà dit qu'il suppliait son frère de ne le pas faire roi :

« Laissez-moi régner à Morfontaine, » lui demandait-il.

Je l'ai vu à Morfontaine ; c'est là qu'il était facile de

juger de sa philosophie douce et aimable et de sa haute bonté. Il était bon père, bon mari même, malgré tout ce qu'on lui a reproché; bon ami, fidèle, n'oubliant pas les anciens jours, et s'y reportant lui-même avec une grâce toute parfaite. Je vis à quel degré il portait cette religion des affections de la jeunesse dans un voyage que nous fîmes à Morfontaine, avec mon frère, M. de Permon; avec lequel il avait été intimement lié en 93 et en 94. J'ai encore des lettres de lui de cette époque adressées à ma mère et à mon frère : eh bien ! sa conduite étant prince impérial était celle de l'homme qui avait écrit ces lettres. Le roi Joseph est un homme vertueux, bon et d'une capacité étendue, et d'autant meilleure, qu'elle a pour base des sentimens vertueux. Je rapporterai des faits de sa conduite personnelle en Espagne lors de cette guerre désastreuse, entreprise bien plus pour satisfaire la volonté de l'empereur que pour se placer sur un trône dont il ne voulait pas, et ces faits donneraient la mesure de son honneur et de ce qu'il vaut, si on ne l'avait déjà.

Quel est le malheureux de Paris qui ne connaît pas le nom de la princesse Joseph, de la reine d'Espagne ? Tous ceux qui vivaient lors de son séjour à Paris et qui existent encore, ont bien sûrement conservé le souvenir de cet ange de bonté, de vertu, de cette femme dont l'âme renferme toutes les perfections. Sans être belle, elle est charmante, parce qu'elle s'est soustraite à la condition d'être belle parce qu'elle est femme, et qu'elle l'a remplacée par l'obligation d'être bonne, charitable, et parfaitement indulgente à tous les torts. Aucune pratique de vertu douce et paisible ne lui est étrangère. Vouée à la retraite par goût et par devoir, elle ne croyait pas qu'une mère pût déléguer son autorité à une étrangère pour développer dans le cœur d'une jeune fille les vertus qui doivent un jour être

celles d'une mère de famille. La qualité de souveraine qui devait s'y joindre n'était, selon elle, qu'un titre de plus à sa sollicitude envers ses enfans.

« Je réponds d'elles aux sujets qu'elles auront un jour sous leur domination, disait-elle. Le sceptre est lourd dans des mains robustes, que de peine des mains débiles n'auraient-elles pas à le porter, si nous ne leur donnons pas une force étrangère que la vertu seule peut apporter! »

La reine Julie (on l'appelait ainsi pour la reconnaître avec la Reine d'Espagne Maria Luisa, femme de Charles IV) est une des femmes dont j'admire le plus le caractère. Combien de romans ont présenté des personnages fictifs avec une perfection générale qui semblait narguer l'imperfection humaine et la méchante organisation de notre être : eh bien ! elle a dû être connue de quelque auteur devant lequel elle aura posé. Je l'ai bien étudiée, je l'ai vue long-temps dans l'intimité de l'amitié, je l'ai vue plus tard entourée d'une lueur de pouvoir qui devait la changer à mes yeux, et qui, tout au contraire, me la montrait dans le miroir de vérité toujours aussi parfaite. Elle sentait bien l'importance de l'art de commander : rejetant tous les genres d'éclat, elle aimait au contraire à s'envelopper de sa modestie ; elle ne voulait de parure et d'éclat ni dans ses actions ni dans ses habits. Toujours simplement mise, elle ne portait de pierreries que ce qui était absolument nécessaire à la convenance de son rang. L'empereur avait une profonde estime et un tendre attachement pour elle. Quant à son mari, il la vénère et l'aime chèrement. Il a eu une vie un peu orageuse comme homme de plaisir ; mais sa loyauté naturelle a toujours été comme une barrière entre lui et tout procédé blessant au cœur envers la reine sa femme. Il l'aimait comme une amie, comme la mère de ses filles ;

et je suis convaincue qu'aujourd'hui, aux derniers jours de cette époque de la vie qu'on appelle encore la saison de plaire, si les deux époux se retrouvaient l'un près de l'autre, ils seraient aussi heureux que des ménages couronnés dont on vante le bonheur en vers comme en prose.

Lorsque la reine Julie partit pour Naples, ce fut une douleur pour Madame-mère, qui l'aimait plus qu'aucune de ses autres belles-filles, depuis la mort de madame Lucien : Madame n'aimait pas l'impératrice Joséphine ; et cependant, pour dire la vérité, l'impératrice Joséphine était fort bien pour elle depuis le couronnement ; soit que le bonheur l'eût rendue plus aimante envers ceux qui avaient au fait comploté sa ruine, soit que l'empereur le lui eût ordonné, nous vîmes une grande différence dans la conduite de l'impératrice envers Madame ; mais ces soins, tout de politesse et de calcul, ne pouvaient remplacer une amitié toute filiale et toute maternelle ; souvent en pensant à la reine Julie, au bien répandu par ses mains, à ce concours de louanges et de bénédictions qui entouraient son nom, je me prenais à la regretter vivement, et ne pouvais m'empêcher de rappeler ce que fait dire Milton à Adam lorsqu'il s'entretient d'Ève avec l'ange :

« Quand je l'envisage, elle semble si parfaite, si remplie de la connaissance de ses droits, que ce qu'elle veut faire ou dire paraît le plus sage, le plus vertueux et le meilleur. La science se découvre en sa présence.
 » l'autorité et la raison l'accompagnent, comme si elle eût été dans les idées de Dieu indépendamment de moi pour être la première, etc. »

A cette époque la cour impériale fut considérablement diminuée par l'absence des princesses et des deux frères de l'empereur : la princesse Borghèse toujours

dans des soins de santé qu'elle ne se donnait pas même le soin de cacher, bien qu'ils ne fussent guère élégans, ne pouvait soutenir l'éclat de la cour : c'était donc à la princesse Caroline que cette charge était dévolue. J'ai parlé d'elle comme de madame Murat, comme altesse impériale, il me reste à la plaindre maintenant comme princesse souveraine ; c'est une nouvelle attitude, une nouvelle pose pour laquelle il faut d'autres crayons et d'autres couleurs.

J'ai déjà dit plusieurs fois dans ces Mémoires que j'avais été fort intimement liée avec madame Murat lorsqu'elle n'était encore que Caroline Bonaparte ; je l'étais moins cependant qu'avec Laure de Caseaux, en qui ma confiance était entière, et dont l'esprit, les talens et les goûts étaient bien plus en harmonie avec les miens, que Caroline, qui ne s'occupait jamais, si ce n'est de donner à tort et à travers quelques coups de crayon sur du papier blanc ; et l'on appelait cela un dessin. J'ai parlé de sa personne ; elle demeura la même lorsqu'elle fut grande-duchesse de Berg, de ce qu'elle était étant madame Murat ; seulement elle devint différente au moral, et fut princesse tout entière ; parlant beaucoup d'elle-même et de sa personne avec une grande considération, et un ricanement pour celle des autres, qui souvent persuadait, en vérité, bien des gens. Sa décision sur toutes les matières était intarissable ; elle avait des grâces sans maintien, et de la beauté sans agrément, et je ne sais comment tout cela se casait sur son visage ; son esprit était tout naturel, sans aucune culture, aucune instruction ; étant enfant on lui reconnut de la vivacité, de la gentillesse ; et comme elle parvint à la première jeunesse dans un moment où son frère, général en chef de l'armée d'Italie, attirait déjà des flatteurs autour de l'étoile de sa famille, elle fut entourée de flatteurs ; et comme il faut être bon philosophe pour

prévenir dans les enfans le germe des vices, et même des défauts, ils écloreient tout à leur aise, malgré la bonne volonté de madame de Campan, chez laquelle elle fut en pension pendant deux ans; mais si madame Campan était une femme d'un mérite supérieur, elle avait le grand défaut de ne vouloir contraindre en rien les jeunes filles riches et appartenant à des familles puissantes, qui étaient en pension chez elle; les mères font les seules éducations remarquables que l'on puisse citer; quant à toutes les jeunes personnes élevées chez elle, toutes sont vivantes encore, et l'on en peut juger ¹.

C'était donc sur la cour de la princesse Caroline, ou de la *grande-duchesse de Berg*, comme elle aimait qu'on l'appelât, que reposait l'espoir joyeux de la grande cour. La princesse occupait alors le beau palais de l'Élysée, où elle commençait à recevoir en *princesse*, malgré le ricanement, mais on s'y était accoutumé. Sa maison était formée de plusieurs personnes dont quelques unes auraient été mieux placées, pour elles et pour quelques autres, en un autre lieu.

J'ai déjà parlé de madame Lambert; c'est une jolie femme dans l'acception la plus positive du mot; elle est petite, mais toute sa personne est bien proportionnée: elle a de grands yeux admirablement beaux, de petites mains blanches et adroites qui peignent le paysage comme Watelet et jouent du piano comme Hertz, une petite bouche avec laquelle elle parle comme la personne la plus spirituelle parce qu'elle l'est en effet; et puis gracieuse et gentille!... J'aime bien madame Lambert. Son mari a été l'un des administrateurs les plus distingués de l'armée; il était autrefois l'ami de mon père.

Madame de Beauharnais femme du sénateur et cou-

¹ J'ai déjà dit que ses trois nièces étaient une exception.

sine de l'impératrice Joséphine, était une bonne et excellente personne, polie, et se mêlant fort peu, ou même pas du tout, des affaires de l'intérieur de la princesse; il y a eu une époque dans ma vie où je lui ai porté de la reconnaissance. — Mademoiselle Adélaïde de La Grange, qu'on appelait *madame de La Grange*, en sa qualité de fille majeure, était une femme d'esprit; son esprit m'aurait plu, et je me sentais même portée à causer avec elle; mais son esprit s'occupait trop de l'application du frivole au sérieux, pour faire de cette union une sorte d'arrangement qui pouvait être admirable pour l'avenir de la princesse, mais qui ne me semblait pas convenir beaucoup au mien; tout cela, sans m'éloigner d'elle, m'empêcha de m'en rapprocher. Elle avait dû être belle dans sa jeunesse, mais déjà à cette époque elle était ce qu'on appelle une vieille fille, et l'on disait : *Elle a été jolie.....* Elle était sœur des trois messieurs de La Grange dont l'un a commandé les mousquetaires gris ou noirs, je ne sais lesquels, et dont la femme était mademoiselle Hall; fille d'un peintre et veuve du malheureux Sulot, assassiné le 10 août par Théroutte de Méricourt, cette femme n'ayant de femme que le nom. — Elle était ravissante de beauté madame la marquise de La Grange : sa figure était tout à la fois belle et bonne, et donnait envie de l'aimer autant qu'elle inspirait d'admiration.

L'autre M. de La Grange, Charles de La Grange, qu'on a appelé, je ne sais pourquoi, le beau La Grange, non qu'il ne l'ait pas été, mais enfin que dira-t-on du beau d'Orsay? Il faut une différence cependant. Depuis un certain quadrille, au reste, on l'appelait Apollon : à la bonne heure.

Le troisième frère, Auguste de La Grange, qui était, je crois, aide-de-camp de Murat; était ce qu'on nomme dans le monde un bon enfant; il était poli et inoffensif.

Venait ensuite M. de Cambyse, adjudant-commandant, premier écuyer de la princesse, surnommé le roi de Perse, et beau-frère de *mademoiselle* ou de *madame de La Grange*, dont il avait épousé la sœur qui avait été une fort belle femme, car dans la famille La Grange il y a en effet une sorte de beauté : quant à lui il était laid comme on ne l'est pas, ou plutôt comme lui seul l'a jamais été. Quand il était petit, soit qu'il pleurât, soit qu'il voulut rire, il faisait de si atroces grimaces, que les autres enfans se sauvaient de lui en criant qu'il était *la Bête* ; mais il n'était pas le prince spirituel ; par exemple il avait seulement une docilité extraordinaire pour les ordres de la princesse ; j'ai un vieux compte à régler avec lui.

Puisque j'ai nommé sa femme, il faut que j'en dise un mot. Jamais je n'ai rencontré de personne aussi bavarde : elle en arrivait au point d'être forcée de reprendre haleine. C'était ce moment-là qu'on prenait pour lui offrir un verre d'eau sucrée ; elle l'acceptait sans se faire prier, malgré qu'on lui dit que c'était pour rafraîchir son gosier desséché par la terrible activité de ce moulin à paroles qu'elle avait toujours en mouvement. La première fois que je la vis, on plutô que je l'entendis, ce flux de paroles sans couleur, cette abondance stérile de mots et de phrases dénuées d'intérêt, ce robinet d'eau tiède toujours coulant, jamais plus froid, jamais plus chaud, pensa me donner un vertige.... il y a là-dedans un souvenir presque *terrible*. Au demeurant, elle était bonne femme, et son mari l'avait rendue formalheureuse ; je le dis ici, parce que tout ce qui l'a connue sait qu'elle ne faisait certes pas un mystère de ses affaires. Elle était déjà énormément grosse, et l'on cherchait un peu les restes de sa beauté, qui avait été célèbre.

M. D'Aligre était chambellan de la princesse. J'ai re-

marqué que l'empereur avait une sorte de préférence, *sans l'aimer*, pour tout ce que le faubourg Saint-Germain renfermait de plus opposant et de plus considérable, pour l'attacher à sa maison ou bien à celle de ses sœurs ou de ses frères. Ce projet de *fusion*, dont sans cesse il parlait, qu'il voulait opérer, ce n'était pas là le moyen. Sans cesse froissés, sans cesse *humiliés*, il faut dire le mot, comme des hommes et des femmes dont les opinions, bien connues de l'empereur, du reste, étaient en tout différentes de son système, comment pouvait-il espérer que ces hommes et ces femmes deviendraient de ses amis, n'étant attirés que par un appât bien peu séducteur, comme, par exemple, M. d'Aligre, ayant quatre cent mille livres de rente, et se voyant contraint de porter les souliers blancs de la princesse Caroline dans sa poche, tandis qu'il pouvait faire le petit souverain tout à son aise dans ses terres. Il est vrai que l'empereur avait un projet en appelant M. d'Aligre à la cour : il voulait marier sa fille au général C*****t. M. d'Aligre tint une fort noble conduite en cette circonstance, et qui rachetait bien des souliers blancs mis et sortis de la poche chambellannière. L'empereur lui fit d'abord son désir, ou plutôt sa volonté, et puis, trouvant que la chose ne marchait pas, il fit venir M. d'Aligre dans son cabinet. M. d'Aligre naturellement fort grand, comme chacun sait, le devint à cent coudées dans cette entrevue particulière avec un homme comme Napoléon, qui alors maîtrisait non seulement tout ce qui l'entourait, mais exerçait dans sa cour cette sorte d'influence *fascinatrice* qui faisait courber la tête lorsque son œil d'Aigle avait rencontré le vôtre. Mais M. d'Aligre était père : cette puissance paternelle, il la regardait avec raison comme la première des deux qui alors étaient en présence : il refusa sa fille pour M. de C*****t. Le motif était terrible ;

mais enfin *il disait ce motif*, et il y avait peut-être du courage à le faire. En résumé, mademoiselle d'Aligre n'épousa pas M. de C*****t.

L'empereur fut très mécontent de cette résistance de M. d'Aligre. Si duroc ne l'en avait empêché, il voulait faire prendre la jeune fille, et faire nommer un conseil de famille adjoint au procureur impérial pour autoriser le chef de l'État à disposer de la main de mademoiselle d'Aligre, puisqueson père, sur des raisons qui attaquent *l'honneur du gouvernement* (je n'ai jamais oublié ce mot), se refusaient à une chose sortable de tous points. L'empereur avait ainsi des premiers momens vraiment terribles, et tellement bizarres et injustes, que ses plus fidèles serviteurs ne pouvaient lui montrer plus d'attachement qu'en prenant sur eux de surseoir à une démarche ordonnée ainsi *ab irato*. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le général C*****t était à cette même époque passionnément amoureux d'une céleste femme dont l'amour était pour lui bien autrement précieux que les trésors de mademoiselle d'Aligre. Il se refusait à *ce marché*; et tandis que l'empereur se fâchait pour faire respecter son autorité compromise entre M. d'Aligre et lui, M. de C*****t était fort déterminé à ne pas accepter la main que l'empereur recouvrait ainsi pour lui du gant blanc de la mariée. Que de fois j'ai vu pendant toutes ces années de l'empire des unions formées sous de tels auspices, et desquelles naissaient le malheur et la discorde! — L'empire s'est écoulé, et pourtant Napoléon l'avait réédifié sur une base aussi formée par une de ces unions monstrueuses qui dérangent l'ordre habituel. Qu'en est-il résulté? pour lui la mort sur un rocher brûlant, pour nous le malheur et l'humiliation.

Le nom de M. d'Aligre me remet en mémoire une anecdote qui me fut racontée par des émigrés rentrant

en France; je la *dis* comme elle me *fut dite*. Je n'étais pas en Angleterre, je ne puis que la *renarrer* à mon tour. Talma est du nombre de ceux qui me l'ont racontée.

Au moment de quitter la France, M. D*** réalisa une grande partie de capitaux, et eut le bonheur de faire passer une portion de son immense fortune en Angleterre, où lui-même émigra avec sa femme. Non seulement cette fortune lui assurait une grande existence, mais il pouvait adoucir le malheur de celle de ses compatriotes. Ce fut bien ce qu'il fit jusqu'à un certain point; mais il était avare : et avare comme on n'est pas avare : c'était une maladie. Au reste, on a tant raconté d'histoires sur son compte, que je trouve inutile de recommencer. Il y a, dit-on, un côté plaisant à voir un caractère dans cet état d'objection où se place une avarice, portée à ce point, n'est pour moi qu'une plaie horrible de l'âme bien ulcérée, et je ne m'y arrête pas davantage que devant un enfant double ou bien un homme à trois jambes. M. D*** était donc avec sa femme à Londres, ayant suivi le torrent fugitif, et fort en peine de ce qu'il ferait de son argent. Cette pensée fut long-temps pour lui un véritable tourment. Je n'en parle que pour faire remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup de ses compagnons de malheur qui fussent dans ce cas. Au reste je lui rend justice, et je répète qu'il fut bon pour plusieurs d'entre eux.

Ainsi donc que je viens de le dire, M. D*** avait de l'argent. Avec cette argent il vivait assez bien, quoique mesquinement; mais enfin il avait de bon pain quand beaucoup d'émigrés en manquaient, et de bon beefsteack quand les pauvres infortunés ne sentaient même pas la fumée d'une côtelette. Toutefois, comme la Providence est merveilleusement juste dans ses répartitions de bien et de mal, un beau, ou plutôt un

mauvais jour, il arriva que M. D*** n'eut plus que trois dents pour croquer le bon beefsteack, et force lui fut enfin d'aller consulter un fameux dentiste qui alors avait la vogue à Londres : c'était ¹, à ce que je crois bien, Talma, l'oncle du nôtre. Il examina du haut en bas la mâchoire du vieillard, la regarda de cent façons avec le miroir, avec ses yeux, et finit par lui dire :

« Eh bien, monsieur, il vous faut *tout* un râtelier. »

Le pauvre vieillard le regarda d'un air effaré; il crut que le dentiste allait lui demander *tout* son sang pour le prix de ces trente-deux dents.

« Mais, monsieur, lui dit-il d'une voix tremblante, songez donc !... trente-deux dent !... Et il ajouta tout bas : Je suis si pauvre !..... Hélas ! je n'ai pas même de quoi payer le peu de pain que brise avec peine le reste de mes dents. »

Le dentiste était un honnête et galant homme, ayant pour ceux qu'il regardait comme ses compatriotes une bienveillance active qui leur fut d'un grand secours; cependant il répondit d'abord au vieillard :

« Monsieur, le prix de mes *râteliers* est de cent guinées. »

Mais voyant la pâleur du *patient*, il ajouta :

« Comme vous êtes Français... émigré... que vous paraissiez malheureux...

» — Ah ! monsieur ?...

» — Je ferai pour vous une exception...

» — O mon bon, mon digne monsieur !

» — Je ne vous le ferai payer que cinquante guinées.

» — Cinquante guinées ! monsieur... Eh ! que puis-je faire pour me les procurer ?... aller voler sur la grande route !... Cinquante guinées !... Eh ! bon Dieu ! cinquante guinées !... monsieur, c'est le revenu de toute

¹ Je ne l'affirmerais pas, cependant je crois en être certain.

une année!... Cinquante guinées!... Adieu, monsieur... je m'en vais.... je demeurerai dans mon infirmité..... Hélas!.... vous voyez.... je suis vieux... malade.... je n'ai pas long-temps à vivre... Adieu, monsieur. »

Il ouvrait déjà la porte, lorsque le dentiste le rappela avec cette charitable bienveillance qui n'a rien d'offensant.

« Il ne sera pas dit, monsieur, qu'un de mes compatriotes malheureux verra accroître son infortune par mon fait; demeurez. Veuillez vous asseoir, et je vais m'occuper à l'instant des choses préparatoires indispensablement nécessaires. Je ne vous demanderai rien pour moi... »

Les yeux du président étincelèrent.

« Mais il est des déboursés que je ne puis faire; il faut absolument que vous vous décidiez à les couvrir, sans cela je ne puis opérer; et j'ose dire que dans toute la ville de Londres vous ne trouverez personne de ma profession qui agisse autrement.

» — Et ces déboursés, monsieur... se montent...?

» — A vingt-cinq guinées. »

Un gémissement douloureux accueillit cette déclaration; mais *il le fallait*. Cette loi de la *nécessité*, cette loi impérieuse et tyrannique même sous laquelle tout homme doit fléchir, lui dit qu'il ne fallait pas plus long-temps insister. Il se mit dans le grand fauteuil, ouvrit ses deux mâchoires, se laissa prendre la mesure de l'inférieure et de la supérieure, et se résuma en disant :

« Ainsi donc, monsieur, c'est vingt-cinq guinées?... »

» — Oui, monsieur, mais aussi c'est pour la vie. »

Le président le regarde; et, comme si une idée nouvelle venait à l'instant de le frapper, quoique depuis long-temps il la caressât dans sa tête, il lui dit :

« Mais, monsieur, ne pourrions-nous pas stipuler que, dans le cas où je viendrais à mourir, le râtelier

que vous elles me fournir vous serait rendu? Il me semble que cette clause doit vous donner la facilité de diminuer le prix exorbitant... »

Le dentiste ne put retenir un des éclats de rire les plus joyeux qu'il eût faits dans sa vie.

« Ces marchés-là ne se passent pas dans mon cabinet, dit-il enfin au vieillard, tout surpris de son hilarité; vos dents, car elles seront bien *vôtres*, seront, si vous le permettez, enterrées avec vous. Mais j'entends quelqu'un se plaindre dans la pièce voisine; permettez-moi de vous prier de me rendre ma liberté. Mardi prochain je serai tout à vos ordres; les deux pièces seront prêtes. »

Le vieil émigré s'en fut très content de son marché, et descendait gaillardement l'escalier de l'honnête dentiste, lorsque, dans sa joie, il heurta deux jeunes gens qui montaient chez Talma. L'un d'eux le reconnut et le salua; mais, tout occupé de la bonne affaire qu'il venait de conclure, le président ne lui rendit pas sa révérence, et continua sa route.

Celui des deux jeunes Français qui l'avait reconnu était M. d'Anglade, officier au service immédiat de l'Angleterre, non pas comme émigré français, mais comme fils d'une Anglaise. Il ne portait pas le nom de d'Anglade. Par je ne sais quel arrangement, il s'appelait comme sa mère, Fitz-Morris. Il était moqueur de sa nature, et en voulait personnellement au président, qui avait refusé de lui prêter de l'argent, ce qui était impardonnable, selon M. Fitz-Morris, lorsqu'on avait une grande fortune; et celle de M. D*** était bien connue de tout ce qui était non seulement Français, mais Anglais.

« Que voulait donc ce vieux loup-garou? dit-il au dentiste en entrant dans son cabinet pour se faire nettoyer les plus blanches et les plus admirables dents du

monde ? Que peut-il avoir à faire avec deux mains aussi *dextrement* habiles que les vôtres , lui dont les griffes ne savent qu'une seule chose, compter et recompter ses trésors ? »

Et tout en parlant il s'établissait dans le fauteuil de rigueur dans le cabinet d'un *artiste dentiste*.

« Ma foi, répondit l'artiste, le pauvre diable est venu chez moi, en sa qualité de compatriote, pour me demander *des dents*... permettez... ouvrez un peu la bouche... pour me demander des dents... Nous n'avons pas d'abord été du même avis pour le prix.... ouvrez encore un peu... là... bien... puis ensuite... lorsque j'ai su que le malheureux n'avait ni bois, ni vêtemens, ni pain, j'ai fait.... Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc, M. Fitz-Morris ? vous m'avez mordu outrageusement !... »

Et le dentiste regardait son doigt tout meurtri, presque déchiré...

« Et comment voulez-vous que je demeure tranquille, s'écria le jeune officier, lorsque vous venez me conter que l'homme le plus riche de l'émigration française n'a pas de pain à mettre sous ses vieux chicots?... Où diable avez-vous été prendre ce que vous me dites là ?

» — Comment ! répondit Talma stupéfait, l'homme qui sort d'ici avec une vieille redingote en lambeaux, un chapeau crasseux, des souliers de roulier, cet homme n'est pas un malheureux sans ressources ? »

Les deux jeunes fous se prirent à rire.

« Non seulement il a des ressources, dirent-ils, mais d'immenses. »

Et tout aussitôt ils dirent son nom au dentiste qui, en l'entendant prononcer, fit un cri de surprise et de colère d'avoir été joué ; mais son parti fut bientôt pris, et sans faire part de son projet à M. Fitz-Morris, il attendit avec impatience le mardi suivant.

L'heure était donnée pour midi; le douzième coup n'avait pas encore cessé de résonner à l'horloge aux mille rouages qui ornait l'atelier du dentiste, qu'un coup modestement frappé annonça l'avenue du vieillard.

« Me voilà, dit-il avec un air tout joyeux, me voilà ! Oh ! j'ai bien souffert depuis l'autre jour... Je ne peux plus manger, mon cher monsieur... Ce n'est pas que mes repas soient bien succulents, je suis si pauvre !... si pauvre !... Ah ! mon digne monsieur, vous faites aujourd'hui une bien belle œuvre.

» — Je le crois, monsieur, dit le dentiste, j'en suis même certain; mais je serais encore bien plus content de moi-même si vous aviez l'extrême bonté de me répéter ce que vous m'avez déjà dit de votre position malheureuse... car alors, je serais tout à la fois heureux et fier de donner à l'un de mes compatriotes *malheureux* une preuve de mon intérêt.

» — Hélas ! que puis-je vous dire de plus ?... s'écria le vieillard alarmé de cette sorte d'exode, que je suis malheureux ? eh ! mon Dieu ! je le suis à m'aller jeter dans la Tamise peut-être d'ici à deux mois, car j'ai été obligé de contracter des engagements au-delà de ce que je puis tenir pour m'acquitter envers vous... Ah ! mon digne monsieur ! vous auriez dû faire à un pauvre compatriote la charité tout entière !... »

Et tout en parlant ainsi, il tirait d'une longue bourse de cuir les vingt-cinq louis promis; ils étaient bien sûrement rognés.

« J'ai dit vingt-cinq guinées, monsieur, » dit le dentiste, tandis que d'une main tremblante le vieillard arrangeait les piles de louis avec complaisance et regret tout à la fois; il leva la tête vers le dentiste et le regarda d'un air presque menaçant, comme pour lui

CHAPITRE XVI.

Mon retour de Pont à Paris. — Changemens très remarquables. — Mort de M. Fox. — Reflexions à ce sujet. — M. Burke. — M. Pitt. — La France et sa *banqueroute*. — Les Juifs. — *Le grand Sanhédrin*. — Guerre avec la Prusse. — Victoire de Marmont en Illyrie. — Proclamation du prince de la Paix en Espagne. — Singulières expressions de cette pièce. — Ses suites.

Je trouvai beaucoup de changemens en peu de temps à mon arrivée à Paris, à mon retour de Pont. Un grand événement venait de changer le cours des affaires de l'Europe : M. Fox était mort. Ministre de la Grande-Bretagne depuis la mort de M. Pitt, il envisageait les choses sous un autre jour que son savant rival. Dès l'origine de la révolution française il avait eu d'autres idées sur ce que devait faire à cet égard le cabinet de Saint-James. Il était à cette époque l'orateur le plus remarquable de la chambre des communes, et tous les discours qu'il y prononça prouvent à quel point son jugement était dégagé de passion et guidé par l'intérêt de son pays et l'humanité, relativement au reste de l'Europe. Il était contre la guerre, pensait autrement que M. Pitt sur la révolution française, et prétendait au contraire que, bien loin de la contraindre, il fallait lui laisser fournir sa course. L'homme habile

comprenait que l'Europe entière depuis un siècle gravite vers un point où elle doit nécessairement arriver, et vers lequel il serait bien plus conséquent de l'aider à marcher que de lui faire prendre une route rétrograde. Il était bien de l'avis du fameux publiciste Burke, et demeurait convaincu de l'influence que ce grand événement exercerait sur le reste de l'Europe et même du monde civilisé, mais il pensait que le meilleur moyen d'en prévenir les fâcheux résultats était de s'emparer des bons, et de diriger sa violente course, afin de lui laisser passage.

« un torrent ne ravage les campagnes, dit-il un jour à la tribune, que lorsque vous ne lui creusez pas un lit. » — (24 janvier 1793.)

M. Fox était peut-être moins profond, moins habile dans le maniement des affaires que M. Pitt; mais il avait un esprit fin et délié qui, pour être moins rigide que son prédécesseur, n'en avait au reste pas moins de loyauté. Je parle ici de l'homme privé et non de l'homme public; car, dans ce sens, M. Fox avait bien plus de droiture et de franchise que M. Pitt. M. Pitt était souvent cautuleux, M. Fox avait de ces mots heureux qui quelquefois entraînent les masses dans une assemblée délibérante. Il était un jour à la chambre basse du parlement d'Angleterre, et avait fort à faire à répondre à toutes les attaques qui étaient faites pour qu'il eût à se disculper de l'affaire de lord Malmesbury, qu'il avait conseillée, et dont le résultat avait été fâcheux. M. Fox soutenait que le directoire avait encore des ressources; que la France n'était pas aussi malheureuse qu'elle le paraissait; enfin, forcé par un dernier argument :

« *Eh! messieurs, s'écria-t-il, comptez-vous pour rien la faculté qu'a la France de faire banqueroute?*... »

Fox, premier ministre depuis la mort de Pitt, avait

voulu rétablir la bonne harmonie entre la France et l'Angleterre ; il le voulait de bonne foi, et les négociations qu'il avait entreprises le prouvent elles-mêmes. Sa mort les rompit entièrement ; elles se terminèrent sans résultat, et l'esprit de M. Pitt revint de nouveau prendre place dans le cabinet britannique. C'était une grande question pour l'Europe.

Ce fut alors qu'on put juger de l'étendue des prétentions de Napoléon par un fait de peu d'importance en apparence, mais qui montrait à quel point il voulait agir par tous les moyens sur les peuples du nord : ce fut l'*adoption*, si je puis parler ainsi, du peuple juif. Déjà les principaux rabbins s'étaient réunis dans le mois de juillet précédent, à l'effet de statuer sur leurs demandes à l'empereur. Ils avaient conclu à ce que leurs coréligionnaires fussent admis à participer aux droits civils et politiques avec quelques modifications. Un grand sanhédrin fut donc convoqué, et plus tard Napoléon prit sous sa protection spéciale ce peuple justement repoussé, et qui recevait ainsi le châtimement de son déicisme jusqu'à la millième génération. En lui accordant son appui, l'empereur montra de l'habileté ; il savait qu'en Pologne, en Russie, dans la Bohême, la Hongrie, il existe des troupes entières de ces hommes dont les cœurs resserrés, flétris par le malheur et l'usure, devaient s'ouvrir avec ravissement à un avenir honorable, et saluer du nom de *Messie* l'homme qui le leur présentait. Aussi Napoléon vit-il se vérifier ses prévisions. Tout ce qui suivait la loi de Moïse, tant en Russie qu'en Allemagne, et surtout en Pologne, et l'on sait que le nombre en est grand, lui fut acquis corps et âme, et il eut des auxiliaires jusque dans les lieux où les plus intéressés ne lui en soupçonnaient pas.

L'horizon se rembrunissait chaque jour. Un soir Junot revint de Saint-Cloud avec une figure tout extraor-

dinaire. Il avait été invité à chasser avec l'empereur, avait chassé en effet ; mais le temps qu'on aurait employé à tuer des lapins le fut à parler de la façon dont on allait le mieux tuer ou faire tuer des hommes. On se battait en Illyrie. Le général Marmont ¹ avait remporté une victoire près de Raguse ², et défait un corps de Monténégrins révoltés, auxquels, disait-on, s'était jointe une troupe de Russes. La guerre était inévitable, et je vis Junot dans un profond chagrin, quel que fût le poste honorable qu'il eût à Paris, de ne pas faire la campagne. C'était la première fois que l'empereur ne le prenait pas avec lui ; et, quelque raisonnement que j'opposai à ses sentimens blessés, je ne pus parvenir à le calmer, ou du moins à le faire convenir que l'on pouvait servir l'empereur sans tirer l'épée hors du fourreau ; il ne pouvait admettre cette façon d'agir. Dix fois, dans la journée où la guerre fut connue, il voulait refuser le gouvernement de Paris et partir pour l'armée. Enfin j'obtins de lui, à force d'instances, qu'il discuterait avec moi et avec *lui-même* le plus ou moins de légalité de ses devoirs relativement à l'empereur. Je le convainquis enfin que, dans la position encore précaire où se trouvait l'empire, il fallait que Napoléon fût servi par ses plus chers amis, et que sans cela il serait en droit de se plaindre d'un attachement qui devenait égoïste, en ce sens qu'à l'armée, Junot n'y allait que pour y chercher une nouvelle gloire, et non pour y servir l'empereur plus utilement qu'un autre. Junot

¹ A Castel-Novo. — La révolte des Monténégrins était-elle bien d'eux mêmes ?

² Je répare ici une erreur que j'ai faite en parlant du passage du saint Bernard. J'ai dit que la manière de *voiturer* l'artillerie par des troncs d'arbre était de l'invention du général Marmont, je me suis trompée ; c'est au général Gassendi qu'on en est redevable. C'est une justice que je me dois à moi-même d'offrir à ce brave frère d'armes de Junot un témoignage de ma reconnaissance comme Français, et d'estime comme veuve de Junot.

avait une âme bien faite pour comprendre de telles paroles; il me promit de se taire et même de cacher sa peine : c'était un grand sacrifice. Il n'eut pas la même force à la lecture du premier bulletin qui arriva de la grande armée.

Ce fut à cette époque qu'il arriva un événement qui fit peu de sensation en Europe, parce que la gravité des intérêts donnait une autre direction aux idées en ce moment; cependant il eut une trop grande et trop directe influence sur les affaires d'Espagne, qui, à leur tour, en eurent une immense sur celles de l'Europe, pour le passer sous silence et ne pas le faire remarquer. Napoléon le marqua de son index peut-être, et il ne serait pas à repousser que cette action du prince de la Paix a été la cause première de la conduite de l'empereur envers l'Espagne.

Le prince de la paix avait un agent auprès de la France que j'ai déjà signalé comme un homme ayant eu une conduite qu'on peut qualifier de beaucoup de manières. C'était don Eugenio Isquierdo. Cet homme, vendu plutôt que dévoué au prince de la Paix, comme il l'était à la France, comme il l'était peut-être à l'Angleterre, donnait à sa manière des renseignements à son patron; lequel, tout en gouvernant l'Espagne en *privado* si jamais il en fut dans ce bienheureux pays d'Espagne, ou depuis deux siècles les *privados* ne laissent aux rois que le stérile honneur de siéger sur un trône sans gloire, lequel don Manuel Godoï, duc de la Alcudia, prince de la Paix, nourrissait contre la France, tout en nous disant de si douces paroles, une de ces haines sourdes et vindicatives telles que les ressentent les hommes maîtrisés autant par leur faiblesse que par l'ascendant d'autrui; il semble qu'ils ne vous pardonnent par d'être au-dessus d'eux, quand ils sont fort au-dessous. Don Manuel Godoï, autrement *Manuelito*,

comme l'appelait sans cesse le digne roi Charles IV, *Manuelito*, n'aimait ni la France, ni sa gloire, ni son empereur; mais il avait les bras longs, cet empereur; il ne fallait le toucher qu'avec sécurité entière. Le prince de la Paix avança d'abord la patte, la posa, sortit un petit bout de griffe; à chaque manœuvre regardait son digne agent Isquierdo; ce qui, soit dit entre nous, ne devait pas lui faire grand plaisir, car il était bien effroyablement laid; et puis, sur un signe du don Eugenio, il alongea la patte et griffa tout-à-fait. Comme Isquierdo louchait outrageusement, il faut croire que son patron a griffé quand l'autre lui disait de faire patte de velours; car, en bonne conscience, il fallait avoir intention de faire faire une sottise à don Manuel Godoi, prince de la Paix, duc de la Alcudia, pour lui conseiller la belle opération qu'il mit à fin au mois d'octobre 1806.

C'était une belle proclamation dans laquelle il appelait la nation aux armes. Il y parlait de *dangers*, d'*ennemis qu'il ne veut pas faire connaître*, de perfidies *qu'il signalera*... enfin cette pièce est l'œuvre de la politique la plus inepte, j'en demande humblement pardon à l'ombre de don Eugenio Isquierdo, si c'est lui qui l'a dictée. Sans doute le prince de la Paix était impatient d'échapper à l'ascendant que la France exerçait depuis long-temps sur l'Espagne; mais il ne fallait pas être alors aussi long-temps un allié si timidement soumis. Le moment lui parut favorable: la France, selon Isquierdo, ne devait pas résister à une quatrième coalition continentale, et nous devions succomber. Il y a des alliés qui nous auraient tendu la main pour nous secourir... ma foi! je ne sais pas trop. La générosité n'est plus guerre en usage chez les hommes; et comme les souverains et les premiers ministres ne sont pas autre chose que des hommes, la générosité n'est pas plus là qu'ailleurs, peut-être même moins, et je ne sais pas.

pourquoi, car je ne suis pas de ceux qui disent bêtement :

« C'est un roi, donc c'est un imbécile, c'est un méchant homme. »

Je crois, au contraire, qu'une naissance illustre et une belle éducation, un beau nom à porter et à soutenir, tout cela est regardé par moi comme autant de titres, de liens qui vous attachent à l'honneur et à la gloire. Je puis me tromper, mais je vois comme cela, et cela devait être. Corneille, qui connaissait le cœur humain, et qui disait assez la vérité de ce cœur humain, n'a-t-il pas exprimé ma pensée dans *Héraclius* ?

La générosité suit la belle naissance.

Quoi qu'il en soit de la générosité, de la belle naissance, et même d'*Héraclius*, nom un peu effarouchant pour ceux qui ne veulent plus de nos anciens maîtres, les alliés, alors comme plus tard, ne suivaient que la maxime de leur intérêt, et agissaient en conséquence. L'Espagne fit ainsi; mais elle prit mal son temps pour se libérer, en admettant que son esclavage d'alors, qui était tout moral, lui fût plus pénible que celui qui lui fut infligé deux ans plus tard, et dont elle ne fut libre qu'après avoir vu ravager ses campagnes, brûler ses villes, et mourir tous ses fils.

Je sais qu'en lisant la proclamation du prince de la Paix, l'empereur ne témoigna ostensiblement aucun mécontentement; il n'eut pas du tout l'air de prendre la chose pour lui ni pour la France. Il parut comprendre des craintes relatives au Portugal, à l'Angleterre; mais, s'il faut dire ma pensée, j'ai toujours présumé que cette démarche, aussi maladroite qu'elle était en effet injurieuse, avait été dans la conscience conquérante de Napoléon un motif pour entrer en Espagne.

Le moment du départ de l'empereur arriva avec une telle promptitude, surtout pour ceux qui n'étaient pas dans son intime intérieur, que l'étonnement fut général, surtout dans les provinces. Le mécontentement se manifesta un peu dans le Midi; le Nord prenait mieux son parti. L'empereur exigeait une extrême discipline dans tous les corps qui traversaient les départemens du nord; ils avaient donc tout à gagner et rien à perdre à ce passage immense de troupes, tandis que les provinces du Midi ne se ressentaient de la guerre que par leur dépopulation et l'augmentation des impôts. Toutes les lettres que je recevais du Languedoc et de Bordeaux exprimaient de vives plaintes. Bordeaux surtout, qui un moment avait espéré que les négociations avec l'Angleterre amèneraient un résultat heureux et pacifique, se voyait encore une fois rejetée dans une stagnation qui était pour elle une question de mort. Je montrai ces lettres à Junot. Plusieurs venaient d'amis trop intimes pour que ce qu'ils disaient fût mis en doute ou en question; il ne pouvait donc pas être indifférent à la lecture de ces lettres. Il en parla à Duroc, à cet ami dévoué à l'empereur, autant que fidèle à ses frères d'armes. Il fut frappé de l'expression générale qui régnait dans les lettres que Junot lui fit lire. Il y en avait de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier et de Bayonne; cette dernière était pour Junot.

« Laisse-moi faire, dit Duroc à Junot; il faut que l'empereur voie ces lettres-là. L'une d'elles est écrite par une femme; mais il paraît que cette femme a une âme virile; quant aux autres, elles sont bien fortes. »

Le fait est que celle de Toulouse racontait un mouvement assez fort qui avait eu lieu dans un village entre Foy et Pamiers à cause de la conscription, et que l'empereur n'en avait rien su. On écrivit; la chose était vraie.

L'empereur avait une manie très prononcée : était-elle bonne, était-elle mauvaise, je n'en sais rien c'était de dire à tout ce qui arrivait de mal ou de fâcheux :

« *Voilà ce que c'est que de n'avoir pas de ministres !* »

Cette fois-là il le dit, et le répéta avec beaucoup d'humeur. C'était M. Chaptal qui était alors ministre de l'intérieur, et qui eut une réprimande. Sans aucun doute il était innocent du fait ; car enfin le préfet lui-même pouvait ignorer ce mouvement, par lequel l'opinion se manifestait, assez vivement, il est vrai, mais non pas d'une manière extraordinaire, car, en traversant deux fois le Midi de la France, j'avais remarqué un mécontentement général ; moi j'étais assez *diplomate* pour avoir, sinon omis cette particularité de mon voyage en répondant aux questions assez minutieuses de l'empereur, au moins en avoir parlé assez succinctement pour qu'il y fit peu d'attention. Pourquoi donc un préfet aurait-il eu plus de courage que moi ? Mais, au fait, c'était son affaire, et ce n'était pas la mienne. Toujours est-il que l'empereur eut beaucoup d'humeur de cette façon, disait-il, de lui faire sa cour. Il avait peut-être raison ; mais aussi c'est que la colère de *sire lion* n'était pas aimable à affronter.

L'empereur partit donc de Paris le 25 septembre dans la nuit, autant que je puis me le rappeler. Junot reçut avant son départ une lettre du ministre secrétaire d'État qui lui donnait avis de l'ordre général de service pendant l'absence de l'empereur. Ces lettres font voir ce que j'ai déjà dit, c'est que le gouverneur de Paris ne dépendait que de l'empereur.

« J'ai l'honneur de vous adresser, monsieur, un extrait de l'ordre général du service pendant l'absence de Sa Majesté l'empereur.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de
« ma très haute considération.

« HUGUES B. MARET.

» Saint-Cloud, le 25 septembre 1806 »

Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.

Extrait de l'ordre général du service réglé par Sa
Majesté l'empereur, le 24 septembre 1806, pour le
temps de son absence.

« Le gouverneur de Paris, commandant la garnison
« de Paris et les troupes de la première division mili-
« taire, prendra les ordres de l'archi-chancelier.

» Pour extrait conforme,

» Le secrétaire d'état,

« HUGUES B. MARET. »

Le 25 septembre, Junot fut invité à dîner avec l'em-
pereur, et l'impératrice au château de Saint-Cloud.
L'empereur devait partir dans la nuit. Il avait vu le
profond chagrin qu'éprouvait Junot de ne pas le sui-
vre ; et, pour lui rendre ici une justice que je ne puis
lui refuser, il fut excellent pour son ancien ami, et le
souverain redevenait encore une fois l'ami de Paris lors-
qu'ils allaient se promener au Jardin des Plantes. Ju-
not fut touché, parce que tout ce qui lui parlait au
cœur lui venait comme un surcroît de vie, quand cela
lui arrivait de Napoléon. Il me dit que l'empereur avait

été parfait pour lui en l'engageant à venir le soir.

« C'étaient Sully et Henri IV, me dit-il.

« — Excepté que tu n'es pas si raisonnable que le ministre du bon roi, lui répondis-je en riant, et que...

« — Eh bien ! que veux-tu dire ?

« — Que l'empereur est bien plus grand homme que Henri IV ; mais aussi bon, cela n'est pas certain.

« — Il est bien singulier, me dit Junot avec humeur, que ce soit *toi*, toi ma femme, qui puisses avancer une paille sottise, et à moi encore !... »

Il était en colère, et je voyais se préparer un orage ; je ne le laissai pas arriver, d'autant plus qu'il me comprenait mal. Cette explication s'était déjà renouvelée bien des fois, et toujours sans que je me fisse entendre de mon mari. Je voulus cette fois parler si clairement, qu'à l'avenir mes paroles fussent pour lui ce qu'elles étaient dans mon intention, et je les rapporte ici pour le même sujet ; car il est des personnes d'aussi peu de bonne foi pour affecter de l'étonnement de l'un de mes sentimens envers l'empereur, c'est-à-dire mon opinion sur son caractère, et mon admiration tenant du culte pour l'homme public, le grand homme, le héros, l'homme immortel enfin. Il est deux natures très distinctes dans Napoléon, et, chose remarquable, ces deux natures furent toujours séparées et visibles pour l'œil de l'amitié. Napoléon avait indistinctement en lui le besoin de dominer et de conquérir ; Napoléon sentit dans son âme, même enfantine, qu'il devait être un jour le maître du monde. Il avait de trop grandes pensées pour donner accès à des impressions douces qui peuvent bien être sœurs de hauts et puissans mouvemens, mais qui pourtant ne sont que dans des âmes toutes vouées au culte de leurs pénates. Jamais Napoléon n'eut un vouloir sanguinaire à *la Néron*, tandis que maître du monde il pouvait écouter des voix qui l'appel-

laient à la vengeance. J'ai beaucoup parlé du jeune Bonaparte ; j'ai suivi le général en chef de l'armée d'Italie dans ses campagnes glorieuses par-delà les Alpes, par-delà les pyramides ; j'ai tâché de le montrer ce que je le voyais, grand, immortel comme sa gloire. Plus tard je l'ai retrouvé chef de l'Etat, premier consul, le premier de cette république qu'il eût été peut-être plus politique à lui, en même temps que magnanime, de conserver pure et sans tache comme *91* l'avait vue naître, comme *93* l'avait vue mourir, comme *1800* pouvait la voir revivre. Maintenant le voici toujours le même comme guerrier, comme héros ; mais il n'est plus le même comme Français : il est souverain, il est couronné ; il ne dit plus *mes concitoyens*, il dit *mon peuple*. Ce n'est pas lui qui est changé, ce sont les circonstances ; il n'est pas un homme dans *tout l'univers* qui eût passé intact aux travers d'un tel creuset. Napoléon a subi la loi commune, parce que sa nature n'était pas divine ; mais il conserva dans cette grande crise de l'humanité une attitude toute superbe, et un reflet lumineux de son immense mission.

Car il ne faut pas abandonner cette grande vérité ; c'est que Napoléon fut, comme Charlemagne, un homme tout providentiel ; un homme chargé par Dieu d'une mission sur la terre. Napoléon, envisagé sous ce point de vue, est un être qu'il ne faut pas juger comme les autres hommes ; ses faiblesses elles-mêmes deviennent relatives ; ses fautes, que le vulgaire veut toujours croire des fautes, ne sont souvent que des conséquences inévitables de tel événement dont le rapport avec notre destinée à venir n'est pas encore découvert. C'est une grande et bien grande mission, je le répète, que celle de Napoléon : que celui qui ne la comprend pas se taise, mais qu'il ne la juge pas.

J'ai rapporté plus haut la manière dont l'empereur

donnait ses ordres au gouverneur de Paris; en l'absence de l'empereur, c'était de l'archichancelier *seul*, comme dépositaire du pouvoir, que Juuot prenait et recevait des ordres.

Cambacérès avait pris une attitude depuis qu'il était le second personnage de l'empire, après, toutefois, les princes de la famille impériale. On a beaucoup parlé sur lui, parce qu'on parle de tout en France, et qu'on cherche toujours à ridiculiser le pouvoir quel qu'il soit. L'empereur était coupé dans de trop grandes dimensions pour être moqué; jamais on n'eût osé même hasarder un mot sur la forme de ses souliers si bizarrement pointus; il y avait dans cet homme une magie de fascinante terreur dès qu'on le regardait, et souvent d'enchantement quand il daignait vous sourire, qui faisait évanouir jusqu'à la pensée d'un mot plaisant. Mais avec Cambacérès, on était au niveau, et notre esprit *gouailleur* se dédommageait : toutefois nous avons tort; Cambacérès, ainsi que je l'ai déjà dit, était non seulement un homme d'un très remarquable talent, ce que je n'ai même pas besoin de faire remarquer, mais il était parfaitement aimable, et gracieusement aimable; il avait surtout des formes polies, peut-être un peu *parlementaires*, non pas dans l'acception du mot comme on l'entend aujourd'hui, mais à la façon de notre parlement d'autrefois, ou du reste il y avait des hommes très spirituels, témoin M. de Brevannes (le président), et tous ses fils sans exception, ainsi que beaucoup d'autres que je pourrais citer, mais qui néanmoins avaient plus ou moins cette morgue, cette raideur polie, cette prévenance sèche, cette révérence du haut de la tête, enfin cette *politesse parlementaire*, je ne puis lui donner un autre nom que Cambacérès pratiquait. Peut-être cette manière d'être convenait-elle au chef de la justice et de la magistrature de France, je le crois même, et la

preuve qu'elle n'avait rien de choquant, c'est que l'archichancelier était généralement aimé de tous ceux qui avaient des rapports avec lui.

L'empereur n'aimait pas certaines allures qu'il avait au travers de ses révérences solennelles; il est de fait que des promenades au Palais-Royal, la loge aux Variétés, mademoiselle Cuizot, tout cela contrastait si fort avec sa tenue magistrale lorsqu'il recevait dans les salons de l'hôtel d'Elbœuf, et plus tard dans ceux de son hôtel rue Saint-Dominique, qu'il y avait au moins de quoi plaisanter pour ceux qui n'étaient pas l'empereur, et pour lui de quoi gronder. Mais l'archichancelier fut sourd aux remontrances comme aux plaisanteries; il ne s'en promena pas moins tout aussi gravement dans le Palais-Royal, ne fut pas moins non plus rire sournoisement dans sa loge grillée aux Variétés, loge qu'il louait à l'année, ce qui, je crois, n'est jamais arrivé qu'à lui; du reste toujours aussi bon, toujours aussi consciencieusement obligeant. Il avait pour Junot et moi une amitié que nous lui rendions bien, et c'est avec un grand plaisir que je l'ai revu en 1819, à son retour de Hollande.

La position de l'archichancelier pendant l'absence de l'empereur était des plus belles; nulle autorité ne balançait, ne gênait la sienne; l'impératrice Joséphine était nulle dans sa prétention à cet égard; elle n'avait aucune volonté envahissante, et l'archichancelier ne trouvait en elle qu'un bon accueil et toujours une humeur égale; le prince Joseph était à Naples; le prince Louis en Hollande; il n'y avait donc que le prince Jérôme, encore était-il, je crois, à l'armée. Je ne me le rappelle pas positivement. Il n'existait qu'une volonté à Paris, et cette volonté était dans une tête de femme; j'en parlerai tout à l'heure. Murat était à l'armée, lui, mais il avait une partie de lui-même à Paris, et cette

partie n'était nullement paralysée, comme nous le verrons bientôt.

J'avais toujours désiré avec passion une maison de campagne; Junot m'avait bien donné Bièvre; mais depuis qu'il était gouverneur de Paris, cette maison ne pouvait plus convenir, elle était trop loin, et surtout trop petite pour notre famille déjà fort nombreuse alors, non seulement par nos enfans, mais par cette colonie de parens de Junot qui logeaient avec nous. Un jour Junot nous dit :

« Il faut que tu viennes dîner au Raincy; Ouvrard m'a donné la permission d'aller y tuer quelques daims, et je veux que tu fasses avec moi cette chasse en calèche. »

Le temps était admirable; on était aux premiers jours d'octobre. La chasse fut heureuse. Je regardais avec délices ces beaux ombrages du Raincy; ce château qui, malgré le vandalisme qui en avait abattu les trois quarts, était encore d'une grande beauté au milieu de ces massifs si verts et si frais, entouré de cette jolie maison russe, de la pompe à feu, de la maison du Rendez-Vous, de celle de l'Horloge; puis le village au bout de cette belle allée de peupliers; et l'orangerie, et le chenil, et tout ce qui fait du Raincy enfin une délicieuse habitation. Mais je ne me bornerai pas à admirer les beaux ouvrages du parc lorsque j'entrai dans le château; M. Ouvrard en avait fait ce qu'il fait toujours du moindre lieu qui lui tombe dans les mains : un palais enchanté. Je ne sais si le roi a laissé subsister la salle à manger, je le présume au moins, car il ne peut rien faire qui les surpasse; la salle de bain ¹ me paraît surtout

¹ Cette salle de bains est un lieu ravissant. Il s'y trouve deux cuves en granit gris et noir, taillées chacune dans un seul bloc, et d'une immense dimension. Elles sont enfermées dans quatre pilastres de même granit;

tellement charmante que je ne pus retenir une exclamation en y entrant :

« Mon Dieu ! m'écriai-je qu'on doit être heureux dans un lieu comme celui-ci ! »

Junot s'approcha de moi, me regarda en souriant, et me prenant par la main, il me conduisit dans le salon ; c'est une immense pièce divisée en trois, mais seulement par des colonnes, entre lesquelles se trouvent des statues portant des candélabres : dans l'une des extrémités est le billard, à l'autre bout est le salon de musique, et au milieu se trouve le salon de réception. Ces trois pièces n'en forment qu'une à volonté. C'était jadis la chambre à couchée du duc d'Orléans : elle est dans une des ailes avancées, de sorte que les trois pièces ont vues sur le parc réservé aux habitans du château, et interdit au grand gibier. Cette portion du parc était dessinée dans la perfection, et sur le plan le plus simple ; c'était une vaste pelouse bordée au bout par une rivière, au bord de laquelle se trouve une orangerie encore construite par Ouvrard, et la maison du Rendez-Vous ; puis à droite et à gauche de cette pelouse, en partant du château, il y avait deux allées à perte de vue, l'une de lilas, l'autre d'arbres de Judée. Des fenêtres du salon la vue était admirable ; je ne pouvais me lasser de regarder.

trois stores de satin blanc ferment comme un cabinet ces piliers de granit. Le pavé est formé de grands carreaux de jaune antique et de marbre blanc et noir. La cheminée est faite d'un granit vert antique, et le pourtour de la salle est en stuc parfaitement travaillé. Le fond de la chambre est occupé par un vaste sofa circulaire en velours vert ; au-dessus sont représentés des sujets mythologiques parfaitement exécutés. Une lampe d'un travail précieux était suspendue au plafond. À côté de cette salle de bain, digne des temps où Rome était la reine du monde, il y avait un appartement meublé avec tout le goût qu'on connaît à Ouvrard, et l'on sait qu'il est passé maître en cette matière.

« Comment trouves-tu ce château et ce parc? me dit Junot.

— Ah! c'est un lieu de féerie!

— Et s'il en est, par un coup de baguette, tu en devenais la maîtresse, que dirais-tu?

— Je n'en sais rien; car bien sûrement cela n'arrivera pas.

— Le désires-tu beaucoup? »

Je devins rouge à la seule pensée que cela pouvait être, et je ne pus que le regarder avec une expression qui probablement lui plut, car il me prit dans ses bras, m'embrassa, et me dit :

« Eh bien! il est à toi. »

Il est sans doute bien des heures amères dans la vie, et je puis le dire plus qu'une autre, sans doute; mais il est aussi de ces minutes fugitives, peut-être, mais brûlantes, incisives dans l'âme, et qui donnent pour une éternité de bonheur. •

Ma belle-mère était alors à Paris; elle était venue voir son fils chéri dans toute la gloire de sa destinée. Bonne mère!..... qu'elle était heureuse de ma joie ce jour-là! elle était heureuse de tout ce qui était autour d'elle, de l'air qu'elle respirait..... Son fils était dans tout.

« Je voudrais passer le reste de ma vie avec vous ici, » me dit-elle ce même soir.

Hélas! son souhait fut réalisé!

Nous nous installâmes au Raincy. Junot allait facilement à Paris, et revenait dîner. Quant à moi, j'étais la plus heureuse des femmes de m'y voir établie.

J'ai déjà fait le portrait de madame Lallemant. Son mari avait été, comme je l'ai déjà dit, aide-de-camp de Junot; et, vrai chevalier errant, il avait été chercher les hasards en Amérique, il en avait ramené sa jolie femme avec sa mère, madame de Lartigues: elle de-

mourra sous sa garde pendant les deux premières années de son séjour en France. Pendant que j'étais en Portugal, madame de Lartigues mourut ; M. Lallemand major à cette époque dans un régiment de cavalerie, était à l'armée ; sa charmante et bonne petite compagne était donc seule à Versailles avec sa gouvernante, une parfaite personne, et Arthur, son fils, qui était notre filleul à Junot et à moi. Ce pauvre enfant mourut aussi ; la jeune femme ainsi frappée dans ses affections filiales et maternelles, et si intéressante par elle-même, me parut dans cette position où le devoir hospitalier d'une amie doit s'accomplir ; je lui offris ma maison pour asile. Je fus assez heureuse pour qu'elle l'acceptât, et pendant huit ans le même toit nous a abritées. J'avais pour elle une amitié de sœur.

Junot avait montré assez de force d'âme lorsque l'empereur lui avait dit adieu. Il avait surmonté en apparence le terrible déchirement de cœur qu'il avait ressenti en demeurant à Paris quand l'empereur affrontait des dangers. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir de ce qu'il souffrait, parce que je savais ce qu'il avait, éprouvé à Lisbonne lorsqu'il craignit de ne pas être mandé par l'empereur ; mais je ne connaissais pas la portée des affections du soldat, et du soldat de Napoléon ; j'en eus la mesure à quelque temps de là.

La quatrième coalition continentale, dont cette fois l'Autriche n'osa pas se mêler, venait d'être proclamée. L'empereur, parti de Paris dans les derniers jours de septembre, arrivé à Bamberg le 6 ou le 7 octobre, se porta aussitôt contre le roi de Prusse, qui, vivement alarmé des mouvemens des troupes françaises stationnées en Allemagne, avait mis les siennes en état de défense avec une grande célérité. La Prusse était alors dans une position tout-à-fait étrange : depuis neuf ans le cabinet de Berlin professait une neutralité qui con-

trastait perpétuellement avec les préparatifs de guerre dans lesquels il se maintenait, parce qu'ils étaient indispensables pour maintenir l'intégrité d'un empire formé d'une foule de pièces de rapport incorporées et rattachées, Dieu sait comment : il fallait donc se maintenir sur un pied défensif, tandis qu'on protestait perpétuellement de sa *soumission* et de sa *fidélité* ; car les progrès si rapides de cette puissance, toute guerrière, toujours heureuse, toujours victorieuse, accurent à un tel point les craintes du roi Frédéric-Guillaume, qu'il se réfugia sous la protection de la Russie. Rien n'est plus burlesque que les évolutions d'espérances et de déceptions de cette pauvre Prusse pendant la première guerre de la France avec la Russie, depuis le consulat. Elle cria d'abord : *Garde à vous !... En joue !...* et puis au moment où elle allait dire : *Feu !...* voilà que la victoire d'Ulm se proclame : le traité avec la Russie est enfoui à cent pieds sous terre ; et M. d'Hangwitz¹ est envoyé au bivouac de Napoléon pour lui faire la révérence au lieu de lui donner une croquignole. Vint ensuite le traité de Presbourg² ; la confédération du Rhin³. Alors, la Prusse imagina une contre-confédération au nord de l'Allemagne ou plutôt au nord de l'Europe ; la Russie et la Prusse essaient de faire une digue s'opposant au torrent napoléonien. Une belle reine du Nord endossa l'armure, fit la Clorinde, un homme bien remarquable, s'il n'eût été abruti par les liqueurs fortes et la débauche la plus effrénée, animé d'un sentiment que nous ne pouvons blâmer, car il était entièrement patriotique, se mit à la tête de l'armée prussienne, lui promit des victoires et même des conquêtes, car, tout en ne parlant *que de défense*, il y a toujours eu dans le

¹ 4 décembre 1805.

² 26 décembre 1805.

³ 12 juillet 1806.

cœur des quatre puissances du nord, auxquelles, depuis qu'un Français en est le maître, est venu se joindre la Suède, une volonté de porter le couteau au sein de la France pour partager ses belles provinces. Nous avons résisté long-temps parce que nous avions à la fois du cœur et du feu dans l'âme; maintenant nous avons toujours autant d'honneur, je le sais, je le sens, je le vois; mais en avons-nous assez pour répondre à l'attaque de l'Europe si elle veut nous fondre sur le corps? L'âme aura-t-elle alors assez d'énergie pour repousser des phalanges envahissantes? je le désire sans l'espérer.

Le prince Louis de Prusse a été trop influent sur les événemens de 1806, et, par suite, sur ceux de 1807, pour qu'il ne soit pas important de le faire connaître à ceux qui pourraient avoir de lui une opinion un peu erronée, car l'empereur était un peintre partial dans sa manière de faire.

Le prince Louis de Prusse était beau, c'est toujours une chose dont on sait gré à un prince; il semble qu'on le remercie d'être né mieux fait qu'un autre homme. Il était non seulement beau, mais sa tournure était charmante. Son esprit naturel était de ceux qui dispensent de tout autre; et le prince Louis eût été le particulier le plus aimable, comme il était, à cette époque, le plus agréable prince de l'Europe, même en le comparant au prince de Galles, qui du reste a bien long-temps vécu sur une réputation usurpée.

L'éducation du prince Louis fut parfaite, mais malheureusement elle lui fut donnée à une époque où un entier bouleversement d'idées, de principes, rendait tout inutile; les avis, les maximes, les préceptes glissaient sur un homme de l'âge du prince Louis, au bruit étourdissant des édifices qui s'écroulaient de toutes parts en Europe, et ces édifices étaient ceux de la mo-

rale, de la religion et de la vertu ; la seule bonne pensée qu'il sauva lui même du naufrage fut la résolution d'être un homme instruit et habile ; quant à être un homme vertueux, cela ne lui parut pas absolument nécessaire, aussi ne s'en inquiéta-t-il pas le moins du monde, et, comme il était prince, les *mies* et les gouverneurs n'eurent garde de le contredire.

Mais, en revanche, tout ce qu'un homme peut apprendre, peut savoir, le prince l'apprit et le sut. Les sciences les plus abstraites, les talens, l'instruction la plus variée, il voulut tout posséder et posséda tout. J'ai vu des lettres de lui écrites en français, comme Hamilton ou madame de Sévigné auraient pu les écrire. Je prends mes exemples bien loin, me dira-t-on ? ce n'est pas ma faute ; mais j'ai tort ; n'ai-je donc pas là, tout près de moi, des lettres du comte Louis de Narbonne ?

Le prince devint, non pas républicain, ce qui eût été la preuve d'un esprit raisonnant bien, et d'une prévision fine et anticipée ; mais démagogue enragé, ce qui était d'un fou, et d'un fou méchant. Cependant il n'était pas né *méchant* ; mais il était imprudent, et l'imprudence conduit toujours à l'injustice, et l'injustice à tous les excès. Il se consolait de la fausseté de sa position à la cour de Berlin par de fréquentes absences à Hambourg ; il y a des détails sur ces voyages qu'une plume un peu châliée ne peut rapporter, et qui sont fort curieux par leur originalités ; mais il était du reste un homme de la plus haute capacité ; il avait des talens tellement distingués, que les artistes les plus fameux de l'Europe n'osaient pas lutter avec lui. Dussek m'a assuré qu'il était plus habile que lui-même dans l'improvisation. Quelques jours avant le combat de *Saal-feld*, où le malheureux prince fut tué, il était dans une maison de campagne avec madame de Lichtenau, à la-

quelle il était, comme on le sait, fort attaché¹ ; il joua ; et joua, me dit Dusseck, comme jamais il ne l'avait entendu jouer, et comme jamais il n'avait entendu *personne*. Il était frappé, à ce qu'il paraît, et n'avait à la plus cette assurance qui lui faisait croire victoire. Ce fut contre la division du général Suchet, appartenant au corps du maréchal Lannes, que le prince se battit ; il commandait l'avant-garde du corps du prince d'Hohenlohe ; la conséquence de sa mort, arrivée comme celle du dernier hussard sous ses ordres, fut la culbute de l'infanterie prussienne, trente canons, et mille prisonniers en notre pouvoir.

Désolé de n'avoir pas suivi l'empereur dans cette campagne, Junot voulut au moins le suivre dans sa course aussi rapide que glorieuse ; il fit mettre des cartes d'Allemagne, des plans, dans la bibliothèque du Raincy, dans son cabinet de Paris, pour qu'à l'arrivée de chaque bulletin il pût se retrouver, au moins par la pensée, auprès de celui qu'il aimait tant ! Son sommeil était troublé par cette pensée qu'il était loin de lui, et qu'un danger pouvait l'approcher, comme si sa seule présence l'eût dissipée !... des petits fichets rouges et bleus furent plantés sur ces cartes, et toutes ses soirées se passèrent presque entièrement à suivre l'empereur et les armées françaises et prussiennes sur la carte.

C'est ici le lieu de parler de la magie toute puissante que Napoléon exerçait sur les officiers qui l'entouraient depuis plusieurs années, et que je nommerai ici, à quelques omissions près : Duroc, Junot, Bessières, Rapp, Lannes, Lemarois, Arrighi, Lacée, Rovigo, Eugène, Caffarelli, et j'ajouterai Bertier et Marmont. Sans doute

¹ On croit même qu'il était marié avec la baronne de Lichtenau.

² Son corps fut jeté dans une chapelle abandonnée, puis dépouillé de ses vêtements... J'ai entendu raconter ce fait avec des détails qui font mal.

il a été dit bien des choses relativement à eux ; mais d'abord je crois l'un innocent, et l'autre ne fut qu'égaré. Je parlerai de leur histoire en son lieu : et puis, quelque soit leur conduite ultérieure, ils furent long-temps au nombre des séides de l'empereur, et c'est de cette époque que je parle.

L'empire que Napoléon exerçait sur les hommes, empire tellement positif qu'il tenait du fantastique, cet empire remonte bien au-delà du moment de sa splendeur : ainsi, Junot l'aimait au point de lui donner ce que sa famille lui envoyait pour vivre : il lui aurait donné son sang. Je crois que la magie de son style, si coloré, si vif, si énergique et si concis à la fois, contribuait infiniment à produire cet effet. Junot me racontait une circonstance dont il fut témoin un jour en Italie, peu de temps avant le traité de Campo-Formio. On était devant l'ennemi ; le combat avait été chaud ; le jour baissait : un bataillon d'infanterie qui avait combattu tout le jour se trouvant fatigué, fut moins sur ses gardes, et à la chute du jour il fut enveloppé par un régiment autrichien ; en voyant l'ennemi, nos soldats, qui étaient abîmés de fatigue ; lâchèrent pied, et s'en furent vers le corps de réserve ; Junot, alors aide-de-camp du général en chef, allait porter un ordre à la division Masséna :

— Comment ! s'écria-t-il en voyant la déroute des soldats (mais plus énergiquement que moi), comment ! vous fuyez, et le général en chef compte sur vous ! — Je venais voir comment vous vous conduisiez, — je vais lui dire que vous étiez en fuite. »

Plusieurs soldats s'étaient arrêtés autour de son cheval : — Non, non ! s'écrièrent-ils. En avant, camarades, en avant ! — A bas les Allemands ! vive la république !

Mais un plus grand nombre de voix cria aussitôt :

Vive notre général! Et ces hommes qui fuyaient devant les Autrichiens, comme des mouettes devant l'orage, se remirent à la bouche du canon pour les arrêter, parce qu'une voix avait évoqué *le nom seul* de Bonaparte! Oui, il y avait en cet homme, jusque dans les détails les plus simples de son existence, une puissance merveilleuse qui envahissait les âmes. Tous ceux qui surtout avaient reçu près de lui *le baptême de feu*, comme il l'appelait lui-même, lui étaient dévoués corps et âme, comme les sectateurs de Mahomet l'étaient à la voix du prophète; et ce n'étaient pas les splendeurs du trône qui éblouissaient et attiraient les séides de Napoléon. Lors même que sa voix ne partit plus de ce trône, où il siégeait dans une nuée immortelle, leur front ne s'inclina pas moins devant son nom; et les soldats de toutes les contrées, les hommes de tous les climats qui avaient été à portée de le voir et de l'entendre conservèrent pour lui cette admiration enchantée qui le plaçait constamment sur un autel; quant à ceux qui l'avaient aimé, leur dévouement religieux, leur culte pieux de vénération enthousiaste demeura toujours le même. Je ne donnerai pas pour exemple un fait bien souvent et trop souvent cité: c'est le dévouement de ceux qui l'ont suivi à Sainte-Hélène. Il est une seule famille qu'il faut excepter, celle du général Bertrand. — A la bonne heure! mais les autres!... Quand j'en serai à cette époque, je ferai connaître mon opinion: elle est fondée sur des faits; mais, je le répète, Marchand et le général Bertrand, voilà les seuls.

Jamais je ne vis à quel point Junot aimait l'empereur que lors de cette campagne d'Iéna: c'était du désespoir que ce qu'il éprouvait chaque fois qu'un nouveau bulletin nous parvenait. Oh! que je lui ai vu verser de larmes! que je l'ai vu malheureux! comme il l'aimait!...

La campagne de 1806 est encore une de celles où l'empereur s'est immortalisé par son génie. Les suivantes furent plus disputées dans leur succès, et il avait plus de monde; mais la bataille d'Iéna est un de ses beaux jours de victoire.

L'armée française se composait de sept corps sous les ordres de Lefèvre, Bernadotte, Ney, Lannes, Davoust, Augereau et Soult. Une réserve était aux frontières de Westphalie, sous le commandement de Mortier, et toute la cavalerie obéissait à Murat. Les troupes alliées faisaient partie de la confédération du Rhin, qui, pour la première fois, combattaient leurs compatriotes (sous les ordres d'un Français), étaient conduites par le maréchal Lefèvre. L'armée prussienne se composait de deux cent mille hommes de belles et bonnes troupes, bien équipées et disciplinées, d'une cavalerie qui passait depuis long-temps pour la première de l'Europe, et d'une nombreuse et belle artillerie. C'était le prince de Brunswick qui était généralissime. Le génie du grand Frédéric avait encore une faible voix dans le corps cassé du maréchal de Moëllendorf et Kalkreuth, déjà célèbre par une vie toute militaire. Là était aussi Blücher, encore obscur, et que les fautes de son ennemi devaient rendre fameux.

Un des faits politiques très étranges du siècle dernier est la conduite de la Prusse en 1806, son manifeste, entre autres, est vraiment bulesque: il est rare que la passion, le dépit, se trouvent dans une pièce de cette importance. lorsque son contenu renferme des mots qui vont décider du sort de plusieurs milliers d'hommes; mais dans celui du cabinet de Berlin, on y trouve vraiment matière au moins à plaisanter. La Prusse se présentant seule dans la lice pour venger, dit-elle, l'Europe, et délivrer l'Allemagne, qui d'ailleurs ne se trouvait pas encore captive; la Prusse s'engageant dans

une lutte douteuse contre la France et l'*Angleterre*, qui de leur côté sont aux prises ensemble, offre un des phénomènes politiques les plus curieux qu'on puisse voir; et tout cela par dépit, par colère, d'avoir été dupe de son peu d'habileté, pour ne pas dire un mot plus dur, et surtout de sa propre conduite double et cauteleuse.

Ce fut Bernadotte, aujourd'hui l'un des membres de cette confédération du Rhin comme duc de Poméranie, si l'Allemagne n'avait trouvé très doux de conserver son émancipation tout en criant *tolle* sur celui qui la lui a donnée; ce fut Bernadotte qui commença *le bal* par le combat de Schleitz, petit village et petite capital de l'infiniment petite principauté de Reuss; celui de Saalfeld, dont j'ai parlé tout à l'heure, vient ensuite, et le 14 octobre, trois semaines après le départ de l'empereur de Saint-Cloud, il remportait la victoire d'Iéna l'une des plus belles victoires de sa carrière militaire. Ce fut Murat qui, par une charge hardie et entraînée décida, dit-on, le sort de cette journée. La cavalerie était tellement lancée, écrivait Duroc à Junot, qu'elle a poursuivi l'ennemi jusques auprès de Weimar, c'est à-dire près de *cinq lieues*. Une particularité assez singulière, c'est que les Prussiens n'ont jamais appelé la journée du 14 octobre IÉNA, mais bien *Auërstadt*, du nom d'un village entre Naumburg et Doernburg, à droite de la Saale, gardé par le maréchal Davoust avec trente mille hommes; tandis qu'il en avait plus de cinquante mille devant lui, et le quartier-général de l'armée prussienne même, avec le roi Frédéric-Guillaume et la belle reine amazone. Cette position de Davoust était très périlleuse, et sa fermeté et son inébranlable volonté décidèrent la victoire, qui néanmoins fut long-temps disputée par Kalkreuth et Blücher, qui, animés par la présence du roi, combattirent avec un courage admirable. Il n'est pas douteux, d'après

tout ce que j'ai vu sur les cartes et sur les plans sur lesquels Junot suivait la marche de l'armée d'après, non pas les bulletins, mais des lettres de ses amis, dont j'ai encore même une grande partie, que la véritable gloire de cette journée n'appartienne au maréchal Davoust. L'empereur a bien assez de lauriers autour de sa tête pour en laisser quelques feuilles à ses lieutenans. Il y eut, je me rappelle, une singulière manière d'envisager alors une marche tardive, dit-on, du corps du maréchal Bernadotte, qui se porta très tard sur la gauche de l'empereur à Iéna, En me rappelant ce fait, j'ai eu recours, pour recorder mes idées, aux notes que j'ai écrites de la main de Junot, et je retrouvai la même pensée. Dès cette époque, tout ce qui entourait l'empereur avait la conviction que Bernadotte n'aimait pas le souverain que le 18 brumaire lui avait donné ou plutôt imposé. On crut long-temps que c'était une *antipathie de couronne* ; mais depuis il a prouvé que ce n'était qu'à l'homme qu'il en avait. Il a fait bien du mal à l'empereur !

Les conséquences de cette journée double, tant à Iéna qu'à *Auërstadt*, furent terribles pour les vaincus. Blessés, tués, prisonniers, nous avons frappé quarante-deux mille hommes; les bulletins portent cinquante-quatre, je crois; moi je parle d'après des notes que je crois vraies, et elles disent quarante-deux mille hommes, y compris les Saxons. Les ennemis y perdirent deux cent quatre-vingts pièces de canon, et des magasins immenses de vivres et de fourrages. Vingt-six généraux prussiens furent faits prisonniers; le duc de Brunswick, Moëllendorf, ce dernier rayon de la gloire de Frédéric, furent mortellement blessés, et ne survécurent que peu de jours à leurs blessures. Le prince de Prusse, quoique blessé également, fut contraint de se cacher dans un marais, où il demeura plusieurs heures

pendant une nuit d'automne froide et pluvieuse. Quant à notre armée, elle ne perd que douze mille hommes, soit à Auërstadt, soit à Iéna, un général et huit colonels. Du reste, cette défaite d'Iéna est le crime que la Prusse ne nous pardonnera jamais, parce que jamais, aussi, défaite ne fut plus rapide et plus humiliante en raison de la beauté de l'armée vaincue. J'ai entendu comparer cette fuite, ou plutôt cette course, à la défaite des troupes turques à Héliopolis; en raison non pas de la ressemblance de position des deux armées, mais pour la présomption folle des chefs turcs comparée à la présomption folle des généraux prussiens, qui, parce qu'ils avaient un maréchal du temps de Frédéric II, leur seul et bien vénérable héros, s'imaginaient renverser un autre héros, mais vivant, mais dans toute sa force active et formidable. Un homme de beaucoup d'esprit a dit avec vérité que Moëllendorf et Brunswick, ces deux vieillards d'une autre époque, représentaient le vieux Pompée : la timidité de la vieillesse d'un côté et la présomption des jeunes chefs ont décidé le sort des batailles d'Iéna et de Pharsale.

Nous recevions tous les jours des nouvelles du quartier-général. J'ai sous les yeux des lettres bien curieuses parlant de cette course, vraiment fantastique, de deux armées courant l'une après l'autre. Le roi de Prusse s'enfuyait avec une telle rapidité, que le maréchal Kalkreuth fut contraint de l'abandonner, lorsqu'il l'escortait dans sa fuite, pour faire face au maréchal Soult, qui l'atteignit près de *Greussen*, le culbuta, et le poursuivit sur Magdebourg. Un de mes cousins, qui était jeune, bien monté, et désireux de faire une action d'éclat, faillit prendre le roi de Prusse, et le manqua d'un temps de galop. C'est une drôle de destinée aujourd'hui que celle de roi!

A peine avions-nous eu le temps de lire les détails

de ces étonnantes journées, qu'arrive la nouvelle de la capitulation d'Erfurth.

« C'est une magie, écrivait Berthier ; vous ne pouvez vous figurer cette déroute : on dirait pour parler comme la Bible, que le bras du Seigneur les terrasse.

» Quatorze mille Prussiens prisonniers de guerre, dont Moëllendorf, le prince d'Orange, et cinq généraux, cent vingt pièces d'artillerie, des munitions de toute espèce, et un point d'appui très utile à notre armée ; tels sont les résultats de la capitulation d'Erfurth. »

Parmi toutes les nouvelles qui nous parvenaient, une surtout frappa mon attention, d'autant plus fortement que les femmes n'aiment pas la bassesse et la perfidie, surtout dans un homme qui porte l'épaulette. Le général Klein commandait une division de dragons, et se trouvant vers le moyen Elbe, à *Weissensee* ; il était là ce qu'il était partout, brave et bon officier de cavalerie, et surtout loyal comme un chevalier du moyen âge. Mais sa valeur et sa présence d'esprit lui avaient été nécessaires dans cette occasion plus que dans aucune autre de sa vie. On a bien su à Paris que nous avions été victorieux, mais on n'a pu savoir comment tout cela s'était opéré. Ce ne fut qu'au retour de l'armée que nous apprîmes à quel degré de terreur les troupes prussiennes avaient été frappées, et la manière plus que burlesque dont elles couraient pour se sauver de nous. Mais comme pour les atteindre plus sûrement nous étions lancés avec une rapidité peut-être un peu légère, il en était résulté que plusieurs de nos brigades et de nos divisions se trouvaient bien au-delà du gros de l'armée, et cela par une conséquence toute naturelle de la charge au galop que cette armée avait faite comme si elle eût été composée de tirailleurs. Le général Klein se trouvait dans ce cas en arrivant à *Weissensee*, il n'avait pas un canon, et sa troupe n'était

que de douze à treize cents hommes. Il était presque nuit; après avoir reconnu un peu le pays, il envoie le jeune Sopranzi porter l'ordre aux autorités de l'endroit de préparer des vivres et des logemens. On lui répond que déjà les troupes qui ont passé dans la journée ont tout emporté; on s'explique, et l'on voit que les Français sont pris pour les Prussiens. La chose devait être; car en raison de la rapidité de la course, nous étions si bien mêlés avec les troupes ennemies, que nous pouvions en voir devant, à côté et derrière nous. Le général Klein fut un peu troublé de cette nouvelle, mais il résolut de faire bonne contenance, et il s'avança dans Weissenssée comme s'il eût été à la tête d'une division de six mille hommes. A peine était-il descendu de cheval qu'arrivent au galop de la peur, et Blücher, et dix autres généraux de l'armée prussienne, avec quatre mille hommes de superbes troupes, qui n'avaient d'autre mal que d'être essoufflés pour avoir couru trop vite; mais à Weissenssée étaient encore d'autres troupes et du canon. Le général Klein m'a dit qu'il eut dans ce moment un sentiment de peine profond. Imaginer que la victoire entourait tous nos drapeaux, que toutes nos troupes chantaient en chœur : *Nous avons vaincu!* et que la plus agile des cohortes fuyantes allait prendre la plus agile à la course pour vaincre; car la division du général Klein s'était admirablement conduite dans toutes les journées précédentes. Ces réflexions lui venaient en foule et le désespéraient, lorsqu'il prit une résolution inspirée par l'esprit qui alors animait toute l'armée, qu'on appelait la Grande-Armée, bien plus par la grandeur de son noble courage et de son héroïsme que par le nombre de ses soldats. Le général Blücher ne pouvait voir combien le Français avait de monde, entraîné dans une fuite plus qu'accélérée avec une division nombreuse; mais se trouvant arrêté tout-à-coup

par une barrière de casques et de sabres encore brillans de la victoire et rouges du sang prussien, cette vue lui donna un vertige, et il ne lui vint même pas dans la pensée d'affronter le danger qu'il supposait, en remerciant Dieu qu'il lui envoyât l'occasion de mourir devant la bouche d'un canon. Il y a des gens qui pensent différemment en voyant la même chose. L'orsqu'à Nazareth Junot se vit en présence de quatre mille Turcs, commandés par Ayoub Bey, Abou Seff; ce qui veut dire *le père du Sabre*, il n'eut pas besoin de faire de longues réflexions sur le parti qu'il avait à prendre.

« Il faut mourir, dit-il à ses trois cents hommes, car nous ne pouvons pas espérer de nous défendre contre l'armée du grand-visir dont Ayoub bey commande l'avant-garde; mais en mourant nous en tuerons le plus que nous pourrons. En avant! et vive la république! » Et les soldats crièrent : En avant! et vive la république! Aussi les quatre mille Turcs furent tués, battus, prisonniers; Junot tua le père du Sabre avec son bon pistolet, et les trois cents hommes et leur chef furent appelés les trois cents braves.

Blücher ne se mit guère en peine comment on appellerait ce qu'il fit. Il commença d'abord par dire qu'il y avait eu un armistice après la bataille d'Auërstadt; le général Klein, qui était un homme d'honneur, et qui jamais n'aurait trouvé un pareil expédient, le crut sur sa *parole d'honneur* qu'il lui demanda, et quel'autre ne balança pas plus à lui donner que s'il eût fait un serment d'amour à une demoiselle de l'Opéra de Berlin.

Berthier était fort exact à donner des nouvelles de l'armée à Junot. Jamais aussi deux jours ne se passaient sans qu'une lettre de Duroc, ou de quelqu'ami major-général, ne vint nous mettre au courant de la marche de l'empereur, et de celle des sept corps d'armée qu'il menait à Berlin comme on va au bois de Boulogne. Le

prince Eugène de Wurtemberg, commandant la réserve de l'armée prussienne, était battu par Bernadotte à Halle, près Leipsick; Leipsick lui-même était pris par le maréchal Davoust; et tout cela avait lieu dans cet ordre, par exemple : le 16 octobre, la capitulation d'Erfurth; le 17, le combat de Halle; le 18, la prise de Leipsick; le 19, Murat entra dans Halberstadt, situé à vingt-cinq lieues d'Iéna, et la bataille d'Iéna s'était donnée le quatorze octobre!.... Le 20, Lannes et Davout forcent le passage de l'Elbe; le 24, le Roland de notre armée occupait Postdam, à sept lieues de Berlin!..... Le 25, on prend Spandaw, après une sommation faite par le maréchal Lannes, et l'on est à trois lieues de Berlin! et Spandaw était rempli de munitions immenses!... Le 26, on entre à Berlin. On m'a raconté que la terreur était si profonde dans la ville; que, étant encore à trois journées de marche de la capitale de la Prusse, Davout avait envoyé, par un officier, l'ordre aux magistrats de préparer tout ce qui était nécessaire à sa réception. Le 28, Murat, à la tête de dix mille hommes de cavalerie, faisait mettre les armes bas à seize mille hommes d'élite de la garde royale de Prusse, commandés par le prince d'Hohenlohe, qu'on a fait peut-être pour cela maréchal de France, si toutefois c'est le même. Avec lui on prend le prince Auguste de Prusse, le prince de Mecklembourg-Schewrin, beau-frère de l'empereur de Russie, le général Tauenzien. Le général Belliard écrivit à Junot une longue lettre où toute cette affaire est décrite admirablement; mais, en vérité, on croit rêver. Belliard s'y était fort distingué à cette affaire de *Preutzlaw*.

Tous les jours nouvelles victoires; tous les jours les estafettes nous apportaient des détails qui paraîtront vraiment fabuleux à nos petits-neveux. Le brave Lasse, ce héros de notre cavalerie française, prend la

fameuse forteresse de Stettin avec douze cents hommes, et trouve dedans cinq mille Prussiens et cent cinquante canons. C'est le 29 octobre. On est entré en campagne le dix par le combat de Schleitz, livré et gagné par le général Maison, et le 29, c'est-à-dire dix-neuf jours après, on est dans la capitale de la Poméranie prussienne..... Ah! je conçois que de toutes les nations qui sont venues *mordre* le colosse, la Prusse est celle qui a cherché à rendre sa morsure plus douloureuse et plus profonde.

Le mois de novembre commença par une prise fort importante pour nous, et qui nous assura la possession paisible du bas Oder; ce fut la prise de Kustrin. J'ai¹ entendu des officiers du génie s'étonner au dernier point que cette place, située dans un grand marais, défendue par une forte garnison (cinq mille hommes, je crois), se soit rendue sans se défendre au maréchal Davout, qui n'avait aucun moyen d'en faire le siège. Mais une autre merveille, et en vérité dans ce temps-là on ne marchait qu'entre deux rangées de choses plus surprenantes les unes que les autres, c'est la disparition de l'électeur de Hesse-Cassel et de son pouvoir. Le maréchal Mortier ne fit *que paraître*, *il n'était déjà plus*. D'immenses magasins de vivres avaient été faits dans ses états; ils tombèrent en notre pouvoir. Je fus content de ce succès plus que d'un autre; il était remporté par un homme que Junot et moi nous aimions avec une sincère amitié.

Mais de toutes les relations que nous recevions, celle qui nous racontait l'affaire de Lubeck fut peut-être la plus intéressante; elle l'était d'abord par les suites im-

¹ Je veux éviter la peine à des critiques sévères, qui pourroient trouver singulier qu'une femme parlât sur des questions *stratégiques*, de me demander compte de mes opinions. Je donne ici celle des hommes les plus distingués de l'époque.

portantes qu'elle, eut en terminant, avec la prise de Magdebourg, la campagne de Prusse en vingt-huit jours !...

Blücher, échappé au sabre des dragons du général Klein, après la bataille d'Iéna, par un subterfuge qu'il doit se charger d'expliquer, car, pour moi, toute femme que je suis, je ne m'en mêlerais pas ; Blücher poursuivi, non pas par un songe comme le père Sournois, mais bien par les balles et les boulets français qui lui passaient au travers des jambes, errait comme un désespéré au nord de l'Elbe. Renvoyé du Mecklembourg, coupé de la Poméranie par la prise de Stettin, chassé du Lauenbourg, il se vit jeté vers ce golfe de la Baltique où la Trave a son embouchure. Ce fut là qu'excité par un beau désespoir il résolut de se défendre. Il ne fallait pas songer ici à parler une autre fois d'armistice ; c'était une gentillesse qui pouvait passer une fois, mais deux c'eût été trop fort. Il le sentit bien. Mais comme il était un homme d'invention, il eut pour la première fois l'idée qu'on pouvait se défendre dans une ville, au lieu de se promener en chevalier errant, attendu que ce n'est plus la mode au dix-neuvième siècle, puisque les chevaliers errans avaient un profond respect pour leur parole, et ne la donnaient pas impunément, ou, pour parler plus juste *impudemment*. Toutefois il aurait pu choisir Kustrin ou bien Stettin, avant que nous n'y fussions venus, ce qui pouvait être facilement ainsi qu'à Magdebourg. Mais il n'aimait pas les choses raisonnables ni droites, à ce qu'il paraît, le général Blücher, et, au lieu de se mettre dans une belle et bonne citadelle, il fut se renfermer dans Lubeck, place toute démantelée, exposant ainsi cette ville aux derniers malheurs. Encore cette résolution, toute mauvaise qu'elle était, fut-elle prise trop tard. Blücher fut atteint et presque entouré par le maréchal Soult et par Bernadotte, et la cavalerie de

Murat, presque à l'entrée de la ville. On se battit dans les rues. Nous perdîmes beaucoup de monde à cette attaque, néanmoins nous y fûmes victorieux, et près de cinq mille prisonniers demeurèrent en notre pouvoir. Le reste de l'armée, errant, fugitif, fut pris sur un territoire neutre, à la lisière du Holstein. Le commandant en chef Blücher, le duc de Brunswick-Cèls, douze généraux, plus de douze mille hommes, enfin quatre mille chevaux, tout ce qui reste d'artillerie, de munitions, tout enfin tombe au pouvoir des Français.

Maintenant il faut que je remplisse un devoir; il faut que je rectifie le jugement un peu erroné que quelques pamphlets, plutôt que des journaux allemands, ont porté de nos troupes à propos de cette affaire de Lubeck. Je suis, et j'ai toujours été trop *Française* pour ne pas prendre autant d'intérêt à l'honneur de nos armes qu'à leur gloire. Je souffris en lisant des relations de cette prise de Lubeck, publiées à cette époque en Allemagne, dans le seul but de rendre les Français odieux. Je fus à même d'avoir des renseignements bien positifs sur la vérité de cette affaire : on avait dit, imprimé, que nos troupes avaient tué, pillé, saqué, brûlé, enfin qu'elles avaient fait tout ce que des troupes sans cœur et sans discipline peuvent faire. Non seulement ces accusations sont fausses, mais il est positif que c'est aux Français que les habitans de Lubeck doivent leur conservation, et celle de leurs propriétés personnelles qui furent respectées. On a décoré ou plutôt sali, du nom de destruction et de *saccagement* quelques désordres commis par des soldats, altérés, affamés, et fatigués par une longue et pénible marche. J'ai entendu parler de cette journée à des officiers de tous les grades, et tous ont été d'un avis unanime à cet égard. Une particularité assez remarquable, c'est qu'il paraît positif que c'est à cette affaire que Bernadotte doit la

couronne de Suède. Il y avait des Suédois parmi les prisonniers de Lubeck ; il les traita avec une telle douceur, avec tant de courtoisie, que les prisonniers suédois, de retour dans leur patrie, parlèrent de la générosité du maréchal Bernadotte. Cette générosité fut rappelée lorsque plus tard il fallut que le peuple suédois se choisisse un *roi futur*, et Bernadotte fut demandé.

Il manquait un bouquet à une telle campagne, ce fut le maréchal Ney qui le donna en prenant Magdebourg. Vingt généraux, vingt-deux mille hommes, sept cents canons, des magasins immenses en toutes choses. Et le maréchal Ney n'avait que onze mille hommes pour entourer et prendre la place!... On croit rêver.

Je trouve une note tout entière de la main de Junot, qui dit, en parlant de la prise de Magdebourg :

« Davout à Anststadt a commencé la victoire, Ney » à Magdebourg l'a commencée ; car il faut regarder la » campagne qui vient de se faire comme une seule bataille avec unité de temps ; il n'y manque que l'unité » de lieu. Mais il me semble que l'affaire de Ney est » bien autrement grande dans sa conséquence, en raison de l'effet qu'il produit sur les alliés de la Prusse, » et sur ce qui reste de son armée. Ney, prenant Magdebourg avec onze mille hommes, est celui des généraux ayant fait le plus beau fait d'armes. C'est un » brave homme que Ney ; c'est dommage qu'il soit ce » que nous appelons en terme militaire, *un mauvais coucheur*. »

J'ai transcrit cette note dans son entier, parce qu'elle est en marge d'une lettre de Berthier parlant de cet événement, et qu'elle fut écrite dans le temps. Elle montre que Junot avait prévu le grand avantage moral que notre victoire si rapide avait produit sur les Russes, qui, en effet, tout en se hâtant, ne purent arriver

pour secourir leur ami le Prussien; et le 9 novembre nos troupes entraient dans Posen, à soixante-cinq lieues de Berlin, un mois, jour pour jour, après le commencement de la campagne. Le maréchal Mortier prenait le Hanovre, et Napoléon frappait une contribution de cent cinquante millions sur la Prusse et ses alliés. Je sais bien que nous les avons rendus avec cent pour cent d'intérêt; mais les Prussiens auront beau faire, ils ne peuvent détruire la gloire de cette campagne. Ils ont eu la petite joie de la vengeance : oh ! ils l'ont eue bien pleine et entière ; mais ils n'ont pas moins été vaincus par une armée inférieure en nombre ; ils ont été battus, et de manière à rendre burlesque leur défaite ; et s'ils nous ont repris, comme à moi, par exemple, les biens qu'ils avaient abandonnés par trois traités, par une signature royale (j'aurais bien mieux aimé celle de M. Delmar), tout cela n'a produit qu'une légère compensation ; bien pâle encore, à côté de notre joie triomphante en entrant dans Berlin seize jours après le premier coup de canon. Oh ! je sais bien que c'est une amère douleur ; mais qu'y faire ? recommencer ? Non pas eux, mais nous. *Je ne suis qu'une femme*, mes paroles ne tirent pas à conséquence ; ce sont des paroles, et voilà tout.

L'empereur Alexandre est un homme fort remarquable dans l'histoire de Napoléon. A-t-il été trompé ? a-t-il trompé ? Voilà une immense question pour cette époque, sur laquelle les peuples de tous les âges auront les yeux attachés. Il y a des gens qui prétendent qu'il fut toujours trompé ; un grand nombre, qu'il ne fut ni l'un ni l'autre, parce qu'il attrapa et fut attrapé. Tout cela a l'air d'une charade, dont le premier est en France, le second en Russie, et le tout sur le champ de bataille, où des milliers de cadavres donnent le mot de la chose. J'ai eu l'honneur de voir l'empereur de Rus-

sie chez moi, où il vint à une époque bien malheureuse pour la France, si elle contentait quelque petites vengeances particulières. Je l'ai non seulement vu, mais entendu, et très bien écouté. Nous arriverons à cette époque intéressante dans les volumes suivans.

En attendant que nous atteignons cet instant, ce qui ne sera pas long, grâce aux bottes de sept lieues de l'empereur, il faut nous occuper de la campagne d'*Iéna*, puisque toute cette campagne prit le nom de la première bataille livrée à la Prusse. Je cherche avec ordre, ayant sous les yeux des lettres officielles et particulières, qui instruisaient Junot de la marche rapide de nos troupes. Les réflexions que je soumets ne sont presque jamais les miennes; je n'ai ni le mauvais goût de prendre un habit étranger à mon sexe, ni la bêtise de parler de ce que je ne sais pas, bien que cependant, à force d'entendre parler et reparler encore batailles, conquêtes, et tout ce qui tient à la victoire enfin, je ne sois pas plus sotte qu'une autre pour donner la relation de faits racontés pour le moins cent fois devant moi. Ceci est pour répondre à une attaque bien peu motivée, bien peu raisonnable, bien peu...; mais c'était peut-être dans un bon motif, et pour mon bien. Malheureusement je ne puis m'appliquer ce vers de ma pièce favorite :

Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

L'on peut m'instruire; je ne repousse aucun avis. Hélas! après avoir beaucoup appris, beaucoup vu, beaucoup lu, plus nous avançons dans la vie, plus nous disons avec une humilité profonde :

« Que savons-nous? »

Je reçois donc toute l'instruction que l'on voudra bien me donner; j'apprendrai tout, même qu'il est un

cœur reconnaissant, et n'étant pas offensé de l'amitié, chargé d'un bienfait, et irrité d'être contraint de dire :

« Je suis obligé ! »

J'apprendrai qu'il existe un cœur comme cela dans le rayon de quinze à.... avec une vraie joie ; mais si je puis dire que j'accepte l'instruction, malheureusement je ne puis dire que je suis *jeune encore* ; je vieillis tous les jours ; je suis mère, grand'mère, et mon expérience me fait répéter :

« Ah ! que la vie est lourde à porter ! »

Maintenant, retournons à Varsovie, car vous saurez que les troupes russes y entrèrent le 12 novembre 1806. Pendant ce temps-là Junot eut une grande besogne, ce fut de faire exécuter le décret impérial rendu à Berlin par l'empereur Napoléon, par lequel il réorganisait la garde nationale de France. Junot avait été chargé par l'empereur de faire sur cet objet un petit travail dont j'ai encore le brouillon de son écriture. Il y a beaucoup de ses idées dans le décret de l'empereur. Né, pour ainsi dire, à l'époque de la révolution de 91, Junot reçut dès lors son existence de Français comme homme politique, parce que dès lors chaque Français eut la révélation de ce qu'il pouvait faire, et la certitude que *dès qu'il ferait il aurait*. Cette institution de la garde nationale qui date de ces belles premières années de la république, car j'appelle la France *république*, du moment où elle est enfin instruite de ce qu'elle vaut dans chaque individu de la grande famille ; on appellera cela de cent noms plus bizarres les uns que les autres ; Etat constitutionnel, monarchie constitutionnelle, empire électif ; royaume, république, tous ces noms ne signifient *rien* ; et toutes les fois que la grande famille pourra délibérer en liberté par la voix de ses mandataires, que la possibilité de se défendre contre d'injustes agressions sera aux mains des fils de cette grande famille, que l'in-

trigue ne se mettra pas dans les élections des mandataires, que ces mandataires feront de bonnes lois pour leurs cliens et pour eux-mêmes, voilà pour le coup la plus parfaite des républiques. Mais que les fils de la grande famille soient tenus en tutelle, passé l'âge prescrit par la loi pour que la tutelle cesse; que les élections soient arbitrairement faites, que les fils armés pour le salut de tous ne puissent tirer que sur ceux qu'ils aiment, et défendent ceux qu'ils n'aiment pas, appelez celle-ci république et l'autre État despotique, les noms ne seront que des noms, et la première n'en sera pas moins une véritable république, et la seconde un état monarchique, tyrannique, despotique, et tout ce que vous trouverez de plus arbitraire. Il y a des noms qui hurlent de se trouver ensemble, et malheureusement, je ne sais pas si cela vient de ce que nous n'avons pas encore le *Dictionnaire de l'Académie*, et que nous ne savons pas bien la valeur des mots et des choses, mais nous mettons à côté l'un de l'autre des mots qui, en vérité, ne pourront jamais s'harmoniser ensemble.

Junot avait un souvenir presque *enivrant* de la garde nationale de France. Il mettait tout cela avec ses bataillons de volontaires créés par la gloire et le plus saint des entousiasmes, ces phalanges de héros d'où sont sortis tant de noms illustres à jamais dans l'histoire, tant de nobles cœurs, tant de glorieuses renommées? en pensant à cette époque, je suis moi-même émue; que de trouble s'élève dans l'âme en se reportant à ces moments si admirables où toute la France entière se levait au seul cri: « Voilà l'ennemi! »

Hélas! serions-nous encore animés de ce beau feu?... Serions-nous encore Français!... O ma patrie!... ma belle France!... mon pays, autrefois si beau!.. Aurai-je donc la douleur de voir encore une fois tes provinces rayagées par les barbares du Nord!... Ah! c'est pour

ces momens d'horrible inquiétude que fut faite cette immortelle chanson patriotique qu'il faut être bien misérable pour dénaturer, et bien à plaindre pour ne pas comprendre. Combien j'ai vu de larmes couler en répétant ce beau refrain !

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons... qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Lorsque Junot, avec sa voix pleine et sonore, chantait ces admirables paroles sur un air tout aussi admirable, il avait les yeux humides et l'accent ému. C'était un touchant spectacle, et dont le souvenir ne contribua pas faiblement à provoquer mes larmes le jeudi matin de mil huit cent trente, lorsque le drapeau tricolore fut inauguré de nouveau. Mon fils était près de moi, je tombai dans ses bras en fondant en larmes ; mon cœur s'élançait hors de ma poitrine :

« Voilà l'enseigne sous il laquelle ton père a *toujours* combattu, dis-je à Napoléon : c'est elle qui m'a *toujours* aussi appris ce que c'était que la victoire. Je pleure, je pleure de joie ; je m'incline devant ce drapeau qui est pour moi une sainte relique : qui pourrait, *qui oserait* m'en blâmer ! »

Ce fut donc avec une grande joie que Junot vit la formation de la garde nationale ; il porta dans cette circonstance, aussi loin qu'il le pouvait, et la fidélité, et l'attachement à l'empereur, à l'ami, au héros. Il était sans cesse occupé de ses devoirs, il s'y donnait tout entier. Mais bientôt il survint des événemens dont l'importance toute mystérieuse, connue seulement de moi et des intéressés, lui donna une autre existence qui doubla en même temps ses occupations. C'est un rideau que je vais lever ; il est épais, mais il faut le tirer, et le dois à moi-même, mais plus encore à la

mémoire de mon mari. On verra dans ces explications bien des faits mis à jour dont on cherche en vain l'énigme. Nous aborderons ce sujet dans les chapitres suivans.

Oui pour revenir à cette belle garde nationale de 92 c'était là une belle et sainte association ; il fallait en effet une aussi admirable main pour repousser un ennemi qui était appelé par le cœur de la France par le premier pouvoir. Alors nous prîmes une belle attitude, et nous chassâmes ces mêmes Prussiens auxquelstreize ans plus tard nous fûmes demander compte de leur venu sur nos terres : nous allâmes leur demander la traduction *littérale* du manifeste du duc de Brunswick. Je l'ai déjà transcrit, mais je veux encore le remettre ici à cause de la rareté du fait ; je veux qu'on puisse décider entre nous et un peuple capable de se laisser conduire par un général pouvant écrire, en 1792. un pareil manifeste ; je veux le conserver comme la preuve de la politique la plus inepte et la plus gauche, sans parler de l'odieux de la chose en elle-même. Cette pièce sera pour les siècles à venir un monument étrange de la plus stupide présomption.

» Les gardes nationaux *français !!* qui auront com-
 » battu contre les troupes des deux cours coalisées, et
 » qui seront pris les armes à la main, seront punis
 » COMME REBELLES. — Tous les magistrats sont respon-
 » sables sur leurs têtes... — Tous les habitans qui osk-
 » RAIENT SE DÉFENDRE... seront punis sur-le-champ selon
 » les lois de la guerre.... »

Il est beaucoup plus long, mais je n'ai pris que ce qu'il y a de plus nécessaire pour fortifier mon opinion sur le *généralissime* qui nous combattait en 1806. Je voudrais bien qu'une seule voix *française* s'élevât pour me dire que j'ai tort de témoigner ; non pas de la colère mais de la haine pour qui nous a traités ainsi. Ne croi-

rait-on pas qu'un tel homme s'exprime au nom d'Asdrubal, ou plutôt de quelque roi de la Scandinavie, sortant de ses rocs glacés, au milieu du douzième siècle, et venant demander *un gîte* par la force dans quelques unes de nos belles forêts? Hélas! nous fûmes bientôt nous-mêmes étrangers à ce sol prédestiné. Le breuvage avait été trop fortifiant pour le nouveau-né... Il grandit trop vite. Il perdit la pureté avant d'avoir pris sa vigueur, et sa raison dans l'essai qu'il fit trop tôt de sa force :

La garde nationale de 1806 fut organisée d'après ce plan.

Depuis vingt jusqu'à soixante ans tous les Français bien portans et d'une constitution *saine et robuste pourront être requis pour le service*. (Cette condition était singulière, et annonçait, au reste, que la défense intérieure ne serait pas leur seule occupation). Ils seront formés en légions composées de plusieurs bataillons qui prendront le nom de cohortes. — Les employés publics *ne seront pas admis*. — Les gardes nationales sont destinées soit au service intérieur, soit au *service militaire actif*. Cette phrase justifie mon opinion prise de cette époque de 1806. — Cette autre clause du décret impérial est aussi à remarquer :

Les officiers, sous-officiers et simples gardes nationaux, commandés pour le service de l'Intérieur ou pour le *service militaire actif*, sont soumis à la discipline militaire de l'armée.

Un autre décret impérial, daté de Berlin, nous arriva aussi à cette époque avec de nouvelles preuves de la protection que la Providence accordait à nos armes, car, en vérité, il n'était plus possible de douter que nos victoires n'eussent pas une cause surnaturelle, je ne puis m'empêcher de le dire. La Russie n'avait pas, à ce qu'il paraît, tout-à-fait la même opinion, car sa déclaration

de guerre qui parut au même moment commençait ou finissait par cette phrase, je ne me rappelle plus précisément.

» Le Très-Haut prendra notre juste cause sous sa protection. »

Je viens de dire que j'avais oublié où se trouvait la phrase; la suite nous a fait voir qu'elle était également mal placée partout.

Le décret impérial dont je viens de parler, daté de Berlin, du 21 novembre 1806, est le fameux décret qui mettait l'Angleterre en état de blocus. — C'était le système continental qui se mettait en activité. C'était la condamnation à mort de l'Angleterre; et sa sentence aurait, en effet, reçu son exécution si Napoléon avait voulu accorder au temps ce que le temps, *lui*, n'accorde à personne : — Une heure dans l'histoire du monde, c'est-à-dire une année, peut-être vingt.. Mais l'homme à la volonté de fer ne voulut pas plier... ne voulut rien donner... et pourtant il eût été vainqueur. — Oui, la Grande-Bretagne était frappée de mort. — Napoléon avait trouvé l'endroit vulnérable, et sa lance de feu avait pénétré jusqu'au cœur.

» Tous commerce et communications sont interdits avec les Iles Britanniques.. *Elles sont déclarées en état de blocus par la France.* Tout sujet de la Grande-Bretagne trouvé dans un pays, quel qu'il soit, soumis à la domination française, sera fait prisonnier de guerre; tout commerce de marchandises anglaises est défendu, et toute marchandise anglaise, *quelle que soit son espèce, est déclarée de bonne prise.* »

Voilà de ces choses que, malgré mon admiration pour l'empereur, je ne puis admirer. De pareils termes n'ont pas d'excuses.

Par suite de toutes ces dispositions, les villes anseatiques qui contenaient des dépôts de marchandises an-

glaises, dont la guerre avait triplé la valeur, sont désignées comme devant être d'abord en notre pouvoir. Le maréchal Mortier prend Hambourg, et à peine dans la ville il donne l'ordre aux habitans sous les peines les plus rigoureuses, de déclarer les marchandises qu'ils ont chez eux, appartenant aux Anglais, *et même les fonds*. Brême subit la même loi. Lubeck a été prise avec *Blücher*, si je puis parler ainsi ; mais je me sers de cette expression, parce que le misérable avait *cousu* cette malheureuse ville à son habit de général en chef en lambeaux. Tel était le commencement de ce système continentale que Napoléon avait conçu, et qui devait abattre la Grande-Bretagne.

Murat était entré à Varsovie. Vraiment beau de vaillance, et de cette vaillance chevaleresque qui est le caractère distinctif des Polonais, il plut à ce peuple brave et tout impressionnable, qui devait suivre avec ardeur un jeune prince qui s'élançait au milieu des batteries ennemies comme dans une salle de danse. Ce fut l'entrée de nos troupes dans Varsovie qui décida la Russie à se déclarer.

CHAPITRE XVII.

Révolution de Saint-Domingue. — Exécution de Verrier. — Lettre de l'empereur à Junot. — Lettre de Junot. — La reconnaissance. — Les robes anglaises. — *Dites cela à madame Junot.* — La question de vie et de mort. — Les notes de Junot. — Le général Vandamme. — Berlin et l'officier français. — Joies et plaisirs de Paris. — Le Raincy. — Madame mère. — Déjeuner au Raincy. — Les deux plus heureuses mères de France. — La grande-duchesse de Berg chassant le cerf.

J'avais à cette époque, ainsi que je l'ai dit plus haut un cousin dans la marine; il avait manqué de périr deux fois dans la traversée de Nantes à Saint-Domingue. Arrivé au Cap au moment où Dessalines prenait le commandement et l'autorité, il y fut retenu par des considérations de fortune et d'intérêts graves, auxquels étaient attachés ceux de l'existence d'un autre homme. Un mulâtre, nommé Verrier, du nom de son père, colon de la partie française de l'île, et qui l'avait eu d'une négresse de l'Inde, nommée Zaza, était fortement compromis dans une affaire dont l'empereur Dessalines s'était réservé la connaissance, sans doute pour avoir la facilité de faire couper le cou à Verrier pour avoir une belle habitation et de l'argent, qui, étaient la propriété de Verrier. L'affaire était grave, mais Verrier était innocent, et son innocence; attestée par sa mère,

était reconnue par presque toute la ville. Il s'agissait d'une jeune fille négresse, qui avait été trouvée percée de deux coups de couteau dans un bois très sauvage attenant à l'habitation de Verrier. Cette jeune négresse était jolie dans sa beauté d'ébène, et le jeune mulâtre s'en était aperçu, sans pourtant le lui avoir témoigné trop vivement ; mais lorsque la négresse fut trouvée assassinée, on prétendit que Verrier, n'ayant pu réussir dans sa poursuite, l'avait tuée. L'existence de Verrier était un prodige, et dix fois Dessalines avait prononcé sa sentence avant cet événement. Aussitôt qu'il l'apprit, lui, qui faisait chaque jour couler des flots de sang, voulut, disait-il, *venger l'humanité*. Verrier fut arrêté, et sa position devint terrible. Mon cousin avait d'immenses obligations au père de Verrier ; il s'imagina que sa qualité d'envoyé près de Dessalines, par une maison de Nantes ou de Brest (je ne me souviens plus laquelle des deux villes était assez malheureuse pour se mettre en rapport avec le monstre noir), pourrait peut-être devenir utile à Verrier. Convaincu de l'innocence du jeune mulâtre, qui lui avait fait part de quelques soupçons sur un nègre attaché à la personne de Dessalines, mon cousin fit toutes les démarches nécessaires pour arriver à la connaissance du fait, et il y parvint. Mais il était impossible de dire à Dessalines :

« Voilà l'assassin ; et c'est un homme que vous aimez ! »

Cependant le temps pressait ; le pauvre Verrier était condamné. Mon cousin, au désespoir de ne pouvoir sauver le fils d'un homme qu'il regardait comme son bienfaiteur, résolut enfin de parler lui-même à Dessalines. Il avait une femme, négresse comme lui, et *impératrice d'Haïti*, puisque son mari en était empereur : cette femme était grosse et immense dans son individu impérial ; mais cette énorme masse, ressemblant à un

éléphant, ne savait pas du tout qu'elle était effroyable, et faisait la belle, en se rengorgeant comme une tourterelle qui roucoule, lorsqu'elle était à côté de l'empereur nègre; elle aimait surtout à parer ses gros bras noirs de bracelets d'or et de bijoux de prix. Mon cousin se procura deux bracelets en or, qui lui coûtèrent je ne sais combien de centaines de gourdes. Sa majesté mauricaude fut très sensible à cette offrande, et mon cousin eut son audience. Mais madame l'impératrice Dessalines ne savait pas de quoi il était question : lorsque Dessalines entendit prononcer le nom de Verrier, il entra dans un de ces accès de fureur qui le faisaient ressembler à une bête féroce; il rugit, et se jeta sur sa douce compagne, qui lui montra ses poings en le menaçant à son tour. Le résultat de cette scène fut tragique pour le pauvre jeune homme. Dessalines prétendit que sa femme s'intéressait à lui parce qu'il était jeune et beau; et dans le fait, comme sa mère était Indienne, son nez n'était pas épaté, ni ses lèvres grosses, ni ses cheveux crépus. Le monstre noir, heureux de trouver un motif de répandre le sang, prit le prétexte absurde de la préférence accordée par sa femme au jeune mulâtre. Il fut conduit hors la ville et fusillé. Mon cousin l'apprit par un message du monstre, du cannibale, qui lui faisait savoir que Verrier serait fusillé à neuf heures du matin, et qu'il l'invitait à l'exécution; *qu'au surplus étant Européen, et le soleil d'Amérique étant bien vif pour lui, s'il voulait une autre heure, on avancerait le moment du supplice, ou bien on le reculerait jusqu'au soir.*

« Si j'avais été devant lui lorsqu'il donna cet ordre, me disait mon cousin, le plus doux, le meilleur des hommes, je ne crois pas que j'eusse pu me contenir; je l'aurais abattu avec mon sabre comme on tue un serpent qui vient à vous dans une savane. »

Le pauvre Verrier fut fusillé. Il mourut avec beaucoup de courage, et la vieille et laide négresse du monstre noir le regretta, comme si elle avait eu en effet du penchant pour lui. Cet événement qui précéda de peu de mois la seconde révolution, a bien sûrement été une des causes de cette révolution. Zaza, vindicative comme une mère et une mère négresse, jura qu'elle aurait du sang de son fils goutte pour goutte, et de ses soupirs, soupirs pour soupirs. Elle était encore belle, elle voulut soumettre une grande partie des propres gardes de Dessalines, et elle y parvint. Les crimes horribles dont Dessalines se rendait chaque jour coupable, ses cruautés effroyables, les supplices les plus raffinés dans leurs cruelles tortures, cette vie monstrueuse finit par soulever ses propres gardes, ivres eux-mêmes de carnage et de sang. Il fut massacré par eux, et remplacé par un autre négre, tout aussi féroce, tout aussi cruel, nommé Christophe; mais plus adroit, ayant plus d'éducation que Dessalines. Christophe ne prit d'abord que le titre de *chef du gouvernement* d'Haïti. Il habita le Port-au-Prince; mais se méfiant des mulâtres qui avaient en grande partie fait la révolution, Christophe voulut les détruire comme les blancs, mais la chose n'était pas facile. Conduits par un des leurs, par Péthion, homme habile et valant plus que Christophe, ils mirent Christophe hors la loi, formèrent le sénat d'Haïti, proclamèrent une constitution, et Péthion fut élu président. Par leurs lois le sénat se composait de vingt-quatre membres élus pour neuf ans, et se renouvelant par tiers : les blancs furent exclus; on ne maintint que le petit nombre alors en exercice. Mais bientôt Christophe assura son autorité au Cap, et fut élu président et généralissime des troupes de terre et de mer de l'état d'Haïti. Misère, misère humaine !

« Tout ce que notre imagination peut nous repré-

senter de férocity assouvie, d'horreurs exercées sur des femmes, des enfans, des êtres faibles et souffrans, ne peut donner l'idée des monstruosités commises sous mes yeux à Saint-Domingue, me disait mon cousin ; ce que nous lisons avec horreur dans les romans, dans les poésies terribles, ne sont que des jeux à côté de la terrible réalité que nous avons vue dans les Antilles. »

Et le malheureux jeune homme avait le droit de parler ainsi, car, échappé comme par miracle de cette île de Cannibales, il conserva pendant bien des années une honorable pâleur causée par l'effroi que son âme vertueuse avait ressentie en voyant tomber sous le couteau tant de têtes innocentes.

J'ai parlé de cette révolution de Haïti, parce que cette révolution est celle d'un Etat ; car enfin c'était un Etat. Hélas, nous allons entrer dans une route où chaque pas sera marqué par une révolution d'empire ; nous nous blaserons sur d'aussi grandes secousses, et plus tard nous ne pourrons plus être éveillés que par la chute d'une couronne,

Dans un pareil moment il est difficile de s'occuper d'intérêts ordinaires, il me semble ; en reparlant de ce temps passé, en rentrant dans cette époque si remarquable pour nos jours glorieux, je ne puis m'empêcher de laisser échapper un soupir douloureux ; car le passé est bien amer à rappeler, quelque douces que soient les images, lorsqu'il n'y a pas d'espérance ; mais enfin c'est une tâche que je me suis imposée, et je dois la remplir puis qu'elle est commencée. Je dois avoir le même courage que mon mari, qui m'écrivait un jour de Paris tandis que j'étais à Rancy :

« J'ai reçu, ce matin, une lettre de l'empereur, en date de Berlin. J'ai pleuré en la lisant, et je pleure encore en t'écrivant. L'amitié d'un tel homme suffirait seule pour créer une âme à celui qui n'en aurait

» pas une. Je t'ai bien souvent ouvert mon cœur en te
 » montrant le chagrin que je ressentais d'un mot, d'une
 » lettre quelquefois un peu dure, quelquefois injuste;
 » eh, bien ! celle que je viens de recevoir efface pour
 » bien des jours jusqu'au souvenir d'une peine causée
 » par lui. Il me parle avec une confiance qui me rend
 » à moi-même la justice que je me dois. Mourir pour
 » cet homme, voilà ce que je dois faire, VOILÀ CE QUE
 » MES FILS APPRENDONT DE MOI !... »

La lettre que l'empereur avait écrite à Junot était *en entier* de sa propre main, datée de Berlin, du 23 novembre 1806. Cette lettre parlait à Junot de l'importance que l'empereur attachait à deux choses ; l'une à ce que le système continental fût établi, à Paris surtout, et cela avec une extrême rigueur :

» . . . Que *vos femmes*, disait-il, prennent du thé
 » suisse, il est aussi bon que le thé de caravane, et le
 » café de chicorée est aussi sain que le café d'Arabie.
 » Qu'elles donnent l'exemple dans leurs salons, au lieu
 » de s'amuser à faire de la politique à l'envers comme
 » madame de Staël. Qu'elles prennent garde aussi que
 » je ne m'aperçoive qu'elles portent des robes d'étoffes
 » anglaises ; *dites cela à madame Juuot* ; si les femmes
 » de mes premiers officiers ne donnent pas l'exemple,
 » à qui dois-je le demander ? C'est une grande question.
 » C'est une question de vie et de mort pour la France
 » et l'Angleterre ; ainsi donc je veux trouver aide et
 » assistance dans ce qui m'entoure. Quant à toi, Junot,
 » je compte sur ton attachement autant que sur ton
 » zèle. L'archichancelier te communiquera tes ordres.»

Cette lettre, qui était fort longue, et peut-être *la seule* que l'empereur ait écrite dans ce style assez bizarre pour qui ne le connaît pas dans son intérieur lorsqu'on sait à quel point il portait les petites idées à côtés des grandes. Ce n'était pas d'ailleurs une petite

idée, que celle de couper court à la consommation du sucre de canne et du café, ainsi qu'à toutes les denrées coloniales, autant qu'elles nous arrivaient par l'Angleterre. L'Angleterre a une existence toute factice sur le sol de la Grande-Bretagne. Elle est, comme son territoire, exposée à tous les vents et à tous les orages d'une mer constamment *hostile*; toute *sa vie*, tout *son sang* lui vient de l'Inde; toutes les descentes projetées en Angleterre sont absurdes; le cœur est dans l'Inde. Aussi est-il bien probable que Napoléon n'a jamais songé sérieusement à attaquer la Grande-Bretagne autrement que dans les Indes; lui couper l'importation et l'exportation était donc un moyen *sûr* de lui donner la mort. Le commerce d'échange avec l'Amérique du Sud, avec le midi de l'Europe, lui était déjà enlevé en raison de l'alliance demi volontaire de l'Espagne, et presque forcée du Portugal; n'importe, le but était le même, et il l'atteignait. Quant à nous, nos manufactures de Lyon, de tout le Nord, de tout le Midi, pour les draps et pour les toiles, les batistes, le pastel, la garance, les betteraves pour le sucre, pour l'industrie de tous les genres, tout cela prospérait malgré la guerre, parce qu'il y avait argent et contentement alors, quoi qu'on ait dit plus tard. Mais depuis 1805 jusqu'en 1812, le dernier paysan de la France, comme le premier grand-officier de l'empire, étaient heureux de son sort. Puis vint le moment où sans doute il aurait fallu s'arrêter; mais nous ne sommes pas à cette époque; j'ai déjà fait remarquer que notre situation en avait de fort distinctes, des époques; celle où nous sommes arrivés est une des plus étonnantes, et mérite un moment d'attention. Voici l'extrait, non pas d'un mémoire de Junot, car, malheureusement, il n'en a pas fait; et lui qui ne quitta jamais Napoléon depuis le jour où, simple chef de bataillon, le jeune Bonaparte entra dans sa route de

gloire, il aurait donné de bien précieuses lumières sur les pensées de ce temps dans l'âme du héros¹. Ces pensées étaient sans doute déjà bien extraordinaires, puisque Junot n'ayant que vingt-deux ans écrivait à son père, en 1794, ainsi que je l'ai rapporté :

..... *C'est un de ces hommes dont la nature est avare, et qu'elle ne jette sur le globe que de siècle en siècle !*

La note que je trouve et que je transcris ici était attachée à une lettre de Berthier, dans laquelle Duroc avait écrit quelques lignes. Elle est datée du 5, et d'une ville dont je ne puis lire le nom ; et soit que Berthier voulût *singer* l'empereur, soit qu'il eût naturellement la griffe illisible, c'est quelquefois hiéroglyphique.

» Vandame est entré à Glogaw (dit Junot). Voilà
 » donc nos troupes dans la basse Silésie. Cette prise est
 » celle qui assure l'entière conquête de la Prusse, et
 » commence, selon moi, celle de la Pologne, et cepen-
 » dant, à compter du combat de Schleitz (9 octobre),
 » la campagne de Prusse n'a duré que seize jours pour
 » arriver à Berlin ; et cinquante-huit pour mettre nos
 » aigles sur les murs de Glogaw..... Et je ne suis pas
 » avec lui !

» On aurait dû croire que la campagne d'Austerlitz
 » aurait par ses résultats arrêté toute nouvelle agres-
 » sion ; mais il paraît que notre soleil de gloire fait
 » éclore une foule d'ennemis, qui, pareils aux insectes

¹ Il est évident par des pièces détachées et en assez grand nombre que j'ai, et qui sont de la propre main de Junot, qu'il avait intention d'écrire sur ma vie, et sur celle de l'empereur, surtout au retour d'Espagne. J'ai un manuscrit assez volumineux, intitulé guerre d'Espagne, où se trouvent beaucoup de copies des lettres qu'il écrivait à l'empereur sur la situation militaire de la Péninsule et de son armée, qui est fort curieux de toutes manières.

» qui naissent et meurent en un jour, n'ont d'autre mé-
» rite que celui de dresser un instant leur tête. L'esprit
» du grand Frédéric, de cet homme que nous admirons
» comme militaire et comme *philosophe-roi*, plutôt
» que comme *roi-philosophe*, a étrangement abandonné
» ses descendans. La Saxe n'a pas été plus prudente.
» Il fallait bien qu'elles eussent la certitude de l'alliance
» de la Russie; je l'ai toujours pensé depuis les pre-
» mières démarches de la Prusse. J'ai averti Sa Ma-
» jesté; car ses démarches étaient clandestines, et j'en
» eus la certitude par un officier qui s'était marié à
» Berlin et venait de temps à autre à Paris pour des
» affaires de commerce: il était du second bataillon de
» la Côte-d'Or, et fut fait prisonnier à Longwy, là où
» je fus si bien ébrillé au sommet de la tête. Cet homme
» est toujours Français dans le cœur, bien qu'il ait
» épousé une *Berlinoise*; cela vient peut-être de ce
» qu'elle a quinze ans de plus que lui. Il m'a parlé, dès
» le mois d'août, de tout ce qui se faisait et disait à
» Berlin; j'en ai prévenu l'empereur. Je me rappelle
» qu'il souriait; sans doute il le savait, ou bien il le pré-
» voyait; car une chose qui montre à quel point le génie
» de cet homme jamais ne s'endort, j'amaï n'est en
» faute, c'est qu'après la campagne d'Austerlitz les
» troupes françaises demeurèrent, non seulement en
» Allemagne, mais occupèrent les territoires de nos
» nouveaux alliés dont peut-être nous n'aurions pas
» été sûrs. De cette manière d'opérer sont résultés deux
» effets également bons, et peut-être décisifs: l'un d'é-
» tre *là* au moment où l'armée saxo-prussienne s'est
» ébranlée; l'autre de maintenir les nouveaux amis au
» pas militaire: on ne leur en demandait pas davan-
» tage, mais il fallait qu'ils y marchassent, et pour cela
» notre tambour valait mieux que le leur. Quant aux
» pays qui ont originairement refusé de se mettre sous

» la protection de la France, comme les villes anseati-
» ques, les duchés de Mecklembourg, la Hesse, ils sont
» au pouvoir de Napoléon, et ils sont à lui comme con-
» quête. Leur a-t-il donc suggéré leur opposition à
» faire partie de la confédération ?..... La Prusse vient
» de donner à l'Europe un exemple remarquable de la
» présomption et de la vanité fondée sur une science
» d'autrui; elle a voulu se croire au temps de Frédé-
» ric !..... Elle arrivait au premier rang des puissances
» militaires dans le collège des rois en Europe, toute
» son importance lui était encore donnée par l'ombre
» de son héros, car Frédéric est un grand homme; elle
» arrivait à ce premier rang en marchant pas à pas, et
» puis tout-à-coup elle s'est vue repoussée plus loin que
» ne l'était l'électeur de Brandebourg avant la conquête
» de la Silésie; elle est mise à bas du premier choc;
» en seize jours nos soldats ont traversé les forêts, les
» montagnes, les défilés de la Franconie; ils ont passé
» la Salle, l'Elbe, et ils sont entrés à Berlin. Il sera fa-
» bleux pour l'histoire ce moment de la vie de l'Eu-
» rope; comment pourra-t-on croire que l'empereur
» Napoléon, parti de Paris à la fin de septembre, et
» traversant comme au vol la Franconie méridionale,
» Aschaffembourg, Bamberg, Barenth, Schleitz, fait
» livrer en ce lieu le premier combat, et cependant on
» n'est encore qu'au 9 d'octobre ! C'est en cet endroit
» que la Grande-Armée se forma d'une manière dis-
» tincte sur trois colonnes. L'empereur était à la tête
» du centre, avec l'infanterie de la brave garde impé-
» riale : cette troupe, la plus brave du monde, et que
» l'on peut, comme la garde des rois de Perse, appeler
» les *Immortels*. On avait fait venir la garde impériale
» en poste de Paris; la cavalerie de la garde était plus
» éloignée, n'ayant pu suivre. Les deux autres colou-
» nes se dirigèrent sur Iéna, en décrivant une ligne de

» conyergence sur le point devant arriver à la hauteur
» de celle du centre.

» Cette manœuvre, qui est toute l'œuvre de l'empereur, a cependant été revendiquée par un homme qui n'a aucune vergogne pour mentir, lorsqu'il faut mal agir dans une question de droiture; mais il faut aussi que la justice éclaire les esprits obtus qui se contentent d'une vaine rumeur populaire. Il ne s'agit pas pour avoir gagné une bataille de dire : *Je l'ai gagnée*. Enfin nous reverrons parmi nous ce vainqueur des vainqueurs, et nous l'entendrons.

» La garde impériale, qui est appelée en poste pour décider le sort de cette grande question, n'a même pas besoin de donner à cette bataille d'Iéna, dont le succès est aussi fabuleux que les histoires des chevaliers grands pourfendeurs de géans qu'on nous racontait lorsque nous avions six ans. Et je ne suis pas avec lui!... et je ne suis pas avec lui! ! »

Cette note fait partie d'une collection de notes détachées d'un corps principal, mais que je transcrirai toujours néanmoins lorsqu'elles se trouveront avoir quelque rapport avec l'époque où nous nous trouverons.

Cependant l'Italie demeurait soumise dans toute son étendue au milieu des secousses du nord de l'Europe : les tentatives formées sur l'Adriatique avaient échoué complètement. Quant à la France, rien ne peut peindre l'état heureux dont elle jouissait alors. Le départ de plusieurs milliers de conscrits, enflammés du désir d'aller aussi pour vaincre, et faire placer leur nom dans un bulletin de la Grande-Armée, ne peut être montré comme une souffrance de l'Etat que par des hommes de peu de bonne foi. Je ne prends pas la défense d'une époque plus avancée; mais alors nous étions heureux, oui, nous l'étions : la France était calme, fière, et remplie d'espérance.

Tandis que nos aigles planaient ainsi sur les capitales étrangères, celle de la France commençait à voir se ranimer tous les plaisirs de l'hiver. L'impératrice Joséphine, après avoir accompagné l'empereur jusqu'à Mayence, était revenue à Paris, et recevait en souveraine aux Tuileries ; la grande-duchesse de Berg à l'Élysée ; l'archi-chancelier dans son palais, et tous les ministres dans leurs hôtels. Junot, comme gouverneur de Paris, devait aussi lui donner des fêtes, et recevoir également l'impératrice. Je voulus inaugurer ma belle habitation du Raincy. Je demandai à Junot d'y donner une fête à *Madame* avant de recevoir aucune autre personne de la famille impériale : il y consentit. Mais lorsque je fus demander à Madame son jour, et de désigner les personnes qu'elle désirait avoir, elle se refusa à tout ce qui aurait l'apparence d'une fête ; elle me témoigna le désir de venir chez moi, mais elle ne voulut accepter qu'un déjeuner ; elle nomma les personnes qui devaient y être, et elle eut la bonté de venir d'assez bonne heure pour que nous puissions la faire promener sous ces beaux ombrages du parc intérieur. Puis, après déjeuner, j'avais fait préparer des calèches à la d'Aumont, et nous parcourûmes le grand parc, en ayant soin de diriger la marche de Madame par la haute futaie qui entourait la pompe à feu, la belle prairie au bas de laquelle est le Chenil, la partie agreste où se trouve la porte de Chelles, et la portion plus rustique et plus gaie où se trouve le village. Souvent la course rapide de nos calèches faisait fuir dans l'intérieur du bois une foule de jeunes daims et de cerfs qui servaient merveilleusement à l'ornement du paysage. Madame ne connaissait pas le Raincy ; elle en fut enchantée, et elle eut la bonté de me dire, en m'embrassant combien elle jouissait de m'en voir l'heureuse maîtresse.

Un incident bien simple, bien que les jours qui sui-

virent rendirent remarquablement touchant, se passa au déjeuner auquel voulut bien assister Madame. Ma belle-mère, madame Junot, était alors avec nous au Raincy. J'ai parlé de cette femme angélique, parfaite, je puis le dire, dans mes premiers volumes; j'ai fait son éloge, mais je n'ai pu donner qu'imparfaitement une idée de cette âme aimante et bonne. de cette pureté de cœur, de cette vraie vertu accompagnée d'indulgence et d'une parfaite douceur; enfin j'avais retrouvé ma mère dans cette mère du père de mes enfans: elle aussi elle était leur aïeule, elle aussi elle les aimait avec tendresse..... Mais son fils!..., son fils!..... avec quelle ardeur ses yeux suivaient ses moindres mouvemens! comme elle écoutait ses paroles, même les plus insignifiantes! et lui comme il était excellent pour sa vieille mère! elle était alors fort âgée; eh bien! il était aussi attentif pour elle qu'il l'eût été pour une jeune fille de roi.... Bonne mère, elle jouissait aussi avec un profond attendrissement de cette tendresse de son fils bien aimé. Elle était trop heureuse..... Un pareil bonheur ne pouvait durer.

Le jour où Madame vint déjeuner au Raincy, j'eus l'honneur de lui présenter ma belle-mère. Madame, naturellement bonne, le fut encore plus envers la mère de Junot, qu'elle aimait comme un de ses fils; elle la fit placer à côté d'elle, s'entretint presque toujours avec madame Junot, et *la conquit* entièrement. A déjeuner ma belle-mère était placée à l'un des bouts de la table à côté du comte de la Ville, chambellan de la dame; M. de la Ville, toujours parfaitement poli, causait avec elle, et tâchait même de l'intéresser. Je regardais souvent de son côté, parce que jamais mes yeux ne se détournaient long-temps d'elle; j'avais un doux plaisir à contempler son visage si calme, si heureux. Je vis qu'elle ne mangeait pas, et qu'elle semblait préoccupée.

Je lui envoyai Joseph, mon valet de chambre de confiance, pour lui demander si elle n'était pas souffrante. Elle me regarda aussitôt avec un sourire si doux!... et en même temps ses yeux se remplirent de larmes; mais un mouvement de tête, tout-à-fait connu de moi, me dit que je ne devais pas être inquiète. Ma belle-sœur, madame Maldan, qui était à quelque distance d'elle, s'aperçut aussi de son émotion. Lorsqu'on fut hors de table je m'approchai de ma belle-mère, et lui demandai, en l'embrassant, ce qu'elle avait eu pendant le déjeuner :

« Oh ! rien que de très heureux, » me répondit-elle.

Et sa voix était entrecoupée, et ses yeux humides.

« Mais vous pleurez, bonne mère !

» — Oui, je pleure... mais c'est de joie... c'est de bonheur... quand je me suis vue à la même table que Madame-mère... lorsque j'ai vu auprès d'elle mon enfant... mon fils bien-aimé... je me suis dit : Cette maison renferme aujourd'hui les deux plus heureuses mères de France, et j'ai pleuré. Mon cœur était plein. »

Et moi aussi je pleurai en l'écoutant... bonne et excellente femme ! Madame, qui avait été se chauffer les pieds à la cheminée, vint à nous, et voulut connaître le motif de notre émotion : je le lui dis à l'instant; elle appela Junot, et le prenant par la main :

« Vous ne savez peut-être pas, dit-elle avec une grâce charmante à sa belle-mère, que Junot est aussi mon fils ? Vous ne savez pas qu'une fois il voulait périr pour conserver mon Napoléon ? Mais j'ai tort de vous dire cela, vous m'en voudrez.

» — Moi, Madame ! s'écria ma belle-mère. Ah, non ! je connais trop bien l'amitié que mon fils a pour l'empereur ; sa vie est à lui ; et déjà, dans ce temps-là, mon fils aimait le vôtre comme un frère, Madame. »

Et craignant d'avoir été trop loin, ma belle-mère

me regarda avec inquiétude; mais Madame était trop bonne et trop indulgente, et surtout trop opposée à tout ce qui était étiquette, pour remarquer ce qui alarmait ma belle-mère; elle lui prit la main, et lui dit :

« Oui, ils s'aimaient alors comme deux frères. » Et s'avancant sur le perron qui donnait dans le parc, elle ajouta :

« Non seulement mon fils et le vôtre s'aiment comme deux frères, mais Junot en a rempli les devoirs quelquefois auprès de Bonaparte; et je sais que c'étaient les économies maternelles qui le mettaient à même de tenir une aussi belle conduite. »

Junot prit la main de Madame et la baisa avec un bien tendre respect. Il avait toujours aimé Madame; mais dans la matinée où elle venait d'être si parfaite dans sa propre maison, elle avait apposé le sceau à la tendresse reconnaissante qu'il lui portait, et en conduisant Madame à sa voiture, il lui dit avec l'accent vrai du cœur.

Le soir, au dîner, je trouvai ma belle-mère changée; je crus que la représentation de la journée l'avait fatiguée : je le lui dis, mais elle n'en voulut pas convenir, et je ne pus la faire coucher de bonne heure. Le lendemain la grande-duchesse de Berg devait venir chasser un daim, et je voulais que ma belle-mère fût bien portante pour cette journée, qui devait lui donner encore beaucoup de fatigue : mais jamais elle ne voulut y consentir. Il faisait beau; c'était la fin d'octobre; il faisait bien un peu froid, mais le ciel était si pur, si bleu, les arbres encore si verts! Ma belle-mère voulut absolument être de la partie de chasse :

« Je le veux pour vous-même, me dit-elle en riant; vous ne montez pas à cheval; ainsi je veux vous tenir compagnie. »

Le fait est qu'à cette époque je ne savais pas monter

à cheval, parce que mon mari n'avait pas voulu que j'apprisse :

« Un événement est affreux à redouter pour une femme, me disait-il toujours. Je ne puis me décider à te laisser monter ; je ne veux pas, ou bien il faut te résoudre à apprendre comme un homme. Tu iras au manège, Pellier te donnera des leçons ; mais ce ne sera que lorsque tu sauras mener un cheval, le conduire autant qu'une femme peut conduire une bête plus forte qu'elle, que je me déciderai à te voir galoper à quatre pieds de terre. Il faut monter à cheval comme madame Hamelin, ou ne pas s'en mêler ; car pour ces petites femmes qui tournent à gauche quand elles galopent du pied droit, et qui ne se cassent pas la tête, parce que ce n'est pas la volonté de leur étoile, je ne veux pas que tu fasses ainsi. »

Le résultat de toutes ces belles peurs, pour un homme qui ne les connaissait guère, fut de m'empêcher pendant long-temps de monter à cheval, par ce que cet apprentissage de manège me faisait tellement peur à moi-même que je préférerais monter à âne, comme à Pont, ce qui, au reste, ne m'empêchait pas de tomber, ainsi qu'on a pu le voir.

La grande-duchesse de Berg vint le lendemain comme on l'avait annoncé ; elle avait avec elle madame Adélaïde de La Grange et M. de Cambyse : ce n'était pas un roi des rois, il n'était pas même le roi des écuyers, mais il aspirait à un genre de primauté qui a son sceptre aussi, seulement je ne pense pas que *la main de justice* y soit ; M. de Montbreton, écuyer de la princesse Borghèse, cet homme si bon, si excellent, et que tout le monde estime comme tous ses amis l'aiment, y était aussi. On courut le cerf toute la matinée ; on dîna, puis le soir on fit de la musique. Je chantai un duo de la *Camilla* de Fioraventi avec Nicolo Isouard, aimable

artiste que je voyais souvent chez moi, et toujours avec plaisir. Je ne crois pas que la grande-duchesse en ait éprouvé beaucoup à m'entendre, non plus que Nicolo, car elle avait bien la voix la plus outrageusement fausse le goût le plus étrange en musique que j'aie jamais entendu de ma vie ; elle parlait de musique et en faisait même chez elle. Mon Dieu ! que je suis heureuse d'avoir à garder dans mon souvenir une certaine soirée, où j'eus l'honneur d'être admise à entendre leurs altesses impériales, la princesse Caroline et le grand-duc de Wurtzbourg, chanter tous deux des nocturnes italiens, même des duos. Oh ! c'était une bonne représentation !

Cette chasse où vint la grande-duchesse fut suivie d'une autre visite qui me fut plus douce à recevoir, parce que déjà je commençais à prévoir que l'*excessive bonté* qui faisait agir la grande-duchesse serait bien funeste à l'avenir de Junot. Hélas ! je ne me suis pas trompée ! on peut y trouver la cause de sa mort. La visite dont nous fûmes honorés fut celle de l'impératrice Joséphine ; elle vint passer une grande partie de la journée au Raincy, et fut d'une amabilité parfaite pour tout ce qui se trouvait avec nous. Ma belle-mère était si heureuse ! si joyeusement heureuse d'être distinguée par la mère, par la femme de Napoléon ! aussi elle disait avec une telle émotion à l'impératrice que Junot aimait l'empereur plus que tout ce qu'il devait aimer, que l'impératrice l'embrassa, en lui disant :

« Je vous aime aussi de me faire connaître à quel point Bonaparte est toujours aimé de ses anciens amis. »

On parla pendant le déjeuner d'un événement qui alors attirait l'attention de toute l'Europe, c'était l'affaire de madame la princesse d'Hatzfeld. L'impératrice nous en parla ; elle avait reçu la veille des nouvelles de Berlin qui lui en donnaient des détails curieux, et ces

détails lui étaient donnés par le maréchal Duroc. Elle avait aussi reçu une lettre de l'empereur qu'elle avait apportée pour la faire voir à Junot. C'est ici le lieu de dire que l'impératrice était depuis le départ de l'empereur parfaitement bonne pour Junot, et quoique toujours elle l'ait été, il y avait une grande différence. Je vais en faire connaître les motifs dans le chapitre suivant.

La lettre de Duroc avait été écrite à l'impératrice par ordre de l'empereur, ainsi que Duroc le lui disait dès les premières lignes; l'empereur avait bien écrit, ainsi que je l'ai dit plus haut, mais quelques mots seulement; ils étaient fort remarquables. Je dois dire que j'ai vu et lu cette lettre, et qu'elle n'est aucunement semblable à la lettre citée dans les Mémoires de M. de Bourrienne; elle avait à peine quatre lignes que je me rappelle parfaitement, parce qu'il y avait un mot fort remarquable sur le bonheur qu'on éprouve soi-même à faire *le Trajan*. Toutefois, je ne me rappelle pas assez les propres expressions de la lettre pour la transcrire ici en la donnant comme *originale*; je crois aussi qu'il y a eu une erreur de l'éditeur des Mémoires de M. de Bourrienne, lorsqu'il fait signer Murat *Joachim*, dès l'année 1806. Cela se peut, je ne dis pas que la chose soit fausse; mais il me semble que cette manière de signer à la *souveraine*, ne fut en usage pour Murat, comme pour Bernadotte qui était prince de Ponte-Corvo, que quelques mois plus tard. C'est un doute que je soumets; il en est un autre plus positif, par exemple, c'est relativement à ce conte de *Giulio* attribué à l'empereur: il peut être de lui, parce qu'en ce monde tout peut être possible; mais ce n'est ni le style de Napoléon, ni même aucune de ses locutions; on le fait parler, narrer, comme il ne *parla* et ne *narra* jamais. Sa conversation, comme son style, avait un caractère empreint d'une

originalité toute spéciale, et tout à lui conséquemment. Je ne crois pas l'avoir entendu parler *une fois* comme le rapporte le beau conte de *Giulio*, pendant les vingt-cinq années où je l'ai constamment suivi. Il en est de même d'une foule de lettres qui lui sont attribuées; elles sont positivement fausses, et même sottement fausses.

Napoléon n'avait rien d'élégant dans sa diction, mais sa parole était toute-puissante; il y avait une lumière resplendissante, un coup de foudre accablant, une magie suave et douce, et tout cela mélangé, tout cela *jeté*, pour ainsi dire, devant ses auditeurs. Il est vrai qu'il avait un grand goût pour raconter. Souvent il disait des histoires sur l'Orient; c'était en Perse, chez les Druses du mont Liban, qu'il plaçait ses acteurs. Un jour, je me souviens qu'il fit une histoire sur le *Vieux de la Montagne*, et puis l'archi-chancelier étant entré au milieu du conte, l'empereur fut à lui, et se mit à lui demander dans quelle législation il faudrait classer un mode d'arranger les affaires semblable à celui qu'employait le Vieux de la Montagne.

Je n'ai jamais vu une personne plus stupéfaite que le fut Cambacérès à cette question : d'abord il crut que c'était une plaisanterie; mais l'empereur ne plaisantait guère, et l'archi-chancelier le savait mieux que personne. Aussi lorsque Napoléon répéta sa demande, l'archi-chancelier lui répondit :

« Sire, la législation de sang du Vieux de la Montagne n'est d'aucun pays, et ne fut régie elle-même par aucune autre loi que par la volonté fanatique sanguinaire : le Vieux de la Montagne était un assassin. »

L'empereur sourit, et regarda l'archi-chancelier avec une singulière expression; il garda le silence quelques instans, puis il reprit avec un air sérieux :

« Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas du tout, monsieur l'archi-chancelier. Le Vieux de la Montagne était

un scélérat, mais ce n'était pas un *assassin sanguinaire*. Vous ne comprenez pas cet homme-là. »

Je n'ai jamais bien pu, moi, comprendre ce que l'empereur avait voulu dire, en établissant cette différence entre un *assassin sanguinaire* et un *scélérat*. Quelques semaines après j'en parlai au cardinal Maury, en lui soumettant mon ignorance.

« Je comprends parfaitement la différence établie par Sa Majesté, me dit-il; le Vieux de la Montagne n'était pas sanguinaire ni cruel dans ses Etats; il avait au contraire un mode de séduction tout enivrant, en conduisant au paradis avant la mort : cela n'annonce pas un homme ayant de la férocité dans l'âme. Que cet homme fasse ensuite usage de la séduction qu'il aura exercée sur les anges de son paradis pour délivrer l'Orient des croisés envahisseurs, et menaçant son territoire, on le conçoit sans l'approuver; mais on ne peut appeler cet homme un homme sanguinaire. Je conçois très bien Sa Majesté.

» — Eh bien, moi, j'avoue que je ne le compris pas alors, et que je ne le comprends pas encore aujourd'hui. Un scélérat n'est pas toujours un *misérable sanguinaire*, mais un *misérable sanguinaire* est toujours un scélérat. » Ensuite le cardinal Maury ne raisonnait pas juste en disant : « Que le Vieux de la Montagne ayant une existence toute voluptueuse n'annonçait pas un homme sanguinaire. » Néron se couronnait de roses en voyant brûler Rome.

Voilà encore la folle qui joue un de ces tours, de Berlin et de madame d'Aatzfeld, me voilà au Vieux de la Montagne, qui, je crois, ne pardonnait guère lorsqu'il avait en main la preuve du délit. La conduite de l'empereur avait été admirable dans cette circonstance.

Duroc avait joué le second rôle dans le *drame* de la princesse d'Hatzfeld; sa conduite avait été admirable :

il écrivait, comme je l'ai déjà dit; fort souvent à Junot depuis le départ de l'empereur. Lorsque les *courriers* du conseil d'état, c'est-à-dire les auditeurs qui faisaient le voyage de Paris à Berlin comme on va de Paris à Saint-Cloud, alors les nouvelles nous arrivaient par l'estafette ordinaire, et c'était Lavalette qui nous apportait les lettres de nos amis. A cette époque Berthier écrivait encore souvent; mais Duroc était le plus fidèle à sa promesse. Rapp écrivit trois ou quatre fois, selon la parole qu'il en avait donnée a un déjeuner où ils vinrent plusieurs d'entre eux pour dire adieu à leur ancien frère d'armes. J'ai encore ces bonnes lettres de Rapp; elle ne sont pas éloquentes; mais elles peignent à merveille l'attachement surtout du brave homme, pour celui qu'il appelait avec raison son bienfaiteur.

On sait que le prince d'Hatzfeld était demeuré à Berlin, après le départ du roi et de la reine de Prusse; il était tout simple qu'un homme aussi important que l'était le prince d'Hatzfeld fut entouré d'une grande surveillance, puisqu'il s'était décidé à demeurer à Berlin. Il fut donc assez *simple* à lui de mettre à la poste une lettre pour le roi, dans laquelle il rendait compte de tout ce qui se passait dans Berlin, ainsi que des mouvemens, du nombre, et de l'esprit des troupes françaises. Ce n'est certes pas moi qui chercherai à disculper ceux qui accusèrent le prince, mais au fait il avait commis la plus forte des écoles, et je ne sais pas si dans notre belle France, en l'an de grâce 1814, nous n'étions pas de même soumis à l'enquête très rigide de monsieur le général Sacken. Le fait est que l'empereur en lisant la lettre du prince de Hatzfeld, fut à l'instant envahi par une de ces belles colères qui lui ont fait donner le surnom de l'homme le plus emporté qu'il y eût sous le ciel; il ordonna sur-le-champ qu'une commission militaire s'assemblât, que le prince de Hatzfeld, qui venait

d'être arrêté, y fût traduit sur l'heure, et qu'elle informât sans désemparer. — En apprenant cette terrible nouvelle, sa pauvre femme, égarée, hors d'elle-même, pense à l'instant que dans ces différens voyages à Berlin le maréchal Duroc avait toujours été bien accueilli par elle et par le prince. Elle sort de sa maison, ayant à peine sa tête; elle cherche Duroc, ne le trouve pas, et apprend que l'empereur est à Charlottenbourg, mais que Duroc n'est pas avec lui. Elle le cherche encore, et finit par le joindre. L'état dans lequel elle était toucha Duroc. Il comprit que le prince était perdu si madame de Hatzfeld ne voyait pas l'empereur ce même jour. Il calma la princesse autant qu'il était en lui de le faire, connaissait l'action de M. de Hatzfeld; mais il connaissait l'empereur; il savait que le cœur de l'empereur était grand, magnanime dans de semblables circonstances, mais il croyait pouvoir répondre que dans la circonstance présente une action de clémence valait cent mille hommes de plus en Prusse. » Vous verrez l'empereur, dit-il à madame de Hatzfeld. Comptez sur moi. »

L'empereur avait été passer une grande revue de ses *grognards*. Ils avaient de l'humeur parce qu'ils n'avaient pas donné le jour de Iéna. Hélas! depuis ce jour ils se sont plaints du contraire plutôt. Napoléon, attentif à ne pas leur faire la moindre peine, avait été *les voir*, et se trouvait absent de Berlin. Lorsqu'il y rentra, il fut étonné de trouver Duroc attendant son retour avec un air qui dénotait une vive impatience. En effet Duroc était affecté du désespoir de madame de Hatzfeld, et dans l'intervalle qui s'était écoulé entre sa conversation avec la princesse et le retour de l'empereur, il avait vu deux des juges de son malheureux mari; et son sort n'était pas douteux. Il demanda à l'empereur un instant d'audience, et le suivit dans son cabinet intérieur. A

peine y furent-ils seuls, que l'empereur fixant attentivement Duroc, lui dit avec un accent bref et dur :

« Vous venez me dire , n'est-ce pas , que la ville de Berlin se révolte : je n'en suis pas étonné. Mais ils auront demain un terrible exemple pour les guérir de la manie des révoltes. »

Duroc comprit que l'affaire du prince était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être. Il comprit aussi que la vue de la princesse était le plus sûr avocat que le coupable pouvait faire parler. Il obtint la permission de faire entrer la princesse de Hatzfeld, et fut aussitôt la chercher. La malheureuse femme, en voyant l'homme qui pouvait *tuer* ou *sauver* son mari, n'eut que la force de se jeter aux pieds de Napoléon. Il la releva aussitôt, et lui parla avec une extrême bonté. Madame de Hatzfeld sanglotait avec déchirement, et ne pouvait que répéter machinalement :

— Ah ! sire, mon mari est innocent !

L'empereur ne répondit rien ; mais il fut à son bureau, et prenant la lettre du prince, il la présenta à sa femme sans prononcer un mot. Elle regarda le malheureux papier, puis fondit en larmes en sa frappant le front de ses deux mains convulsivement serrées :

« Ah ! dit-elle, consternée à la vue du délit, *c'est son écriture !* »

L'empereur fut touché, à ce qu'il paraît, de cette franchise qui lui fit avouer à l'heure même du péril la vérité tout entière, et lui laissait ainsi une immense part dans le beau de l'affaire. Il ne voulut pas la rejeter : s'avançant vers madame de Hatzfeld, il mit la lettre fatale entre ses mains.

— Faites-en l'usage qu'il vous plaira d'ordonner, lui dit-il avec une grâce qui doublait le prix du bienfait. Lorsque cette pièce n'existera plus, comme elle est la

seule qui puisse faire condamner votre mari, une fois qu'elle n'existera plus, je ne puis le condamner.

Et il lui montrait le foyer ardent dont la cheminée était remplie. La lettre fut brûlée ; sa flamme passagère était un feu de réjouissance pour la sortie du prince. J'ignore s'il est demeuré reconnaissant : je le désire pour l'humanité.

J'ai su depuis par Duroc à quel point l'empereur avait été touché de la candeur de madame de Hatzfeld. Cette douleur profonde s'en remettant à sa merci, l'avait pénétré jusqu'à l'âme. Il avait de ces mouvemens de bonté et d'affection, quoi qu'on ait pu dire, et plus qu'on ne le croit peut-être.

Cette affaire de *papiers brûlés* m'en rappelle un autre relative à Junot et à l'empereur, qui eut lieu en Egypte, et que j'ai omise dans les précédens volumes. Mais dans des Mémoires on a toujours la faculté de revenir sur ses pas lorsque la chose en vaut la peine.

J'ai parlé de l'attachement que Junot avait pour Dupuy, le colonel de cette fameuse trente-deuxième, à l'époque où Bonaparte disait :

J'étais tranquille, la trente-deuxième était là.

Cet attachement était réciproque. Dupuy avait pour Junot une amitié de frère, et tous deux le savaient. —

Étant arrivé en Égypte, Dupuy, chargé d'un service dont je ne puis spécifier la nature, est obligé d'employer des moyens défendus par le général en chef. Son expédition non seulement ne réussit pas, mais elle a les suites les plus funestes. On instruit ; des procès-verbaux sont faits, remis au général en chef, et une commission est nommée pour juger le général Dupuy.

Dupuy était un homme plein d'honneur. En apprenant les ordres du général en chef, il dit à Junot :

— Eh bien ! après tout, je m'ennuyais en Égypte. — Je n'y aime que toi. — Je pourrais te prendre par le sabre d'un de ces damnés mameloucks. — Eh bien ! mon parti est pris. — Je me mettrai deux balles de plomb dans la cervelle. — J'aime encore mieux cela que d'être traduit devant un conseil de guerre.

Junot l'écouta sans lui répondre. Il fronça le sourcil, et s'en fut chez le général en chef, auquel il demanda une audience.

— Mon général, lui dit d'une voix très-émue, vous croyez à ma parole d'honneur, n'est-il pas vrai ?

Le général Bonaparte le regarda avec une sorte d'étonnement, mais il répondit aussitôt :

— Comme à la mienne. — Mais pourquoi cette demande ?

— Ainsi donc, mon général, lorsque je dirai : Je donne *ma parole d'honneur que cette chose est vraie*, ainsi donc, mon général, vous me croirez ?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! mon général, je donne non seulement ma parole d'honneur, mais j'engage ma tête que Dupuy est innocent.

— Les affaires de cette nature ne te concernent pas, dit Bonaparte avec humeur et d'une voix sévère, cela ne te regarde en rien.

— Cette affaire ne me regarde en rien ?..... s'écria Junot en laissant prendre à sa voix de tonnerre tout son développement ; ah ! cette affaire ne me regarde pas !... lorsque mon ami, mon frère d'armes me dit :

— Frère ! je me tuerai s'ils veulent me juger !... Le général en chef s'arrêta en entendant ces étranges paroles, et regarda fixement Junot ; mais celui-ci était trop ému pour y faire attention. Il renouvela sa requête, mais toujours infructueusement. Il ne dit rien à Dupuy de son *non-succès*, et le lendemain il retourna chez le

CHAPITRE XVIII.

Fêtes données par les ministres pendant l'hiver de 1807. — Esquisse sur madame de Regnault. — Mot de Napoléon. — Madame V... — M. et madame de Bouillé. — Maladie de madame Junot, mère du général. — Sa mort. — Lettres de l'empereur, de Berthier et de Duroc à Junot.

L'hiver de 1807 fut très brillant, quoique la belle jeunesse de la cour impériale fût absente ; jamais on ne s'était si bien divertie. Il y avait alors l'état-major du prince de Neuchâtel qui faisait autant de bruit par son élégance que par les noms des jeunes gens qui le composaient. Junot, Augereau, Lannes, Lefebvre, se mirent d'abord à crier haro sur les *beaux jeunes gens*, et prétendirent qu'ils étaient trop *muscadins* (c'était encore un mot de l'époque) pour se bien battre. Cependant lorsqu'il virent que tous les jeunes officiers qui étaient autour de Berthier étaient d'excellents officiers, et que pour chanter une romance on ne s'en battait pas plus mal ; que M. de Sépéuil, pour être un fort joli garçon, n'en laissait pas moins sa jambe en Espagne, et Jules de Canouville, le pauvre malheureux, avait à Smolensk, quoiqu'il fût beau, la tête emportée par un boulet de canon. M. Clouet chantait admirablement, et cependant il était un excellent aide-de-camp pour le maréchal Ney. Tout cela marchait fort bien ensemble.

Mais ces messieurs furent long-temps à se le persuader. Ils furent plusieurs années à dire de quelques uns d'entre eux :

— Oui, qu'ils aillent manger des *figues de Tusculum*. Faisant ainsi allusion aux jeunes praticiens de Pompée.

Toujours est-il qu'en 1806 l'absence de l'état-major de Berthier et de plusieurs autres maréchaux influait beaucoup sur le plus ou le moins d'agrément dans nos bals, comme les grands-vicaires de Reims influaient sur celui des salons avant la révolution. Tous les ministres donnèrent des fêtes, comme je l'ai déjà dit. La grande-duchesse était la reine de ces fêtes, parce que l'absence de la reine Hortence, et l'âge de l'impératrice, qui ne dansait plus, lui livraient le champ tout entier. Elle n'y paraissait pas en princesse plaignante, mais bien, au contraire, en souveraine sûre de plaire, et elle était, en effet, bien jolie à cette époque, bien fraîche, sauf tous les défauts que j'ai signalés dans les précédens chapitres, et qui tenaient plus au moral de la personne qu'à son physique, si ce n'est les épaules rondes. Elle était fort élégante, ouvrait toujours le bal avec le gouverneur de Paris, recevait *seul*, de préférence à tout autre, le gouverneur de Paris; enfin ce pauvre gouverneur de Paris qui n'était pas un ange, et dont la tête, et même le cœur, pour être bien à moi et à ses enfans, n'en étaient pas moins accessibles à des impressions passagères, ne put résister aux séductions qui tout naturellement s'offraient à lui comme les séductions s'offraient aux chevaliers chrétiens dans le palais d'Armide. Il devint amoureux, mais amoureux avec passion..... et de la grande-duchesse de Berg; non pas qu'elle répondît à son amour, elle m'a assuré le contraire, et je dois la croire, D'ailleurs il y a une raison bien autrement majeure qui était là à côté de l'amour, pour lui donner le bras par exemple, et qui semblait n'être qu'un accés-

soire lorsqu'elle était cheville première. Mais, n'importe, les résultats de cette malheureuse affaire ont été la mort et le malheur de Junot. — Ces mémoires sont écrits dans un genre trop sérieux pour que de semblables histoires puissent y trouver une digne place, et je n'en aurais pas parlé s'il n'était de mon devoir de le faire pour expliquer diverses parties de la vie de Junot, qui sans cela demeurerait ensevelies dans une entière obscurité. Je n'accuse personne. *Je parlerai seulement.* Je raconterai, et je ferai voir combien il est dangereux d'aimer des princesses : témoin M. de Canouville, qui y perdit sa tête; M. de F..., qui fut exilé; — M. le duc d'Abrantès, qui fut également *exilé*, car le gouvernement ou la vice-royauté de Portugal, comme vous voudrez l'appeler, n'était pas autre chose qu'un *exil doré*, mais c'était un exil. Il est vrai qu'on était assez embarrassé, car M. de Septeuil perdit plus tard une de ses jambes, parce qu'il ne pouvait pas aimer la princesse Borghèse. Oui, oui, amours de si grandes dames ne sont pas toujours liesses et contentement. J'expliquerai les raisons qui donnèrent naissance à toute cette intrigue. Maintenant je veux parler de plusieurs personnes de la cour impériale dont la figure et le nom peuvent être fort connus, et l'individu beaucoup moins.

J'ai parlé dans les volumes précédens de Regnault de Saint-Jean-d'Angely, mais je n'ai rien dit encore de sa femme; cependant je la voyais beaucoup : j'étais même liée avec elle, et je crois la connaître assez pour faire son portrait, le faire ressemblant, et non pas tel qu'il est fait par des gens qui ne la connaissent que sur des oui-dire, quelquefois absurdes, ainsi que cela arrive presque toujours, au reste.

Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely est une personne bien née. Sa mère, madame de Bonneuil, a été la plus ravissante femme que jamais on eut vue.

Mais, quoique belle, sa fille n'a aucune ressemblance avec elle : l'une a le nez retroussé, l'autre est le modèle le plus pur d'une belle tête grecque, aux lignes exquis-es dans leurs proportions, aux parfaits contours. Ses cheveux, du plus beau noir et naturellement ondes, n'avaient jamais besoin du fer pour friser. Ses dents, blanches, et bien rangées, n'avaient que le très léger inconvénient d'avancer un peu sur la lèvre inférieure, mais seulement en parlant. Sa taille était de celles qui sont parfaites dans leurs proportions. Jamais madame Regnault n'a mis de corset, même pour aller à la cour en grand habit ; ses bras, ses mains pouvaient et peuvent encore servir de modèle ; ses pieds, ronds et petits, étaient également remarquables ; enfin madame Regnault était une belle personne ; elle en a eu la juste réputation, mais elle a été encore moins reconnue comme beauté bien régulièrement belle peut-être qu'elle ne le méritait.

Mais un jour sous lequel on doit principalement la faire connaître, c'est comme femme dans son intérieur, dans ses rapports avec ses amis..... Madame Regnault est une personne remarquablement spirituelle, d'une instruction variée, profonde, et non seulement sans aucune prétention, mais si modeste à cet égard, qu'il faut vivre long-temps avec elle pour en acquérir la certitude. Elle a un talent bien singulier... elle sculpte, et avec une rare habileté dans une femme dont ordinairement ce n'est pas le savoir-faire ; elle chante, et chantait surtout avec une belle voix, et cette bonne méthode de Garat pour les opéras de Gluck, les plus beaux morceaux des partitions immortelles de cet homme que Rossini lui-même a le bon esprit d'admirer. Je voudrais bien aussi pouvoir donner une idée de sa fidélité en amitié, de sa constance dans les rapports existant entre elle et des personnes dont le mal-

heur n'a été pour son cœur qu'un attrait de plus. Je voudrais la montrer au moment le plus brillant de sa vie, jeune, belle, entourée de toutes les distractions, et jamais ne leur sacrifiant un de ses devoirs comme fille, comme sœur et comme femme. Lorsque Regnault recevait, sur quatre-vingt personnes je comptais plus du quart des parens de madame Regnault ou bien des siens ; et ces parens étaient, on le voyait, les amis de madame Regnault. Jamais je n'ai passé la soirée chez elle sans éprouver un sentiment de bien-être.

Son caractère est d'une forte trempe ; elle l'a prouvé dans cette année où, rentrant enfin après l'exil dans sa patrie, elle trouve à la frontière vexations, persécutions et malheur, et dans quel moment !... lorsque son mari ployait, comme le mien, sa tête endolorie sous le sceptre de fer d'une infortune à nulle autre semblable. Arrêtée contre le droit des gens dans un pays où elle devait se croire libre, elle s'est sauvée déguisée en petit garçon, montrant une présence d'esprit admirable en même temps qu'un courage souvent inconnu dans une femme.

Dans les derniers momens de la vie de son malheureux mari, elle a été admirable. Regnault était d'une force musculaire terrible dans un état naturel de santé ; mais avec cette maladie cérébrale et cette *presque névralgie*, qui l'ont conduit au tombeau, il était fort dangereux de l'approcher. Madame Regnault, sans craindre, ou plutôt sans le laisser voir, a toujours été près de Regnault la garde la plus attentive. Ils étaient alors à Bruxelles, à Mons, à Anvers, dans toutes les villes dont ils n'étaient *pas chassés*, et dans lesquelles la pauvre madame Regnault ne demandait que la faveur bien légère et bien triste de laisser prendre quelques heures de sommeil à son mari moribond. Un ami commun l'a rencontrée dans ce douloureux pèlerinage.

Hélas ! lui aussi était proscrit ! Ils se retrouvaient sur la terre de l'exil ! cette terre encore trempée des larmes de Français proscrits... Cet ami m'a raconté des traits de madame Regnault qui me l'auraient fait aimer, si déjà je ne lui eusse été fort attachée.

L'empereur qui, avec son immense génie, avait quelque côté par lequel il tenait à l'humanité, avait surtout celui de prendre des préventions en mal contre telle ou telle femme de la cour. Je sais bien quelle était la source de ces impressions presque toujours fausement reçues, parce qu'elles étaient fausement données... Madame Regnault était du nombre des personnes qui avaient le malheur de ne pas plaire à Napoléon, et, en vérité, c'était un malheur. Chacun connaît la manière dont se passait le cercle de la cour, même le jour où il était le plus nombreux ; ce cercle de femmes à triple rangée, flanqué de trois autres cercles composés d'hommes toute aussi curieux que les femmes pour entendre l'empereur être poli ou impoli avec ces mêmes femmes. On peut aujourd'hui dire tout ce qu'on voudra ; on peut affecter un courage qu'il est d'évoquer, comme celui de Sosie après la bataille en prenant la lanterne pour une phalange ; quant à moi, je ne suis pas probablement aussi brave que beaucoup de ces dames, bien que j'aie essuyé le feu de l'ennemi. Je dirai donc que l'empereur, lorsqu'il sortait de cette porte qui est dans l'angle de la salle du trône, les jours de grands cercles, ces jours-là, lorsque son front était nébuleux, chacun avait peur.... les femmes d'abord.... ensuite les hommes.... puis surtout ce groupe qui était à gauche, dans la profonde fenêtre du milieu... c'était un groupe souvent peu nombreux, mais aussi souvent au complet, ne voyant absente de ses rangs que la seule Angleterre. Un groupe dont les hommes, couverts de pierreries, d'ordres de chevalerie, tremblaient

oui, TREMBLAIENT; je les ai vus trembler, moi, et avec raison, devant *ce petit homme* sortant d'un pas rapide de son appartement, et vêtu seulement d'un habit de colonel de chasseurs à cheval.... Eh bien, cet homme était une voix de Dieu pour ces pauvres puissances frémissantes devant l'homme providentiel.... pantelantes, oraintives et soumises! Ainsi donc si les puissans de la terre abaissaient ainsi leur front devant lui, pourquoi donc les femmes, de pauvres femmes voudraient-elles affecter un courage que je ne leur vis jamais! Mais on a dit depuis long-temps que les exceptions confirment les règles, cela est vrai. J'ai vu plusieurs femmes, et je me mets du nombre, qui, tout en étant respectueuses comme il le fallait être envers notre souverain, conservaient vis-à-vis de l'empereur une attitude noble et digne qui lui plaisait, au reste, plus qu'une craintesotte ou bien une basse flatterie. Lorsqu'il disait un mot pénible à une femme, et qu'elle le recevait avec respect et avec esprit, il n'arrivait JAMAIS qu'il recommençât. Quant à moi, j'en ai la preuve par-devers moi: alors il demeurait (si j'avais été vive) deux ou trois cercles sans me parler, mais il ne m'aurait pas dit une seule parole blessante. Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely se trouva un jour dans ce cas à un bal que donna la grande-duchesse de Berg, dans ces beaux jardins de Neuilly. L'empereur avait de l'humeur..... et faisait brusquement le tour du cercle, et je crois même qu'il ne faisait pas attention à la femme à laquelle il parlait. Madame Regnault se trouve devant lui et dans l'impossibilité de l'éviter. Il s'arrête, la fixe, la toise, et regarde d'abord sa toilette, qui était charmante: c'était une jupe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de roses roses et de roses blanches muscades; le corset était de satin rose; le bouquet du côté était également de roses roses et de roses blanches muscades; la coiffure

était semblable aussi; mais je dois dire que personne n'était coiffé ce même soir comme madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, parce que ses cheveux, d'un noir doux et lustré, avaient une souplesse de velours qui était ravissante avec ces charmantes roses. Je m'arrête à ces détails minutieux, et qui paraissent très ridicules en parlant de l'empereur; mais les choses se tiennent, et je vais le prouver..... De la manière dont j'ai décrit la toilette de madame Regnault, si l'on veut bien y ajouter son beau visage si régulier, des bras-mo-dèles, des mains admirables, et puis une femme âgée de vingt-huit ans, on aura, ce me semble, l'idée d'une charmante personne. Nous étions à côté l'une de l'autre, et l'empereur passe rapidement, comme je l'ai dit, sans s'arrêter devant moi... Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'est madame Duroc qui était entre moi et madame la marquise de Coigny. Il allait parler à madame de Coigny, lorsque s'arrêtant subitement devant madame Regnault, il la toisa, comme je l'ai dit plus haut, regarda sa toilette, ses fraîches roses; tout cet ensemble suave lui donna probablement de l'humeur, comme on en reçoit quelquefois à Rome d'une de ces *jetées* de soleil et de lumière de vie dont on est inondé dans une belle journée de printemps, quand l'âme est assombrie, et sous un étai de fer..... Napoléon sourit avec amertume, et regardant encore une fois madame Regnault:

— Savez-vous que vous vieillissez terriblement, madame Regnault? lui dit-il avec cette voix qui redoublait de volume et d'accent clair et sonore, quoique le timbre en fût bas et solennel.

Le premier moment de madame Regnault fut pénible. Etre ainsi désignée à l'attention de mille personnes, dont certainement cent femmes étaient heureuses d'entendre chacune des paroles, c'était beaucoup pour la

philosophie d'une femme, quelque esprit qu'elle pût avoir. Madame Regnault fit preuve, dans une seule minute de réflexion, de son bon jugement et de son aimable esprit. Elle regarda l'empereur avec un doux sourire, et lui répondit d'une voix assez assurée pour qu'on entendit toutes ses paroles :

— Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire serait bien dur à entendre si j'étais d'âge à m'en fâcher.

Elle avait alors vingt-huit ans, ainsi que je l'ai dit plus haut. Malgré la crainte respectueuse qu'inspirait l'empereur, un murmure approbateur presque insensible se fit entendre. Napoléon avait un tact inconcevable et difficile à faire connaître à ceux qui ne l'ont jamais approché. — Il regarda madame Regnault, *ne lui répondit* pas, et quelques momens après repassant devant nous, il me regarda en souriant avec une sorte de malice, et dit, en donnant à sa voix une inflexion positivement gracieuse :

— Eh bien, madame Junot, vous ne dansez pas? Est-ce donc que vous êtes *trop vieille* pour danser?

La phrase était également adressée à la jeune femme qui était à côté de moi, et que je crois être madame Duroc; et cependant, malgré la prévention de l'empereur contre elle, madame Regnault fut admirable dans sa fidélité pour l'empereur; elle devint un culte aussitôt qu'il fut malheureux.

Lors de mon retour d'Arras à Paris, j'avais trouvé dans les dames du palais une femme fort connue du faubourg Saint-Germain, nommée madame de V... Cette madame de V... était grande, ce qui ne veut pas toujours dire bien faite, et avait un aspect qui voulait être celui d'une belle femme. Elle était joueuse, mais avec une passion effrénée pour un tapis vert, et fut nommée dame du palais, Dieu sait comment et pour-

quoi. Ce fut encore là une de ces nominations que l'impératrice obtenait, à force d'importunités, de l'empereur. Il signait, de guerre lasse, puis au bout de trois mois il fallait faire réforme. Ce fut ce qui arriva pour madame de V... L'empereur apprit qu'elle jouait non seulement chez elle mais quand elle était de service. Il lui parvint des rapports tellement extraordinaires, qu'il fit dire à madame de V... de donner sa démission. Tout cela avait été précédé d'une lettre écrite pour demander une somme de cinquante mille francs qui devait sauver la suppliante de la mort ; je crois même qu'elle s'était déjà asphyxiée, ou empoisonnée, je ne sais pas lequel des deux. L'empereur, en recevant cette lettre, fut alarmé, et chargea l'aide-de-camp de service d'aller chez madame de V..., afin de lui faire donner des secours s'il en était temps. C'était Rapp qui était de service. Il fit diligence, lorsqu'il sut de quoi il s'agissait ; mais, en arrivant, il put juger que ses soins étaient inutiles, car il trouva la pétitionnaire autour d'une partie de creps ou de pharaon.

On ne pardonne jamais les torts de cette nature *quand on les a* : madame de V... à dater de ce jour, conçut pour l'empereur la plus cordiale des haines, et lorsque vint la restauration, l'ennemi le plus acharné qu'eut Napoléon, parmi une classe de femmes qui portent un nom particulier, fut cette madame de V... Elle imagina de faire des mémoires qui seraient un appendice aux Mémoires de Gohier. C'est le même fiel amer, c'est la même sottise et méchante envie. — Envie, bon Dieu!.. Madame de V...! Envie!.. et, mon Dieu! — C'est une colère stupide contre la postérité, qui est assez naïve pour couronner toujours notre héros de lauriers immortels, si l'injustice passagère du siècle lui a brisé sur le front le diadème que le pape lui-même y avait posé. Je sais bien que le fait est vraiment inconcevable, mais enfin

il l'est moins encore que l'ignorance de Napoléon en prenant une pareille personne dans son palais.

Cette madame de V... était devenue une redresseuse de torts. Napoléon, qui avait été, pour le dire en passant, l'objet de quelque peu d'attention de cette grande personne, ne fut plus digne que de mépris, de grossières injures, de juremens portés Dieu sait par qui, Dieu sait comment. Et tout cela dans une sorte de journal intercalé dans les Mémoires de Constant, valet de chambre de l'empereur. C'est une curieuse réunion de pages impertinentes.

Cette formation des premières dames du palais avait été faite avec une extrême précipitation, et je ne sais pas pourquoi. Toujours avec son système de fusion, l'empereur nommait aujourd'hui une femme dont il accusait le mauvais esprit, ou bien celui de leurs familles, de leurs parens, de leurs amis.

Junot rencontrait souvent dans la maison de l'une de nos amies, M. et madame de B.....é. Madame de B.....é était belle-sœur de madame de Contades, de *Merotte*, et chaque fois que je pouvais lui être agréable, je le faisais avec plaisir, et Junot agissait de même que moi. Mais l'opinion était un obstacle à ce qu'aucune liaison s'établît entre nous. M. de B.....é, fils du marquis de B....., avait au moins un motif pour soutenir son opinion, et lui n'avait pas à se faire le reproche terrible de n'avoir rien tenté pour sauver son maître.

Cependant Junot n'en était pas plus indulgent pour lui. Ils avaient de longues discussions qui jamais n'avaient de résultats, parce que, comme je l'ai dit d'après un homme de beaucoup d'esprit, *il ne faut discuter que lorsque l'on est de la même opinion.*

Un jour Junot a une discussion assez vive avec quelques personnes du faubourg Saint-Germain, parmi lesquelles se trouvait M. le marquis de B.....é. Il est

impossible d'être mieux qu'il ne le fut. Les occasions où il me rendait ainsi fière de lui n'étaient pas rares.

— Je suis content, me dit-il en rentrant le même soir. J'ai eu assez d'empire sur moi pour *discuter*, et non pas *disputer*. Mais M. de B.....é sera bien difficile à convertir. Ma foi, je ne puis le blâmer. C'est une noble et bonne opinion que celle qui fait tenir à de vieilles institutions, ajouta-t-il. Lorsque l'empereur aura un fils adoptif qui nous assurera la tranquillité de l'empire, quel est celui de nous qui, pour cet enfant, ne donnera pas sa vie? Au fait, j'ai eu tort, M. de B.....é a des opinions arrêtées, et je devais les respecter.

Le surlendemain, étant tous deux à déjeuner, nous ouvrons le *Moniteur*, et dans une longue liste de *cent noms*, que je ne vois que dans Moreri ou dans les *Annales* les plus nobles de la France, nous voyons les noms de M. et madame de B.....é : l'une nommée dame du palais, et l'autre, je pense, adjudant-commandant à Naples.

— Mon Dieu, me dit Junot, je suis désolé de ces deux nominations. L'empereur n'aime pas les refus : M. de B.....é ne peut accepter, ainsi que sa femme. Leur opinion est trop tranchée.

Le même soir il se rencontra avec le marquis dans la maison amie qui les réunissait. En voyant Junot, il fut embarrassé. Junot crut qu'il n'osait pas manifester devant lui son mécontentement de ce qu'on avait été le choisir pour l'objet d'une préférence qui l'humiliait. Il fut à lui, prit sa main, et lui fit les offres de service les plus amicales.

— L'empereur pourra se blesser de votre refus, sans songer que votre position vous place dans une sphère qui n'est pas du tout la vôtre.

M. de B.....é parut interdit.

— Il est quelques fois difficile..... dit-il enfin. Il est des circonstances... vous comprenez que...

Il était dans un tel embarras, que Junot le regarda avec un étonnement qu'il ne put dissimuler.

Mais, lui dit-il avec un demi-sourire, car il commençait, en effet, à comprendre, vous avez donc accepté?

— Mais... oui...

— Oh! mais alors c'est à merveille!..... Comment donc! mais je ne savais pas que nous avions remporté une telle victoire. Savez-vous bien, monsieur, que cela vaut une capitulation de corps d'armée? Car, enfin, si vous ne servez pas dans la nôtre, vous n'êtes plus à l'ennemi...

Et il ajouta avec un sourire expressif :

— Du moins je l'espère.

Si j'avais plus de temps et plus de place, ce serait bien ici le lieu de parler de MM. de B.....é père et fils. On montrerait combien on peut faire de mal avec de bonnes intentions, et une entière fidélité; ne le voyons-nous pas en ce moment?

Un grand malheur frappa notre famille à cette époque : je perdis ma belle-mère. Il faut savoir à quel point Junot aimait sa mère pour comprendre sa douleur. Pour lui éviter de pénibles heures, je lui avais caché son danger, et pour lui, cette nouvelle eut tout l'éclat d'une douleur inattendue. Ceux qui parlent de Junot en le présentant comme un être n'éprouvant aucun sentiment doux et bon, devraient bien apprendre à le connaître comme il fut toujours. Il était le type, au contraire, des loyaux et parfaits amis, comme le modèle des pères et des fils.

J'ai dit le vœu exprimé par ma belle-mère de passer le reste de sa vie avec nous au Raincy. Elle disait cela le 2 ou le 3 novembre, le jour où Madame vint y déjeuner.

ner. Toujours gaie, toujours égale d'humeur, toujours désireuse de voir rire et s'amuser les jeunes gens qui l'entouraient, elle était sans cesse à *me tourmenter*, si l'on peut se servir de ce mot en parlant de ses instances, et si douce, et si bonne, pour danser, chanter des rondes, courir dans le parc au froid d'une belle gelée. Bonne mère !... que je l'ai long-temps pleurée. !

Quelques jours après le déjeuner, elle se sentit mal. Jamais elle ne se plaignait ; aussi ce fut ma sollicitude qui me fit apercevoir de son changement extraordinaire. Je la contraignis de se coucher. Junot passait alors de continuelles inspections pour envoyer des troupes en Allemagne ; il ne venait au Raincy que pour dîner, et puis il repartait pour Paris, à huit heures ou à neuf heures, le lendemain matin, quand il ne retournait pas le même soir pour y passer la soirée chez la princesse Caroline, qui commençait déjà à le soigner extrêmement. Il était tourmenté. Je voyais que les succès de la grande-armée le troublaient dans son sommeil en lui présentant nos troupes fourrageant dans une forêt de lauriers, et lui n'en cueillant pas une branche. Ce chagrin était affreux : je le savais. Je connaissais ses nuits sans sommeil ou son sommeil troublé. Je connaissais ses jours remplis de pensées poignantes parce qu'elles étaient autant de spectres lui reprochant son inaction. Je puis certifier que jamais il ne donna à l'empereur une plus grande preuve de son attachement et de son dévouement. Plus tard je l'ai dit à l'empereur dans une conversation que nous eûmes ensemble, et qui dura une heure et demie.

Le baron Desgenettes était notre ami intime, à Junot et à moi. Ses lumières, son expérience, joint à son attachement pour nous, le rendaient meilleur médecin que nous puissions choisir pour diriger ma belle-mère dans sa maladie. Mais l'art ne pouvait rien à ce qu'elle

avait ; c'était une fièvre pernicieuse. Aussitôt que M. Desgenettes l'eut examinée, il nous dit, à mon beau-frère et à moi, que ma belle-mère était en danger.

J'étais certaine du désespoir de Junot ; je n'eus aucune force pour le lui annoncer. C'est ainsi que nous arrivâmes à la veille de l'événement. J'avais passé cinq nuits auprès de ma belle-mère, car l'excellente femme préférait mes soins à ceux de tout ce qui l'entourait, même de ses deux filles ; dont cependant elle était fort aimée, surtout de madame Maldan, la plus jeune des deux, sa favorite, et celle également de son frère. Je me dispensai de faire les honneurs du dîner, et je laissai Junot seul avec M. de Montrond, M. Arthur Dillon, et plusieurs hommes avec lesquels il avait chassé le matin dans le parc même de Raincy. Le soir on se sépara assez tard. J'empêchai Junot d'entrer dans la chambre de la malade ; elle n'entendait presque plus, et reconnaissait à peine. Je la veillai jusqu'au jour. Vers six heures et demie, je me trouvai un peu mal. Un médecin qui était de garde auprès de ma belle-mère me conseilla de me jeter sur mon lit pour prendre quelques heures de repos : depuis cinq nuits je n'avais pas dormi, j'étais excédée. Je quittai la chambre de la malade un peu rassurée. Le médecin trouvait que le pouls était moins mauvais : du moins me le dit-il. J'ai su depuis pourquoi il m'avait parlé ainsi. Je ne me déshabillai pas. Je me jetai sur mon lit, et je m'endormis avec cette promptitude que la jeunesse met à saisir le repos quand elle est fatiguée.

Il n'y avait que deux heures que je reposais lorsque je fus réveillée brusquement par M. Magnien, ce chirurgien de village que Junot avait recueilli chez lui. Ma belle-mère se mourait, et la dernière parole qu'elle venait de prononcer avait été pour me demander. Je fus aussitôt auprès d'elle, mais, hélas ! elle ne me vit

même pas... Ses yeux étaient déjà voilés. Elle me serra la main, et expira comme un ange, ou plutôt comme une sainte!...

L'une de mes belles-sœurs (l'aînée) me troublait par le bruit excessif de sa douleur. Madame Maldan, la plus jeune de mes belles-sœurs, était dans un état affreux sans faire la moitié tant d'éclat.

— Il faut l'emmener d'ici, dis-je à son mari. Faites mettre les chevaux à une berline. Elle est dans un état qui la tuera si l'on ne l'éloigne pas de cette maison.

Cette bonne Louise ne voulait pas quitter sa mère, mais il fallut me suivre. Hélas! j'avais un devoir bien plus pénible à remplir! Il me fallait instruire Junot de la catastrophe, et je savais qu'il était parti le matin pour Paris, très rassuré. J'avais trouvé sur une petite table à côté de mon lit, un billet de lui écrit au crayon contenant quelques lignes qui me donnaient la mesure de son inquiétude, qui était fort affaiblie :

Je pars pour Paris, ma chère Laure, et je viens d'entrer dans ta chambre pour te dire adieu. Mais, en te voyant dormir d'un sommeil si tranquille, je n'ai pas voulu troubler un repos dont tu as d'ailleurs tant besoin. Je veux te laisser réparer des forces que tu épuises auprès du lit de ma pauvre mère. Je pars plus tranquille, car on m'a dit qu'elle était mieux. S'il en eût été autrement, rien n'eût été capable de me faire quitter le Raincy... Bonne mère! si je pouvais, au prix de ma santé de mes jours, lui enlever ses souffrances, je le ferais. Et toi qui me connais, tu sais qu'en parlant ainsi je dis la vérité. Adieu; ma Laure... adieu, mon amie. Je n'ai pas besoin de te recommander ma mère... Je sais combien tu l'aimes. et tu sais aussi que mon amour pour toi s'augmente encore de ta bonté pour tous les miens, Adieu.

Si en passant à la maison de l'Horloge je trouvais

mes filles absentes... embrasse-les pour moi... et ne
» manque pas de m'envoyer Chapelle pour me donner
» des nouvelles de notre chère malade... »

Hélas! ces nouvelles étaient terribles? quel coup il allait recevoir!.. J'emmenai ma belle-sœur, madame Maldan, et je laissai mon oncle, l'abbé de Comnène, pour veiller auprès du corps. En arrivant à Paris, je donnai l'ordre à mon piqueur de ne pas entrer dans la cour de l'hôtel, et de faire arrêter la voiture au coin de la rue des Champs-Élysées... Je descendis, laissant ma belle-sœur aux soins de mon mari, et je montai chez Junot, ayant soin de le faire prévenir par son valet de chambre qu'il *croyait* m'avoir vue monter le grand escalier. Je ne m'étais pas trompée dans mon calcul. Junot fut effrayé et presque averti, mais au moins il ne fut pas saisi par ma vue amenée trop subitement. Il me regarda, et me voyant pleurer en lui tendant les bras il s'y jeta en poussant des gémissemens si douloureux que mon cœur se déchirait. Ses enfans, que j'avais menés, l'entourèrent, et lui prirent les mains que les chères créatures baisaient en pleurant aussi; car les enfans souffrent par sympathie plus que nous peut-être. Mais, dans ce premier moment de désespoir, ces consolations furent insuffisantes. Junot aimait sa mère avec une si profonde tendresse, que rien ne put alléger le poids immense du chagrin que lui fit sa mort. Il fut long-temps sans vouloir recevoir, et ce ne fut que l'obligation de faire son devoir qui le contraignit à sortir, mais dans les jours qui survirent l'événement, il fut réellement malade. Il voulut lui-même conduire le convoi. Ma belle-mère fut enterrée à Livry, petit village dont M. Arthur Dillon était maire, et dont le curé était fort de nos amis. Je connaissais la sensibilité excessive de Junot et je craignais quelque accident. En effet, au moment de jeter de l'eau bénite sur le corps, il tomba

sans connaissance, et fut long-temps fort mal. Jamais Junot n'a pu parler depuis de sa mère sans que ses yeux ne devinssent humides,... Oh! c'était un noble cœur, un cœur *d'or*.... une âme ardente et aimante,... un être qu'il fallait aimer, et aimer fortement...

L'empereur lui écrivit une lettre fort amicale, et remplie de ces mots qui sont sûrs d'aller à un cœur malade lorsqu'ils sont dits par un homme comme Napoléon; et puis cette lettre était de sa main, quoiqu'elle eût *dix-sept lignes*. Une particularité fort remarquable, c'est que dans cette lettre l'empereur tutoyait Junot et lui parlait comme à Toulon, ou bien à l'armée d'Italie. Elle était terminée par une phrase digne d'attention; pour la bien comprendre, il faut savoir que mon beau-père était conservateur des eaux-et-forêts du département de la Côte-d'Or. Au moment de la mort de ma belle-mère, il ressentit un si violent chagrin de cette séparation avec la compagne de toute sa vie, qu'il en résulta un dégoût de toute chose, et qu'il ne voulut plus exercer son emploi; il écrivit à son fils pour le lui annoncer, et lui demander en même temps de solliciter la permission de se démettre de son emploi en faveur de son gendre, M. Maldan. Junot, en écrivant à l'empereur, lui soumit la pétition de son père; lui dit qu'en effet la mort de madame Junot avait accablé mon beau-père; et qu'il ne lui resterait aucune force pour remplir ses devoirs. L'empereur répondit à Junot, ainsi que je l'ai dit, avec une véritable bonté, et l'accent de l'amitié; mais lorsqu'il en fut à l'article de M. Junot, il dit :

» Je ne vois pas pourquoi ton père veut quitter sa
» place; dans le peu de fois que je l'ai vu, je lui ai sup-
» posé de la force et de l'énergie. Qu'est-ce que sa
» femme et sa place ont de commun ensemble? Si sa
» femme lui manque pour représenter, qu'il se remarie. »

Il n'y a pas une lettre de plus, il n'y a pas une lettre de moins. J'avoue que cette conclusion est péremptoire pour conclure que Napoléon n'avait rien de sentimental dans la pensée, et cela doit être; il en avait de trop immenses pour entrer dans la foule des idées ordinaires de la vie. Du reste, il refusa alors la transmission, mais il l'accorda quelques mois plus tard. La lettre de l'empereur était datée de Varsovie.

Il arrive souvent que l'on fait des choses que l'on ne comprendrait pas susceptibles d'être faites par un autre. Le soir du jour où Junot avait reçu cette lettre de l'empereur, il fut aux Tuileries faire sa cour à l'impératrice. Elle savait déjà que Junot avait reçu une lettre de l'empereur, car l'archi-chancelier lui racontait toutes les nouvelles qui pouvaient être dites. Junot pensa qu'il pouvait intéresser l'impératrice au sort de son père, et lui parla de son chagrin, et de son désir d'obtenir sa démission. Il ajouta la réponse de l'empereur, et la dit tout entière, mais pas du tout en plaisantant, car lui-même était peiné. L'impératrice le fut bien autrement lorsqu'elle entendit une semblable parole. Elle fit répéter le mot à Junot, et ce ne fut qu'à la seconde fois qu'il s'aperçut qu'elle était non seulement fâchée de cette indifférence de l'empereur pour les femmes, mais qu'elle en était blessée. Néanmoins elle lui en parla avec un grand intérêt, et n'en eut pas moins avec lui toute la prévenance et toute la grâce dont elle était susceptible.

Le même courrier apporta à Junot deux autres lettres que je transcris ici comme donnant des détails curieux sur l'armée à cette époque. L'une est de Berthier, l'autre est de Duroc.

« J'ai reçu, mon cher Junot, avec une vive peine, » la nouvelle du malheur qui vient de te frapper. J'ai » remis à l'empereur la lettre que tu m'as envoyée pour

» lui, et Sa Majesté m'a chargé de te témoigner com-
» bien elle prend part à ta peine ¹. Quant à moi, mon
» cher Junot, tu connais assez mon amitié pour cen-
» naître aussi tout ce que je te porte d'intérêt.

» Nous marchons plus lentement maintenant... La
» seconde campagne s'est ouverte le 25 novembre,
» après avoir vu terminer la première en dix-neuf jours.
» J'ai été envoyé, comme tu as pu le voir, auprès du
» roi de Prusse. Sa Majesté m'avait toujours traité avec
» tant de bonté, que j'aurais voulu être un messenger
» de paix. Je n'ai pu réussir, à mon grand regret. *Les*
» *cartes étaient brouillées des deux côtés*, et la Russie
» s'étant mêlée de la partie, elle devenait trop difficile
» à jouer pour nous qui *allons de bonne foi*. J'ai rejoint
» l'empereur à Posen. Je l'ai trouvé fort irrité. Jus-
» qu'à Posen nous avons eu des chemins passables, ou,
» pour parler plus juste, d'assez bonnes routes, parce
» que les troupes ont, en partant, des vivres abondans,
» et bons, des logemens et du fourrage. Sa Majesté
» l'empereur est arrivé à Posen, le 27 novembre, en
» parfaite santé. Nous y sommes restés dix-sept jours.
» C'est une triste ville, malgré sa belle résistance au
» héros du Nord ². Quant à nous, il paraît que nous
» sommes plus redoutables, ou que les habitans ont
» changé de caractère, car, au lieu de se défendre, ils
» sont venus au devant de l'empereur, leurs magis-
» trats à leur tête, et le recevant avec une sorte d'en-
» thousiasme qu'il est difficile de comprendre, à moins
» qu'on ne réfléchisse qu'ils ne sont pas Prussiens.

¹ La lettre que l'empereur écrivit à Junot, en réponse à celle dans la-
quelle il lui faisait part de sa mort, ne partit que deux jours après.

² Je crois que c'est de Charles XII dont veut parler Duroc. Char-
les XII fit le siège de Posen en 1702 ou 1703, et il la prit après une vi-
goureuse défense.

« Sa Majesté a fait une proclamation le 2 décembre,
» pour rappeler aux soldats que c'était l'anniversaire
» du couronnement, et surtout celui d'Austerlitz. Ja-
» mais je n'ai vu un semblable mouvement dans les
» troupes. Si l'empereur voulait les conduire en Chine,
» je suis garant qu'il le pourrait. C'est un délire, et
» lorsque la proclamation du même jour annonça l'ar-
» rivée des Russes sur les bord de la Vistule, un cri gé-
» néral s'éleva : *Nous les battons encore !*

» Nous sommes ici en *quartier d'hiver*, et nous y
» sommes bien. Il y a long-temps que je savais que les
» Polonaises étaient les femmes les plus aimables de
» l'Europe ; mais il me fallait venir en Pologne pour
» connaître tout le charme qu'on trouve auprès d'elles.
» Varsovie est fort agréable. Il y a beaucoup de so-
» ciétés, et une charmante. Les Polonais nous aiment
» encore plus, je crois, que les Polonaises... Cette na-
» tion veut tenir un chef de nous : un roi. Murat leur
» plaît fort avec ses panaches et ses uniformes brillans,
» mais surtout par sa bravoure, car tu sais qu'elle est
» de bon aloi. Nous recevons toute la journée des dé-
» putations. Jamais je n'ai vu l'empereur de si bonne
» humeur. Il a eu cependant de l'humeur de l'affaire
» du maréchal Lannes avec Benigsen. L'empereur a
» grondé fortement ; Lannes a répondu que tout était
» gagné quand l'ennemi quittait le champ de bataille ;
» mais il est de fait que nous avons perdu beaucoup de
» monde. Lannes se plaint aussi d'une division de Da-
» youst, qui devait l'aider, et qui ne l'a pas bien se-
» condé. Je ne sais pas, au fait, ce qui en est. Lannes
» est notre ami, et il ne ment pas. Voilà tout ce que je
» puis dire. Tu as, sans doute, appris la blessure de ce
» pauvre Rapp ? Il est chanceux en mal. Il ne peut met-
» tre la tête au feu qu'il ne soit atteint.

» Vandamme s'est très bien conduit dans cette campagne. Cela ne m'étonne pas, car il est brave; mais
» il a montré du talent dans cette *tournee militaire de*
» *la Silésie*. L'empereur en est fort content.

» Je t'avais promis, mon cher Junot, de te donner
» des nouvelles, et tu vois que je te tiens parole. A la
» vérité je ne puis t'écrire aussi souvent que je le voudrais; mes opérations sont, comme tu le sais, très actives et très multipliées; mais elles ne m'empêchent
» ront jamais de te conserver une tendre et constante
» amitié.

» Adieu, mon cher Junot; donne-moi également des
» nouvelles de votre carnaval, et de tous vos plaisirs.
» On dit que vous vous amusez beaucoup. Dis-moi tout
» cela, Mes hommages à madame Junot.

« DUROC. »

La lettre de Berthier était plus courte, mais elle avait un cachet singulier, parce qu'elle respirait cette tristesse qui le dominait toujours loin de Paris, mais surtout loin de madame Visconti.

« J'ai appris avec bien de la peine, mon cher Junot,
» la perte que vous avez faite de votre mère. Je conçois le chagrin que cela a dû vous causer. Mais vous
» êtes mari et père, et vous trouverez dans ces deux
» titres de puissantes consolations. L'empereur se porte
» bien et il est de bonne humeur. Tout va bien. Mais
» la Pologne est un bien triste pays. Que ne donnerais-je pas pour me retrouver à Paris! au milieu de cette
» bonne ville qui est le seul lieu habitable. Mais je ne
» pense pas que nous y retournions de si tôt. Vous savez que Breslaw est pris; il y avait huit mille hommes
» de garnison. L'empereur est très content de Van-

» damme. Quant à nous, nous sommes en cantonnement, et nous attendons un peu de beau temps.
» Adieu, mon cher Junot, ne m'oubliez pas, et croyez
» à toute mon amitié pour vous. Mes respects à madame Junot.

« Le prince de Neufchatel. »

CHAPITRE XIX.

L'armée cantonnée. — *Le Franconi* de l'armée. — Les panaches. — L'impératrice et le prince Eugène. — *L'empereur est mort ! vive l'empereur !* — La succession d'une couronne. — La princesse Caroline et le grand-duc de Berg. — Le gouvernement de Paris mystifié. — *Cambacérès devin*. — Bataille d'Eylau. — Les pieds dans le sang. — *On les égorges tous !* — Guerre de Lannes et de Murat. — C'est un pantin ! — Tous les Français sont braves. — Le coq empanaché. — *Le luron et le maréchal de France*. — Le frère d'armes doré comme un valais. — *Adieu, trime !* — Murat et l'empire.

La rigueur de la saison avait en effet déterminé l'empereur Napoléon à donner quelque repos à ses troupes. Après le combat de Pulstuck et de *Golymin* ou *Golomyn*, il termina la campagne active, et mit, comme le disait Berthier, *son armée en cantonnement*. Cette grande armée était alors immense ; elle s'était augmentée des troupes de la Hollande, de celles du Rhin ; aussi confiance était-elle entière, et les femmes françaises le prouvaient en ayant une tranquillité qui certes ne venait pas de dureté ni d'indifférence, et qui prouvait seulement à quel point la France entière se reposait sur le chef qui conduisait à l'ennemi nos fils, nos frères, nos amis..... Avec lui *il fallait vaincre*..... Oh ! quel temps ! !...

Le repos ne fut pas long Malgré la rigueur

de la saison, l'empereur quitta Varsovie le 1^{er} février. J'ai une lettre sous les yeux dans laquelle on dit qu'il y avait plus de deux pieds de neige, et que le thermomètre était descendu de six et sept degrés au-dessous de zéro, aussi le passage de la Vistule ne fut-il pas aussi heureux que le premier, la glace ayant rompu une grande partie des ponts. Murat, toujours admirable dans sa valeur brillante, était en avant, et avait posé son avant-garde près de celle de l'armée russe. A Hoff, il atteignit les Russes, et sa cavalerie fit la plus belle charge, de mémoire d'homme, on eût vue dans aucune armée *combattante*. Cette belle bravoure, ce sang-froid uni à une valeur bouillante, un talent véritable, pouvaient bien lui faire pardonner le ridicule de sa toilette. Mais, en bonne foi, lorsque l'empereur le nommait *Franconi* de l'armée, avait-il si grand-tort !..... Tout le monde connaît ses petites redingotes à la polonaises, ses *shapskis*, ses *shakos*, ses *colbaks*, et toutes les plus singulières coiffures militairement ridicules qu'il pouvait trouver. Mais ce qu'on sait moins, c'est la valeur des plumes qui ornaient tous ses beaux bonnets. La princesse Caroline m'a dit à moi-même que, vraiment étonnée de l'immensité de ces plumes demandées par le grand-duc, elle s'était informée de la quantité de *plumets* envoyés (de là au prix qu'ils coûtaient il n'y avait pas loin) et elle apprit qu'il y en avait pour vingt-sept mille francs de livrés en quatre mois.... On peut avec cela, et même avec moins, comme le prouve le panache blanc de Henri IV, conduire les Français à la victoire.

C'est ici de parler d'une chose mystérieuse qui eut lieu à cette époque, et dont l'empereur n'a eu connaissance (en admettant qu'il l'ait bien *connue* ce que je ne crois pas) qu'à son retour de la campagne de Tilsitt.

Quelque rumeur sourde qui se soit dès cette époque

répandue dans le public, relativement au chagrin manifesté par l'empereur de n'avoir pas d'enfans, chagrin qu'il laissait, du reste, voir à ses serviteurs intimes, cependant l'impératrice était bien solidement établie ; son empire était celui non seulement de l'habitude, mais d'une habitude essentiellement douce, ce qui, pour un homme comme l'empereur, toujours remué par d'immenses pensées, était un Eden dans lequel il entraient comme dans un lieu de repos. Ainsi donc, à cette époque de 1806 et 1807, rien ne devait troubler la tranquillité conjugale de l'impératrice Joséphine ; mais elle pouvait avoir d'autres inquiétudes aussitôt que l'empereur partait pour la guerre, et celle-là elle l'avait avec toutes les angoisses. Le prince Eugène était le beau-fils de Napoléon ; il était aimé de tout ce qui entourait l'empereur, et l'était avec raison, parce qu'il était brave, affable, bon pour le soldat, et possédant toutes les qualités qui pouvaient être demandées dans un fils de l'empereur. L'impératrice le savait bien, souvent elle voulait parler à l'empereur de la grande question de l'adoption, et sa timidité l'emportait sur l'intérêt maternel et personnel ; il y avait ensuite un autre inconvénient dans sa position pour pouvoir agir ouvertement : c'était sa fille et ses enfans. Ces enfans succédaient à Napoléon, dans le cas où celui-ci viendrait à mourir, soit à Paris, soit à l'armée. Cependant il fallait prendre un parti. L'impératrice voyait d'elle une personne qui travaillait, avec une peu commune, à mettre son mari dans la rue ; l'impératrice voulait voir son fils, et c'était la grande-duchesse de Berg. Je commence par dire que je ne prête ni à madame Murat, ni à Joséphine, aucune intention qui fût ni à la gloire de l'empereur. Mais au devant d'un malheur, et p

table, elles voulaient, chacune respectivement, que si l'empereur était tué d'une balle ou d'un boulet de canon, que l'on dit comme jadis : *L'empereur est mort ! vive l'empereur !* avec cette différence que l'une le voulait pour son mari, et l'autre pour son fils.

Mais pour atteindre même une espérance dans ce genre-là il y avait un homme qui devait être séduit, et cet homme c'était Junot. Le singulier de l'affaire, c'est que ces dames, sans s'être expliquées, s'étaient parfaitement comprises. L'impératrice résolut d'entrer en matière, et aussitôt après la nouvelle de la rentrée en campagne, deux jours avant la bataille d'Eylau, Junot fut invité à déjeuner chez l'impératrice, et la conversation la plus étrange eut lieu entre Joséphine et Junot. Ils n'étaient pas mal ensemble ; mais toutefois je ne sais ce qu'il y avait entre eux, il existait un froid et un éloignement très marqués. Junot était toujours respectueux ; ainsi qu'il le devait, envers l'impératrice ; mais je crois être sûre qu'elle avait voulu le desservir auprès de l'empereur. Les Mémoires de M. de Bourrienne m'ont expliqué pourquoi elle aurait eu une rancune contre Junot, si M. de Bourrienne lui a débité le même mensonge qu'il a osé imprimer, et se charger auprès d'elle du rôle odieux d'accusateur-menteur. Quoi qu'il en soit, Junot était peiné, je le sais, de la froideur de Joséphine envers lui. Il fut donc heureux et surpris à la fois de recevoir d'elles des ouvertures de confiance ayant l'air de l'abandon, et cela était en effet, attendu que Junot commandait à une immense quantité de troupes, et qu'à l'instant même où une nouvelle malheureuse serait arrivée, terminant d'abord toute irrésolution de la part du peuple, il pouvait imposer celui qu'il désignerait, bien plus facilement encore que les gardes prétoriennes et les janissaires.

L'impératrice commença la conversation par assurer Junot qu'elle avait beaucoup contribué à sa nomination de gouverneur de Paris. A moi, l'on m'a affirmé qu'elle avait demandé cette immense faveur pour un homme qui n'avait aucune des qualités requises pour faire, non pas un *civet*, parce qu'on aurait pris un lièvre, mais un général, parce que, pour un général, il faut un soldat, comme un lièvre pour un civet. Junot savait aussi à quoi s'en tenir, mais il ne dit rien. Il était quelquefois prudent. La démonstration de l'impératrice le mettait à l'aise. Il en résultait un vernis répandu sur toutes leurs relations présentes, et il parut comblé de reconnaissance. Ce fut alors que l'impératrice aborda le sujet si délicat qu'elle voulait traiter; et, pour dire la chose avec vérité, elle le fit habilement. Elle présenta l'empereur comme pouvant, comme le dernier soldat de son armée, recevoir une balle, ou bien toute autre blessure mortelle. Que deviendrait alors la France? retomberait-elle dans l'anarchie du directoire? cela n'était plus admissible.

— Mais, madame, lui dit Junot, il me semble que le cas prévu par Votre Majesté l'a été également par l'empereur et par le sénat. Le roi Joseph remplacerait l'empereur; à son défaut; le prince Louis; et au défaut du prince Louis, ses deux fils, et puis même encore le prince Jérôme.

— Ah! dit Joséphine, ne faites pas l'injure aux Français de les croire si indifférens sur eux-mêmes, qu'ils acceptassent un prince comme Jérôme Bonaparte pour leur souverain.

— Mais, madame, sans défendre ici le prince Jérôme, qui n'est encore qu'un enfant, je parlerai à Votre Majesté de son petit-fils qui viendrait occuper le trône de la France. Tel est le mode d'hérédité.

— Et vous croyez que la France, encore toute sai-

gnante de ses plaies intestines, ira courir le hasard d'en recevoir de nouvelles par le fait d'une régence? *Je crois être certaine, au contraire, que mes petits-fils trouveraient une grande opposition; mais que, par exemple, mon fils Eugène n'éprouverait aucune opposition.*

En me parlant plus tard de toute cette aventure demi-politique, demi-intrigue, Junot me dit qu'en effet à ce nom du prince Eugène, qui était fort aimé dans l'armée et devait s'appeler aussi Eugène-Napoléon, Junot éprouva un moment d'hésitation pour répondre. Enfin, songeant que ce n'était qu'une conversation tout ordinaire, il répondit avec la réserve qui convenait, et de manière à ne pas se compromettre même par une parole indiscretement hasardée. La conversation fut longue : il était trois heures quand elle finit, et elle avait commencé à une heure. Elle donna fort à penser à Junot.

Mais il existait dans Paris une autre ambition bien plus active encore, parce que la couronne impériale de son mari ceignait aussi son front, si la France l'accordait en cas de mort naturelle de l'empereur. C'était madame la grande-duchesse de Berg. Murat avait un nom immense dans l'armée. Sans doute, Lannes, Macdonald, Oudinot, une foule d'autres généraux avaient également mérité de la patrie; mais Murat, comme beau-frère de Napoléon, arrivait devant le peuple et l'armée avec *des titres*. Sa femme, la plus adroite personne que Dieu ait jamais formée, sentait si bien la force de leur position, qu'elle n'hésita pas un instant à prendre les inconvéniens de cette position à la charge d'en recevoir les bénéfices. Mais comme elle ne pouvait pas aller directement au gouverneur de Paris pour lui demander de faire proclamer son mari, qu'elle ne le voulait pas ensuite, parce que le résultat pour elle ne pouvait être indifférent : il devait être immense, colossal, ou bien

terrible, et même dangereux ; aussi , je le répète , elle ne demanda jamais d'abord à Junot : Si l'empereur tombait dans la bataille , feriez-vous mon mari roi ? Mais elle lui dit de ces choses qui faisaient que le jour, le moment arrivés , *il ne pouvait lui rien refuser*. C'est une des combinaisons les plus détestables que j'aie jamais connues.

C'était donc au milieu de cette sorte de lutte que Junot passait sa vie ; d'abord il y vit un malheur dans ce contact continuuel avec l'impératrice. Sans doute elle ne pouvait lui en vouloir de ne pas enfreindre ses ordres et les lois de l'empire ; mais au jour du danger , elle voulait qu'il la désignât pour être la mère de l'empereur régnant. Junot fut embarrassé ; il fut chez l'archichancelier , et lui raconta ce qui lui était arrivé. Cambacérés avait un esprit remarquable ; mais il connaissait les hommes, et il s'en méfiait ; en écoutant Junot , il eut mille pensées étranges qui lui traversèrent l'esprit. Il se crut joué , et regarda Junot pour fouiller , pour ainsi dire , dans son âme , afin d'y reconnaître la vérité. Il lui demanda son avis relativement à madame la grande-duchesse de Berg et à son mari. Mais alors Junot ne croyait pas être à l'époque où l'on s'assurait du dévouement d'un homme par le charme attirant ou terrifiant d'une initiation ; et lorsqu'il l'apprit , l'amour-propre , cette maladie de toutes les âmes , lui dit qu'il était le seul objet que la grande-duchesse avait eu en vue dans toute cette affaire. Il crut naïvement , et... il fut en Portugal , il fit une convention admirable , monumentale ; mais ce n'était pas une victoire , et l'empereur ne voulait que des victoires. Ensuite..... Mais silence, il ne faut pas empiéter sur les temps. Nous y arriverons assez tôt.

— Mais , lui dit Cambacérés , qu'avez-vous compris enfin ?

recommencèrent un camp comme celui de Boulogne; les baraques étaient tellement soignées, nous dit l'empereur lui-même un jour après son retour, que l'on voudrait bien trouver dans une province éloignée, une auberge aussi commode que quelques baraques d'officiers, arrangées avec soin par leurs soldats lorsqu'ils en étaient aimés.

Il est bien difficile de juger les faits de cette bataille mémorable dans leur vérité absolue; cependant il est toujours une lueur que le flambeau de cette vérité produit, et qui éclaire les événemens; il faut ici marcher entre beaucoup d'écueils, et pour moi, j'avoue que le plus pénible est d'être contrainte de donner un démenti à l'empereur. Le bulletin de la grande bataille l'Eylau (Preussich-Eylau) raconte l'affaire tellement à notre avantage, que nous n'avons perdu, selon lui, que dix-neuf cents morts et cinq mille blessés. Les Prussiens, d'après le rapport de Ruschel, nous donnent TRENTE MILLE MORTS, et DOUZE MILLE BLESSÉS; tandis que la même relation porte les morts dans cette même journée, à SEPT MILLE NEUF CENT, et leurs blessés à DOUZE MILLE. Voilà donc, de leur aveu à eux-mêmes, une journée qui aurait retenti du cri d'agonie de trente-huit mille créatures, paraissant violemment devant le tribunal de Dieu!... Et vingt-quatre mille autres dont les gémissemens et les douleurs retentissent dans ce même vallon où les hommes marchaient dans le sang!... où les chevaux reculaient devant des montagnes de cadavres amoncelés sur des cadavres!.... Ce tableau est hideux à se figurer.... hideux à supposer!.... La vérité a été altérée par les deux partis; mais il est de fait que nous avons perdu énormément de monde. Pourquoi mentir? Il est toujours habile de dire la vérité : que ce soit par calcul, si ce n'est par grandeur d'âme. L'empereur avouant ses pertes à cette affaire d'Eylau, me

paraît plus grand que disant cette absurdité qu'un fant ne peut pas croire, surtout s'il est neveu, ou cousin du colonel Sémélé, colonel du vingt-quatrième de ligne. Ce régiment était un des plus beaux de la mée, et formait à lui seul presque une brigade :

On les égorga tous !... sire; ils étaient trois n
Le régiment du colonel Sémélé avait même six hommes de plus ; et comme les Templiers, ils pouvaient dire : ON NOUS ÉGORGEA TOUS ! !...

Mais une guerre terrible aussi en raison de ses conséquences relativement à nous, ce fut la querelle qui s'éleva entre Murat, Lannes et Augereau, pour savoir auquel des deux la victoire était due. L'empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort, par son courage, à se tourner du côté des Français. Cependant il est prouvé par des milliers de rapports faits par des officiers, n'ayant aucun intérêt à flatter ; aucune vengeance à caresser, que le grand duc de Berg n'a donné avec sa cavalerie qu'au dernier acte de cette sanglante tragédie. Le maréchal Augereau était *grossier*. Je suis désolée d'avoir à écrire ce mot à côté de celui d'un maréchal d'empire, mais c'est une triste vérité. Quant au maréchal Lannes, c'est une chose si différente, que le regret est encore plus de mettre ces deux noms à côté l'un de l'autre. Il n'est pas moins vrai que le maréchal Lannes prétendait soutenir que Murat n'avait donné qu'à la fin de la bataille. J'ai des lettres, dans mes papiers, où la bataille est racontée dans ce sens-là. Lannes avait sur la tête une assez belle couronne de lauriers, assez touffue pour ne pas craindre d'en perdre quelques feuilles ; mais il ne voulait pas qu'on lui en arrachât une seule. A quelque temps de là, pendant le repos que prenaient les troupes, Lannes eut une scène avec l'empereur ; mais une scène tellement désagréable pour Napoléon

bien plus que pour Lannes, que le brave et loyal soldat s'aperçut enfin qu'il avait été trop loin.... Mais les paroles étaient sanglantes comme les faits qu'elles rappelaient. « *C'est un pantin, un sauteur en liberté que votre.. beau-frère.. avec sa figure de carlin et sa pama-* »
 « *che de chien qui danse... Allons donc, vous vous mo-* »
 « *quez de moi, je crois ?... Il est brave, dites-vous?...* »
 « *Eh! qui ne l'est donc pas en France ? On montre au* »
 « *doigt ceux qui ne le sont pas.* Augereau et moi, nous »
 « *avons fait ce que nous devons faire ; nous refusons* »
 « *l'honneur de cette journée à votre beau-frère... à son* »
 « *altesse IMPÉRIALE ET ROYALE LE PRINCE MURAT... Oh!* »
 « *que cela fait hausser les épaules.... Et voilà la manie* »
 « *de la royauté qui le gagne aussi, lui; c'est-il pour lui* »
 « *soudre son manteau au vôtre que vous voulez nous* »
 « *voler notre gloire, à Augereau et à moi?... Vous n'a-* »
 « *vez qu'à parler, nous sommes prêts... Oh! mon Dieu,* »
 « *j'en ai assez... je serai généreux.* »

Je tiens cette conversation fidèlement rapportée d'un *témoin auriculaire*, qui se trouvait à cette époque, comme toujours, auprès de l'empereur. Cette scène fut des plus vives, et d'autant plus violente, que l'empereur répondit à Lannes avec la sécheresse du commandement, et toute l'humeur d'un souverain offensé, tandis que Lannes, tout entier à sa colère, à son injure, répétait à tout instant en souriant avec une expression dédaigneuse au point d'exaspérer tout-à-fait l'empereur : « *Voulez-vous donc lui donner de notre gloire ?... Ah!* »
 « *mon Dieu, prenez-en..... il nous en restera encore* »
 « *bien assez!...* »

— Oui, s'écria Napoléon ne pouvant plus se contenir ; je prendrai et je donnerai la gloire comme il me conviendra de le faire, car, entendez-vous bien, c'est moi, moi seul, qui vous donne votre gloire et vos succès.

Lannes devint pâle au point de se trouver presque

mal; il regarda l'empereur fixement, et lui dit enfin d'une voix tremblante d'émotion en s'appuyant sur Duroc qui venait d'entrer, car en entendant le bruit que Lannes et l'empereur faisaient tous deux, il avait été alarmé :

— Oui, oui, parce que vous avez marché dans le sang sur ce champ de bataille, qui ressemblait à un lieu de supplice, vous vous croyez un grand homme pour cette bataille d'Eylau!..... et votre coq empanaché de beau-frère vient chanter *coquerico*. Cela ne peut pas aller ainsi.... D'ailleurs cette victoire... hum! où donc est-elle? Est-ce donc douze mille cadavres gisant encore dans la neige, et tombés *là pour vous*, afin de vous conserver ce champ de bataille l'objet de vos vœux, et devenu un champ d'horreur infernal dès que l'on reconnaît sur les cadavres mutilés l'uniforme français.... et me dénier *à moi*, à moi Lannes, la justice qui m'est due!!

Cette scène fut entendue de plusieurs personnes; mais pas aussi distinctement que je viens de la transcrire. Ce fut plus tard, au retour de l'armée, l'un de nos amis communs, à Lannes et à nous, qui me redit toute cette scène, pendant laquelle l'empereur fut calme en apparence, mais qui produisit un effet terrible sur lui, malgré l'attachement qu'il portait à Lannes. Celui-ci eut l'imprudence de nommer Angereau dans l'explosion de sa colère, Il n'était pas aussi préservé que l'était le maréchal Lannes par sa gloire et les services qu'il pouvait rendre à la patrie. Angereau est une de ces réputations militaires problématiques qui se sont établies sur de la bravoure: cela ne suffit pas. On peut vaillamment donner un coup de sabre, et ne rien entendre à les empêcher d'arriver à votre tête. Angereau avec ses manières vulgaires, son ignorance profonde, n'avait pour lui que le 18 fructidor et le pont d'Arcole,

encore exécutés d'après les ordres et les avis du général en chef de l'armée d'Italie, qui, à cette époque, comprenait que la *réémigration* des émigrés était le seul moyen d'empêcher une contre-révolution qui eût inondé la France de sang, comme le disait un émigré à M. l'abbé de Pradt dans une lettre citée par M. Thibaudeau dans ses beaux Mémoires..... Augereau avait de l'audace; il avait une grossièreté dans la parole qui éloignait de lui jusqu'aux soldats, qui aiment à retrouver dans le chef qui les conduit une autre apparence que la leur; et Napoléon avait cette opinion à un tel degré de force, qu'il regardait cela comme une obligation dans un chef.

» Le soldat ne considère, disait l'empereur, ni la force physique, ni même beaucoup la bravoure extraordinaire, pourvu que son chef ne soit pas poltron; mais ce qu'il veut en lui, ce qui lui donne confiance, c'est la certitude que son général, son colonel, son capitaine, enfin celui sous lequel il marche, est sàvant, et assez sàvant pour connaître tout ce qui peut lui arriver; et le prévoir en le combattant.

J'ai entendu l'empereur émettre cette opinion bien des fois, entre autre pour Augereau à propos d'une histoire qui était arrivée à Junot avec le général aux rudes façons, chez le prince Kourakin, à un bal que donnait celui-ci. Quoiqu'on n'aime pas à anticiper sur les temps, comme nous parlons d'Augereau, je placerai son mot ici, et il y trouvera sa *case*.

Nous étions au bal chez l'ambassadeur de Russie. Je dansais, et Junot attendait que j'eusse fini ma contredanse pour partir. Il était habituellement fort dormeur; mais jamais il ne m'a dit *une seule fois* : *Je veux m'en aller, et tu vas me suivre*. Il était d'une bonté parfaite, et jamais je n'ai eu même dans ma mère une complaisance plus entière pour attendre mon bon plaisir pour

sortir d'un bal, eût-il été cinq heures du matin ; seulement il bâillait, et en vérité pour cela il aurait fallu que je fusse de bien méchante humeur pour m'en fâcher.

Le jour du bal du prince Kourakin *il bâillait* donc tout en regardant voltiger nos jeunes têtes couronnées de fleurs, et il lui semblait plus convenable au sommeil qui le pressait qu'elles fussent en bonnet de nuit... mais, comme je l'ai dit, il supportait son rôle de mari à merveille... Augereau n'était pas si patient ; il s'approche de Junot, et lui dit, en ouvrant une énorme bouche, de l'une à l'autre oreille, dans laquelle descendait son nez de faucon :

— Eh bien ! *luron*, qu'est-ce que tu fais donc là?.... Est-ce que tu attendras long-temps la bourgeoise?

Junot, qui connaissait son jargon, ne fut pas étonné de l'éloquence du frère d'armes ¹, et il lui répondit tranquillement en bâillant, mais en étouffant le bâillement (cela se peut faire très poliment) :

— Ma femme danse. J'espère qu'elle n'acceptera pas d'autre engagement..... Au reste il n'est pas bien tard.

Il tira sa montre : il n'était pas encore une heure.

— Diable ! lui dit Augereau, tu as là une fameuse *toquante*. Mais tu as toujours été un *muscadin*, toi. A l'armée d'Italie tu étais doré comme un calice ; et puis tu ne voulais pas fumer. Ce n'est pas que je ne sois aussi bien élégant, moi : tiens, regarde-moi donc.

Junot le regarda alors pour la première fois, car c'était bien assez de l'entendre, et vit, en effet, que le *frère d'armes* avait fait faire un habit et tout le costume en suivant l'ordonnance. Mais, comme de raison, sans consulter d'autre goût que celui de son tailleur, et

¹ Augereau avait fort l'habitude d'appeler ainsi les généraux qu'il avait connus à l'armée d'Italie.

comme l'artiste aux jambes croisées ne demandait pas mieux que de mettre de la dorure partout, il n'y avait pas manqué. En conséquence, il avait fait à Augereau un habit de velours bleu, brodé sur toutes les tailles, joignant à cela une culotte de satin blanc dont les jarretières étaient également brodées en or. Cette richesse de mauvais goût avec cette figure si commune, et cette coiffure de sergent avec cette énorme queue pommadée et poudrée, tout cet ensemble d'un homme si vulgaire avec les insignes de la noblesse ; et une volonté manifestée d'être élégant, tout ce luxe faisait mal au cœur. Quant à Junot, il n'en fit que rire.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda Augereau d'un air étonné, car il était convaincu qu'il était à merveille ; mais le fait est qu'il était fort embarrassé de la surabondance de ses broderies ; et qu'il portait son habit comme un paysan endimanché. Junot lui répondit qu'il riait de le voir si doré, lui qui affectait tant de rigorisme républicain.

— Eh ! que veux-tu, mon fils ! autre temps autres mœurs, comme dit le proverbe : à la cour il faut être comme à la cour... d'ailleurs, je m'en tire comme un autre, et puis la fréquenter, n'est pas un si mauvais jeu, après tout.

Et il tirait ses manches, s'appuyait sur sa hanche, et se carrait en alongeant le pied d'un air fier et content, comme s'il eût été à la tête d'une brigade d'infanterie. Il abaissait avec complaisance son regard sur sa jambe assez mal faite, recouverte d'un bas de soie à coins brodés, et sur sa culotte de satin blanc à jarretières brodées d'or, considérant l'habit bleu-clair à revers écarlates brodés d'argent que portait Junot comme *frac* de colonel-général, comme étant d'une simplicité dont son mauvais goût ne pouvait comprendre l'élégance. Mais le sommeil fut enfin plus fort que les raisonne-

mens de Junot, et le plaisir de montrer sa belle !
Sa femme valsait, je ne me rappelle pas si c'était
M. de Sainte-Aldegonde, mais je crois bien que

— *Avance ici*, dit-il à la maréchale. Et lui
plutôt qu'il ne lui mit son schall sur ses épaules
poussa devant lui en ajoutant élégamment, *et tre*

— *Allons, trime!*

Je ne suis pas la seule qui l'aie entendu, et il
encore aujourd'hui bien des personnes qui en ont
le souvenir. Ceci s'est passé en 1810. Mais je
pu résister au désir de raconter cette histoire
je parlais d'Augereau.

Nous allions beaucoup chez l'impératrice pendant
l'hiver dont l'empereur bravait les frimas à Eylau.
Elle avait de profondes inquiétudes, ainsi que je l'ai
pu constater, et elle aurait voulu que Junot fût plus
vertement prononcé pour le prince Eugène. Elle
dit un jour d'une manière si claire, qu'il ne put
pécher de m'en parler à son retour des Tuileries.

— En vérité, on me donnerait, sans que je
l'eusse, l'attitude d'un conspirateur, me dit-il. Que
je fais dans cette circonstance? Je ne vois de possi-
bilité de prendre une résolution que dans le cas d'un
désastre, d'une catastrophe à laquelle je ne veux pas
seulement. Et en admettant qu'une telle in-
fortune frappe la France, le roi de Naples est là; puis le
Louis et ses enfans. Je ne sortirai jamais de cette
tracée par l'empereur lui-même.

— Et Murat? lui dis-je en le regardant fixement.
Car déjà j'étais avertie par mes propres yeux des
désastres de la grande-duchesse de Berg. Mais Junot n'en
parla alors ce qu'il fut depuis.

— Murat... me dit-il, Murat, empereur des
Français!... Allons donc!... Et pourquoi ne pas donner
la couronne, alors, à Masséna... à Lannes... à Oudinot

Pardieu ! si l'on veut de la bravoure, tous les généraux de l'armée sont braves comme la lame de leur sabre ; et Murat, quoiqu'il soit aussi vaillant que tous ceux que je viens de nommer et beaucoup d'autres, ne l'emporte en rien sur eux. Il a au contraire un orgueil et une jactance qui ne le font pas aimer dans l'armée. Sa dernière sottise de l'uniforme l'a dépopularisé entièrement.

Junot avait raison ; Murat était bien moins aimé dans les rangs français que le prince Eugène, dont la simplicité et la bonté étaient appréciées du soldat comme du maréchal de France. Quant à l'affaire de *livrée uniforme*, Murat avait en cela montré son peu d'esprit. Il avait voulu contraindre ses aides-de-camp à porter un uniforme qui n'était, au fait, que sa livrée *amarante*, et blanc et or... Plus tard, à Naples, il eut gain de cause parce qu'il était dans son royaume ; mais en Pologne, plusieurs officiers de son état-major, à la tête desquels était M. de Flahaut, se revoltèrent contre une mesure qui leur présentait une idée désagréable et presque repoussante. M. de Flahaut, qui alors était un fort joli jeune garçon, quoiqu'en dît l'empereur, qui ne pouvait pas le souffrir, M. de Flahaut, qui chantait comme un troubadour du temps du bon roi René, voulait bien même faire le troubadour tout-à-fait, et porter les couleurs de la grande-duchesse de Berg, ce qu'on dit qu'il aurait fait volontiers ; mais il ne voulait pas porter ces mêmes couleurs de la façon que le prétendait son général ; il y eut à cette occasion une sorte de mouvement insurrectionnel dans l'état-major du grand-duc de Berg. Le résultat fut que M. de Flahaut ne porta pas les couleurs du grand-duc... ne porta plus celles de la grande-duchesse, et passa dans le bel état-major du prince de Neuchâtel...

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

CHAPITRE I^{er}. — Physionomie politique du Portugal. — Don Miguel et don Pedro. — Maison du général Lannes. — L'ermitage d'Araujo. — Projets du grand Pombal. — Costumes. — Invasion des modes françaises. — Présentation à la cour. — Le palais de Quelus. — Le prince régent. — Cortège magnifique de Junot. — Question de l'empereur. — La princesse du Brésil. — *Les yeux doux*. — Manie de Napoléon. — Junot marquis. — Le prince et la princesse du Brésil. — Stupéfaction du prince du Brésil. — Le schako de hus-sard. — Le prince et l'uniforme. — Mes paniers et ma peur. — Junot se fâche. — Mon *enharnachement*. — Mon entrée en voi-ture. — Ma présentation. — Entretien avec la princesse du Brésil. Sa curiosité. — L'impératrice Joséphine. — Portrait de la prin-cesse Isabelle et de la princesse veuve. 1

CHAPITRE II. — Réception et cérémonial. — La camareira-môr. — Les dames du palais par terre. — Ma position à Lisbonne. — Pa-rallèle de lord Fitz-Gerald et de sa femme. — Lord Strankford. — M. d'Araujo et son mannequin. — Lord Strankford et les révéren-ces. — Le comte del Campo Alange. — M. de Castro. — Sa figure deconspirateur. — M. Camille de los Rios. — L'ambassade d'Au-triche à Lisbonne. — Les trois sœurs. — L'oreille tirée. — Le comte de Villaverde. — Le gros ventre. — Le gigot. — Les douze verres d'eau. — Le vicomte d'Anadia. — L'annonce du pape. — L'a-moureux de 75 ans. — Les lunettes vertes. — Les bonbons. — Conversation avec l'empereur 18

CHAPITRE III. — Influence des femmes en Portugal. — Noblesse de Lisbonne. — Le duc de Cadaval. — Le grand seigneur et le cui-sinier. — Le mémoire de 50,000 fr. — La partie de pharaon. — Le peuple et les grands. — Les compliments. — Le marquis de Loulé et Henri IV. — *Les trois Grâces*. — Société de Lisbonne. — Le comte de Lima. — La comtesse da Ega. — Ratification de traité.

— Le maréchal et le prince-régent. — Le prince du Brésil en mascarade. — L'ordre du Christ. — Le valet de chambre chevalier. — Cérémonie de la Sainte-Chapelle. — Les mantelets de crêpe blanc. 33

CHAPITRE IV. — Cérémonie des chevaliers du Christ *au cœur de Jésus*. — On m'accueille avec les honneurs militaires. — Un sermon portugais. — L'omelette royale. — *Le Coração de Jesu*. — Sommes exorbitantes qu'il a coûté. — Le Portugal placé entre deux craintes, celle de l'Angleterre et celle de la France. — Mes reproches à M. d'Araujo. — Succès de la flotte du vice-amiral Missiess. — Le maître de chant Naldi. — Montro volée. — Singulière manière de punir un voleur. — Mademoiselle Naldi enfant. — Madame la comtesse de Spaare. — Bienfaisance de Naldi. — Opéra de Lisbonne. — Crescentius. — Les sopranos. 52

CHAPITRE V. — Situation géographique et statistique de Lisbonne. — Combats de taureaux. — Le fameux Pépé. — La salle de spectacle du marquis de Pombal. — Résidence de Belem. — Les jardins de *Quinta da Raynha*. — Le bouquet du jardinier d'Abrantès. — Je suis asphyxiée. — Départ de Junot pour la campagne d'Austerlitz. — La flottille anglaise. — Le feu éclate dans l'appartement de M. de Reyneval. — Cause bizarre de l'incendie. 66

CHAPITRE VI. — Montagnes de Cintra. — Erreur de lord Byron. — Child-Harold. — *Torre di Bugio*. — Fort *San-Jão*. — Lisbonne, ville de guerre. — Ressemblance avec Auteuil. — Les garnisons d'émigrés. — Le régiment de Mortemart. — Celui de Castries. — Mes promenades. — La reine folle. — Le soufflet. — Les têtes couronnées. — La roche d'émeraude. — Le cœur d'un preux. — La moustache en gage. — Le couvent de Liège. — Bonne nouvelle. — Madame Mère. — Le brevet. — L'amiral Vilneuve. — Combat du Finistère. — Défaite honteuse. — Compensation. — Le capitaine Baudin. — *La Topaze et la Blanche*. — Victoire et honneur. 80

CHAPITRE VII. — Transformation. — Affreuse tempête. — Dangers. — Combat de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Mot de l'empereur. — Le capitaine Baudin. — L'amiral Villeneuve. — Conseils de Decrès. — L'amiral Gravina. — Sa querelle avec Villeneuve. — La flotte anglaise et la flotte combinée. — Mort glorieuse du contre-amiral Magon. — Villeneuve fait prisonnier. — Mort de l'amiral Gravina. — Victoire d'Ulm. — Oudinot vainqueur à Wertingen. — Occupation de Veissembourg. — Entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. — L'empereur entre dans Vienne. 401

CHAPITRE VIII. — Fête à bord de *la Topaze*. — Le nonce en habit de

TABLE.

taffetas lilas. — L'ambassade d'Espagne. — Le comte Sal
Don Camille de los Rios. — La-frégate élégante — Le
cours de canon. — Le nonce ivrogne. — Un combat s
Les heures. — Le soldat et la sorcière. — L'inquisi
porteur de reliquaire. — Le soldat converti. — Départ d
— La grosseesse *orangeuse*. — Arrivée à Madrid. —
des Asturies. — Agonie. — Mort. — Mon retour à F

CHAPITRE IX. — Retour en France. — Remarques
blio dans le midi de la France. — Commerce
Mort de Pitt. — Son portrait. — La guerre du n
sul. — Les pamphlets. — La mère de Napoléon
colère du lion. — Mot de Napoléon. — Douv
liste des mécomptes. — *Le fiscal et le sac de li*
seigne. — Les francs-maçons et les roses-croi
tanges. — Madame de La Rochefoucauld
l'impératrice Joséphine. — Buts particul
La princesse Stéphanie. — Son portrait.
den. — L'impératrice Joséphine et la re
tume de cour. — Présentation chez N
lier. — Les six mille francs. — Réfuta

CHAPITRE X. — Portrait de Madame-m
Histoire de Napoléon. — Elle est fa
chal Macdonald. — Les amis et le
tenter tout le monde. — Galerie de
sition. — Toilette de Madame. —
Jugement de Madame. — L'hôte
Borgo, ou les ennemis. — Vie
des ministres. — Torts de l'em
— Maison de Madame. — C
guerre. — Anciens souvenirs
d'honneur de Madame-mèr
Fleurieu. — Les vieux men
tuant les perdrix au vol
Madame de Saint Pern.
Mademoiselle de Launa
les écuyers. — M. de
Ville. — Son portrai

CHAPITRE XI. — Premi
hommes *empanaché*
schall. — Les Perr
Hamelin. — Le sc
antre. — Naples
pereur. — Ouv
quables de Nar

CHAPITRE XII. — Plaisirs prolongés de l'hiver en 1806. — Bonne humeur de l'empereur. — Les bals et les distractions. — Le *galop* de Napoléon. — Mon départ pour l'Italie. — Correspondance de Russie. — Madame Demidoff. — Madame Dewoff — Madame Zayoncheck, aujourd'hui vice-reine de Pologne. — Notre intimité. — Son portrait. — Prince Joseph Poniatowski. — Joseph Bonaparte roi de Naples. — *Le roi de Morfontaine*. — Les trois sœurs. — Mot de Napoléon. — *Héritage du feu roi notre père*. 247

CHAPITRE XIII. — Arrivée de Junot à Paris. — Silence et conduite de l'empereur. — Bruits de Paris. — Le prince Louis roi de Hollande. — Questions de Napoléon. — Parme et les jésuites. — Le jeune protégé et le confesseur. — Visite au collège des jésuites. — Le fou. — Le cachot. — *Le nouveau Ravallac*. — Les imprécations. — *Monseigneur le gouverneur*. — Les soldats *gardes malades*. — Renvoi des jésuites. — La princesse de Parme. — M. de Talleyrand, prince de Bénévent par l'empereur. — M. de Talleyrand *gracié* par la Convention. — Générosité de madame de Staël. 236

CHAPITRE XIV. — Junot est gouverneur de Paris. — Paroles de l'empereur. — Paris *la plus grande des villes*. — La Russie et ses préliminaires. — Sainte-Euphémie et le général Reignier. — Gaëte et Musséna. — Les douze maires et le préfet de Paris. — Emotion de Junot. — Extrait de minutes de la secrétairerie d'Etat rapporté. — Junot est nommé à la 1^{re} division militaire. — Lettre de Berthier. — Le collier de perles et le collier de diamans. — Refus. — La corbeille de fleurs et le *déjeuner de porcelaine*. — Démarche honorable, pour Junot et moi, des douze maires et du préfet. — Mot de M. de Narbonne. — *Madame la gouverneuse*. — Bonté de l'empereur. — Départ pour Pont. — Mort de madame de Saint-Pern. — *Chaputte*. — Son histoire. — Danger des romans. — La femme de chambre *modèle*. — Le mariage forcé. — Le séducteur. — Mort de *Chaputte*. — Le château de Pont. . . 249

CHAPITRE XV. — M. Millin. — Son portrait. — L'homme de bien et les plumes de paon. — Le prince, Louis roi de Hollande. — Le jeune prince, et la fable. — *Les grenouilles qui demandent un roi*. — Belle conduite du prince Louis. — Jérôme Bonaparte. — Mademoiselle Patterson. — Portraits de plusieurs personnes de la cour impériale. — Mot du comte Louis de Narbonne. — L'homme à la grande bouche. — Joseph Bonaparte. — Départ pour Naples. — Portrait du prince. — La reine Julie. — Son Portrait. — Le roi de Morfontaine. — Madame Murat. — Son portrait. — Sa cour. — Madame Adélaïde de La Grange. — Madame Lambert. — madame de Beauharnais. — M. et Madame de Cambyse.

— *Le roi et la reine de Perse.* — MM, de La Grange. — M. d'Aligre. — Projet de mariage. — Histoire d'un vieil émigré. — Le râtelier et les 100 guinées. — Talma, dentiste. 280

CHAPITRE XVI. — Mon retour de Pont à Paris. — Changemens très remarquables. — Mort de M. Fox. — Reflexions à ce sujet. — M. Burke. — M. Pitt. — La France et sa *banqueroute*. — Les Juifs. — *Le grand Sanhédrin*. — Guerre avec la Prusse. — Victoire de Ma mont en Illyrie. — Proclamation du prince de la Paix en Espagne. — Singulières expressions de cette pièce. — Ses suites. 304

CHAPITRE XVII. — Révolution de Saint-Domingue. — Exécution de Verrier. — Lettre de l'empereur à Junot. — Lettre de Junot. — La reconnaissance. — Les tobes anglaises. — *Dites cela à madame Junot*. — La question de vie et de mort. — Les notes de Junot. — Le général Vandamme. — Berlin et l'officier français. — Joies et plaisirs de Paris. — Le Raincy. — Madame mère. — Dîner au Raincy. — Les deux plus heureuses mères de France. — La grande-duchesse de Berg chassant le cerf. 319

CHAPITRE XVIII. — Fêtes données par les ministres pendant l'hiver de 1807. — Esquisse sur madame de Regnault. — Mot de Napoléon. — Madame V... — M. et madame de Bouillé. — Maladie de madame Junot, mère du général. — Sa mort. — Lettres de l'empereur, de Berthier et de Duroc à Junot. 376

CHAPITRE XIX. — L'armée cantonnée. — *Le Franconi* de l'armée. — Les panaches. — L'impératrice et le prince Eugène. — *L'empereur est mort! vive l'empereur!* — La succession d'une couronne. — La princesse Caroline et le grand-duc de Berg. — Le gouvernement de Paris mystifié. — *Cambacères devin*. — Bataille d'Eylau. — Les pieds dans le saug. — *Où les égorges tous!* — Guerre de Lannes et de Murat. — C'est un pantin! — Tous les Français sont braves. — Le coq empanché. — *Le lucon* et le maréchal de France. — Le frère d'armes doré comme un calice. — *Allons, trêve!* — Murat et l'empire. 399





Gu
gu



